
3 1761 08265461 7

L'AVENTURIER ESPAGNOL,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

[DUVEYRIER, ANNE HONORÉ JOSEPH]

PAR M. MÉLESVILLE. [pseud.]

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 mars 1820.

PRIX : 75 centimes.

A PARIS,

CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE, AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, ANCIENNES ET MODERNES, RUE DE ROHAN, N°. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI, PRÈS LE PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHe. BOUCHER, SUCCESSEUR DE L. G. MICHAUD, RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSMAN	M. *Klein.*
ELVIRE, sa fille	Mlle. *Charles.*
PÉDRO, neveu de Gusman	M. *Ernest.*
RAPHAEL, aventurier	M. *Gobert.*
DIÉGO, valet de Pédro	M. *Gilbert.*
MORALÈS, intrigant	M. *Stocklét fils.*
BASQUE, vieux domestique de Gusman	M. *Raffile*
Un Alguazil.	M. *Boisseot.*
La Ste.-Hermandad.	
Amis de Pédro.	
Musiciens.	
Valets.	

La Scène est à Madrid.

L'AVENTURIER ESPAGNOL.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une promenade dans un faubourg de Madrid. Au fond, on aperçoit la ville, qui se dessine à travers les arbres. A droite, et sur le second plan, une grille qui ferme l'entrée du jardin de Gusman; plus haut, et du même côté, le commencement d'une rue. Sur le devant de la scène, et près de la grille, un petit kiosque dépendant du jardin de Gusman, avec une jalousie donnant du côté des spectateurs. A gauche, des arbres, des barrières, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jour se lève. Raphaël est vêtu simplement, enveloppé dans un manteau à l'espagnole; il tient une mandoline, et regarde attentivement la jalousie du kiosque.

RAPHAEL, *seul.*

C'est Elvire, sans doute... vite la romance obligée; c'est la meilleure manière de faire connaissance.

BOLERO. (Musique de M. Mélesville.)

Fleur de printemps,
A peine éclose,
Attraits piquants,
Fraicheur de rose,
Sourire fin,
Taille élégante,
Coup-d'œil malin
Et voix touchante...

A ce portrait, chacun dira:
Ah! c'est bien elle!...
Chacun, ma belle,
Te montrera!

Simple candeur,
Comme au village,
Esprit, douceur
Dans son langage;
Sans le vouloir,
Être chérie:
Sans le savoir,
Être jolie!...
A ce portrait, chacun dira:
C'est encore elle...
Chacun, ma belle,
Te montrera!

Je suis sûr qu'elle est enchantée de ma galanterie! (*Il s'approche de la croisée.*) Charmante Elvire! (*Il regarde.*) Eh bien! elle s'est retirée!... Parbleu, celui-là est piquant! (*Il rejette sa mandoline sur son dos.*) Je me tue à célébrer son esprit, sa grâce, elle ne m'écoute pas!.. Je fais l'éloge de sa beauté, et elle se sauve!.. Ce n'est pas une femme!... Pauvre Raphaël! encore une matinée de perdue! Depuis deux jours que je suis à Madrid, je n'ai pu rencontrer une de ces ames sensibles qui conviennent si bien à des gens sans fortune, comme moi! Et pourtant je chante sous toutes les fenêtres.... Est-ce que l'amour commencerait à passer de mode? C'est pourtant sur lui que j'ai fondé mes espérances de grandeur et de prospérité!.. Depuis trois ans que j'ai quitté le toit paternel et l'état obscur qui m'était destiné, pour me lancer dans le tourbillon du grand monde, j'ai essayé un peu de tout; n'ayant pas de richesses pour me tenir lieu d'esprit, j'ai tâché que mon esprit me tînt lieu de richesse: ce qui n'est pas tout-à fait aussi facile. J'ai parcouru l'Espagne en véritable enfant perdu, donnant tout au hasard, changeant de nom, d'état, suivant les circonstances; faisant des dettes comme un seigneur, et les payant de même... avec de belles paroles!.. Ce train de vie est fort agréable, sans doute; mais il a ses dangers!... Allons, Raphaël, il faut faire une fin: un bon mariage, une grande fortune: il n'y a que cela pour donner de l'aplomb à un jeune homme!... Ce serait bien le diable, si dans tout Madrid je ne trouvais pas mon fait: une riche héritière... N'importe laquelle, moi ça m'est égal!

SCENE II.

RAPHAEL, MORALÈS.

MORALÈS, *accourant.*

Ah! Raphaël, je te cherchais.

RAPHAEL.

C'est toi, Moralès?... Hé bien, quelles nouvelles?

MORALÈS.

Je sors de notre auberge; notre hôte veut absolument savoir qui nous sommes.

RAPHAEL.

Bon !.. nous ne le savons pas nous-mêmes.

MORALÈS.

Hum ! je crois qu'il soupçonne la vérité.

RAPHAEL.

Comment ?

MORALÈS.

En le quittant, sans avoir satisfait sa curiosité, je l'ai entendu murmurer les épithètes de chevaliers d'industrie, d'intrigants, d'aventuriers...

RAPHAEL

Le sot !.. parce que nous ne l'avons pas encore payé ?.. il y a tant d'honnêtes gens qui ne vivent pas autrement !

MORALÈS.

C'est ce que je lui ai dit ; mais ces bourgeois, ces petits esprits, n'entendent rien aux usages du monde.

RAPHAEL.

Nous le quitterons. As-tu été au bureau des voitures de Grenade, retirer notre valise ?

MORALÈS, *à voix basse.*

Notre valise ? elle n'y était plus : mais nous en possédons une autre un peu mieux garnie.

RAPHAEL.

Une autre !.. comment, fripon ! tu l'aurais dérobée ?

MORALES.

Ah ! quel soupçon !... toi qui connais ma probité, mes vertus !

RAPHAEL.

C'est justement pour cela !... avec ta probité, tu es le coquin le plus intrépide des deux Castilles ! et je tremble toujours que tes vertus ne finissent par me mettre aux prises avec l'inquisition. Mais explique-moi donc cette énigme ?

MORALÈS.

Ce matin, je passe au bureau des voitures pour y prendre nos effets arrivés cette nuit par le courrier ; juge de ma surprise, lorsqu'à la place d'un modeste porte-manteau, on me remet une valise semblable à la nôtre en apparence, mais d'une pesanteur admirable ! Je reste d'abord stupéfait : mais craignant les explications, je paye vite, et je m'esquive adroitement chargé de ce précieux butin.

RAPHAEL.

Quoi ! notre valise ?

MORALÈS.

Je devine la cause de cette erreur... Les adresses se seront déchirées en route... Le maître de ce porte-manteau, pressé en arrivant de gagner son auberge, et trompé par la forme, se sera emparé du nôtre... Au surplus, nous ne nous plaindrons pas de l'aventure ; regarde ce porte-feuille qui devient notre propriété ; il renferme sans doute de bons billets au porteur.

RAPHAEL.

Eh ! malheureux, nos papiers qui peuvent nous compromettre ! ta correspondance avec nos anciens compagnons de folie !

MORALÈS.

Ma foi, tant pis pour celui qui les possède maintenant; je n'irai pas les réclamer.

RAPHAEL, *avec impatience.*

Voyons ce que contient ce porte-feuille: dépêche-toi.

MORALÈS, *ouvrant le porte-feuille.*

Oui, prenons connaissance de notre bien. (*Il tire un médaillon*). Un portrait!

RAPHAEL, *le prenant.*

C'est celui d'une jeune femme!... Oh! la charmante personne!

MORALÈS.

Oui, la peinture est fort bien... mais l'entourage me paraît encore mieux... Quels gros brillants!

RAPHAEL, *regardant toujours.*

Un chiffre!... le nom d'Elvire!

MORALÈS.

Elvire!

RAPHAEL.

Eh! oui, la fille du vieux Gusman... (*Il montre la grille*). Qui loge dans ce brillant hôtel dont tu vois le jardin.

MORALÈS.

Attends donc : tu m'avais chargé de prendre des renseignements sur lui... j'y suis! Ce Gusman a un neveu, m'a-t-on dit, un certain Pédro de Grenade, qui vient pour épouser sa fille... La valise, le portefeuille, le portrait, tout doit appartenir au neveu. (*Tirant des lettres*). Eh! parbleu! ceci nous en apprendra davantage.

RAPHAEL, *les prenant.*

Des lettres! justement c'est de Gusman.... Il écrit à son frère Alvarès. (*Lisant*). « Après vingt ans d'absence... » (*A lui-même*). Bon! (*Lisant*). « Oublions nos querelles et que l'hymen de nos enfants...» (*A lui-même*). Ah! il est question de mariage, de dot!... Voyons, voyons, cela me regarde.

Il lit tout bas.

MORALÈS, *fouillant dans le portefeuille.*

Billets doux... petits vers... La triste chose que le portefeuille d'un amoureux.

RAPHAEL, *vivement.*

Moralès, que t'a-t-on rapporté du caractère de Gusman?

MORALÈS.

Avare, ambitieux et crédule à l'excès.

RAPHAEL.

Ambitieux!.. Ah! ça, tout le monde s'en mêle donc?

MORALÈS.

Il donnerait, je crois, malgré son avarice, la moitié de son bien pour un petit bout de parchemin : il ne rêve que grandeurs, distinctions!... Il se prosterne devant un titre, et ferait mille bassesses pour s'allier à quelque grande famille. Tous ses projets d'élévation ont échoué; il s'est trouvé trop heureux de retomber dans la finance, et de donner sa fille à son neveu, dont le père a fait une fortune considérable à Grenade.

RAPHAEL, *lisant toujours.*

C'est bien cela!

MORALÈS.

Eh! mais, à quoi rêves-tu donc?

RAPHAEL, *vivement.*

A un projet délicieux!

MORALÈS.

De fortune?

RAPHAEL.

Et de gloire!

MORALÈS

Parle vite, tu sais que je suis toujours prêt.

RAPHAEL.

Je vois par cette correspondance que Pédro ne s'est pas encore présenté chez son oncle; il ne doit arriver à Madrid que dans deux ou trois jours, pour épouser la fille de Gusman.

MORALÈS.

Eh bien?

RAPHAEL.

Muni de ces lettres et du portrait d'Elvire, si je prenais la place du cher neveu!... Gusman n'a pas revu Pédro depuis vingt ans... Établi à Grenade, avec son père Alvarès, que des intérêts de commerce ont fixé dans cette ville, le jeune Pédro lui-même ne doit avoir qu'un souvenir confus de Madrid et des parents qu'il a quittés dans son enfance.

MORALÈS.

Allons donc, un nom supposé!... Un rival à la place du futur!... C'est usé, on ne voit que cela partout.

RAPHAEL.

Tu crois?

MORALÈS.

Nous-mêmes, nous avons déjà employé cette ruse cinq à six fois : ça ne nous a jamais réussi.

RAPHAEL.

Raison de plus pour la tenter de nouveau!... D'ailleurs je n'ai pas le choix des moyens... L'important est de prévenir Pédro; et je n'ai rien de mieux pour le moment que de lui prendre son nom.

MORALÈS.

Mais où cela te mènera-t-il?

RAPHAEL.

A un mariage brillant, qui me raccommodera avec mon père!... Ce bon Gil Pérez, cet honnête marchand de Tolède, ne voulait-il pas me mettre à la tête de son magasin?

MORALÈS.

Fi donc!

RAPHAEL.

Me vois-tu d'ici, dans le comptoir, une aune à la main?

MORALÈS.

La belle perspective!

RAPHAEL.

Désespéré d'être contrarié dans mes goûts, je me lançai à corps perdu

dans tous les genres de dissipation... Mon père jeta les hauts cris; mon oncle, l'algu zil Bancador, s'en mêla; on prétendit que je ne hantais que la mauvaise société... Je ne te quittais pas à cette époque.

MORALÈS, *saluant.*

Merci.

RAPHAEL.

Bref! on voulut me faire enfermer, on me déshérita... Un tapage d'enfer!... Je m'échappai; et tu sens qu'après un pareil éclat, je ne puis songer à reparaître à Tolède, à moins qu'une grande fortune n'impose silence à toutes les mauvaises langues, et ne me rende la tendresse de mes bons parents.

MORALÈS.

J'entends bien; mais Gusman croira-t il?...

RAPHAEL.

Mon plan est tout formé. Je commence d'abord, à la faveur des lettres et du portrait, par faire éconduire Pédro; je m'empare de l'esprit de toute la maison; je séduis les valets, je parle sentiment à la petite, économie au père... Tu connais mon adresse pour ces sortes d'occasions! Demain je suis l'idole de toute la famille, j'épouse, je touche la dot, je deviens riche, honnête homme, cela va de suite, et l'amour me fait tout pardonner.

MORALÈS.

En ce cas, dépêchons-nous d'entrer chez le beau-père.

RAPHAEL.

Je vole à notre hôtel pour y prendre un habit plus convenable, et me bien pénétrer de mon personnage. Toi, Moralès, annonce mon arrivée, fais préparer l'appartement du prétendu, dispose les esprits.

MORALÈS.

Sois tranquille.

RAPHAEL, *en sortant.*

De l'audace, mon ami, de l'audace; il n'y a que cela qui réussisse dans le monde.

Il sort en courant.

SCÈNE III.

MORALÈS, *seul.*

Charmant garçon! rien ne l'intimide! Les mariages les plus avancés, les intrigues les plus embrouillées... Comme il s'est formé avec moi!... D'honneur, il n'est plus reconnaissable!... Il a bien encore quelques restes de ces scrupules bourgeois, de ces vieux préjugés d'éducation... Il met une certaine noblesse dans ses fourberies... Mais je le corrigerai de ce défaut, et dans quelques années, cela fera un joli sujet!... Ma foi, il faut convenir que notre existence est des plus agréables!... Point de gêne, point d'entraves; j'aime la liberté!... Cette noble indépendance, ces voyages continuels, ce mélange de succès, de revers; voilà mon élément, morbleu! Et je ne changerais pas mon sort contre celui de l'archevêque de Tolède... Mais on vient... c'est notre vieillard... Eh! vite, à mon rôle!

Il se cache à l'entrée de la rue.

SCENE IV.

GUSMAN, BASQUE, *sur le seuil de la grille*, MORALÈS, *caché.*

GUSMAN.

Basque, vous m'avez entendu?

BASQUE, *paraissant.*

Oui, Seigneur.

GUSMAN.

Que personne ne puisse parler à ma fille en mon absence; les rues de Madrid sont pavées d'intrigants.

MORALÈS *à part.*

On dirait qu'il nous devine!

GUSMAN, *à Basque.*

Je ne vais que chez mon notaire, et chez le banquier de la cour pour cette lettre de crédit que le fils du vice-roi du Pérou m'a envoyée de Cadix. Il paraît que ce jeune Seigneur est attendu tous les jours à Madrid, et il faut que je prépare les fonds dont il aura besoin. (*à part.*) Bonne affaire pour moi!... Le fils du vice-roi du Pérou!... Il dépensera beaucoup! (*haut.*) Rentre, et ferme bien cette grille. (*Basque rentre.*) Ce matin encore, n'ai-je pas entendu une guitare, un chanteur!.. hum! quel tourment d'avoir à surveiller à la fois ma fortune et ma fille!... Patience, mon neveu Pédro arrive, et dans peu je serai débarrassé de la moitié de mes inquiétudes.

MORALÈS *à part.*

Abordons-le.

SCENE V.

GUSMAN, MORALÈS.

MORALÈS, *très haut.*

Diable de faubourg, je m'y perds!.. Les rues sont d'une longueur!.. (*A Gusman qui s'en va.*) Mille pardons, seigneur Cavalier; c'est bien ici l'entrée de la rue de Séville?

GUSMAN, *s'arrêtant.*

Oui, mon ami.

MORALÈS.

Pourriez-vous m'indiquer la maison du seigneur Gusman?

GUSMAN.

Parbleu! très aisément, c'est la mienne.

MORALÈS.

La vôtre!.. Quoi! Seigneur vous seriez?...

GUSMAN.

Gusman lui-même : de quoi s'agit-il?

MORALÈS, *feignant une grande joie.*

Ah! je suis un grand sot!.. En effet j'aurais dû vous reconnaître à cette physionomie respectable... Cet œil vif et spirituel... C'est bien là le portrait que nous faisait Don Alvarès de votre seigneurie.

GUSMAN.

Vous venez de la part de mon frère?

MORALÈS.

J'ai l'honneur de le servir depuis dix ans, et j'arrive à l'instant avec mon jeune maître don Pédro, votre gendre futur.

GUSMAN.

Pédro est arrivé!... Comment diable! je ne l'attendais pas sitôt... Ses dernières lettres......

MORALÈS.

Nous avons voulu vous surprendre. Il a déjà toute l'impatience, tout l'empressement... d'un mari! Je suis sûr que nous avons brise trois fois sur la route, et pour ma part j'ai crevé vingt chevaux.

GUSMAN.

Où est-il donc?.. que je l'embrasse, ce cher enfant?

MORALÈS.

Vous allez le voir dans un petit quart-d'heure; il ne s'est arrêté à l'hôtel, que pour réparer le désordre du voyage.

GUSMAN.

A l'hotel!.. j'espère bien qu'il logera chez moi dès ce soir.

MORALÈS.

Ah! Monsieur!....

GUSMAN.

Parbleu! entre parents!... au moment du mariage!... Mais quelle joie pour toute la famille!... cela fera un joli couple!... Mon Elvire est charmante, au moins; et pour ton maître, on m'en a dit un bien!...

MORALÈS.

Sans vanité, il est encore au-dessus de sa réputation; c'est un vrai Castillan, plein d'honneur, de droiture; soumis, sage, économe, de l'esprit, de la raison, et brave... ah! brave comme moi!

GUSMAN.

Tu m'enchantes, mon ami! Allons, allons, je cours à deux pas d'ici, chez le banquier de la cour pour une lettre de crédit... dans cinq minutes je suis de retour. Toi, mon garçon, va me chercher Pédro; qu'il vienne sans façon s'établir chez son beau-père... son appartement est prêt, et je veux le présenter sur-le-champ à ma fille.

MORALÈS.

Oui, Seigneur.

GUSMAN.

Adieu, adieu; je vais expédier mes affaires pour l'embrasser plus tôt... je reviens dans cinq minutes.

Il sort.

SCENE VI.

MORALÈS, *seul.*

Vivat!... nous voilà lancés!... Pourvu que le véritable Pédro ne vienne pas nous arrêter en si bon chemin!... Eh mais, si je mettais le vieux portier dans nos intérêts... il pourrait éconduire le prétendu, et nous

donner le temps de toucher la dot... Non, non, ce basque a l'air d'un mauvais sujet, sans esprit, attaché à son maître... On ne peut rien confier à ces gens-là.

SCENE VII.

RAPHAEL, MORALÈS.

Raphaël est en habit de voyage très élégant.

MORALÈS.

Eh! vite, Seigneur, vous êtes annoncé; l'appartement est prêt, on vous attend.

RAPHAEL, *se rajustant.*

Ah! ah! tu as vu le bon homme?

MORALÈS.

Enchanté des qualités d'emprunt dont je t'ai gratifié, il est sorti pour un moment.

RAPHAEL.

A merveille! J'ai pris dans la valise un habit et les papiers de Pédro; je me suis mis au fait des détails de famille, et je ne craindrais pas maintenant le cher neveu lui-même. Sonne chez le beau-père; je brûle de connaître ma charmante cousine.

MORALÈS, *sonnant à la grille.*

Et moi, de contempler les ducats de Gusman!... Holà! hé!

RAPHAEL.

Comment me trouves-tu?

MORALÈS.

A ravir!... cet habit est d'une élégance!... Tu vas faire tourner toutes les têtes de Madrid.

RAPHAEL.

A propos, tu ne sais pas qui je viens de rencontrer?

MORALÈS.

Non.

RAPHAEL.

Mon oncle Bancador.

MORALÈS.

L'alguazil de Tolède?

RAPHAEL.

Précisément.

MORALÈS.

Que diable fait-il à Madrid?

RAPHAEL.

Je n'en sais rien... Peut-être nous suit-il à la piste... Heureusement, il ne m'a pas aperçu . . . Mais tu sens qu'il est essentiel de presser le mariage!

MORALÈS.

Certainement... (*Il sonne plus vivement.*) Holà! quelqu'un? holà!

SCENE VIII.

Les Mêmes, BASQUE.

BASQUE.

Patience, on y va... Que diable! vous êtes bien pressés.

MORALÈS.

Don Gusman?

BASQUE.

Il est sorti.

MORALÈS.

Nous le savons; mais veuillez en l'attendant nous conduire à l'appartement de son neveu; nous sommes horriblement fatigués.

BASQUE.

Son neveu?

MORALÈS.

Vous le voyez.

BASQUE.

Don Pédro!

RAPHAEL.

Moi-même, mon ami.

BASQUE, *enchanté.*

Se peut-il?... ce cher enfant! permettez que je vous embrasse! . . . Oui, vraiment, voilà bien ses traits, son petit air espiègle!... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

RAPHAEL, *cherchant.*

Eh! mais, attendez donc!...

MORALÈS, *de même.*

Si fait!

BASQUE.

Je vous portais que vous n'étiez pas plus haut que cela... Quoi! vous avez oublié votre père nourricier?

MORALÈS.

Ah! le père nourricier!

RAPHAEL.

Mon père nourricier... C'est toi, mon vieux camarade!... mon cher... hum... là...

BASQUE.

Eh! oui, votre vieux Basque.

RAPHAEL.

Basque... certainement; mais tu n'es pas changé du tout, du tout!..... c'est étonnant comme il est conservé!... (*A Moralès.*) Fabrice, tu vois mon plus ancien ami, ce bon vieux serviteur dont je te parlais si souvent.

MORALÈS.

Figure vénérable et touchante!

RAPHAEL.

Parbleu! je suis ravi de te voir!... Embrasse-moi donc!

BASQUE.

L'aimable cavalier!... Mais j'aperçois votre oncle... cachez-vous un peu, pour voir s'il vous reconnaîtra.

Il masque Raphaël.

SCENE IX.

Les Mêmes, GUSMAN.

GUSMAN, *sans voir Raphaël.*

Eh bien, Basque, personne n'est arrivé?

BASQUE, *découvrant un peu Raphaël.*

Si fait, Monsieur; si fait, un jeune homme.

GUSMAN.

Eh mais!...

BASQUE, *se frappant les genoux.*

Vous ne devinez pas?

RAPHAEL, *courant à lui.*

Mon oncle!... mon cher oncle!

GUSMAN.

C'est lui!... te voilà, mon cher Pédro!

BASQUE, *enchanté.*

J'étais sûr qu'il le reconnaîtrait.

RAPHAEL.

Qu'il me tardait de vous serrer dans mes bras!

GUSMAN.

Attends donc que je t'examine... Oui, les traits sont plus formés, plus caractérisés: c'est un homme maintenant; mais c'est absolument la même physionomie... Qu'en dis-tu, Basque?

BASQUE, *s'essuyant les yeux.*

C'est tout le portrait du seigneur Alvarès.

MORALÈS.

Tout le monde en fait compliment à mon maître.

GUSMAN.

Je le crois bien; mais laissons-là les compliments; parle-moi d'Elvire.

RAPHAEL, *le portrait à la main.*

Ah! mon oncle, voilà son portrait que vous avez daigné m'envoyer; il ne me quitte plus... Sans connaître ma charmante cousine, je me sens déjà transporté du plus violent amour... Je me figure sa démarche noble et décente, son esprit enjoué... ses yeux... sa taille... J'en perds la tête, mon cher oncle, j'en perds la tête!

GUSMAN.

Sans l'avoir vue? (*riant.*) Tu extravagues, mon cher neveu; mais parlons de choses plus sérieuses: mon frère a dû te charger des 50,000 piastres qu'il est convenu de placer dans ma maison, et qu'il vous donne en vous mariant.

MORALÈS, *à part.*

Ah!

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

Diable! nous n'avons pas pensé aux 50,000 piastres!

MORALÈS, *voulant les faire entrer.*

Seigneur, vous causeriez bien mieux...

RAPHAEL.

En effet, mon oncle, nous serions plus à notre aise...

GUSMAN.

Dis-moi seulement si tu as apporté les 50,000 piastres?

RAPHAEL.

Je m'en suis bien gardé!

GUSMAN, *vivement.*

Comment donc?

RAPHAEL.

Par un motif de prudence!... Une somme aussi considérable!... Les dangers du voyage!... Quatre-vingts lieues en poste?

GUSMAN.

Il n'y avait pas le moindre danger... La somme devait être en billets sur les meilleures maisons de cette ville.

RAPHAEL, *embarrassé.*

Oui... c'est juste... c'est juste; mais il n'a pu trouver du papier sur Madrid.

GUSMAN, *regardant Raphaël.*

Ah!... (*A Basque.*) Dis donc, Basque, sommes-nous sûrs que ce soit-là mon neveu?

BASQUE, *bas.*

Eh! bon Dieu, d'où vous vient ce soupçon?

GUSMAN, *bas.*

Dam! il n'apporte pas d'argent!

BASQUE, *de même.*

Quelle idée!... ne l'avons-nous pas reconnu tous deux!... Ce portrait d'ailleurs...

RAPHAEL

Qu'avez-vous donc, mon oncle?... Vous semblez inquiet.

GUSMAN.

Oui, l'histoire de ces billets...

RAPHAEL, *à part.*

Ah! c'est cela! (*Haut.*) Je vois bien qu'il faut vous dire la vérité. (*Confidemment.*) On vous ménage une surprise.

GUSMAN.

Une surprise!

RAPHAEL.

Sans doute, mon père est si heureux de cette alliance, qu'il n'entend pas que vous donniez de dot à ma cousine.

GUSMAN.

En vérité!

RAPHAEL.

Il s'en charge, et vous la recevrez avec les 50,000 piastres.

GUSMAN, *enchanté.*

Quoi! cet excellent frère...

MORALÈS, *de même.*

Il va vous envoyer le double... Mais chut !... ne me trahissez point, ne faites pas semblant de vous y attendre.

GUSMAN, *ravi.*

Le double!... Ce pauvre Alvarès! (*Bas à Basque.*) En effet, plus je le regarde, plus j'examine ses traits... Cent mille piastres !... Oh! c'est bien mon neveu!

DIÉGO, *dans la coulisse.*

Je vous dis que c'est par ici.

MORALÈS, *à part.*

Qu'est-ce que cela? (*Bas à Raphaël.*) Dépêchons-nous d'entrer; je crains les mauvaises rencontres.

GUSMAN.

Basque, ouvre-nous.

SCENE X.

Les Mêmes, PÉDRO, DIÉGO.

PÉDRO.

Tu veux donc mettre ma patience à bout?

DIÉGO.

Il faut que votre cher oncle soit introuvable, vous dis-je : j'ai demandé à plus de vingt portes le seigneur Gusman.

GUSMAN.

Gusman!

MORALÈS, *à part.*

Ouf!

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

Ce sont eux!

MORALÈS, *bas.*

Nous voilà bien!

RAPHAEL, *de même.*

Payons d'audace!

GUSMAN.

Vous cherchez le seigneur Gusman?... c'est moi, Messieurs.

PÉDRO, *courant à lui.*

Vous!... quel bonheur!... Ah! mon oncle! permettez que ma joie...

GUSMAN, *le repoussant.*

Qu'est-ce à dire, mon oncle?... Un moment, s'il vous plaît.

PÉDRO, *étonné.*

Votre accueil doit me surprendre! ne me reconnaissez vous pas? Je suis Pédro, votre neveu.

RAPHAEL, GUSMAN et BASQUE.

Pédro!

GUSMAN, *à Raphaël.*

Comment trouves-tu celui-là?

RAPHAEL, *de même.*

Ce sont des fripons!

GUSMAN.

Je sens cela d'une lieue.

MORALÈS.

Laissons-les, Seigneur.

GUSMAN.

Non pas ; voyons les venir... il ne faut jamais perdre l'occasion de faire pendre un coquin, quand on le peut.

PÉDRO.

Il me semble, mon oncle, que vous étiez prévenu de mon arrivée, et que votre surprise...

GUSMAN.

Vous faites un joli métier, à votre âge!

DIÉGO.

A-t-il perdu la tête?

PÉDRO.

Que signifie...

GUSMAN, *à Raphaël.*

Ils sont comme cela une bande d'intrigants qui cherchent à s'introduire dans les meilleures maisons.

MORALÈS.

En vérité!... mais il n'y a donc pas de police à Madrid?

PÉDRO, *à Gusman.*

Je vois qu'une absence aussi longue a tout-à-fait effacé mes traits de votre mémoire... mais, Seigneur, vous en croirez sans doute les lettres que vous m'écriviez, le portrait d'Elvire que vous m'avez envoyé?... Que vous faut-il de plus?

GUSMAN.

Des lettres? (*bas à Raphaël.*) Ah! le pauvre diable! comme il s'enferre lui-même! (*haut.*) Des lettres!.. Oh! mon Dieu, je n'en demande pas davantage pour être convaincu.

PÉDRO.

Vous allez être satisfait. Diégo, cours vite chercher à mon hôtel mon porte-feuille et le portrait... tu sais... dans ma valise.

GUSMAN, *bas à Raphaël.*

Oui, cherche, cherche.

DIÉGO.

Ce n'est qu'à deux pas ; j'y vole et je reviens.

SCENE XI.

Les Mêmes, hors DIEGO.

PÉDRO, *un peu ému.*

Il m'est bien pénible, mon oncle, d'avoir besoin de preuves pour être reçu dans votre maison!

GUSMAN, *bas à Raphaël.*

A-t-on idée d'une pareille effronterie?

BASQUE.

Par Saint-Jacques de Compostelle, voilà de hardis Coquins!

RAPHAEL, *bas à Gusman.*

Pour un fripon, il n'est pas encore très adroit... C'est un début, à ce qu'il paraît... Voyez-vous comme il a l'air inquiet, interdit!

GUSMAN, *de même.*

Parbleu! je l'avais déjà remarqué.

PÉDRO, *très ému.*

J'espère que bientôt vous me rendrez plus de justice, et vous serez persuadé...

GUSMAN, *avec ironie.*

Je le suis déjà, mon cher neveu; vous avez un ton de vérité... ah! ah! ah!

Il rit aux éclats.

PÉDRO, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie? d'honneur je m'y perds!

GUSMAN, *riant toujours.*

Quelle confiance!.. c'est incroyable! ah! ah! ah! il ne s'attend guère... des lettres!.. un portrait!.. je suis curieux de voir jusqu'au bout... ne disons rien, il faut nous amuser... ah! ah! ah!

RAPHAEL, *avec un rire forcé.*

Ah! ah! ah!... oui, il faut nous amuser.

MORALÈS, *riant aussi.*

C'est très plaisant! (*A part.*) Je suis sur les épines!

GUSMAN, *riant toujours plus fort.*

Peut-on imaginer... ah! ah! ah!... rien de plus impudent... ah! ah! ah!

Raphaël et Moralès, Basque, voyant Gusman rire ainsi, partent tous trois d'un éclat. Pédro est confondu.

PÉDRO.

Allons, c'est un véritable délire! on m'expliquera peut-être ce mystère.

SCENE XII.

Les Mêmes, DIÉGO, *accourant.*

DIÉGO, *tout essoufflé.*

Voici le paquet de lettres; il faut que le voyage ait rompu notre valise, j'avais peine à la reconnaître... J'ai été obligé de briser la serrure... et pour le portrait, je n'ai jamais pu le déterrer.

GUSMAN.

Oh! les lettres suffisent.

PÉDRO.

Tenez, Seigneur, lisez vous-même.

GUSMAN.

Voyons donc ce que je vous écrivais. (*Il ouvre une lettre et lit.*) « C'est » avec une grande joie, mon cher Moralès, que nous avons appris le » détail de vos dernières aventures, et la manière miraculeuse dont

» vous avez trompé la vigilance de l'Alcade de Murcie. » (*Regardant Pédro.*) Oh! oh!

PÉDRO, *surpris.*

Qu'entends-je ?

DIÉGO, *de même.*

De Murcie!... nous n'y avons jamais mis le pied!... quel galimatias!

GUSMAN, *continuant.*

» Madrid est un théâtre digne de vous; les alguazils y sont de bonne » composition, les habitants assez confiants et faciles à dérouter. »

PÉDRO.

Je veux mourir si je comprends!...

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

C'est ta correspondance!

MORALÈS, *de même.*

Chut!...

GUSMAN, *lisant.*

« Venez, et que Saint Jacques vous garde du Grand-Inquisiteur et » des Corrégidors! » (*Haut.*) A merveille, Messieurs.

PÉDRO.

Mais avez-vous bien lu ?

DIÉGO.

Le seigneur Gusman a voulu s'amuser.

GUSMAN.

Oser me présenter lui-même les preuves de sa fourberie

BASQUE, *riant.*

Ah! ah! ah!... ils se sont trompés de paquet.

MORALÈS.

C'est clair!

PÉDRO.

Je vous jure, mon oncle...

GUSMAN, *en colère.*

Hors d'ici à l'instant, misérable!

RAPHAEL.

Allons, ne vous emportez donc pas, ils s'y prendront mieux une autre fois.

GUSMAN, *de même.*

Ah! les habitants de Madrid sont assez confiants et faciles à duper!... je te ferai voir le contraire, intrigant effronté!... et pour te confondre, regarde, voilà Pédro.

PÉDRO ET DIÉGO.

Lui!

GUSMAN.

Tu ne t'attendais pas à le trouver ici!

PÉDRO.

Quelle impudence!

GUSMAN, *prenant les lettres et le portrait de la main de Raphaël.*

Et ces papiers, ce portrait que tu as eu l'audace de dire en ton pouvoir... tu les vois... Eh bien, oseras-tu démentir ce dernier témoignage?

PÉDRO, *confondu.*

Mes lettres!... le portrait d'Elvire entre leurs mains!

DIÉGO.

Ah! mon Dieu, on nous les a volés!

MORALÈS, *à Gusman.*

On les a volés maintenant!... vous comprenez...

RAPHAEL, *souriant.*

Il est sûr que dans cette affaire-ci il y a des intrigants, et si le seigneur Gusman pense que ce soit nous...

GUSMAN.

Non, non, mon garçon... je ne prends point le change si facilement. (*A Pédro.*) Allons, votre rôle est fini, allez vous faire pendre ailleurs.

PÉDRO, *vivement.*

Je dois vous détromper.

GUSMAN.

Ah! tu persistes... un alguazil!... un alguazil!... j'aurai le plaisir de te faire envoyer aux présides. (*A sa maison.*) Holà, quelqu'un?

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, ELVIRE.

ELVIRE.

Quels cris! mon père, que vous est-il arrivé?

GUSMAN.

Ce n'est rien, mon enfant, ne t'effraie pas; il s'agit d'un fripon qui voulait s'introduire chez moi à la place de Pédro.

ELVIRE.

Un fripon!

PÉDRO, *vivement.*

Je ne me trompe pas!... c'est elle! c'est Elvire! son portrait est trop bien gravé dans mon cœur!

ELVIRE.

Comment, il me connaît!

PÉDRO, *voulant aller à elle.*

Elvire! chère Elvire!

ELVIRE, *effrayée.*

Ah! ne m'approchez pas!

PÉDRO, *à Gusman.*

Mon oncle!

GUSMAN.

Hors d'ici!

PÉDRO.

Mais enfin...

TOUS.

C'est une horreur!

PÉDRO, *avec colère.*

Ah! je perds patience!

ELVIRE.

Il me fait trembler !

RAPHAEL.

Rassurez-vous, ma belle cousine. (*A Pédro.*) Allons, mon gentilhomme, vous voyez qu'il est inutile de feindre plus long-temps ; je sais que l'amour fait excuser tous les stratagèmes... et je sens que le véritable Pédro doit pardonner à son rival une ruse que j'aurais peut-être employée à votre place.

PÉDRO.

Comment ?

RAPHAEL.

Eh ! mon Dieu ! je ne vous en veux pas. Mais enfin, vous êtes découvert, et je vous conseille de cesser une plaisanterie que d'autres ne prendraient peut-être pas aussi bien que moi.

DIÉGO, *à Pédro.*

C'est un rival.

PÉDRO, *s'animant.*

Je n'en doute plus, et je ne le quitte pas que la vérité ne soit connue.

GUSMAN, *l'arrêtant.*

Hé bien, hé bien, tu raisonnes, je crois ?

ELVIRE, *très effrayée, à Pédro.*

Qui que vous soyez, éloignez-vous, je vous en conjure ; vous serez cause de quelque malheur !

PÉDRO.

O ciel ! suis-je assez humilié !

GUSMAN, *emmenant sa fille.*

Elvire, suivez-moi !

BASQUE, *poussant Raphaël.*

Rentrez, Seigneur, ne vous exposez pas.

GUSMAN, *à Pédro et Diégo.*

Et vous, si vous osez encore envisager cette maison, je vous fais figurer dans le premier auto-da-fé.

Ils rentrent et ferment la grille brusquement. Pédro et Diégo restent confondus.

SCENE XIV.

PÉDRO, DIÉGO.

PÉDRO.

Je reste anéanti !

DIÉGO.

Quelle tendre réception ! Nous voilà bien payés de notre empressement !

PÉDRO.

Je n'y puis rien comprendre !

DIÉGO.

La chose est assez claire, pourtant ; nous sommes à la porte : c'était bien la peine de hâter notre voyage, de courir nuit et jour !

PÉDRO.

Ah! Diégo, je suis au désespoir! La vue d'Elvire a doublé l'amour que son portrait m'avait déjà inspiré! je meurs si je la perds!... Quel parti prendre? Ah!... courons chez Morillos, le correspondant de mon père; il m'a vu plusieurs fois à Grenade, il peut affirmer qui je suis, et détromper Gusman... Suis-moi; je vais rassembler mes amis, écrire à mon oncle, faire prévenir Elvire; je tremble de laisser à mon rival le temps de plaire et d'accomplir ses desseins.

DIÉGO.

Allons, Monsieur, fasse le ciel que nous ne trouvions pas chez le correspondant un troisième Pédro!

Ils sortent.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un salon assez riche; la porte du fond laisse voir une galerie où l'on a suspendu des lustres, des girandoles. L'appartement est garni de fleurs.

SCENE PREMIERE.

ELVIRE, *seule.*

Elle est vêtue avec élégance, et arrange son bouquet devant une glace.

La singulière aventure! plus j'y songe, plus elle trouble mes idées! Quel pouvait être l'espoir de ce jeune homme, en prenant le nom de Pédro? Seraient-ce une ruse d'amour?... un déguisement?... la chose est assez vraisemblable!... Mon père veut à toute force que ce soit un intrigant... mais non, je me connais en physionomies... j'ai bien examiné notre inconnu!... il est beaucoup trop bien pour un aventurier!... J'ai remarqué de la fierté dans ses regards, un air de noblesse, de franchise... oui, je soupçonne plutôt... (*Riant.*) Je suis folle de m'occuper des autres quand mon propre intérêt demande toutes mes réflexions. Il faut pour-

tant que j'étudie sérieusement le caractère de mon prétendu. (*Elle s'arrange devant la glace.*) Oh! oui... je l'épouse demain, il est temps d'y songer... Je ne sais, j'ai des doutes, des inquiétudes!... (*Elle s'arrange toujours.*) Certainement on ne peut nier que Pédro ait de l'esprit, mais il me semble que je lui voudrais un meilleur ton, un esprit moins caustique, plus de réserve dans ses propos... comme il a persiflé ce malheureux!... en vérité, la figure de ce jeune homme m'a frappée!

SCENE II.

ELVIRE, RAPHAEL, *dans le fond.*

RAPHAEL, *à part.*

La voilà!

ELVIRE, *se croyant seule.*

Plus j'y songe, et moins je puis définir le sentiment secret qui me parle en sa faveur!

RAPHAEL, *à part.*

Que de grâces!... et quand une grande fortune les accompagne... comme cela rend amoureux!

ELVIRE, *le voyant.*

Ah! mon cousin, c'est vous!

RAPHAEL, *s'approchant.*

Oui, ma charmante cousine, je vous trouble peut-être au milieu de vos réflexions?... Je me flatte qu'elles n'ont rien de pénible, et que mon amour...

ELVIRE, *riant.*

Votre amour... vraiment, vous m'en parlez déjà comme d'une vieille connaissance!... nous nous voyons pourtant pour la première fois.

RAPHAEL.

Qu'importe! faut-il donc des années avant d'être bien sûrs que l'on s'aime, que l'on se convient? C'était bon autrefois, mais aujourd'hui les femmes sont si franches, les amants si sincères, que l'on se connaît parfaitement au bout d'une heure!... Pour moi, il me semble que votre ame se peint toute entière dans ce regard si doux; et plus j'étudie un miroir si fidèle...

Il lui prend la main.

ELVIRE, *la retirant.*

Oh! vos études vont trop vite; je ne suis pas aussi avancée que vous.

RAPHAEL.

Comment, petite cousine... au moment d'être unis!

ELVIRE.

Tenez, mon cousin, j'ai des scrupules sur l'aventure de ce matin.

RAPHAEL, *à part.*

Que veut-elle dire?

ELVIRE, *l'observant.*

Je suis très méfiante et passablement curieuse... Expliquez-moi, je vous prie, comment il se fait qu'arrivé à Madrid seulement depuis deux heures, vous fussiez sous mes fenêtres hier et ce matin?

RAPHAEL, *vivement.*

Vous m'avez vu?

ELVIRE.

Oui, mon cousin.

RAPHAEL, *à part.*

Ah! diable!

ELVIRE, *à part.*

Il se trouble, je crois!

RAPHAEL, *feignant une grande joie.*

Quoi, chère cousine, il est donc vrai que vous m'avez remarqué?

ELVIRE.

Remarqué!... Je ne dis pas cela, Monsieur : je dis seulement que je vous ai vu.

RAPHAEL, *avec feu.*

Ah! que je suis heureux! Oui, mon Elvire, puisqu'il faut vous l'avouer, je suis ici depuis deux jours... L'impatience de vous connaître, de savoir si les qualités de votre cœur répondaient à tant de beauté, m'a fait devancer le jour fixé pour mon départ. Caché près de ces lieux, j'ai cherché vainement à vous voir, à vous parler... Le matin je chantais sous vos fenêtre; le jour je courais les églises, les promenades, dans l'espoir de vous rencontrer; j'interrogeais vos voisins, vos amis. je n'entendais partout que l'éloge de ma belle cousine!... On vantait sa douceur, son esprit, ses talents... Jugez de mes transports, en recueillant ainsi les assurances de mon bonheur et les hommages rendus aux charmes qui m'étaient destinés.

ELVIRE, *à part.*

Eh! mais, il n'a pas si mauvais ton que je l'avais cru d'abord!

RAPHAEL, *à part.*

Je la tiens! (*Haut.*) Eh bien, charmante cousine, me pardonnerez-vous ce détour?

ELVIRE.

Tout-à-fait, mon cousin, et j'espère que vous me permettrez d'user de la même méthode.

RAPHAEL.

Moi!

ELVIRE.

Vous me connaissez parfaitement, dites-vous? Et vous êtes certain que je vous conviens... Moi, je suis persuadée d'avance que vous possédez toutes les qualités qui doivent assurer ma félicité; mais je serais bien aise, avant de m'engager, d'acquérir cette conviction par moi-même; obtenez de mon père que notre hymen soit remis à quelques jours d'ici... Une quinzaine, par exemple; ce n'est pas trop pour connaître son futur.

RAPHAEL, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte.

ELVIRE, *l'observant.*

Il est embarrassé!... Décidément il y a quelque chose! (*Haut.*) Vous ne répondez pas?

RAPHAEL.

C'est une plaisanterie, cousine?

ELVIRE.

Nullement, je vous jure.

RAPHAEL.

Retarder mon bonheur!

ELVIRE.

Je l'exige.

RAPHAEL.

Et quinze jours!

ELVIRE.

Une autre aurait demandé quinze mois; mais je suis très prudente, je ne vous exposerai pas à une épreuve si longue.

RAPHAEL.

Allons, vous voulez rire à mes dépens, petite cousine! vous seriez justement offensée, si je cédais à vos desirs... Soyez tranquille, dût tout votre courroux m'accabler de ses rigueurs, je ne retarderai pas d'un seul jour, d'une seule minute, des liens que je brûle de former.

ELVIRE, *piquée.*

C'est votre dernier mot!... Fort bien, je vois à votre complaisance que vous vous croyez déjà mon mari. Adieu donc, mon très cher époux; je vais essayer de mériter tant d'amour. (*A part.*) Courons vite aux informations, et tâchons de retrouver le Pédro de ce matin.

RAPHAEL, *voulant lui baiser la main.*

Vous me quittez ainsi; ça n'est pas bien, cousine.

ELVIRE, *se défendant.*

Laissez-moi, j'entends quelqu'un... Mon cousin, c'est affreux!

Elle sort.

SCENE III.

RAPHAEL, *seul.*

Délicieux! elle me gronde et se laisse embrasser! Très bien, ma foi! il paraît que la civilisation est fort avancée dans ce pays-ci.... Allons, allons, elle est à moi! la petite rusée voulait éprouver ma passion.... mais je connais ces façons-là, et je suis sûr qu'elle est enchantée de mon entêtement.

SCENE IV.

RAPHAEL, MORALÈS, *très agité.*

MORALÈS, *accourant.*

Ah! Raphaël, tu es seul?

RAPHAEL.

Eh! bon Dieu, te voila bien agité!

MORALÈS.

Nous sommes perdus!

RAPHAEL.

Perdus!

MORALÈS.

Oh! il n'y a pas à dire, il faut gagner la porte.

RAPHAEL.

Explique-toi.

MORALÈS.

Pédro, furieux de l'aventure de ce matin, rassemble en ce moment tous les amis de son père; ils vont venir pour nous confondre devant toute la famille, et te faire chasser honteusement.

RAPHAEL.

Me chasser!

MORALÈS.

Il vaut mieux s'en aller de bonne grâce, n'est-ce-pas?

RAPHAEL *rêvant.*

Non, sur mon honneur! ... je me laisserais vaincre comme un écolier, quand la jeune personne est déjà folle de moi! ... Non, morbleu! je serai son époux! ... attends un moment... Eh! mais... oui, ce moyen est infaillible! ... J'éblouis la famille, je flatte l'orgueil de Gusman, la vanité d'Elvire....

MORALÈS.

Songe que le danger est pressant!

RAPHAEL, *rêvant toujours.*

Eh bien! il faut agir sur-le-champ, et.... c'est cela... j'ai justement ce qui m'est nécessaire... tu vas me voir changer de batteries et faire renvoyer le neveu pour toujours ... On nous a peint Gusman, comme un bon homme... avare par nature, ambitieux par calcul, et crédule à l'excès.

MORALÈS.

Eh bien!

RAPHAEL.

J'attaque son ambition, je ne suis plus Pédro... je suis las, au surplus, de porter un nom si bourgeois... je me lance dans les hautes dignités!

MORALÈS.

Ah! mon Dieu!

RAPHAEL.

Sois tranquille, j'ai toujours sur moi de ces papiers de grandes familles!... on ne sait pas d'un moment à l'autre à qui l'on peut appartenir. (*Il tire des papiers de sa poche.*) Tu vois mes lettres, mes parchemins, et cette lettre dont je me suis déjà servi dans les grandes circonstances, tu sais?

MORALÈS.

Celle qui te fit passer à Murcie pour ce jeune prince qui parcourt dit-on toute l'Espagne?

RAPHAEL.

Précisément; on sait qu'il voyage incognito, et j'ai trouvé commode de m'emparer quelquefois de son titre et de son nom; ça ne lui fait aucun mal, et souvent cela m'est fort utile. Ici, par exemple, crois-tu que le bon Gusman hésite un seul instant entre l'obscur Pédro et le brillant Don Rodrigue de Lima?

MORALÈS.

Oui, mais comment soutenir ce rôle qui demande une certaine dépense?

RAPHAEL.

J'emprunterai.

MORALÈS.

Cette ruse ne peut durer.

RAPHAEL.

Qu'elle me donne le temps de toucher une belle dot et de disparaître... je n'en veux pas davantage.

MORALÈS.

Mais si l'on vient à soupçonner...

RAPHAEL, *vivement.*

Oh! je suis entêté!... Ce matin je n'étais que Pédro; on me contrarie, je deviens grand seigneur! Pour peu que l'on me pousse à bout, je me fais souverain des Espagnes!

MORALÈS.

Fort bien. Et si l'on connaissait à Madrid le personnage en question?

RAPHAEL.

Qu'est-ce que cela me fait? Je lui prouverais en face... qu'il n'est pas lui, et que c'est moi qui porte son nom... En vérité, mon pauvre Moralès, tu deviens d'une timidité!... si tu continues, tu ne seras plus capable de rien de grand, d'héroïque!... Allons donc, est-ce qu'il faut être comme ça?

MORALÈS.

Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque; mais cette diable d'inquisition, elle est si châtouilleuse! elle voit toujours les choses du mauvais côté.

RAPHAEL, *souriant.*

Nous n'aurons rien à démêler ensemble... J'entends le bon homme; cours exécuter mes ordres... prends cette lettre, qu'elle me soit remise avec mystère... fais sonner adroitement les mots de courrier, d'altesse... tu m'entends?... De l'intelligence, de la présence d'esprit... c'est ici le coup de maître.

Moralès sort.

SCENE V.

GUSMAN, RAPHAEL.

GUSMAN, *sans voir Raphaël.*

Au diable les affaires!... On m'a pourtant assuré que notre jeune prince était ici *incognito* depuis hier!... S'il allait s'adresser à quelqu'autre pour emprunter de l'argent, je manquerais là une belle opération!... Un prince ne chicane pas sur les intérêts... (*Il voit Raphaël.*) Chut, voici mon neveu!

RAPHAEL, *à part.*

C'est lui! commençons mon nouveau rôle. (*Se parlant à lui-même et parcourant des papiers.*) Le comte de Lemnos... Déjà des invitations!... Comment ont-ils su que j'étais ici?...

GUSMAN, *à part.*

Le comte de Lemnos!... Il connaîtrait le premier ministre?

RAPHAEL, *de même.*

Le duc de Leyva m'attend... qu'il attende... Ah! ah!... le prince Spinoletto, mon ancien camarade de Salamanque!... Celui-là me pardonnera de n'avoir pas été l'embrasser aussitôt mon arrivée, quand il saura que l'amour... (*Jetant ses papiers.*) Je ne suis pas sans inquiétude!... oui, décidément, je me suis trop avancé avec ce bon Gusman.

GUSMAN, *à part.*

Il parle de moi.

RAPHAEL, *de même.*

S'il allait découvrir qui je suis!...

GUSMAN, *à part.*

Hein?... Qu'est-ce qu'il dit donc?

RAPHAEL, *de même.*

S'il préférait son neveu à tous les avantages que je puis lui offrir... Ah! mon étourderie est impardonnable!

GUSMAN, *à part.*

Qu'entends-je?

Il fait du bruit.

RAPHAEL.

C'est lui!

Il prend vivement ses papiers et affecte un grand trouble.

GUSMAN

Hé bien!... qu'as-tu donc, mon ami?

RAPHAEL.

Rien, mon oncle, rien... je m'occupais...

GUSMAN, *l'observant.*

Tu faisais peut-être ton courrier pour Grenade?

RAPHAEL.

Pour Grenade... oui... oui, mon cher oncle.

GUSMAN, *à part.*

Comme il paraît troublé! (*Haut.*) Que je ne te dérange pas... Je venais te tenir compagnie, et causer de l'aventure de ce matin.

RAPHAEL, *affectant de la distraction.*

De l'aventure... Oh! j'avais déjà oublié...

GUSMAN.

Oui, ces deux coquins... Sais-tu que ton sang-froid m'a étonné?

RAPHAEL.

Mon sang-froid!

GUSMAN.

Sans doute: à ta place, j'aurais livré... tous ces misérables à la justice... Ah! je suis sans pitié pour les fripons!

RAPHAEL, *souriant.*

C'est peut être pour cela qu'ils vous attaquent de préférence?

GUSMAN, *le regardant.*

Ah!... corbleu, je ne les crains pas!

RAPHAEL.

Il est vrai que j'aurais pu pousser les choses... mais les personnes de mon rang sont peu accoutumées...

GUSMAN, *étonné.*

Les personnes de mon rang!...

RAPHAEL, *se reprenant avec affectation.*

Je veux dire que j'ignore tout-à-fait les formes que l'on doit suivre. (*A lui-même.*) Imprudent!

GUSMAN, *à part.*

Quel langage!

RAPHAEL, *feignant d'être inquiet.*

Il ne vient pas!... mon inquiétude redouble!

GUSMAN.

Qu'as-tu donc? tu parais distrait.

RAPHAEL.

Ce n'est rien... seigneur... mon oncle.

GUSMAN.

Que veut dire ceci?

SCENE VI.

Les Mêmes, MORALÈS, *accourant.*

MORALÈS, *feignant de ne pas voir Gusman.*

Seigneur, voilà ce que votre courrier rapporte à l'instant de Cadix.

GUSMAN, *étonné.*

Son courrier!

RAPHAEL.

Maladroit!... donne vite... Vous permettez, mon oncle?

GUSMAN, *un peu troublé.*

Certainement... je vous en prie...

RAPHAEL, *jetant les yeux sur la lettre.*

Ciel! c'est sa main!

GUSMAN, *les observant.*

Quel mystère!

RAPHAEL, *la parcourant.*

Malheureux prince!

MORALÈS, *ayant l'air de le calmer.*

Seigneur......

GUSMAN, *très étonné et répétant.*

Malheureux prince!.. Seigneur!.. En voici bien d'un autre!

RAPHAEL, *se détournant.*

Dieu! je me suis trahi! (*A Moralès.*) Ah! Don Carlos, je suis perdu! (*D'un air troublé.*) Non, je ne puis supporter plus long-temps cette indigne supercherie... Il faut parler... Il faut éclairer un vieillard vertueux!

MORALÈS, *feignant de le retenir.*

Y pensez-vous, seigneur?

GUSMAN, *étourdi.*

Que dites-vous?

RAPHAEL.

Vous allez me mépriser, me haïr peut-être!.. N'importe, je dois tout vous avouer.

GUSMAN, *inquiet.*

Expliquez-vous.

RAPHAEL.

Je ne le cache plus!.. Oui, je vous ai trompé, je ne suis point Pédro, votre neveu.

GUSMAN.

Quoi! vous n'êtes pas?... (*A part.*) Je m'en doutais : c'est un amant déguisé.

RAPHAEL.

Hélas! je ne suis pas assez heureux pour vous appartenir! j'ai le malheur ne n'être que le fils du prince Don-Rodrigue de Lima.

GUSMAN.

Du vice-roi du Pérou?

RAPHAEL.

Lui-même.

GUSMAN, *avec joie.*

Est-il possible? (*A part.*) Justement!.. on me disait qu'il était à Madrid *incognito!*.. Et moi qui courais après lui! (*Haut avec trouble.*) Quoi! seigneur, il serait vrai!.....

RAPHAEL, *très naturellement.*

Vous pouvez douter de mes discours, je vous ai déjà trompé une fois. Mais jetez les yeux sur ces titres, ces parchemins... (*Il les lui montre rapidement et les donne à Moralès.*) Ce brevet de l'amirauté... La commission royale... Les dépêches du conseil de Lima et de Carlos.....

GUSMAN, *examinant de loin.*

En effet... Ces armes... (*A part.*) Ah! double sot que je suis de n'avoir pas deviné!...

RAPHAEL, *d'un air mystérieux.*

Et ce signe respecté.... (*Il entrouvre son habit et le referme vivement, comme s'il portait une décoration.*) Que je dois cacher, pour garder mon *incognito.*

GUSMAN, *qui n'a rien vu, à Moralès.*

Qu'est-ce donc?

MORALÈS, *bas.*

L'ordre de Calatrava!.. Chut!

GUSMAN, *très troublé.*

De Calatrava!.. Ah! mon prince, pardonnez si je ne vous ai pas rendu les respects....

RAPHAEL

Eh! que me font les honneurs lorsque vous tenez dans vos mains le sort de toute ma vie?.. Ecoutez mes aveux jusqu'au bout : mon père, irrité contre moi pour quelques erreurs de jeunesse, m'ordonna de voyager il y a deux ans. Je partis seul avec Don Carlos, mon gouverneur, que vous voyez sous un déguisement bien peu digne d'un homme aussi distingué que lui, et que son dévouement pour moi lui a fait prendre dans cette dernière circonstance.

MORALÈS *à part, faisant un salut.*

Ah! c'est moi qui suis le gouverneur!

Gusman le salue avec respect.

RAPHAEL.

J'ai parcouru presque toute l'Europe. Il y a huit jours j'arrive à Madrid, je vois la belle Elvire. Dès lors j'oublie la distance qui existe entre nous, les obstacles qui s'opposent à mon bonheur, mon rang, ma fortune, j'oublie tout, pour ne plus m'occuper que de mon amour! J'apprends qu'Elvire est destinée à son cousin, que cet hymen va se conclure... A cette affreuse nouvelle, mes idées se troublent, ma tête se perd!... Je veux quitter Madrid, l'Espagne... j'ordonne les préparatifs de mon départ. Don Carlos s'aperçoit alors qu'une de mes malles a été changée... nous l'ouvrons... c'était celle de votre neveu!... J'y trouve des lettres; le portrait d'Elvire... jugez de mes transports!... L'espoir renaît dans mon cœur! je concois le projet le plus bizarre, je me présente sous le nom de Pédro... et vous savez le reste.

GUSMAN.

Ah! croyez...

RAPHAEL.

Non, ne me dissimulez pas ma faute. Je ne vous dirai pas pour m'excuser, que mon amour m'avait privé de ma raison; que d'ailleurs je devais penser que vous ne pouviez hésiter entre votre neveu et le fils d'un vice-roi; que mon rang, ma naissance, mes trésors, ne sauraient être balancés par une parole donnée à votre frère... Non, je ne veux point chercher à adoucir mes torts, et je me livre à toute votre indignation!

GUSMAN, *transporté.*

Vous me rendez confus!... je vous l'avouerai, mon prince; je ne suis étonné que d'une chose... c'est de n'avoir pas deviné votre rang. J'ai toujours desiré pour ma fille un époux qui pût lui donner un nom recommandable... Il est vrai que je n'aurais jamais osé porter les yeux si haut.

RAPHAEL, *montrant une lettre.*

Jugez de ma douleur!... Mon père m'ordonne de retourner sur-le-champ à Lima: ce bon père est impatient de me revoir!

GUSMAN.

Ah! mon Dieu!... et quelle est l'intention de votre altesse?

RAPHAEL.

En doutez-vous?... Elvire ou la mort!... Et si vous refusez de consentir à mon bonheur...

GUSMAN, *enchanté.*

Pouvez-vous le penser?... L'honneur de votre alliance... mais le préjugé, l'orgueil!...

RAPHAEL.

Ah! si vous saviez combien je méprise ces distinctions chimériques!... ma naissance n'est rien... auprès de mon amour! D'ailleurs, je saurai fléchir mon père; il m'aime tendrement, il ne résistera pas à mes sollicitations. Je cours lui répondre; et la frégate qui devait me conduire lui portera ma lettre.

GUSMAN.

Ah! mon prince, puissiez-vous réussir!

RAPHAEL.

Je réussirai, j'en suis sûr maintenant. Quel sera mon bonheur, de vous combler des marques de ma reconnaissance!... Une fortune brillante... Les plus grandes dignités!....

GUSMAN, *à part.*

Des dignités!... (*Haut.*) Ne parlons pas de cela, je vous en supplie.

RAPHAEL.

Le rang le plus élevé...... mais je ne veux pas encore expliquer mes projets sur vous.

GUSMAN.

Que de bontés!.. En attendant, que votre altesse daigne disposer de ma maison, de mes gens, de ma fortune, de tout ce que je possède... vous savez d'ailleurs que je suis votre débiteur.

RAPHAEL, *étonné.*

Comment!... mon débiteur?

MORALÈS *à part.*

Notre débiteur!

GUSMAN.

Oui : cette lettre de crédit que vous m'avez adressée de Cadix.....

RAPHAEL, *intrigué.*

Ah! la lettre de crédit!.. (*A part.*) Le diable m'emporte si je comprends......

GUSMAN.

Les dix mille piastres.

RAPHAEL.

Dix mille piastres!... Oui, oui, j'y suis : cette misère m'était sortie de la tête... j'accepte vos offres, mon cher Gusman; mais je vous demande en grâce de ne point révéler mon secret; j'ai mes raisons pour garder le plus sévère *incognito*.... je serais peut-être forcé de paraître à la cour.... je déteste ce faste importun, et je veux, pour quelque temps encore, me dérober aux honneurs...

GUSMAN, *enchanté.*

Ah! c'est à cette modestie qu'on reconnaît la véritable grandeur!.. vous serez obéi.

RAPHAEL, *lui tendant la main.*

Adieu, mon cher Gusman; adieu, mon cher beau-père!

GUSMAN, *la lui baisant avec respect.*

Ah! mon prince.

RAPHAEL.

Suivez-moi, Don Carlos.

Il sort avec Moralès.

SCENE VII.

GUSMAN, *seul.*

Ouf!.. que je respire un moment!.. Un prince!.. Un prince pour gendre! je m'étais toujours douté que ça finirait par-là!.. Oh! quand toutes ces pe-

tites gens, ces roturiers, vont apprendre cette nouvelle, ils crèveront de jalousie! (*Il se promène vivement en se frottant les mains.*) Je vois déjà ma fille sur son trône, entourée de sa cour, de la noblesse du Pérou!.. Quel coup d'œil!.. Moi, je suis auprès d'elle; je jouis de mon ouvrage, je partage ses honneurs, ses richesses!... A propos... diable! il faut que je trouve un nom bien noble, bien antique... je ne puis pas décemment devenir le beau-père d'un vice-roi!.. et m'appeler Gusman tout-court... beau-père d'un vice-roi!.. J'en perdrai la tête!.. ma foi, je n'y tiens plus. Il faut que j'instruise tout mon monde... (*Il appelle.*) Holà!.. Elvire! ma fille!.. Basque, Castillan, Francisque, à moi tous mes gens.

SCENE VIII.

GUSMAN, ELVIRE, BASQUE, Valets.

Ils entrent de différents côtés.

ELVIRE.

Qu'avez-vous donc, mon père?

BASQUE.

Nous voilà tous.

GUSMAN.

Approchez, mes enfants; écoutez-moi avec attention, et retenez bien les ordres que je vais vous donner.

ELVIRE.

Eh! bon Dieu! vous paraissez dans une agitation...

GUSMAN.

Oui, la joie, le saisisissement... Ma chère Elvire, Basque, vous tous, ayez les plus grands égards, le respect le plus profond pour ces deux étrangers.

ELVIRE.

Quels étrangers?... nous n'avons ici que mon cousin et son valet.

GUSMAN.

Son valet!... prenez garde... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous dites? le gouverneur de Son Altesse!

BASQUE.

De Son Altesse!

GUSMAN.

Oui; ces étrangers sont deux seigneurs. Cela te surprend?... Deux personnes du plus haut mérite!... On ne s'en douterait pas, hein?

ELVIRE.

Est-il possible?

GUSMAN.

Le premier est le fils du vice-roi du Pérou, que j'attendais, comme tu sais, et qui ne s'est arrêté à Madrid que dans le dessein de devenir mon gendre; l'autre est son gouverneur, don Carlos, un des grands de la cour; un homme fort considérable, sans doute.

BASQUE.

Le fils du vice-roi du Pérou!

ELVIRE.

Mais quelles preuves avez-vous?...

GUSMAN.

J'en ai mille. D'abord une lettre de son père, des papiers... une commission royale... des titres qui prouvent... l'ordre de Calatrava que j'ai parfaitement reconnu... et puis à sa démarche aisée, je l'ai deviné, je lui trouvais un air trop noble pour être de la famille.

BASQUE.

Mais ce malheureux que nous avons renvoyé avec tant de dureté, est donc votre neveu?

GUSMAN.

C'est assez vraisemblable.

ELVIRE, *avec joie.*

J'en étais sûre!

GUSMAN.

Mais je m'en vais retirer sur-le-champ la parole que j'ai donnée à mon frère: le prince l'exige, et je ne puis balancer.

ELVIRE.

Comment, mon père, et Pédro?

GUSMAN.

Oh! Pédro n'est point prince, lui, c'est un sot.

ELVIRE.

Quoi! vous vous laisseriez encore abuser?... Tenez, mon père, je me défie des seigneurs qui viennent de si loin, et je suis certaine...

GUSMAN, *effrayé.*

Oh! mon Dieu! taisez-vous donc!... si l'on vous entendait?... Voulez-vous m'exposer à perdre la faveur d'un homme qui n'attend que votre main pour me combler d'honneurs et m'élever aux premières dignités?

ELVIRE, *avec ironie.*

En vérité!

GUSMAN.

Je suis persuadé qu'il me destine une place magnifique; peut-être celle de grand-trésorier! et je vous laisse à penser ce que c'est... le trésor du Pérou!

ELVIRE.

Tout ce que vous voudrez, mon père; mais prince ou non, je ne l'épouserai pas.

GUSMAN, *se fâchant.*

Vous l'épouserez, corbleu! ou j'y perdrai mon nom!

ELVIRE.

Je ne souffrirai pas que l'on me sacrifie.

GUSMAN.

Vous sacrifier!... Ah! vous sacrifier est fort bon, quand il s'agit d'un prince!

ELVIRE.

Mais si je ne l'aime pas?

GUSMAN.

Cela viendra.

ELVIRE.

Non, mon père, je ne l'aimerai jamais!

GUSMAN.

C'est un petit inconvénient qui ne signifie rien pour un mariage avantageux. Eh! parbleu! sans aller plus loin . . . votre mère ne m'a jamais aimé, et cela ne l'a pas inquiétée un seul instant de sa vie.

ELVIRE.

Je mourrais plutôt!...

GUSMAN, *en colère.*

Qu'est-ce que c'est!... qu'est-ce que c'est, mourir!.. c'était bon autrefois; mais aujourd'hui, mademoiselle, on se marie et l'on ne meurt plus.

ELVIRE, *en pleurs.*

Mon père!...

GUSMAN.

Point de réflexions, s'il vous plaît : vous m'avez entendu, obéissez. Courez à votre toilette, prenez tous les diamants de votre mère, ne négligez rien enfin pour paraître belle, enjouée, spirituelle; et songez que si vous laissez échapper cette conquête, je vous abandonne, je vous renonce pour ma fille : allez.

ELVIRE.

Ah! je le déteste plus que jamais. (*A part.*) Tâchons d'informer Pédro de ce qui nous menace.

Elle sort.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, excepté ELVIRE.

GUSMAN.

Voyez un peu le beau caprice, pour ruiner toutes mes espérances! (*A Basque.*) Toi, Basque, tu veilleras à ce que le prince et son gouverneur ne manquent de rien. (*A un valet.*) Que l'on prépare une voiture pour Son Altesse... Basque, tu donneras des ordres pour que le souper soit superbe. (*A un valet.*) Toi, fais avertir des musiciens, des danseurs, je veux une petite fête pour ce soir... (*A Basque.*) une petite fête... à bon marché, s'il est possible... Que quatre de mes gens soient destinés au service du prince, deux autres pour le seigneur Don Carlos... (*Il s'arrête essoufflé.*) Ouf! il m'en coûtera cher; mais, morbleu! je serai le père d'une reine! (*A ses gens.*) Vite, chacun à son poste. Je cours rejoindre le prince.

Il sort suivi de ses valets.

SCENE X.

BASQUE, *seul.*

Allons, voilà toute la maison sens-dessus-dessous... Ce que c'est que l'ambition pourtant... sacrifier sa fille, son enfant unique, à des idées de

grandeur, d'élévation... Eh! mais, j'y pense... si je pouvais, par le moyen du gouverneur, obtenir aussi quelque place... Voilà trente ans que je sers le seigneur Gusman; je lui suis, certainement, très attaché; mais les gages sont si peu de chose!... En me rendant agréable au prince, je puis devenir son portier, son majordome, intendant peut-être!... Ah! si j'avais seulement une fille à marier à quelque valet-de-chambre de la cour!... n'importe, essayons... Voici justement le seigneur Don Carlos.

SCENE XI.

MORALÈS, BASQUE.

MORALÈS, *sans voir Basque.*

Vive les honneurs pour être bien servi!... On me salue de tous côtés, et... (*Il aperçoit Basque, qui lui fait de grandes révérences.*) Ah! ah! c'est le vieux majordome!... Je soupçonne qu'il protège le petit cousin, tâchons de le mettre dans nos intérêts. (*Voyant que Basque le salue de loin.*) Eh bien! il n'ose m'aborder! (*Haut.*) Venez, brave homme, ne craignez rien.

BASQUE, *tremblant.*

Monseigneur!...

MORALÈS, *à part.*

Monseigneur!... peste, je ne suis pas mal partagé!

BASQUE.

Pardon, si j'ose prendre la liberté... mais mon seigneur voudra bien se rappeler que j'ai eu pour sa personne les soins... les attentions...

MORALÈS, *d'abord avec dignité.*

Oui, mon ami, je me ressouviendrai toujours... du déjeûner que vous m'avez fait faire ce matin.

BASQUE.

Ah! Monseigneur, si j'avais connu votre rang, je n'aurais pas eu la hardiesse de vous faire déjeûner à l'office; mais cela n'arrivera plus, et je vais mettre votre couvert à la table de Son Altesse.

MORALÈS.

Mon couvert à la table de Son Altesse! vous êtes un brave homme, je vous estime. Dites-moi franchement, puis-je faire quelque chose pour vous?

BASQUE, *souriant.*

Ah! monseigneur... je ne suis pas ambitieux; mais enfin... vu la circonstance, s'il était possible d'obtenir une petite place...

MORALÈS.

Rien de plus facile. Voulez-vous la surintendance d'une de mes terres?... La place de concierge de mon palais, à Lima?... Ou préférez-vous entrer au service de Son Altesse?.. Choisissez: je puis disposer de l'une aussi bien que de l'autre.

BASQUE.

La surintendance...,

MORALÈS.

Vous plairait assez?... C'est une affaire faite: j'ai précisément ma terre de Guadalaxara... la plus belle position, sur la rivière de... du... Vous ne connaissez pas le Pérou?

BASQUE.

Pardonnez-moi; j'ai fait ce voyage avec feu le père du seigneur Gusman.

MORALÈS, *à part.*

Diable! il est plus avancé que moi, je n'y ai jamais été. (*Haut.*) Hé bien, puisque vous le connaissez, vous devez savoir qu'il y a sur le fleuve... à côté de la ville du... ah! une bien belle ville!... Je suis brouillé avec les noms... là... en remontant... la montagne.

BASQUE.

Ah! la ville de Quito.

MORALÈS.

Non: plus bas... en redescendant...

BASQUE.

La rivière de Chuquimaya.

MORALÈS.

C'est cela... précisément... la rivière de Chu... qui... comme vous dites... Eh bien... un peu plus loin... sur l'autre rive... c'est là.

BASQUE.

Je vois cela d'ici.

MORALÈS, *à part.*

Il est bien habile!

BASQUE.

Magnifique position!

MORALÈS.

Ce Pérou est le plus beau pays!...

BASQUE.

Oh! superbe!

MORALÈS, *embarrassé.*

Vous serez sans doute bien aise de le revoir? Mes occupations à la cour ne me permettent pas de surveiller mes intendants... vous examinerez leurs comptes... ainsi je vous regarde dès ce moment comme à mon service: je ferai courir vos gages quand vous voudrez.

BASQUE.

Mais, le plus vite serait le mieux. Monseigneur veut-il que je demande mon congé au seigneur Gusman!

MORALÈS.

Non; je dois le prévenir moi-même: il faut des égards. Mais tenez-vous prêt à me suivre.

BASQUE, *à part.*

Oh! que c'est heureux! quel coup de fortune!

MORALÈS, *à part.*

Il est à nous!.. Mais où diable l'ambition va-t-elle donc se nicher? (*Haut.*) Je n'ai pas besoin de vous recommander, honnête Basque, les intérêts de Son Altesse: du moment que vous faites partie de sa maison, vous devez être dévoué à sa personne, et la servir même aux dépens de vos anciennes affections.

BASQUE.

C'est bien comme je l'entends.

MORALÈS.

Que le petit cousin ne puisse approcher de son oncle.

BASQUE.

Soyez tranquille.

MORALÈS.

Ce jeune homme ne convient pas à votre maîtresse.

BASQUE.

C'est évident.

MORALÈS.

Elvire ne trouverait avec lui ni le rang, ni la fortune que le prince lui promet.

BASQUE.

Sans contredit.

MORALÈS.

A Dieu ne plaise cependant que nous devenions un sujet de division dans la famille du bon Gusman! Il faut seulement éviter le scandale, les scènes désagréables... vous concevez? Et pour cela, il suffit d'interdire au jeune Pédro la maison de son oncle.

BASQUE.

C'est trop juste: je m'en charge. Je vais m'installer à la porte de l'hôtel, et je n'en bouge plus.

MORALÈS.

A merveille!..... Je suis satisfait de votre zèle, j'en rendrai compte au prince.

BASQUE, *enchanté.*

Ah! Monseigneur... croyez que l'attachement... le zèle... qui... d'ailleurs... certainement....

MORALÈS.

C'est bien, c'est très bien; je devine tout ce que vous avez envie de me dire. Mais mon devoir m'appelle auprès de S. A., adieu. Vous avez la surintendance... elle est à vous.

BASQUE, *s'humiliant.*

Que de bontés!

MORALÈS, *à part.*

Ma foi, je suis digne d'être grand seigneur! Je donne au mieux l'eau-bénite de cour! *(Il sort.)*

SCÈNE XII.

BASQUE, *seul, se redressant.*

Me voilà donc surintendant!... On a beau dire, il n'y a rien de tel que les places pour donner un à-plomb, une considération!... Je n'étais tout-à-l'heure qu'un misérable; maintenant on va faire la cour à M. le surintendant! Je disposerai des places subalternes, je gouvernerai l'office, les cuisines... mais qu'ils y prennent garde, au moins; je serai difficile en diable sur le choix! Le mérite avant tout, ne fût-ce que pour la rareté du fait.

SCENE XIII.

ELVIRE, BASQUE.

ELVIRE, *agitée.*

Ah! mon cher Basque, je viens à toi, tu es ma dernière consolation! Toi seul ici n'a pas la tête tournée par les honneurs, l'ambition!... Dis-moi, n'as-tu pas revu Pédro? je crains que mon père ne lui fasse défendre sa porte!.. Tu ne m'écoutes pas?

BASQUE.

C'est vous, mademoiselle!.. Vous me voyez dans une joie, dans un ravissement... tout va au mieux!

ELVIRE.

Vraiment?

BASQUE.

Ma fortune est faite.

ELVIRE.

Ta fortune!

BASQUE.

Oh! mais, une fortune superbe!.. Si vous saviez... que ces seigneurs sont aimables! généreux! Ah! je vous en prie, mademoiselle, n'allez pas désobliger ce pauvre prince qui vous aime tant!... Vous le feriez mourir de chagrin et moi aussi!

ELVIRE.

Ah! ça, perds-tu la tête?

BASQUE.

Je m'en garderais bien, à présent que me voilà surintendant!

ELVIRE.

Toi?

BASQUE.

Une terre magnifique! la plus belle position, sur la rivière de Chuquimaya! Je pars avec le gouverneur... Qui sait où cela me mènera?

ELVIRE.

Allons, tout le monde extravague dans la maison!... Mon père grand trésorier, et Basque surintendant!...

L'on frappe en dehors.

DES VOIX *en dehors.*

Basque!... Basque!...

BASQUE.

Un moment!

GUSMAN, *entrant.*

Eh! vite, Basque, ce vacarme doit incommoder le prince.

BASQUE.

On y va. (*A part en sortant.*) Ah! mon Dieu, que ma place de portier me semble bourgeoise maintenant.

SCENE XIV.

GUSMAN, ELVIRE.

GUSMAN.

C'est sans doute la compagnie que j'attends pour ce soir. (*A Elvire.*) Réjouis-toi, ma fille, je viens d'entretenir le prince; il est amoureux à un point que je ne puis concevoir!

ELVIRE, *d'une voix suppliante.*

Mon père!

GUSMAN.

Il veut absolument te donner une fête... mais une fête magnifique!... Tu verras, mon enfant, il n'épargne rien! Il vient de m'emprunter deux mille piastres pour les premières dépenses; mais je suis sûr qu'il lui en faudra le double. Il y va d'un train... oh! il est d'une générosité incroyable! Je l'ai laissé avec les joailliers, les tailleurs de la cour; il achète de tous côtés, des bagues, des brillants, des habits d'une richesse!.. Rien n'est trop cher pour lui; tu le verras, tu le verras sous son nouveau costume, et tu m'en diras des nouvelles!... Eh! mais, quel bruit à cette porte?

BASQUE, *en dehors.*

Non, Seigneur, vous ne pouvez entrer.

PÉDRO, *en dehors.*

Impertinent!

ELVIRE.

C'est Pédro!

GUSMAN.

Pédro!... ah! mon Dieu! au moment de la fête! si le prince le voyait!... Elvire, pas de scène, je vous en prie; laissez-moi renvoyer ce fou, comme il le mérite.

SCENE XV.

Les Mêmes, PÉDRO, BASQUE, DIÉGO, plusieurs amis de Pédro, Valets *qui veulent l'arrêter.*

GUSMAN.

C'est encore vous?

PÉDRO.

Oui, Seigneur; je viens me venger de l'affront que j'ai reçu; je viens punir l'insolent qui ose prendre mon nom: vous voyez les amis de mon père, les miens; ils peuvent affirmer...

GUSMAN.

Il est bien question de cela à présent!... sans doute, je sais que vous êtes Pédro, mon neveu, le fils de mon frère Alvarès: hé bien, après?

PÉDRO, *surpris.*

Votre langage m'étonne!... quoi! mon oncle, vous avez oublié vos promesses, la parole donnée?

GUSMAN.

Ceci est différent, mon cher neveu!

PÉDRO.

N'êtes-vous pas convenu...

GUSMAN.

Oui, mais ce mariage ne me convient plus; j'ai d'autres vues, d'autres projets pour l'honneur même de la famille. Ainsi, brisons-là, s'il vous plaît, et faites-moi le plaisir de vous retirer sans bruit et sans scandale.

DIÉGO.

Mais le diable s'en mêle donc?

ELVIRE.

Mon père!

GUSMAN.

Taisez-vous.

PÉDRO.

Vous seriez le jouet de deux misérables!

GUSMAN.

Eh! bourreau... veux-tu parler plus bas! (*A part.*) J'enrage!... si le prince nous entendait!

ELVIRE.

Je tombe à vos genoux!

GUSMAN.

Paix!

PÉDRO.

Par pitié!...

GUSMAN.

Silence!

PÉDRO.

Ecoutez-moi!

GUSMAN, *désolé.*

Ils me feront mourir!

DIÉGO.

On vous trompe, Seigneur.

GUSMAN, *furieux.*

Je veux être trompé!... En un mot comme en mille, mon choix est arrêté; finissons, s'il vous plaît, ces enfantillages, et ne songez plus qu'à respecter la future épouse du prince du Pérou!

PÉDRO.

Hé bien, mon oncle, puisqu'il n'est plus possible de vous éclairer, puisque vous oubliez vos promesses, la parole sacrée que vous m'avez donnée, je sais ce qui me reste à faire. Je vais voir ce prétendu prince, cet aventurier...

GUSMAN.

Autre scandale!... et le rang, et la dignité!...

PÉDRO.

Je me moque de son rang.

On entend de la musique dans la galerie.

GUSMAN.

Ah! mon Dieu!... C'est don Rodrigue qui paraît à la fête.

PÉDRO.

Je vais lui en faire les honneurs.

GUSMAN, *à ses valets.*

Retenez-le, retenez-le... le voici!

SCENE XVI.

Les Mêmes, RAPHAEL, *vêtu magnifiquement*, MORALÈS, Valets.
Raphaël entre d'un air aisé, et salue de tous côtés; les valets de Gusman le précèdent.

RAPHAEL.

Charmant! divin!... En honneur! mon cher Gusman, voilà une fête qui prouve votre bon goût!... Je me crois dans le palais de mon père!

GUSMAN.

Votre Altesse est trop indulgente!

PÉDRO, *à part.*

Quelle assurance!

RAPHAEL, *à Elvire.*

Je vous cherchais, charmante Elvire! pourquoi donc vous tenir éloignée de moi? Au point où nous en sommes! . . . au moment d'être unis!...

PÉDRO, *vivement.*

Jamais, vil imposteur!

RAPHAEL, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est?

GUSMAN.

Ne faites pas attention!... Un fou, un écervelé.

RAPHAEL.

Ah! c'est le jeune homme de tantôt, le petit cousin!... Je conçois ses regrets, sa douleur.

PÉDRO.

Vous n'en jouirez pas long-temps!

RAPHAEL.

Allons, mon cher, j'en conviens, j'ai des torts envers vous; je me suis permis d'emprunter votre nom, de vous faire éconduire, c'est fort mal.

GUSMAN.

Ah! Seigneur! que de bontés!

RAPHAEL.

Non, j'aime à reconnaître les fautes que l'amour m'a fait commettre. Eh bien, je dédommagerai le petit cousin, je me charge de toute la famille; et si Pédro se rend digne de ma bienveillance, je le pousserai, je le ferai partir pour le Pérou, les Grandes-Indes... Nous verrons..

GUSMAN.

Tu l'entends, ingrat! il t'enverrait aux Grandes Indes.

PÉDRO, *avec mépris.*

Vous me faites pitié!

RAPHAEL.

Comment donc?

PÉDRO.

Je vois qu'il serait inutile d'exiger de vous la satisfaction qu'un homme d'honneur ne me refuserait pas; il me reste un autre moyen de démasquer un fourbe...

MORALÈS, *bas.*

Il parle de la justice!.. Ne le laisse pas partir, où nous sommes perdus!

RAPHAEL, *bas.*

Sois tranquille. (*A Gusman.*) Le jeune homme est violent.. Et s'il ne vous appartenait pas...

PÉDRO, *mettant la main sur son épée.*

Suis-moi donc, si tu l'oses!

RAPHAEL, *fièrement.*

En tout autre moment, vous verrez, seigneur Pédro, que je ne fuis jamais un tête-à-tête quel qu'il soit! (*Souriant.*) Mais, aujourd'hui, vous permettrez de me consacrer entièrement à ma nouvelle famille.

PÉDRO.

C'en est trop, lâche intrigant! le titre dont tu te pares ne saurait arrêter ma juste vengeance; je cours auprès des magistrats...

RAPHAEL, *à part.*

Peste, ceci devient sérieux? (*Haut, et l'arrêtant.*) Non, jeune homme, non, vous ne sortirez pas.

PÉDRO.

Comment!

RAPHAËL.

Je dois vous épargner une démarche qui vous couvrirait de confusion.

GUSMAN.

Laissez-le aller... il n'aura que ce qu'il mérite; après l'offense qu'il vous a faite, je n'entends pas qu'il reste une minute chez moi.

RAPHAEL, *vivement.*

Je ne le souffrirai pas!.. C'est votre neveu, le fils de votre frère... il doit loger ici, je l'exige. Votre intérêt, le sien, les soins de ma réputation... Voulez-vous que je devienne la cause d'un semblable scandale, et que l'on m'accuse à la cour d'avoir porté le trouble dans une famille aussi respectable!.. Ah! Dieux! un neveu chassé de chez son oncle!.. Allons, ne souffrez pas qu'il sorte; je le veux... Vous ne savez pas combien c'est essentiel pour moi!

PÉDRO.

Je devine ton espoir!.. Tu redoutes mes plaintes; tu voudrais m'enchaîner dans ces lieux... Je cours réclamer l'appui des lois, et faire châtier ton indigne imposture!

GUSMAN, *furieux.*

Ah! malheureux, tu oses t'oublier à ce point!.. ne reparais jamais devant moi!

RAPHAEL.

Ne vous emportez pas!

ELVIRE.

Au nom de votre tendresse!..

GUSMAN.

Sors, te dis-je !

ELVIRE, *désolée.*

Ah ! Pédro !.. que vais-je devenir, si vous m'abandonnez ?

PÉDRO, *troublé.*

Mon oncle, je vous en conjure par ce que vous avez de plus cher, suspendez cet hymen ; il y va de votre honneur. du salut de votre fille.

GUSMAN, *hors de lui.*

Non, corbleu !.. et pour mieux prouver ma confiance à S. A., dussiez-vous tous en crever de dépit, dès ce soir, je vais mettre le prince en possession de la dot d'Elvire.

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

A merveille !.. c'est tout ce qu'il nous faut.

GUSMAN.

Cela vous convient-il, mon prince ?

RAPHAEL.

J'accepte, et dès demain nous signerons le contrat.

PÉDRO, *tirant son épée et voulant se jeter sur lui.*

Misérable !..

ELVIRE, *avec un cri.*

Pédro !...

GUSMAN.

Ah ! mon Dieu !.. arrêtez !.. sortez, Pédro, je vous l'ordonne ! (*A ses valets.*) Veillez sur lui : qu'il quitte à l'instant ma maison. S'il parvient jusqu'au prince, je vous mets tous à la porte !

Au mouvement de Pédro, Raphael a aussi tiré son épée ; ils sont contenus par Elvire, Gusman, Moralès et les valets qui les entourent.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une rue de Madrid. A gauche des spectateurs, la maison de Gusman, prise dans le sens opposé à la décoration du premier acte. Au premier, un large balcon au-dessus de la porte d'entrée; au rez-de-chaussée, et sur l'avant-scène, une croisée; au second étage, deux autres croisées qui s'ouvrent, et qui sont placées au-dessus de celle qui donne sur le balcon. Toutes les fenêtres de Gusman sont garnies de jalousies.

SCENE PREMIERE.

PÉDRO *seul, enveloppé dans son manteau.*

Le sort s'acharne à me poursuivre! Dans un moment où tout dépend d'une démarche prompte, d'un coup d'autorité, le corrégidor est absent!.. le grand inquisiteur l'a fait demander pour une affaire pressante... Dieu sait s'il reviendra de toute la nuit... Pour surcroit d'embarras, ses gens sont en campagne depuis ce matin pour une expédition... Il faut attendre!... (*Avec agitation.*) Attendre!.. ma tête est brûlante!.. Je m'égare dans mes projets de vengeance!.. (*Il s'arrête devant la maison de son oncle.*) Me voir chassé de chez mon oncle par un aventurier, un vil intrigant!... Et ma pauvre cousine... Cette situation est affreuse!... Je ne puis la supporter plus long-temps!.. Mais j'aperçois Diégo.

SCENE II.

PÉDRO, DIÉGO.

Diégo sort avec précaution de la maison de Gusman; la nuit vient peu à peu.

PÉDRO.

C'est toi!.. Eh bien?

DIÉGO.

Chut!. Grâces au trouble qui règne dans la maison, je me suis glissé parmi les valets tandis qu'on servait le souper... Ah! monsieur, le beau souper!.. En le voyant, j'ai senti que les larmes m'en venaient aux yeux!

PÉDRO.

Achève, je t'en conjure!

DIÉGO.

On sort de table; les parents, les amis sont déjà partis par le jardin, et chacun se retire dans son appartement. Une petite soubrette de seize à dix-sept ans, qui me paraît tout-à-fait compatissante, m'a fait parler à votre belle Elvire.

PÉDRO, *vivement.*

Tu l'as vue?

DIÉGO.

Toute tremblante des projets de Gusman; notre intrigant a si bien profité de la sotte crédulité de votre oncle, qu'il est parvenu à lui persuader qu'on pouvait se passer du consentement du Vice Roi, et le mariage est fixé à demain.

PÉDRO.

Demain... il ne s'accomplira pas!..

DIÉGO.

Non, morbleu, il ne s'accomplira pas!..

PÉDRO.

Dussé-je y perdre la vie!

DIÉGO.

Dussé-je y perdre mon nom!.. Je suis aussi intéressé que vous à démasquer ces deux fourbes: la petite servante me revient de droit, et si je n'y mettais ordre, je suis sûr que M. le gouverneur, malgré sa grave dignité, finirait par s'en accommoder.

PÉDRO.

Mais, au-moins, as-tu rassuré mon Elvire? lui as-tu peint mon amour, mes tourments?

DIÉGO.

Elle n'espère plus qu'en vous. Je l'ai prévenue que vos amis étaient en ce moment chez le corrégidor, pour l'informer des exploits de nos fripons; mais tout cela ne la rassure pas. Elle voudrait vous voir, vous parler.

PÉDRO.

Lui parler!.. mais comment?

DIÉGO, *montrant la fenêtre du rez-de-chaussée.*

Elle va venir à cette fenêtre.

PÉDRO, *vivement.*

Est-il possible?

DIÉGO.

Toute la maison sera bientôt endormie; la petite servante lui procurera une clef de la jalousie.

PÉDRO.

Quoi! c'est d'elle-même?..

DIÉGO.

Elle faisait bien quelques difficultés; mais j'ai combattu des scrupules hors de saison, et je l'ai décidée...

PÉDRO, *l'embrassant.*

Ah! mon ami, mon sauveur!

DIÉGO, *rapidement.*

A minuit, c'est l'heure convenue!.. Vous l'avertirez avec votre guitare.

A Madrid, une sérénade n'éveille pas les soupçons ; cependant, pour plus de sûreté, nous nous ferons accompagner de trois ou quatre amis bien armés.

PÉDRO.

Mais quel parti lui proposer !... Comment la soustraire au sort qui la menace ?... Le corrégidor est absent : j'ai laissé Morillos pour attendre son retour ; et jusque-là ....

DIÉGO.

Ma foi, seigneur, les grands moyens... un enlèvement !

PÉDRO.

Malheureux !... un enlèvement !... lorsqu'elle se fie à ma loyauté, à mon honneur !

DIÉGO.

Mon Dieu ! il n'y a qu'une tournure à donner aux choses !... Ceci ne sera pas un enlèvement, si vous voulez. Vous lui proposerez de la conduire chez l'épouse du seigneur Morillos ; elle y sera ignorée et sans danger pour sa réputation, jusqu'à ce que le corrégidor ait fait pendre le prince du Pérou.

PÉDRO.

En effet, cete idée ne peut lui déplaire ; la maison de Morillos est un asile respectable.

DIÉGO.

La nuit s'avance... Allons, monsieur, vite à l'exécution.

PÉDRO.

Je rentre chez moi pour prendre une guitare.

DIÉGO.

Moi, je vais chercher du renfort pour protéger l'expédition.

PÉDRO.

A minuit !

DIÉGO.

Sous cette fenêtre !

PÉDRO.

C'est entendu !

SCENE III.

RAPHAEL, MORALÈS.

Il paraissent aux deux croisées du second de la maison de Gusman, qu'ils ouvrent avec précaution. Nuit sombre.

MORALÈS, *regardant dans la rue.*

Personne !.. la nuit est d'un noir !

RAPHAEL.

Elle sert mieux notre dessein.

MORALÈS.

N'entends-tu rien dans la maison?

RAPHAEL.

Pas le moindre bruit !

MORALÈS, *sortant une échelle de corde.*

Allons, puisqu'il le faut, déménageons. Basque a fermé toutes les

portes... Heureusement que nous sommes habitués à voyager par les fenêtres!

RAPHAEL.

Attache bien l'échelle... Sera-t-elle assez longue?

MORALÈS.

Elle va jusqu'au balcon, c'est tout ce qu'il nous faut. (*Ce qui suit se dit pendant que Moralès attache l'échelle.*) Ma foi, nous avons été avertis bien à temps!... Quand je le disais, que le petit Pédro nous jouerait quelque vilain tour!

RAPHAEL.

Tu es sûr qu'il a obtenu l'ordre de nous faire arrêter?

MORALÈS.

Il le sollicite en ce moment... il doit même le faire exécuter à la pointe du jour.

RAPHAEL.

En ce cas, c'est le moment de reprendre nos voyages... aussi bien, je suis las de faire le prince!

MORALÈS.

Et moi, de te gouverner! Je me contente de quelques mille piastres que le vieux Gusman a prêtées pour attendre les fonds du Pérou.

RAPHAEL.

Fripon! tu ne songes qu'à l'argent!... Il est bien dur pourtant de renoncer à un hymen qui allait m'élever au premier rang, et d'être obligé de descendre...

MORALÈS.

Quand vous voudrez, seigneur, l'échelle est prête.

RAPHAEL.

Allons... c'est bien le moment de faire des cérémonies... Passe devant.

MORALÈS.

Volontiers. (*Il descend.*)

RAPHAEL, *riant.*

Ce pauvre Gusman!... quelle figure il fera demain matin!... (*Moralès s'arrête au balcon.*)

MORALÈS.

A vous, seigneur.

RAPHAEL.

Me voici.

Il descend jusqu'au balcon.

MORALÈS.

Nous sommes sauvés! (*Il va pour descendre du balcon, et s'arrête tout-à-coup.*) Hein?

RAPHAEL.

Quoi?

MORALÈS.

J'ai entendu marcher!

RAPHAEL.

Dans la maison?

MORALÈS.

Non, dans la rue.

RAPHAEL, *écoutant.*

Tais-toi!

MORALÈS.

Écoute!

RAPHAEL.

Paix donc!

SCENE IV.

Les Mêmes *sur le balcon*, PÉDRO, *une guitare à la main. Scène de nuit.*

PÉDRO, *à voix basse.*

Sit! sit!... Diégo!... Il n'est point encore de retour!

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

Eh bien?

MORALÈS, *bas.*

J'entrevois dans l'ombre...

PÉDRO.

Qu'il me tarde de mettre Elvire à l'abri des entreprises d'un misérable!...

RAPHAEL, *bas.*

On a prononcé le nom d'Elvire!

MORALÈS, *regardant.*

Ah! mon Dieu! c'est Pédro!

RAPHAEL.

Pédro! nous voilà bien!

PÉDRO.

L'heure approche!

MORALÈS, *bas.*

Impossible de monter!... il donnerait l'alarme!

RAPHAEL, *bas.*

Ah! double sot!...

PÉDRO, *se parlant.*

Le scélérat!... Je me vengerai de tant d'outrages!

MORALÈS, *bas.*

Au moins nous sommes à portée d'entendre les compliments; c'est toujours quelque chose.

RAPHAEL, *bas.*

Ah! ça, est-ce qu'il va passer la nuit dans la rue?

PÉDRO, *écoutant dans le fond.*

A la fin, je crois entendre...

MORALÈS.

Ah! mon pauvre Raphaël, nous sommes perdus! voilà une troupe d'auxiliaires... le blocus est formé.

RAPHAEL.

Quel peut être son projet?

MORALÈS.

Heureusement, il n'y a pas de flambeaux!

SCENE V.

Les Mêmes, DIÉGO, Musiciens.

DIÉGO.

Seigneur !... Seigneur !...

PÉDRO.

Par ici !...

DIÉGO.

Nous voici tous; j'amène aussi des musiciens.

RAPHAEL, *bas.*

Des musiciens !... ils vont nous donner une serénade.

MORALÈS, *bas.*

Que le ciel les confonde avec leur galanterie !

PÉDRO, *aux musiciens.*

Placez-vous là.

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

Bon ! ce n'est qu'un retard ! il ne se doute de rien... Le plus sage est de se résigner, et d'écouter la serénade... Tu aimes la musique, je crois?

MORALÈS.

J'enrage !

RAPHAEL.

Pour moi, je suis un amateur de la première force.

MORALÈS.

Oui, riez, riez, votre situation est belle!... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu! où me suis-je fourré?

NOCTURNE A DEUX PARTIES.

Air : *Dormez donc, mes chers amours.*

A mi-voix.

Ier. couplet.

Dormez, argus; dormez, jaloux;
Voici l'instant du rendez-vous,
Que nos accords tendres et doux
Redisent sans cesse à ma belle
Que son amant veille sur elle;
Dormez, argus; dormez, jaloux,
Voici l'instant du rendez-vous.

RAPHAEL.

Comment donc! . . . c'est exécuté fort agréablement! Joli talent de société!

PÉDRO, *bas.*

Diégo !...

DIÉGO.

Personne, Monsieur, continuons.

MORALÈS, *à part.*

Ils joueront jusqu'à demain.

2e. couplet.

Dieu du sommeil, dieu des amants,
A ma constance, à mes serments,
Prête tes charmes séduisants;
Qu'un songe heureux m'offre à ma belle
Toujours plus tendre et plus fidèle;
Dormez, argus; dormez, jaloux,
Voici l'instant du rendez-vous.

PÉDRO.

Eh bien!

DIÉGO.

Chut! Monsieur... j'entends quelque bruit, ce me semble!

RAPHAEL, *bas.*

On ouvre une jalousie.

PÉDRO, *à voix basse.*

Elvire! chère Elvire!

RAPHAEL, *bas.*

Elvire!

MORALÈS, *bas.*

Oh! quelle trahison!

SCENE VI.

Les Mêmes, ELVIRE, *à la croisée du rez-de-chaussée.*

ELVIRE.

Est-ce vous?

PÉDRO.

Moi-même, chère cousine!

ELVIRE.

Parlez bas, je vous prie; mon père peut nous entendre!

PÉDRO.

Je vous revois enfin! Elvire, je tremble de m'abuser et d'attribuer à votre amour ce qui vient peut-être de la haine qu'un autre vous inspire!

MORALÈS, *bas à Raphaël.*

Tu es en bonnes mains... écoute, écoute.

ELVIRE.

Non, Pédro, je vous crois digne de mon estime, et c'est de vous seul que j'attends le secours que tout le monde me refuse.

PÉDRO, *lui baisant la main.*

Ah! que cette assurance m'est chère!

RAPHAEL.

L'aimable bruit pour un futur! et je suis forcé d'être témoin... Il paraît que les princes sont soumis à ces petits désagréments-là comme de simples particuliers.

MORALÈS, *impatienté.*

Nous en aurons pour toute la nuit au moins: le diable emporte l'amour et les amoureux!

DIÉGO, *à son maître.*

Seigneur, le temps nous presse; décidez donc Elvire au seul parti qui nous reste.

ELVIRE.

Quel parti!

PÉDRO.

Je vais vous l'expliquer.

Il lui parle bas.

RAPHAEL, *écoutant du balcon.*

Écoutons.

MORALÈS.

La nuit est froide en diable! je suis gelé!

RAPHAEL, *écoutant toujours.*

Qu'entends-je? Un enlèvement!

MORALÈS.

Eh! mon Dieu, qu'il l'enlève tout de suite et que nous sortions d'ici!

SCENE VII.

Les Mêmes, GUSMAN, BASQUE, *aux deux fenêtres du second qui sont restées ouvertes.*

GUSMAN.

Qu'est-ce que cela signifie?... Ces fenêtres ouvertes!... une échelle de corde!

BASQUE, *voyant Raphaël et Moralès.*

Ah! mon Dieu, monsieur, voyez vous dans l'ombre deux hommes sur le balcon!

GUSMAN, *regardant.*

Que dis-tu?... Il n'en faut plus douter, le misérable Pédro nous prépare quelque nouvelle extravagance! vite de la lumière.

Ils disparaissent.

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

On a parlé au-dessus de nous!

MORALÈS.

Allons, nous voilà entre deux feux!

ELVIRE, *à Pédro qui lui parle bas.*

Non, Pédro, je n'y consentirai jamais.

PÉDRO.

Vous refusez de me suivre?... Songez donc au malheur qui nous menace! C'est demain que votre hymen...

DIÉGO.

Seigneur, j'entends du bruit dans la maison!

ELVIRE.

O ciel! nous sommes perdus!

MORALÈS, *à part.*

J'en ai peur!

RAPHAEL, *bas.*

Chut! ceci peut nous servir!

PÉDRO, *à Elvire.*

Ne craignez rien.

DIÉGO, *s'approchant de la porte.*

Attendez, que j'écoute encore.

SCENE VIII.

Les Mêmes, BASQUE, GUSMAN, *suivis de plusieurs valets.*

GUSMAN, *saisissant Diégo.*

Des flambeaux! des flambeaux! je tiens le séducteur.

ELVIRE, *jetant un cri et disparaissant.*

Ah!

DIÉGO, *criant.*

Ahi! ahi! on m'étrangle!

PÉDRO, *mettant l'épée à la main.*

Quel est le téméraire!

SCENE IX.

Les Mêmes, ELVIRE, *valets avec des flambeaux, Raphaël et Moralès se baissent de manière qu'ils sont cachés par le balcon.*

PÉDRO.

Mon oncle!

ELVIRE, *accourant.*

Mon père! n'êtes-vous point blessé?

GUSMAN.

Il n'est pas question de cela. (*à ses valets.*) Entourez ces prétendus musiciens, prenez garde qu'il en échappe un seul.

PÉDRO.

Quel est votre dessein?

GUSMAN.

Fi, monsieur! c'est une action indigne. Ah! mon Dieu! si le prince était instruit!... Au milieu de la nuit, ma fille qui donne un rendez-vous... C'est affreux, monsieur, c'est affreux!

PÉDRO.

Mais est-ce donc un si grand crime?

GUSMAN.

Un crime!... C'est une trahison sans exemple : vous vouliez l'enlever.

PÉDRO.

Qui vous a dit?

GUSMAN.

On ne me trompe pas, monsieur. Nierez-vous que les deux hommes que je viens de voir sur le balcon ne soient deux de vos affidés placés par vous-même?

PÉDRO.

Deux hommes !

ELVIRE.

Sur le balcon !

DIÉGO.

Eh ! vous rêvez, seigneur.

GUSMAN, *furieux.*

Ah ! je rêve, effronté personnage ! je rêve ! (*à ses valets.*) Allez me chercher ces deux coquins qui se cachent vainement ; qu'on les amène devant moi, et nous verrons si je rêve.

RAPHAEL, *se levant.*

Non, parbleu ! mon cher Gusman : il paraît même que vous êtes bien éveillé.

GUSMAN, *stupéfait.*

Que vois-je ?

BASQUE.

Le prince !

ELVIRE.

Quel mystère !

GUSMAN.

Quoi ! mon prince, c'était vous !... Et que fais donc là Votre Altesse ?

MORALÈS, *se levant.*

Nous... nous prenions l'air.

BASQUE, *très étonné.*

Et monseigneur aussi !

RAPHAEL, *riant avec affectation.*

Je conviens que l'aventure doit vous paraître singulière... d'honneur, rien n'est plus plaisant ! Je voulais faire une épreuve.. Je savais que la belle Elvire avait donné un rendez-vous au petit cousin, et j'étais curieux d'entendre par moi-même... (*il rit.*) Ah ! ah ! ah ! je m'en souviendrai longtemps.

GUSMAN, *bas à Elvire.*

Là... voilà pourtant à quoi vous m'exposer, avec votre ridicule passion !

RAPHAEL.

Faites-nous ouvrir, et je vous expliquerai..

GUSMAN, *à un valet.*

Courez, voici la clef.

Un valet rentre.

PÉDRO.

Qu'est-ce que cela signifie ?

BASQUE.

En vérité, je n'en reviens pas !

GUSMAN, *réfléchissant.*

C'est fort extraordinaire au moins !.. Le prince qui vient passer la nuit sur un balcon, au risque de se casser le cou !

ELVIRE, *avec malice.*

On ne peut pas disputer des goûts : c'est peut-être là mode à Lima...

GUSMAN.

Qu'est-ce encore?

SCENE X.

Les Mêmes, un Alguazil.

L'ALGUAZIL.

Seigneur Gusman, je me rends à votre invitation; vous avez fait mander le corrégidor : comme il est occupé, il m'envoie à sa place.

GUSMAN, *étonné.*

Moi, j'ai fait mander le corrégidor!

L'ALGUAZIL.

Oui, Seigneur.

DIÉGO, *bas à Pédro.*

Ce sont nos amis qui l'envoient.

GUSMAN.

Je n'entends rien à tout ce qui se passe aujourd'hui... mais puisque vous voilà, seigneur alguazil, votre présence ne sera point inutile; il y aura certainement quelqu'un à faire pendre, quand ce ne serait que ce maraud!

Il montre Diégo.

DIÉGO.

Un moment.. diable... tenez, Seigneur, voici les vrais coupables.

L'ALGUAZIL.

Je vais faire approcher mes gens.

Il va à la coulisse, et ne reparaît qu'au moment où Gusman l'appelle.

SCENE XI.

Les Mêmes, RAPHAEL, MORALÈS.

RAPHAEL, *qui a entendu les derniers mots.*

Oui, je le confesse, mon cher Gusman, j'ai commis une indiscrétion que mon amour peut seul faire excuser... Que voulez-vous? Une serénade sous les fenêtres de ma prétendue... son nom que j'entends prononcer... l'honneur, la jalousie... le desir de me venger d'un rival qui m'est préféré... il n'en faut pas tant pour tourner l'esprit!

DIÉGO.

Il s'en tirera encore!

GUSMAN, *à sa fille.*

Que vous avais-je dit? Votre imprudence nous perd!

PÉDRO.

Quoi! mon oncle, vous n'êtes pas désabusé?

GUSMAN.

Silence, Monsieur; vous allez être puni comme vous le méritez. (*A Raphaël.*) Oui, Monseigneur, je vous prie de croire que j'avais déjà pris mes mesures pour réprimer les déportements de ce mauvais sujet... et

l'alguazil, que j'ai mandé tout exprès, va mettre en lieu de sûreté mon fripon de neveu.

ELVIRE.

Y pensez-vous, mon père?

DIÉGO.

Allons, il va nous faire arrêter par l'alguazil que nous avons été chercher.

PÉDRO, *furieux.*

Ah! c'en est trop! je ne réponds plus de ma fureur!

GUSMAN.

Quelques mois de réclusion calmeront cette fougue.

RAPHAEL.

Il faut cela à la jeunesse.

GUSMAN.

Approchez, seigneur alguazil.

SCENE XII.

Les Mêmes, L'ALGUAZIL, Archers.

L'ALGUAZIL *approchant, suivi d'archers de la Sainte-Hermandad.*

Je suis prêt.

DIÉGO.

Il n'en aura pas le démenti.

RAPHAEL, *à part.*

Envoyer son rival en prison!... c'est délicieux!

PÉDRO.

Mon oncle!

GUSMAN, *à l'Alguazil.*

Faites votre devoir, seigneur Alguazil.

MORALÈS.

Oui, faites votre devoir, et débarrassez-nous promptement.

L'ALGUAZIL.

Allons, Messieurs... (*Il s'arrête, regardant Moralès.*) Eh! mais, que faites-vous ici de cet homme?

MORALÈS, *fièrement.*

Qu'est-ce que c'est? (*A part.*) Ah! diable! j'ai vu cette figure-là dans quelque prison.

GUSMAN.

Doucement, seigneur Alguazil; parlez avec plus de respect du gouverneur de Son Altesse.

BASQUE.

Du seigneur don Carlos.

L'ALGUAZIL.

Vous vous moquez.

PÉDRO.

Comment!

ELVIRE.

Expliquez-vous.

L'ALGUAZIL.

Cet honnête gentilhomme est un de mes pensionnaires; c'est le fripon le plus rusé de toutes les Espagnes.

MORALÈS, *à part.*

Il m'a reconnu!

GUSMAN, *reculant.*

Ah! mon Dieu!

DIÉGO, *avec joie.*

La physionomie du coquin va nous sauver!

RAPHAEL, *bas à Moralès.*

Maladroit!... tu avais bien besoin d'aller montrer ton imbécille de figure!... Attends, je m'en vais raccommoder cela. (*Haut.*) Permettez, M. l'Alguazil se trompe, certainement, et quand un prince tel que moi répond des gens de sa suite....

L'ALGUAZIL, *le regardant.*

Un prince... c'est différent, et... eh! mais, que vois-je?

RAPHAEL, *le reconnaissant.*

Ouf!... mon oncle Bancador!...

MORALÈS, *bas.*

L'alguazil!.... nous sommes perdus!

L'ALGUAZIL, *courant à lui.*

Comment, c'est toi, mon pauvre petit Raphaël!

PÉDRO ET ELVIRE.

Raphaël....

BASQUE.

Il tutoie le prince.

GUSMAN.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

L'ALGUAZIL, *à Raphaël.*

Ingrat! nous t'avons retrouvé à la fin!... ah! tu ne nous échapperas plus!... je m'en vais te conduire à ton père... il est ici... toute la famille est venue s'établir à Madrid: ton oncle le maître-d'hôtel; ton parrain le chapelier; ton cousin l'apothicaire.

TOUS.

Son cousin l'apothicaire!

RAPHAEL, *à part.*

La peste soit de la parenté! Il n'en a pas oublié un seul!

GUSMAN.

Ah! ça, entendons-nous, s'il vous plaît... Voyons, seigneur alguazil, vous connaissez donc intimement Son Altesse?

L'ALGUAZIL.

Son altesse!... de quelle altesse voulez-vous me parler?

GUSMAN, *montrant Raphaël.*

Mais du prince!

L'ALGUAZIL.

Lui!... c'est mon neveu, un mauvais sujet qui a fait mille folies.

GUSMAN, *se frappant le front.*

Miséricorde!

RAPHAEL, *troublé.*

Ne croyez pas... Je vais vous expliquer..

L'ALGUAZIL.

Oserais-tu me renier?

RAPHAEL.

Mon Dieu! je ne dis pas cela.

GUSMAN.

C'est donc votre oncle!

RAPHAEL, *embarrassé.*

C'est-à-dire... jusqu'à un certain point. Vous savez que dans les plus grandes familles... il y a des mésalliances... c'est que, voyez-vous, mon père avait une sœur qui était... ma tante... et le cousin... à la suite d'un mariage... vous comprenez?... un hymen clandestin... mais du reste, ça ne me regarde pas, je m'en lave les mains; faites de même... nous serons toujours bons amis, et ça ne m'empêchera pas d'épouser votre fille.

GUSMAN.

Brrrr!.., on ne me trompe pas trois fois... j'y vois clair à la fin. M. l'alguazil, vous me répondez de ces deux coquins-là, et je veux qu'un bon procès m'en fasse raison.

PÉDRO.

Mon oncle, y pensez-vous? (*A l'alguazil.*) Seigneur alguazil, cet éclat peut nous compromettre et livrer mon oncle aux plaisanteries, aux brocards de la cour; par égard pour nous, pour notre famille.. pour vous-même... ne donnez point de suite à cette explication.

GUSMAN.

Tu veux que la justice..

PÉDRO, *souriant.*

Eh! bon Dieu! la justice est bien sûre de retrouver ces messieurs. (*A l'alguazil.*) Un peu de générosité, mon oncle vous en conjure!

GUSMAN, *vivement.*

Moi! pas du tout, je ne dis rien.

PÉDRO.

Si fait, je connais son bon cœur. (*A l'alguazil.*) Emmenez ce cher neveu... faites-lui la morale... quelques mois de réclusion. (*En souriant.*) Il faut cela à la jeunesse.

L'ALGUAZIL.

Oh ! je ne le quitte plus !.. J'espère bien le ramener à des sentiments... Mon petit Raphaël, ne nous donne plus de chagrin : viens embrasser ton père !

RAPHAEL.

Vous le voulez tous ?.. (*prenant un air dégagé.*) Allons , mon cher Gusman, je vois que vous renoncez à mon alliance, je serai peut-être plus heureux une autre fois : vous allez unir ces aimables enfants... c'est très bien... il ne faut pas contrarier les inclinations : quittons-nous, bons amis... Dites donc... si vous venez jamais au Pérou, mon palais est le vôtre, au-moins.

GUSMAN.

Eh ! morbleu !

RAPHAEL.

Ah ! nous nous brouillerons, si vous allez loger ailleurs. Désespéré de ne point assister à la noce ; mais je suis pressé de revoir mon pays, mon père, le cousin l'apothicaire.. et toute la famille du vice-roi.. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. (*A Pédro.*) Au revoir, petit cousin !.. Don Carlos, allez faire préparer les relais.

Il sort.

L'ALGUAZIL, *le suivant avec ses gens.*

Dieu soit loué !... nous le tenons enfin... nous saurons bien le guérir de sa folie !

BASQUE, *à Moralès qui s'en va aussi.*

Monseigneur m'enverra-t-il à sa terre, ou bien !...

MORALÈS, *en sortant.*

Au diable.

SCÈNE DERNIÈRE.

GUSMAN, ELVIRE, PÉDRO, DIÉGO, BASQUE, valets.

GUSMAN.

L'infâme ! il se moque encore de moi !.. Ah !.. et mes piastres qu'il m'emporte !.. courez donc , vous autres.

PÉDRO.

On vous les rendra : calmez-vous, mon cher oncle. Vous n'avez qu'un seul mot à dire pour me rendre le plus fortuné des hommes !

ELVIRE.

Vous m'aviez promis à mon cousin !

GUSMAN.

Mon pauvre Pédro !.. quoi ! tu consentirais !.. moi qui t'ai repoussé, humilié...

PÉDRO.

Je n'ai point de titres à vous offrir ; mais la fortune de mon père pourra vous consoler d'un rang modeste, et les 50,000 piastres dont il m'a chargé..
Tirant un porte-feuille.

GUSMAN, *le prenant.*

50,000 piastres !.. et j'ai pu te méconnaître !.. mariez-vous, mes enfants : moi, je renonce à l'ambition.

BASQUE, *avec un soupir.*

Moi aussi.

DIÉGO.

C'est bien fait.

GUSMAN, *bas à Pédro.*

Dis donc, Pédro, si tu achetais un marquisat ?.. Il y en a justement un à vendre à Rio-Bello !

PÉDRO, *souriant.*

Non, mon oncle, le ciel n'a pas voulu me faire naître marquis. Je me soumets, imitez-moi... restons à notre place. Je ne veux pas de lettres de noblesse acquises au poids de l'or, et les honneurs achetés ne valent pas mieux que les titres d'emprunt !

FIN.

L'ERMITE
DE SAINT-AVELLE;

FABLIAU EN UN ACTE, MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

PAR MM. MÉLESVILLE ET ***.

Représenté pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 3 juin 1820.

PRIX : 1 fr. 25 cent.



A PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Éditeur des OEuvres de PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, Nº. 51.

1820.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BAUDOUIN, sire de Contades, Châtelain.	M. *Tiercelin.*
ALINE, jeune orpheline confiée à Baudouin.	Mlle. *Pauline.*
AMAURY DE MONTFORT, chevalier.	M. *Vernet*
RAYMOND, écuyer.	M. *Bosquier.*
BLAISOT, pâtre.	M. *Odry.*
CLAIRE, Bachelette.	Mlle. *Jenny.*
Bachelettes.	
Pélerines.	
Vassaux de Baudouin, Officiers d'Amaury.	
Suite.	

La Scène se passe en France, au temps de la première Croisade.

L'ERMITE
DE SAINT-AVELLE.

Le Théâtre représente une campagne riante ; à droite, l'entrée de l'ermitage, taillée dans le roc ; une petite cloche est suspendue au-dessus de la porte. Derrière les rochers qui environnent l'ermitage, une colline couverte d'arbrisseaux. Au fond, une petite rivière qui serpente dans le lointain, et va baigner les murs d'un vieux châtel garni de créneaux, que l'on aperçoit à l'horizon. De l'autre côté de la rivière, on voit quelques batelets amarrés au milieu des joncs qui couvrent l'autre rive.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISOT, *seul à la porte de l'ermitage, sonnant.*

Y n'répond pas, j'ai beau l'carillonner... Hé ben, pour un ermite, il est joliment paresseux.

Air : *Ermite, bon Ermite.*

Ermite, bon Ermite,
Réveillez-vous, et tôt...
Ouvrez, ouvrez bien vite,
C'est le petit Blaisot.
Blaisot pour un message,
Vient du castel voisin,
Car Blaisot sert de page
Au puissant Châtelain.
Ermite, bon Ermite,
Réveillez-vous, et tôt,

Ouvrez, ouvrez bien vite ;
Ouvrez bien vite,
C'est le petit Blaisot.

Claire descend la colline.

BLAISOT.

Pas de réponse.

SCENE II.

BLAISOT, CLAIRE.

Claire vient doucement par derrière et lui frappe sur l'épaule.

CLAIRE.

Ah ! j'vous y prends!

BLAISOT, *se retournant.*

Tiens! c'est toi, ma petite Claire !

CLAIRE.

Comment, Monsieur, vous venez en secret consulter l'Ermite de Saint-Avelle? Vous voulez donc faire passer l'amour que vous avez pour moi ?

BLAISOT.

La faire passer! Jarni, j'viendrais plutôt l'y demander d'en doubler la dose, au risque d'en mourir... Mais vous, Mam'selle, quoiqu'ça signifie... J'vous trouve rôdant autour de l'ermitage... à l'heure où vous devriez être à vot' batelet... Est-ce que vot' passion pour moi serait un tantinet rafraîchie?

CLAIRE.

Ben au contraire; c'est si gentil d's'aimer.

Air : *Vaud. des Maris ont tort.*

On prétend que l'amour tourmente
Ceux qu'il consume de ses feux...
On dit que sa fièvre brûlante,
Des maux est le plus dangereux ;
On dit qu'il abrège la vie ;
On dit... mais moi je n'en crois rien ;
Car je vois cette maladie
A tous ceux qui se portent bien ;
Oui, l'amour est la maladie
De tous ceux qui se portent bien.

BLAISOT.

C'tapendant faut croire que c'mal là fait de fameux ravages, puisque notre Ermite ne sait auquel entendre... Depuis qu'il donne des consultations pour guérir de l'amour... c'est un train

dans le pays, les garçons crient à la trahison, à l'infidélité; les jeunes filles ne peuvent plus garder un amoureux; il y aura quelque soulèvement, c'est sûr.

Air : *du Pot de fleurs.*

L'art surprenant de ce saint personnage,
Bannit l'amour des cœurs les plus épris;
Ceux que ce mal conduit à l'ermitage
En reviennent toujours guéris.
Par la vertu de ses charmes magiques,
On d'vient parjur' seul'ment en l'écoutant.
En moins d'un jour on peut changer d'amant;
C'est c'qui lui donn' tant de pratiques. (*bis.*)

CLAIRE.

Oui-dà, Monsieur, et c'est pour ça qu'vous sonniez si fort à la cloche de l'ermitage?

BLAISOT.

Hé non, te dis-je... je ne viens pas ici pour mon compte... j'suis en ambassade. (*Se redressant.*) J'viens au nom du vieux sire Contades de Baudouin, mon maître.

CLAIRE.

Mam'selle Aline sa pupille, n'peut donc pas s'décider à l'aimer?

BLAISOT.

Bah! Monseigneur en perd la tête... il est toute la journée à ses genoux, et cherche a l'attendrir avec des mines qui feraient fuir un escadron de Sarrasins... il n'la quitte pas plus qu'son ombre... Enfin, sous prétexte qu'elle est sa pupille, et qu'il doit veiller a son bonheur, il l'a fait mourir d'ennui et de chagrin; ah! dame! faut l'voir au milieu d'sa grande galerie qu'est tapissée de casques, d'bannières, d'boucliers, qu'il a rapportés de la Palatine... il tend l'jarret, r'lève sa vieille moustache et part de là pour vous en dégoiser sur les enn'mis qu'il a pourfendus... En a-t-il tué!... en a-t-il tué!...

CLAIRE.

Voyez vous ça.

BLAISOT.

Ensuite, il montre à mam'selle Aline les portraits d'une foule de chevaliers, ses pères et mères qui sont aussi laids que lui; eh! bien ça ne l'amuse pas du tout; mais tu m'fais jaser et ma commission qu'j'oublie.

Il va sonner.

CLAIRE.

Pardine! j'suis curieuse d'connaître c't'Ermite dont on raconte tant d'belles choses.

Air : *Frère Jacques.*

TOUS DEUX, *en canon.*

Bon Ermite (*bis.*)
Ouvrez donc (*bis.*)
Ouvrez-moi bien vite (*bis.*)

La cloche.

Din, din, don.

SCENE III.

Les Mêmes, RAYMOND, *vêtu en Ermite avec un capuchon et une longue barbe, paraît du côté opposé.*

Même air.

TRIO.

CLAIRE et BLAISOT.

Bon Ermite. (*bis.*)
Ouvrez, etc.

RAYMOND.

Chez l'Ermite (*bis.*)
Que veut-on? (*bis.*)

Regardant Claire.

L'aimable visite,
Pour un cénobite!...

La cloche.

Din, din, don.

RAYMOND, *déguisant sa voix.*

Me voilà, me voilà, mes enfants.

BLAISOT, *se retournant.*

Quand je l'disais qu'il était allé voir des malades en ville... j'aurions ben sonné jusqu'à demain.

RAYMOND.

Que veut ce petit paysan?

BLAISOT, *choqué.*

Paysan... Il s'y connaît! (*Avec importance.*) J'suis ambassadeur de très haut, très puissant, très noble et très illustre sire Baudouin mon maître qui m'a dépité... pour vous dire que l'honneur qu'il vous fait, que vous li faites... que nous vous faisons... il m'a dit de vous dire qu'il allait venir... et que si vous étiez sorti... que je vous dise... et que vous, Monsieur l'Ermite... il viendra vous le dire... enfin c'est clair. J'espère que le p'tit paysan s'acquitte joliment de son message.

RAYMOND.

Le sire de Contades... ce vieux baron dont on aperçoit le châtel sur la colline... il est riche, dites-vous ?

CLAIRE.

Oh ! très riche!

RAYMOND.

Puissant ?

BLAISOT.

Très puissant !

RAYMOND.

Je le recevrai avec plaisir; ma porte est ouverte à tout le monde sans distinction de rang ni de fortune... Et savez-vous ce qu'il attend de moi ?

BLAISOT.

Quelle question ! vous qui devinez tout... vous d'vez ben voir qu'il s'agit d'son amour avec la belle Aline.

RAYMOND.

Sa pupille !... je m'en doutais... il veut l'épouser?

CLAIRE.

C'est ça, et comme mon mariage avec Blaisot doit se célébrer le même jour que celui d'Monseigneur, faudrait faire en sorte...

RAYMOND, *regardant Claire.*

Ah! ah ! cette jolie enfant est ta future?

CLAIRE.

Oui, M. l'Ermite.

BLAISOT, *à Claire qui s'approche.*

N'l'approche donc pas tant... rien qu'en te parlant, il est capable d'faire envoler l'amour que t'as pour moi.

CLAIRE, *riant.*

Oh! comme t'es peureux !

RAYMOND, *à part.*

Cette petite est vraiment fort bien. (*Haut.*) Comme je vous le disais, mon enfant, ma porte est ouverte à tout le monde... et si je puis vous être utile. (*A part.*) Hum ! le joli bras ! (*Haut.*) Mes principes connus doivent vous tranquilliser.

BLAISOT, *la tirant.*

Prends garde, j'te dis.

CLAIRE.

Eh! laisse donc, j'suis sûre de moi !

BLAISOT.

Bah !... toutes les femmes disent la même chose : *J'suis sûre de*

moi, et puis l'instant d'après... allez donc... Tiens, quand j'entends prononcer ce mot là : Je suis sûre de moi... ça m'fait trembler d'la tête aux pieds.

RAYMOND.

Mais, mon ami...

BLAISOT.

Suffit, M. l'Ermite... J'n'avons rien à démêler ensemble... Claire m'aime, je l'aime... portez-vous bien et nous aussi.

RAYMOND.

Oui-dà !... Peut-être avant la fin du jour viendrez-vous implorer mes secours.

BLAISOT.

Nous ?

CLAIRE.

Nenni ! nenni !

Air : *En retournant au village.*

Jamais ces lieux,
Bon Ermite,
Ne nous verront tous deux,
Moins amoureux,
C'est pour jamais qu'on vous quitte,
Recevez nos adieux.

Montrant Blaisot.

Il ne sera point volage,
Il a juré de m'aimer toujours bien.

BLAISOT.

Elle a juré d'être sage.

RAYMOND.

Il ne faut jurer de rien.

ENSEMBLE.

BLAISOT et CLAIRE.

Jamais ces lieux, etc.

RAYMOND.

Maint amoureux
Part bien vite,
Plus vite encor il revient en ces lieux ;
Et pour jamais à l'Ermite,
On ne fait ses adieux.

Blaisot et Claire sortent.

SCENE IV.

RAYMOND, seul.

Allons, il est dit que je ne pourrai pas en apprivoiser une seule

pour mon propre compte! (*Il baisse son capuchon.*) Ouf! respirons un peu. (*Riant.*) Qui diable me reconnaîtrait sous ce costume ? ... L'écuyer Raymond devenu ermite, et ermite à réputation : j'ai beau faire force bévues, je ne leur ôterais pas de la tête que je suis un grand homme; c'est fort heureux, car je n'ai pas fait fortune à la croisade, et je n'ai pour tout patrimoine que le petit mobilier que l'Ermite de St.-Avelle, mon prédécesseur, m'a laissé, en mourant dans mes bras... deux vieilles robes, un rosaire, ses livres et sa barbe !... tout va bien jusqu'à présent... pourvu que mon naturel galant ne me fasse pas commettre quelque sottise... tous ces petits minois sont si séduisants! c'est le diable, je n'ai jamais eu l'esprit de mon état.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je n'eus jamais à la Croisade
La noble valeur d'un soldat ;
J'étais presque toujours malade
Quand venait l'instant du combat.
A ma vertu de cénobite
Je n'ose aujourd'hui me fier...
Et mon courage d'écuyer
Vaut bien ma sagesse d'Ermite.

On vient !... (*Il regarde.*) Un jeune homme !... Encore quelque amant malheureux... Vite le capuchon, le rosaire, le livre de rigueur... et la physionomie honnête, si c'est possible.

Il se met dans un coin et feint d'être très occupé ; il regarde du coin de l'œil Amaury, et suit tous ses mouvements.

SCÈNE V.

RAYMOND, AMAURY, *vêtu en simple damoisel.*

AMAURY, *sans voir Raymond.*

Voilà bien le chemin que m'a indiqué la petite Claire.

RAYMOND, *à part.*

Je ne me trompe pas... c'est lui... c'est le brave et galant Amaury...

AMAURY, *de même.*

Essayons d'abord de gagner cet Ermite merveilleux... cela ne me sera pas difficile, ce doit être un fripon.

RAYMOND, *à part.*

Ce que c'est que le pressentiment!

AMAURY, *l'apercevant.*

Le voici!...

Il salue Raymond qui lui fait signe d'approcher.

Air : *Au rocher de Saint-Avelle.*

Vénérable solitaire,
Viens à vous dans le malheur;
Par un conseil salutaire,
Daignez calmer ma douleur.
Mais d'un mal sans espérance,
Pourquoi vous entretenir?
L'amour cause ma souffrance,
Et je craindrais d'en guérir.

RAYMOND, *à part.*

Comme il a pris le ton sentimental... il a quelque femme à tromper! (*Haut.*) Jeune homme, toute ma science est à votre service; mais quel est votre nom, votre rang?

AMAURY.

Mon nom est Olivier... mon rang simple écuyer!

RAYMOND.

Simple écuyer!

AMAURY.

Air : *Mon galoubet.*

Rien n'est plus vrai : (*bis.*)
Oui, c'est Olivier qu'on me nomme,
Ce n'est pas vous qu'on tromperait ;
Je suis un simple écuyer... comme
Vous êtes un saint et digne homme.

RAYMOND, *vivement.*

Ça n'est pas vrai (*bis.*)

AMAURY, *le regardant*

Voilà qui est singulier!

RAYMOND.

On ne m'en impose point; mon art m'apprend que vous êtes un noble chevalier, aussi renommé par ses brillants faits d'armes que par ses amoureuses perfidies.

AMAURY.

Ah! je puis vous jurer, mon père, que j'aime pour la première fois.

RAYMOND.

Pour la première fois?...

Air : *Du Major Palmer.*

Rappelez-vous Rosemonde,
Souvenez-vous de Clara.

AMAURY, *étonné.*

Quelle science profonde !
D'où peut-il savoir cela ?

RAYMOND.

Et cette naïve Estelle,
Avez-vous pu l'oublier ?
Vous juriez de n'aimer qu'elle.

AMAURY, *plus surpris.*

Plus de doute, il est sorcier.

RAYMOND.

Cette veuve inconsolable,
Que vous consoliez si bien,
A donc cessé d'être aimable ?

AMAURY, *de même.*

C'est un savant magicien!

RAYMOND.

Cette troupe si jolie,
Du sérail du grand-seigneur.

AMAURY.

Devant vous je m'humilie,
Noble et puissant enchanteur.

RAYMOND.

Et la sultane coquette,
De ce pacha si jaloux ?

AMAURY, *s'inclinant.*

Du ciel, divin interprète,
Je me jette à vos genoux. (*bis.*)

RAYMOND, *ôtant sa barbe.*

Et Raymond est devant vous (*bis.*)

AMAURY, *se relevant vivement.*

Comment, c'est toi, coquin ?

RAYMOND.

Ah ! vous me reconnaissez donc enfin ?

AMAURY.

Raymond sous cette robe!... mon ancien écuyer ermite de St.-Avelle!... Ah ! que je suis heureux de t'avoir rencontré ! tu peux me servir.

RAYMOND.

Parlez, je vous suis dévoué.

AMAURY

Le hasard m'a conduit ce matin à l'entrée d'un vieux châtel,

j'y ai vu une femme, ou plutôt un ange... Ah! mon ami! c'est un modèle de grâces, d'attraits...

RAYMOND.

Elles sont toutes comme cela la première fois que vous les voyez.

AMAURY.

Air *nouveau* (de M. Blanchard.)

Dans ce castel, dame de haut lignage,
Passe des jours comptés par la douleur,
Et pour finir son cruel esclavage,
A son secours elle appelle un sauveur.
Tout chevalier, d'une fille jolie,
Doit se montrer protecteur généreux,
Et des devoirs de la chevalerie,
C'est celui-là que je remplis le mieux.

RAYMOND, *réfléchissant.*

Ce vieux manoir habité par votre belle... ne serait-ce pas celui du sire de Contades?

AMAURY.

Justement... cette jeune beauté est sans doute sa fille, sa nièce...

RAYMOND.

Elle n'est encore que sa pupille, mais dans quelques jours il en fera sa femme.

AMAURY, *vivement.*

Sa femme?

RAYMOND.

Il l'aime.

AMAURY.

Moi aussi.

RAYMOND.

A en perdre la tête.

AMAURY.

Moi aussi.

RAYMOND.

Il met ses richesses à ses pieds.

AMAURY, *avec feu.*

Moi aussi, et de plus un amant jeune, discret, attentif, constant... Mon ami, je cours au château de Contades...

RAYMOND.

Pourquoi faire?

AMAURY.

Délivrer ma belle prisonnière.

RAYMOND, *impatienté.*

C'est cela... éveillez les soupçons du Baron, faites mille extravagances qui l'obligeront à presser son mariage.

AMAURY.

Tu as raison.

RAYMOND.

Il faut mener les choses en douceur.

AMAURY.

C'est juste : je vais le provoquer, l'appeler en champ clos.

RAYMOND.

Autre folie ! ah ! quelle pétulance ! voulez-vous m'écouter... la belle Aline...

AMAURY.

Elle s'appelle Aline ! le joli nom !

RAYMOND.

La belle Aline, par bonheur pour vous, déteste son futur.

AMAURY, *transporté.*

Elle le déteste, l'excellent cœur !

RAYMOND.

Le Baron m'a fait demander un moment d'entretien... le bonhomme a la confiance la plus aveugle dans tous les mystères de la sorcellerie... il croit à la magie noire, à la magie blanche... nous lui en ferons voir de toutes les couleurs.

AMAURY.

Très bien !

RAYMOND

Assurez-vous d'abord du cœur de la jeune personne, et je me charge du reste ; vous a-t-elle vue ?

AMAURY

Je le crois ; ah ! mon ami, Aline est la seule femme que je puisse aimer... aucune autre sur la terre n'est digne d'attirer un seul de mes regards.... Eh ! mais, que vois-je ? une troupe de jeunes filles.

Musique.

RAYMOND.

Ce sont les Pélerines, les Bachelettes des environs qui viennent consulter l'Ermite de St.-Avelle.

AMAURY, *regardant.*

En effet, la rivière se couvre de batelets... heureux coquin... des bachelettes, c'est qu'il y en a de charmantes au moins.

RAYMOND, *imitant Amaury.*

Aucune femme n'est digne d'attirer mes regards !... Sire Amaury, vous êtes toujours le même ; mais éloignez-vous... la vue d'un joli damoisel pourrait donner des rechutes à mes malades.

AMAURY.

Attends donc que je les voie de près ; ce coup-d'œil est vraiment enchanteur.

RAYMOND.

Mais sauvez-vous donc, si l'on vous voyait, je serais perdu de réputation.

Il le pousse de côté, et remet sa barbe et son capuchon.

SCÈNE VI.

RAYMOND, Pastourelles, Pélerines, Bachelettes; *elles portent toutes différents présents qu'elles placent à l'entrée de l'ermitage.*

Air : *De la Montagnarde.*

CHOEUR.

Ermite vénérable,
Soyez-moi secourable,
Un mal cruel m'accable,
Ayez pitié de moi !

RAYMOND.

Votre ame est oppressée,
Mais comptez sur ma foi ;
Quelle est la plus pressée ?

TOUTES.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

CHOEUR.

Ermite vénérable, etc.

RAYMOND.

Mes belles demoiselles, parlez l'une après l'autre, si vous voulez que je vous entende.

BLAISOT, *en dehors.*

Par ici, Monseigneur.

SCENE VII.

Les Mêmes, CONTADES, deux Écuyers, BLAISOT, CLAIRE.

CONTADES, *conduit par Blaisot.*

Ouf, quels chemins !

CLAIRE, *lui montrant Raymond.*

Voici le pieux solitaire que vous cherchez.

CONTADES, *le voyant entouré de jeunes filles.*

Vive Dieu ! quelle solitude ! et tous ces jolis minois viennent pour la même cause ?

CLAIRE.

Oui, Monseigneur.

CONTADES.

C'est inouï ; il faut que ce mal soit épidémique, et qu'il gagne tout le royaume. (*A Blaisot.*) Page, allez rejoindre ma suite, et qu'elle m'attende à l'entrée du petit bois.

BLAISOT.

J'y cours, Monseigneur.

Il sort.

CONTADES, *à Raymond.*

Savant anachorète, vous voyez devant vous Georges-Babylas-Alaric-Rembrant Baudouin, sire de Contades.

RAYMOND.

Je sais ce qui vous amène. (*A Claire.*) Petite, conduis ces gentes bachelettes à la chapelle de notre Dame-des-Bois.

CLAIRE.

Oui, Monsieur le Solitaire. (*Bas à Raymond.*) Avez-vous vu un jeune damoisel que je vous ai envoyé.

RAYMOND.

Chut !

CLAIRE, *de même.*

Ça suffit... c'était seulement pour savoir... un bien beau jeune homme.

RAYMOND.

Allez...

CHOEUR, *en sortant.*

Ermite vénérable, etc.

Elles sortent.

SCENE VIII.

Les Mêmes, excepté les BACHELETTES et CLAIRE.

RAYMOND.

Maintenant, sire de Contades, me voilà prêt à vous entendre.

CONTADES.

On ne m'a pas trompé, vertueux Ermite, je vois que vous jouissez de la confiance générale.

RAYMOND.

Au fait, Monseigneur, mes instants sont précieux, je me dois à l'humanité souffrante.

CONTADES.

C'est à ce titre que je réclame vos soins... vous voyez une victime de l'amour.

RAYMOND.

Vous aimez votre pupille.

CONTADES, *soupirant.*

Ah! dites que je l'adore... ça me consume, mais jugez de mon malheur...

RAYMOND.

Vous auriez un rival?

CONTADES, *vivement.*

Un rival!... harni Dieu!... quel serait le vassal assez téméraire pour entrer en lice avec son suzerain!... un rival! il serait mort au premier regard qu'il oserait jeter sur la porte de mon châtel...

RAYMOND, *à part.*

Peste... (*Haut.*) Ne vous emportez pas!... il faut donc que votre pupille soit douée d'une insensibilité!...

CONTADES.

C'est une ame de glace; rien ne peut l'émouvoir! quand je la regarde tendrement, ça la fait rire... quand je me jette à ses pieds, ça lui fait peur... elle ne paraît un peu contente que lorsque je la quitte. . je vous demande s'il n'y a pas de quoi se pendre vingt fois aux créneaux de ma grande tour.

RAYMOND.

Hai!... ça la toucherait peut-être davantage, les femmes ne résistent guère à des preuves d'amour aussi fortes.

CONTADES.

C'est possible!... mais à mon âge, on y regarde à deux fois... et puis j'ai dans l'idée qu'elle pourrait bien me laisser faire... c'est ce qui m'arrête... car sans cela...

RAYMOND.

Diable!... il n'y a pas à balancer!... je vais employer toutes les ressources de mon art pour vous guérir d'une passion...

CONTADES.

Vous n'y êtes pas, je ne veux pas guérir; je ne le peux plus! mais il faut que vous fassiez partager le feu qui me consume à la dame de mes pensées.

RAYMOND, *cherchant.*

Fort bien ; où est-elle maintenant ?

CONTADES.

Elle se promène près de l'ermitage, sous la garde de ses gouvernantes et de mes hommes d'armes.

RAYMOND.

Faites-la venir.

CONTADES, *inquiet.*

Ici ?

RAYMOND.

Sans doute !...

CONTADES.

Elle ne voit personne ; mais avec un sage tel que vous, il n'y a pas de danger ; holà ! Ecuyers. (*Il parle bas à ses écuyers.*) Allez, et surtout qu'aucun indiscret ne puisse approcher de la maîtresse de mon cœur.

Les écuyers sortent.

SCÈNE IX.

CONTADES, RAYMOND.

CONTADES.

Ah ça ! mon cher ami, n'allons pas nous tromper, il s'agit de la rendre folle de moi.

RAYMOND.

Décidément... c'est de l'amour qu'il vous faut : ah ça ! et duquel ?

CONTADES.

Comment, est-ce qu'il y en a de plusieurs espèces?

RAYMOND.

Je le crois bien : nous avons le vif, le tendre, le langoureux, l'intéressé... l'amour de circonstance, l'amour de commande... cela varie suivant l'âge et le caractère des personnages... Enfin, il y en a à tout prix, et j'en débite de toutes les qualités.

CONTADES.

Donnez-moi du meilleur... le plus vif, le plus tendre...

RAYMOND.

Et par conséquent le plus cher ?

CONTADES.

Ça m'est égal, je ne regarderai pas à la dépense. Chut ! j'aperçois ma gentille Aline.

SCENE X.

Les Mêmes, ALINE *couverte d'un grand voile, et conduite par ses femmes et les écuyers de Contades. Les femmes et les écuyers s'éloignent après le trio.*

TRIO.

Air : *Qu'une aimable et douce folie.* (Un Jour à Paris.)

ENSEMBLE.

RAYMOND.

Tendre amour, aimable folie,
Ah! venez agiter son cœur,
Je veux d'une nouvelle vie
Lui faire goûter la douceur.

CONTADES.

Tendre amour, aimable folie,
Ah! venez agiter son cœur,
Bientôt d'une nouvelle vie
Je pourrai goûter le bonheur.

ALINE.

De l'amour et de sa folie
J'ignore l'attrait séducteur;
Mais de ce bonheur que j'envie,
Le nom seul agite mon cœur.

CONTADES, *la prenant par la main.*

Ne crains rien, ma mie, ce vénérable Ermite va mettre un terme aux maux que nous souffrons.

RAYMOND.

Approchez, belle Aline, levez ce voile.

CONTADES.

Est-il donc absolument nécessaire ?...

RAYMOND.

Indispensable.

CONTADES.

C'est qu'elle n'a jamais paru aux regards d'un homme.

RAYMOND.

Est-ce que je suis un homme, moi ? un Ermite, un savant.

CONTADES.

Ah ! c'est juste.

Il lève le voile d'Aline.

RAYMOND, *à part.*

Peste !... le seigneur Amaury n'a pas perdu son bon goût. (*Haut.*)

Levez les yeux, ma belle enfant... confiez-moi vos peines, vos petits chagrins.

ALINE.

Mes peines, je n'en connais pas.

RAYMOND.

Eh! quoi, si jeune, si jolie, vous fuyez l'amour.

ALINE.

L'amour!... qu'est-ce donc? Mon tuteur m'en parle sans cesse, et je ne puis le comprendre.

CONTADES, *avec transport.*

Ah! ma mie, c'est ce feu dévorant...

RAYMOND, *bas à Contades.*

Chut! chut! vous parleriez pendant deux heures qu'elle n'en apprendrait pas davantage. (*A Aline.*) L'amour, charmante Aline, est un mal nécessaire à votre âge; l'indifférence est un poison qui vous enleverait bientôt cette beauté, cette fraîcheur qui ravissent l'ame et les yeux... avec l'amour vous serez toujours jeune, toujours belle.

ALINE, *vivement.*

Toujours jeune! oh! alors je veux connaître l'amour.

RAYMOND, *à Contades*

Attendez donc, je crois lire dans ses yeux...

CONTADES.

Quoi donc?

RAYMOND, *prenant la main d'Aline, et la regardant attentivement.*

Aline, mon art m'apprend que depuis ce matin votre cœur n'est plus si tranquille.

CONTADES, *émerveillé.*

Voyez-vous! quel homme étonnant!

ALINE, *à part en regardant Raymond.*

Ah! mon Dieu, il saurait que j'ai regardé ce jeune damoisel.

RAYMOND.

Allons, mon enfant, calmez-vous, je ne veux que votre bonheur, expliquez-nous la cause de ce grand changement.

ALINE.

Quoi! devant Monseigneur?

CONTADES.

Explique, ma mie, explique.

ALINE, *timidement.*

Eh! bien... ce matin... j'étais assise sur la grande terrasse... je pensais à cette froideur, à cette indifférence que Monseigneur me reproche... pour lui plaire... je desirais que quelqu'un m'ensei-

gnât comment on aime..... (*Plus timidement.*) Je ne sais alors quel songe singulier...

CONTADES.

Comment, elle aurait rêvé tout éveillée.

RAYMOND.

C'est un très bon signe. Ecoutons.

ALINE.

Air : *Gentille fiancée.* (Fou de Péronne.)

Une voix inconnue
A troublé tous mes sens,
Et dans mon ame émue
Gravait doux sentiments ;
Cette voix noble et tendre
Eût éclairé mon cœur...
Voudrais encor l'entendre

Avec une révérence.

Pour plaire à Monseigneur.

CONTADES.

ENSEMBLE.

C'est charmant, et j'admire
Son innocent délire,
Oui, c'est moi qui l'inspire,
Elle m'aime déjà ;
Chaque mot porte là.

RAYMOND, *à part.*

C'est charmant, et j'admire
Son innocent délire ;
Mon maître va l'instruire,
Espérons, il est là.

ALINE, *à part.*

Malgré moi je soupire,
Quel est donc ce délire !
Mais Monseigneur est là,
Prenons garde, il est là.

CONTADES.

Ah ! c'est le ciel qui fait un miracle en ma faveur ; continue, ma mie, que te disait cette voix céleste ?

ALINE.

2e. couplet.

Oh ! gente damoiselle,
Réponds à mon ardeur,
Et mon amour fidèle
Te promet le bonheur.
Cette voix noble et tendre
Fit palpiter mon cœur.

CONTADES.

Son cœur a palpité, mon ami.

ALINE.

Voudrais toujours l'entendre.

Avec une révérence.

Pour plaire à Monseigneur.

ENSEMBLE.

C'est charmant et j'admire, etc.

RAYMOND.

A merveille, mon enfant, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage

CONTADES.

Il y a quelque chose que je ne comprends pas très bien.

RAYMOND.

C'est justement ce qu'il y a de plus clair.

CONTADES.

Vous êtes donc satisfait ?

RAYMOND.

Enchanté ! Les symptômes sont excellents.

CONTADES.

En vérité !

RAYMOND.

Les sentiments sont encore vagues, mais ils ne demandent qu'à se fixer.

CONTADES.

Fixons, mon ami, fixons.

RAYMOND.

C'est à quoi nous allons procéder. Quant à vous, M. le Baron, mettez-vous en prières au pied de l'image de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs.

CONTADES.

Des Sept-Douleurs !

RAYMOND.

Et pendant cette pieuse préparation, ne parlez point à votre pupille, pour la conserver dans ses bonnes dispositions à votre égard... Je rentre dans ma cellule.

Air : *Je vous attends dans l'ombre de la nuit.*

Je vous attends vers la chute du jour.

CONTADES et ALINE.

A son déclin nous serons de retour.

RAYMOND.

Je vous attends; le soir convient toujours
A la magie aussi bien qu'aux amours.

CONTADES et ALINE.

Nous reviendrons.

RAYMOND.

Je vous attends. (*bis.*)

Raymond sort.

SCÈNE XI.

CONTADES, ALINE.

ALINE, *jetant des regards inquiets de tous côtés.*

Quel est donc cet Ermite? ce qu'il m'a dit me cause une émotion...

CONTADES, *qui l'examine de loin.*

Elle a déjà l'air de me voir avec moins de déplaisir qu'à l'ordinaire.

ALINE, *à part.*

Quand je compare ce jeune chevalier à l'époux qui m'est destiné. (*Elle regarde Contades en soupirant.*) Quelle différence!

CONTADES.

Elle soupire en me regardant; allons, il y a un mieux sensible, et la première séance a déjà produit son effet: je crois que je puis hasarder quelques douceurs.

Il s'approche.

SCENE XII.

Les Mêmes, AMAURY et CLAIRE.

Entre les arbres du fond.

CLAIRE, *retenant Amaury.*

Chut, Monseigneur est avec elle.

AMAURY, *bas.*

Place-toi adroitement sur leur passage, et tâche de lui remettre ce billet sans que le Baron s'en aperçoive.

CLAIRE, *de même.*

Soyez tranquille.

Elle s'esquive entre les arbres et disparaît.

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, excepté CLAIRE.

CONTADES, *qui a parlé bas à Aline.*

Aline, tu ne m'écoutes pas.

ALINE.

Monseigneur, vous me dites toujours la même chose.

CONTADES.

Et de quoi puis-je t'entretenir, si ce n'est de ma tendresse... partout, à toute heure, mon cœur répète, malgré moi, j'aime Aline, j'adore Aline...

AMAURY, *derrière les arbres.*

J'adore Aline.

ALINE, *le voyant.*

Ah! mon Dieu! c'est lui.

Amaury, se cache.

CONTADES, *se retournant.*

Hein! qu'est-ce que c'est?

ALINE, *troublée.*

Rien... rien, Monseigneur.

CONTADES.

Il me semble pourtant avoir entendu un: *J'adore Aline.*

ALINE.

C'est... c'est l'écho de St.-Avelle.

CONTADES, *amoureusement.*

L'écho de St.-Avelle... oui... oui, j'en ai entendu parler; il a souvent répété les plaintes des amants malheureux... puisse-t-il aujourd'hui ne répondre qu'aux *chants* de bonheur et d'amour!

Air: *A Venise, jeune fillette.*

Chère Aline, pour toujours j'aime,

AMAURY, *caché.*

Pour toujours j'aime.

ALINE.

Il a dit j'aime.

CONTADES.

L'écho s'unit à mes accents.

ALINE.

Cette voix pénètre mes sens.

CONTADES.

Mon ardeur, mon ardeur est extrême,
Vois le trouble que je ressens;
L'écho, de ma flamme interprète,
Semble dire : Aime à ton tour.

AMAURY, *caché.*

Aime à ton tour.

CONTADES, *vivement.*

Pour moi seul seras-tu muette,
Quand tout ici parle d'amour.

AMAURY, *caché.*

D'amour!

ALINE, *plus émue.*

D'amour!

TOUS TROIS.

Tout en ces lieux parle d'amour.

ALINE, *à part.*

Quel bonheur !... c'est le damoisel de ce matin.

CONTADES, *à part.*

Elle s'attendrit, elle est à moi.

Air : *Au collet, au collet.*

ENSEMBLE.

ALINE.

C'est charmant. (*bis.*)
Quel trouble nouveau m'agite,
C'est charmant. (*bis.*)
D'où vient que mon cœur palpite,
Mais pourquoi partir si vite,
C'est à regret que je quitte
Cet écho dont les accens
Ont pénétré tous mes sens;

Mais pourquoi, etc.

AMAURY, *toujours caché.*

C'est charmant (*bis.*)
Ma voix la trouble et l'agite,
C'est charmant (*bis.*)
Je crois que son cœur palpite;
Mais ils s'éloignent bien vite,
Faut-il donc que je la quitte
Au moment où mes accens
Allaient pénétrer ses sens;

Mais ils s'éloignent, etc.

CONTADES.

C'est charmant. (*bis.*)
L'écho vient de chez l'Ermite,
C'est charmant. (*bis.*)
C'est lui dont la voix l'agite,
Son cœur se trouble et palpite,
A la chapelle allons vite,
Sachons en adroit amant,
Profiter d'un bon moment.

A Aline.

Aline, ton cœur palpite,
A la chapelle allons vite,
Ton amant,
Dans un moment,
Saura calmer ton tourment.

Contades entraîne Aline. Amaury les suit des yeux.

SCÈNE XIV.

AMAURY, *seul.*

Ils se dirigent du côté de Notre-Dame-des-Bois... Si j'osais les suivre.. . non, mon trouble me trahirait. (*Il les regarde.*) Elle semble s'éloigner à regret, elle tourne encore les yeux de ce côté. . . Charmante !. . . et je souffrirais qu'un semblable trésor devînt le partage d'un vieillard ridicule; non, foi de chevalier, et dussé-je renverser son castel. . . Ah! j'aperçois déjà la petite Claire; la pauvre enfant aurait-elle été surprise par le Baron ?. . .

SCENE XV.

AMAURY, CLAIRE, *accourant.*

CLAIRE.

Me voici, me voici.

AMAURY, *vivement.*

Hé bien !

CLAIRE.

Votre billet est remis.

AMAURY.

A l'aimable Aline ?

CLAIRE.

A qui donc ? est-ce que vous me croyez assez maladroite pour remettre une lettre d'amour à un tuteur ?

AMAURY.

Et le Baron ne s'est aperçu...

CLAIRE.

De rien absolument ; il est vrai que mam'selle Aline m'a secondée avec une intelligence qui m'a étonnée... je ne la croyais pas si avancée... faut que l'esprit lui soit venu subitement !... D'abord, pour m'approcher d'elle, j'ai offert de montrer au sire Baudouin le chemin de Notre-Dame-des-Bois ; je tenais la lettre comme ça... et j'attendais le moment où Monseigneur n'aurait pas l'œil sur nous... mais il ne cessait de regarder sa pupille... Tout-à-coup mam'selle Aline qui m'avait devinée... laisse tomber son voile comme par hasard... Monseigneur se baisse bien vite pour le ramasser... et zeste, la lettre est remise et cachée... e pauvre homme n'y a vu que du feu.

AMAURY.

A merveille !

CLAIRE.

Ah ! ça, Monsieur, qu'est-ce que vous lui dites dans ce billet ?... car enfin, j'ai consenti à vous seconder, parce que vous m'intéressez, et que vous m'avez promis de faire la fortune de Blaisot... mais encore faut-il que je sache si vos intentions sont honnêtes...

AMAURY.

Des plus honnêtes... je lui dis que je l'adore, que son tuteur est un sot... un être insupportable qui ferait son malheur.

CLAIRE.

A la bonne heure, au moins.

AMAURY.

Je l'engage à ne s'effrayer de rien de ce que je pourrai entreprendre, et à se fier entièrement à l'Ermite de St.-Avelle.

CLAIRE.

Ah ! l'Ermite est dans vos intérêts.

AMAURY, *lui prenant la main.*

Oui, ma petite.

CLAIRE.

Oh! alors, vous irez loin.

AMAURY, *lui caressant le bras.*

Je l'espère bien... je veux avant la fin du jour tomber aux pieds de mon Aline, et lui jurer une fidélité à toute épreuve.

CLAIRE.

Oh! oui, faut être fidèle, ou ne pas s'en mêler... mais comme vous me serrez la main...

AMAURY, *la lutinant.*

C'est qu'on ne l'a pas plus jolie; d'honneur, ma petite Claire, tu es charmante.

CLAIRE, *se débattant.*

Eh! bien, Monsieur, mais songez donc à mam'selle Aline.

AMAURY, *lui baisant la main.*

J'y songe aussi.

CLAIRE.

Oui, d'une drôle de manière!...

AMAURY.

Je crois la voir dans chaque jolie femme que je rencontre, et ces petites distractions sont autant d'hommages que je rends à celle que j'adore... il faut que je t'embrasse.

CLAIRE.

Toujours pour mam'selle Aline.

AMAURY, *la pressant.*

Pour elle, pour toi,.. ça m'est égal.

Air : *Disposez, M. Sans-Gêne.*

Il faut au nom de ma belle
Que l'on m'accorde un baiser.

CLAIRE.

Je dois le refuser;
Finissez, Monsieur, ou j'appelle!
Est-ce ainsi qu'on est fidèle?

AMAURY.

Je sais conserver ma foi;
Mais par amour pour elle
Embrasse-moi.

ENSEMBLE.

Allons, allons, ma chère,
Ne te montre pas si sévère;
Je suis des plus discrets;
Blaisot ne le saura jamais.

CLAIRE.

A vos projets
Ma vertu doit être contraire;
Dans vos filets,
Non, vous ne me prendrez jamais;
Non, non, jamais.

Il l'embrasse.

SCENE XVI.

Les Mêmes, BLAISOT.

BLAISOT, *paraissant tout-à-coup.*

Ah! grand St.-Polycarpe! qu'est-ce que je vois?

CLAIRE, *toute honteuse.*

C'est Blaisot!

AMAURY, *riant.*

L'amoureux!... on n'est pas plus maladroit! Qu'est-ce que tu veux, mon garçon?

Amaury, sans l'écouter, va regarder du côté de Notre-Dame-des-Bois.

BLAISOT, *cherchant à contenir sa colère.*

C'que j'veux?... je venais, j'accourais... (*A Claire.*) Ah! ah! mam'selle, c'est là c'que vous m'promettiez c'matin.

CLAIRE.

Hé bien! qu'as-tu donc avec ces grands bras et ces cris?

BLAISOT, *étouffant.*

C'que j'ai, c'que j'ai... vous osez me l'demander... Dieu de Dieu!... j'aurais dû m'en douter; voilà ce que vous me disiez: *je suis sûre de moi*... l'voisinage d'l'Ermite a déjà produit son effet: c'que c'est que l'mauvais air!... Perfide! ingrate! félonne!...

CLAIRE, *feignant de pleurer.*

Si ce n'est pas affreux de me traiter ainsi, quand tout-à-l'heure encore je m'occupais de lui... Monsieur peut le dire.

BLAISOT.

Oui-dà, c'est en pensant à vot'amoureux que vous vous laissez

embrasser par un autre; allez j'vous renonce, et vous épousera qui voudra!

CLAIRE, *très effrayée.*

Ah! mon Dieu!

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, RAYMOND, *en ermite.*

RAYMOND.

Eh! bien, eh! bien, quel vacarme!

CLAIRE, *en pleurs.*

Ah! Monsieur l'Ermite, vous venez à propos.

RAYMOND, *bas à Amaury.*

Je vous cherchais.

CLAIRE, *continuant.*

Imaginez-vous que Blaisot m'a trouvée seule ici avec ce jeune chevalier... et il prétend qu'il a vu...

BLAISOT.

Oui, j'ai vu, et d'mes deux yeux encore.

CLAIRE.

Et à cause de cela, il n'veut plus m'épouser.

RAYMOND.

C'est un sot.

CLAIRE.

N'est-ce pas.

BLAISOT.

Non, jarni, je n'l'épouserai pas. (*A Raymond.*) Fi, vous devriez rougir de mettre la discorde comme ça dans tout le pays, entendez-vous, Monsieur l'Ermite . . . Pardi! c'est bien malin de détacher les jeunes filles d'leux amoureux . . . avec une demi-douzaine de jolis garçon que l'on a dans sa manche; ces jeunes filles se trouvent là... ou leux tourne la tête, alors... v'là t'y pas un' belle manière d'faire la médecine.

RAYMOND.

Eh! bourreau, veux-tu bien parler plus bas.

BLAISOT.

Je veux faire du bruit, moi, ça m'soulage! Vous craignez qu'Monseigneur n'découvre votre manigance . . . Hé bien, je vas tout lui déclarer.

AMAURY, *lui saisissant le bras et montrant une bourse.*

Cent pièces d'or, si tu ne dis mot... deux cents coups de bâton, si tu parles.

BLAISOT, *tremblant.*

Comment!

CLAIRE.

Accepte, Blaisot, c'est pour ton bien.

BLAISOT.

Pour mon bien, des coups de bâton?

RAYMOND, *le secouant.*

Choisis vite.

BLAISOT, *d'un air résolu.*

Ça m'est égal, j'me résigne .... Je brave tout, et je prends...

RAYMOND.

Les coups de bâton?

BLAISOT.

Non, les pièces d'or; c'est plus portatif.

AMAURY, *lui donnant la bourse.*

A la bonne heure, sauve-toi, maintenant. (*A Claire.*) Vous, ma petite, ne le quittez pas.

CLAIRE.

Soyez tranquille.

BLAISOT, *entraîné par Claire.*

Oh! t'as beau faire, je n't'en épouserai pas davantage... Je ne veux plus ni te voir ni te parler.

Ils sortent.

SCENE XVIII.

AMAURY, RAYMOND.

RAYMOND.

Enfin, nous en sommes débarrassés... il était temps, le vieux Contades approche.

AMAURY.

Quel est ton dessein?

RAYMOND, *rapidement.*

Vous ne devinez pas? Rentrez vite dans ma cellule... Vous y

trouverez une robe d'ermite que j'ai préparée... Je vous présente au bonhomme comme un confrère, et sous ce déguisement...

AMAURY.

Je comprends.

RAYMOND.

Vite à votre toilette.

Il le pousse dans l'ermitage.

SCENE XIX.

RAYMOND, CONTADES, ALINE.

Le jour baisse un peu. La rampe à demi-baissée.

Air : *De la Marche de Joconde.*

CONTADES et ALINE.

Le jour finit,
Mais avant la nuit
La clarté qui fuit
Ici nous conduit.

ALINE, *à part.*

Puissé-je entendre
Encor cette voix si tendre,
Dont la douceur
Va jusqu'au cœur.

TOUS TROIS.

Le jour finit, etc.

CONTADES.

Vous voyez que nous sommes exacts.

RAYMOND.

Fort bien, Seigneur, je vous attendais avec impatience... j'ai fait de précieuses découvertes depuis que vous m'avez quitté ; j'ai reconnu par mes recherches cabalistiques que ce n'était pas moi qui étais appelé à faire connaître l'amour à la charmante Aline.

CONTADES.

Parbleu! je le crois bien, c'est moi.

RAYMOND.

Ce n'est ni vous ni moi.

ALINE, *à part.*

J'en étais sûre.

CONTADES, *étonné.*

Ah! ah! ce n'est pas moi!

RAYMOND.

Un savant solitaire, que l'amour... de l'art a conduit dans mon ermitage, est celui que le destin désigne pour détruire cette insensibilité qui vous désespère... Je viens de lui parler, et il se fait un vrai plaisir de vous rendre ce petit service.

CONTADES.

C'est fort obligeant de sa part... mais je crois que je vous aurais préféré, parce que votre figure...

RAYMOND.

Vous êtes bien bon... ma puissance est loin d'égaler la sienne.

CONTADES, *à Raymond.*

Dites donc, est-ce qu'il est jeune? c'est que j'ai les jeunes gens en horreur, moi, je suis de la vieille roche, et s'il était jeune, j'aimerais autant qu'Aline restât insensible.

RAYMOND.

Rassurez-vous; mon confrère a vécu autant de lustres que vous avez d'années.

CONTADES.

Oui? alors il doit être majeur.

RAYMOND.

Chut! le voici, nous allons commencer sur-le-champ nos conjurations.

CONTADES.

Des conjurations! peste! c'est là le cas de rappeler ma valeur héréditaire!

SCENE XX.

Les Mêmes, AMAURY, *vêtu en hermite, la tête couverte d'un capuchon.*

Air : *Fleuve du Tage.* (Avec sourdine.)

RAYMOND.

Dieu du mystère,
Protecteur des amants,
Dieu de Cythère,
Prête-nous tes accents;
Que ta douce lumière,
La séduise et l'éclaire,

Et que ta voix
La soumette à nos lois.

TOUS.

Que ta douce lumière
La
Me séduise, etc.

CONTADES, *bas à Raymond.*

Dites donc, est-ce qu'il va évoquer les esprits?

RAYMOND.

Ils sont déjà ici!

CONTADES, *tremblant.*

Ah! mon Dieu!

Il regarde autour de lui.

RAYMOND.

Mais invisibles à vos yeux, ils vous entourent.

CONTADES, *plus effrayé.*

Que diable! on prévient au moins .. c'est que, voyez-vous, je n'ai jamais eu de rapport avec les esprits.

RAYMOND.

Pour vous défendre de leur approche, restez au milieu de ce cercle, et quelque chose que vous voyiez, gardez-vous d'en sortir, je ne répondrais pas de votre salut! Chut! le charme commence.

Il trace un cercle à un bout du théâtre, et y place Contades. Amaury en trace un autre à l'autre bout du théâtre, et y amène Aline.

ALINE, *à part, suivant Amaury.*

C'est singulier... ce vieillard me déplaît moins que les autres... sa voix ressemble...

CONTADES, *à Raymond.*

Nous sommes bien loin.

RAYMOND.

C'est l'essentiel.

AMAURY, *à Aline.*

Choisi pour faire pénétrer dans votre ame le plus doux des sentiments... je crains, charmante Aline, de m'être flatté d'une fausse espérance...

ALINE, *avec curiosité.*

Je vous écoute avec attention.

RAYMOND, *à Contades.*

Elle l'écoute avec attention.

CONTADES.

C'est déjà quelque chose pour un commencement.

AMAURY, *à Aline.*

Tout dans la nature nous parle d'amour ; Aline, pour connaître le vrai bonheur, il faut aimer, il faut choisir un doux ami.

ALINE, *à demi voix.*

Mais un doux ami, ce n'est pas Monseigneur.

AMAURY, *à voix basse.*

C'est celui qui mettrait tous ses soins à vous plaire... sans cesse occupé de votre bonheur, ses volontés seraient les vôtres, son seul plaisir serait de vous voir, de vous entendre, de vous parler.

CONTADES, *qui a saisi quelques mots.*

Pas mal, pas mal, c'est mon portrait qu'il lui trace là.

AMAURY, *plus vivement.*

Aline, pourquoi résister au sentiment que vous inspirez... il est quelqu'un dans le monde qui ne s'occupe que de vous, qui vous aime, vous adore....

ALINE.

Quelqu'un qui s'occupe de moi?

AMAURY, *de même.*

Tantôt sous vos fenêtres... cette lettre tout-à-l'heure... l'écho du rocher...

ALINE.

Est-il possible !

CONTADES, *à Raymond.*

Que diantre disent-ils ! je n'entends plus rien.

RAYMOND.

Bon signe pour vous, cela avance.

ALINE, *émue.*

Mais pour lui rendre sa tendresse, il faudrait le connaître.

AMAURY.

Aline, tout le trahira, un mot, un regard.

CONTADES, *à Raymond.*

Votre confrère n'en finit pas... depuis le temps elle devrait m'aimer à la folie.

RAYMOND, *à Contades qui veut aller vers Aline.*

Prenez donc garde, vous sortez du cercle, les esprits invisibles sont là...

Air : *Quoi! répond-elle à l'ermite?*

AMAURY, *à Aline.*

Jamais cet amant fidèle
De vous ne sera trop près.

CONTADES.

Il s'approche beaucoup d'elle.

RAYMOND.

Bon, vous faites des progrès.

AMAURY.

Il voudra, dans son ivresse,
Vous attirer sur son sein.

CONTADES.

Mais dans ses bras il la presse.

RAYMOND.

Votre affaire est en bon train.

ALINE.

Que ne peut-il paraître!
Je voudrais le connaître.

AMAURY, *tombant à ses pieds.*

Le voici,
C'est ton doux ami.

CONTADES, *voulant s'élancer hors du cercle.*

Le voici, (*bis*)
C'est ton doux ami,
C'est moi qui suis ton doux ami.

A Raymond.

Laissez-moi donc sortir d'ici.

TOUS.

Oui, c'est lui, (*bis.*)
C'est son doux ami.

ALINE, *émue.*

Je le reconnais, oui.

Amaury jette sa robe.

CONTADES, *hors du cercle.*

Un damoisel!

RAYMOND, *se mettant devant lui.*

Illusion cabalistique!..!. changement fantastique!... effet d'optique!... gare les esprits

CONTADES.

Il n'y a ni esprits, ni ermites, ni diables qui tiennent.....

ALINE.

Ah ! de grâce, ne troublez pas l'instant le plus heureux de ma vie !... j'aime...

CONTADES.

Tu m'aimerais ?

ALINE, *vivement.*

Vous ? je vous chérirai comme un père, un protecteur; mais c'est à ce damoisel que je dois le nouveau sentiment que j'éprouve, c'est lui seul que j'aime, et que j'aimerai toute ma vie.

CONTADES.

Ta, ta, ta, ta... Quel feu ! quel transport ! elle ne m'a jamais tant parlé. (*A Raymond.*) Dépêchez-vous d'éteindre cet amour-là.

RAYMOND.

Je n'ai plus qu'un moyen de la guérir : c'est de les marier.

CONTADES.

Allez au diable ! le remède est pire que le mal... mais je punirai l'audacieux Ermite....

S'avançant vers Amaury.

AMAURY, *souriant.*

Je suis prêt à vous répondre, sire de Baudouin, et le comte Amaury de Montfort la défendra contre toute la terre.

CONTADES, *furieux.*

Le comte de Montfort !... ah ! félonie.

Air : *Romance de Saint-Avelle.*

AMAURY, ALINE, RAYMOND.

Apaisez votre colère,
Cédez plutôt à nos / leurs vœux,
Bientôt comme un tendre père,
Nous vous chérirons / Ils vous chériront tous deux ;
Son / Mon art n'y pourrait rien faire,
Nous nous aimons / Ils s'adorent sans retour,
Il n'est ni croix ni rosaire
Qui guérisse de l'amour.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, CLAIRE et BLAISOT, *se tenant par la main, et paraissant sur la coline, répètent le refrain.*

Il n'est ni croix ni rosaire
Qui guérisse de l'amour.

SCENE XXII.

Les Mêmes, BACHELETTES, PÉLERINES, officiers et pastoureaux.

Ils paraissent de tous côtés sur la montagne, se donnant la main deux à deux.

TOUS.

Il n'est ni croix ni rosaire
Qui guérisse de l'amour.

CONTADES, *stupéfait.*

Comment, jusqu'à mon page conjuré contre moi!... c'est un fait exprès.

RAYMOND.

Il n'y a qu'une voix là-dessus, c'est le cri général; il faut que vous vous y rendiez.

CONTADES.

Ah! maladroit. (*A Raymond.*) Vous croyez donc que le mariage... Au fait, puisque c'est le seul moyen de la guérir et de me venger... (*Avec effort.*) Mariez-vous... ça me laissera toujours une espérance éloignée...

ALINE, *à Amaury.*

Cher Amaury, vous ne changerez jamais.

CLAIRE, *finement.*

Oh! pour ça, allez, mam'selle... Monseigneur vous aime joliment, j'en sais quelque chose...

AMAURY, *l'interrompant.*

Bien, bien, ma petite, nous aurons soin de toi.

RAYMOND, *à Blaisot qui donne le bras à Claire.*

Ah! ah!... et ta grande colère?

BLAISOT, *un peu embarrassé.*

J'avais tort dans le fond... Claire m'a prouvé que je n'avais rien vu.

RAYMOND, *regardant Claire.*

Ah! elle t'a prouvé... (*A part.*) Allons, la petite a d'excellents principes. (*Haut.*) Ma foi, mes amis, votre exemple m'entraîne, et je jette le froc aux orties.

Il jette sa robe.

LES BACHELETTES, *effrayées.*

Ah! mon Dieu!

RAYMOND.

Ne vous effrayez pas... vous voyez un pauvre diable qui s'était fait ermite par nécessité, mais au lieu de chercher à guérir de l'amour, je vais tâcher d'en inspirer.

VAUDEVILLE.

Air: *Quand l'amour nous guide.* (Vaud. de Caroline.)

RAYMOND.

En vain la sagesse,
De l'amour veut calmer le desir,
De cette ivresse
Comment nous guérir?

CHOEUR.

En vain la sagesse, etc.

RAYMOND.

Toujours plus épris
De sa patrie,
Jamais un Français n'oublie
Des lieux chéris
Qu'un lâche seul calomnie;
Loin de sa patrie,
Pour elle il voudrait encor mourir;
C'est sa folie
Qu'on ne peut guérir.

CHOEUR.

Loin de sa patrie, etc.

CONTADES.

De la Faculté,
Maint spécifique
Guérit le paralytique,
Et la vérité
Convertit l'hérétique.
Mais de la souffrance
Que l'Amour impose à ses sujets,
Nulle puissance
Ne guérit jamais.

CHOEUR.

Mais de la souffrance, etc.

BLAISOT.

Veuve à vingt cinq ans,
Voyez Zelie,
Qui veut consacrer sa vie
A de plaintifs accents;
La mort lui fait envie...
Mais, tout plein de flamme,
Vient un damoisel parler d'amour...
La bonne dame
Guérit en un jour.

CHOEUR.

Mais, tout plein de flamme, etc.

AMAURY.

Du Français léger,
Beauté naïve
Fixe l'ardeur fugitive
Et peut corriger
Son inconstance trop vive...
Mais de sa vaillance,
Qui toujours enchaîne les succès,
Soldat de France
Ne guérit jamais.

CHOEUR.

Mais de sa vaillance, etc.

ALINE, *au Public.*

Pour un pauvre auteur
Toujours timide,
Il est certain bruit homicide
Qui fait peur,
Et glace le plus intrépide...
Mais de sa souffrance,
Un bruit flatteur le fait revenir;
C'est l'indulgence
Qui peut le guérir.

CHOEUR.

Mais de sa souffrance, etc.

FIN.

De l'Imprimerie d'Anthe. BOUCHER, Success. de L.-G. Michaud, rue des Bons-Enfants, no. 34.

LE VAMPIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE ;

PAR MM. E. SCRIBE ET MÉLESVILLE.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 juin 1820.

PRIX : 1 fr. 50 cent.



A PARIS,

CHEZ GUIBERT, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N°. 25.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHE. BOUCHER,
SUCCESSEUR DE L.-G. MICHAUD,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XX.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le Comte DE VALBERG, Feld-Maréchal.	M. *Guillemin.*
ADOLPHE DE VALBERG, son neveu.	M. *Isambert.*
Le Baron DE LOURDORFF.	M. *Fontenay.*
HERMANCE DE MANSFRED.	Mlle. *Rivière.*
NANCY, sa sœur.	Mlle. *Lucie.*
PÉTERS, filleul de Saussmann.	Mlle. *Minette.*
SAUSSMANN, concierge du château.	M. *Hyppolite.*
CHARLES, valet du Comte.	M. *Fichet.*
Un NOTAIRE.	M. *Justin.*
Valets, Gens de la noce.	

La Scène se passe en Hongrie.

LE VAMPIRE.

Le Théâtre représente une salle d'un château gothique ; à droite, un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANCE, NANCY.

HERMANCE.

Comment, Nancy, tu veux nous quitter le jour de mon mariage?...

NANCY.

Oui, ma sœur.

HERMANCE.

Je vois que la Hongrie n'a pas le bonheur de te plaire; que veux-tu de mieux cependant? Des cavernes de glace... des montagnes de granit... des forêts, des précipices... un pays superbe! et des vassaux... des vassaux comme il y en a peu !...

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, ces paysans respectables
Nous rappellent le bon vieux temps;
Chez eux on croit encor aux diables,
Aux vampires, aux revenants;
On croit à toutes les magies,
Aux amours, aux soins assidus,
Aux grands sorciers, aux grands génies...
Bref, à tout ce qu'on ne voit plus.

C'est un pays privilégié... jusqu'à mon futur époux qui est d'une complaisance...

NANCY.

Allez... vous devriez rougir !.. faire à votre âge un mariage de convenance... un mariage de raison... c'est affreux !

HERMANCE.

Réfléchis donc un peu! Nous sommes orphelines, d'une famille noble, il est vrai, mais sans appui et sans fortune! Il se présente un homme riche, considéré, jeune encore... le baron de

Lourdorff... une des familles les plus nombreuses d'Allemagne.... fallait-il le refuser?...

NANCY.

Oui, il le fallait.... Quelle différence entre lui et le comte Adolphe, si bon, si aimable, si généreux!.. et à qui, du reste, vous aviez juré une constance éternelle!...

HERMANCE.

D'accord, mais cette union ne pouvait faire que son malheur... sa famille qui est immensément riche s'y opposait; son oncle, le vieux maréchal de Valberg, nous détestait sans nous avoir jamais vues... Voilà six mois qu'Adolphe n'est plus, tu sais combien j'ai été sensible à sa perte... mais je ne pense pas que parce qu'autrefois on a aimé quelqu'un...

NANCY.

Si, Mademoiselle, cela doit durer toujours... et, même avant son départ, vous ne l'aimiez pas encore autant qu'il le fallait! vous le receviez quelquefois avec une froideur, une indifférence que je ne pouvais concevoir... de sorte que j'étais toujours obligée de lui faire bon accueil pour le dédommager. Que vous étiez heureuse!... il était auprès de vous... il vous suppliait de l'aimer, et souvent, vous ne répondiez pas!.... eh! mon Dieu! j'aurais dit oui! était-ce donc si difficile?...

HERMANCE, *étonnée.*

Eh! mais, tu ne m'en as jamais parlé ainsi.

NANCY.

Il fallait bien se taire!

Air : *De Téniers.*

Quand il venait dans notre humble demeure,
C'était pour vous, au moins je le voyais;
Du rendez-vous lorsqu'avait sonné l'heure,
Vous étiez calme, et j'attendais!!!
Il vous disait : Pensez à ma tendresse;
Moi j'y pensais à tous moments:
Vous juriez de l'aimer sans cesse,
Et je tenais tous vos serments.

Aussi maintenant, c'est fini, je n'aimerai plus personne.

HERMANCE.

Allons, Nancy, tu n'es pas raisonnable... voilà que tu pleures encore en y pensant... tais-toi... nous en reparlerons... mais on vient... c'est M. de Lourdorff et un étranger.

SCENE II.

Les Précédentes, LOURDORFF, le comte de VALBERG, CHARLES, *qui se tient à l'écart.*

LOURDORFF.

Non, mon cher Général, vous ne passerez pas ainsi devant mon château ; c'est aujourd'hui même que je me marie, aujourd'hui à minuit, il faudra bien que vous assistiez à ma noce ; et voilà ma femme, madame Lourdorff, qui va joindre ses instances aux miennes... (*Hermance fait la révérence.*) Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter le feld-maréchal comte de Valberg, mon protecteur.

LE COMTE.

Dites, votre ami.

HERMANCE, *bas à Nancy.*

C'est l'oncle d'Adolphe.

NANCY.

Je le sais bien...

HERMANCE.

Cet oncle si sévère.

NANCY.

Je l'ai vu...

LE COMTE.

Certainement, ce que je vois ici serait bien fait pour m'arrêter.. si je n'avais, mon cher Lourdorff, des affaires de la dernière importance... Charles... demandez des chevaux.

CHARLES.

– Oui, Général.

LOURDORFF.

Et dites à Saussmann, mon concierge, de venir... j'ai à lui parler. (*Charles sort.*) Ah ! ça, Général, quelles peuvent être les raisons d'un départ aussi prompt?

LE COMTE.

Oh ! ce sont des raisons.... des raisons très extraordinaires... Ces dames et vous, pourrez en juger... D'ailleurs, maintenant que j'y pense, je ne serai pas fâché de vous demander des renseignements sur un événement dont vous avez été le témoin !... J'avais un neveu charmant, l'orgueil de sa famille.... l'espoir de son pays..... Adolphe de Valberg, dont vous avez peut-être entendu parler ?...

HERMANCE, *baissant les yeux.*

Oui... oui... Monsieur...

NANCY, *à part.*

O! mon Dieu!

LE COMTE.

Depuis long-temps.... je méditais pour lui, à Vienne, un mariage superbe.... la fille du ministre ... J'écris à Adolphe.... Monsieur refuse.... il était aimé, disait-il, d'une jeune personne charmante.... dont j'ignore le nom.... il l'adorait.... sous prétexte qu'elle lui avait juré une fidélité éternelle... Je vous le demande, la belle garantie!... Morbleu! dans le dépit de voir mes ordres méconnus.... je sollicitai, j'obtins du ministre l'ordre de le tenir aux arrêts au fond de la Hongrie, dans la citadelle de Témeswar.... Eh bien, au lieu d'y rester tranquille, ce coquin-là, qui avait juré de me faire mourir de chagrin.... s'avise de tomber malade.... La guerre était alors déclarée... je commandais mon corps-d'armée et je ne pouvais voler auprès de lui... je charge de ce soin le baron de Lourdorff; je le prie de m'informer au juste de l'état de mon neveu.... car je craignais toujours que cette maladie subite ne fût une ruse.... de guerre.... point du tout... le baron arrive... au moment même...

LOURDORFF.

Oh! mon Dieu.... on aurait dit qu'il m'attendait.... car à peine lui eus-je appris que c'était moi, Lourdorff, qui venais de la part de son oncle.... crac.... le pauvre jeune homme....

LE COMTE.

Eh bien, mon ami, c'est justement là-dessus que je veux vous interroger encore..... dites-moi franchement, êtes-vous bien sûr que mon neveu....

LOURDORFF.

Comment, si j'en suis sûr.... je l'ai vu.... vu de mes propres yeux, et le lendemain j'ai assisté à son convoi.

LE COMTE.

Eh bien.... apprenez qu'un mois après, je ne sais si c'est un rêve de mon imagination.... mais moi-même....

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Dans un combat, désarmé, sans défense,
J'allais périr... lorsqu'un simple hussard,
Devant moi tout-à-coup s'élance...
De son corps me fait un rempart...
Comme un éclair à mes yeux le fer brille...
Et j'ai cru voir... c'était un songe vain!
Mais, morbleu! le sabre à la main,
Il avait un air de famille.

NANCY, *vivement.*

Comment, Monsieur.... c'était lui ?... en êtes-vous bien sûr ?

LOURDORFF.

Allons donc.

LE COMTE.

Mais voici qui est encore plus surprenant.... Plein de ce nouvel espoir.... je prends la poste.... je parcours l'Allemagne, je m'informe.... j'arrive à Presbourg il y a un peu plus de six semaines.... et là, je reçois une lettre du général en chef, qui m'apprend que dans la dernière retraite de l'armée autrichienne, le malheureux Adolphe de Valberg, mon neveu, en chargeant à la tête d'un régiment hongrois, a été tué.

LOURDORFF.

Comment.... pour la seconde fois !...

NANCY, *alarmée.*

Et vous êtes certain que le général en chef....

LE COMTE.

Il le connaissait comme moi-même.

LOURDORFF.

Je vous répète que c'est impossible....

LE COMTE.

C'est impossible.... Eh ! mon Dieu, mon cher Lourdorff, que diriez-vous si je vous faisais part de ce que l'on m'annonçait ce matin même.... imaginez-vous.... mais pour celui-là je veux m'en assurer moi-même, car tant d'événements incroyables, la douleur de sa perte.... finiraient par me faire tourner la tête... ainsi, permettez-moi de me remettre en route sur-le-champ....

SCENE III.

Les Mêmes, CHARLES, SAUSSMANN.

CHARLES.

Général, la voiture est prête et le postillon est à cheval.... mais la nuit est noire en diable, et on craint un orage....

NANCY.

Vous voyez, M. le Comte, que vous feriez bien mieux de ne partir que demain.

LE COMTE.

Non, non, il faut que nous allions coucher à Szilitze.... c'est toujours six lieues de gagnées...

SAUSSMANN.

Oh ! Monsieur, je ne vous conseille pas de vous risquer..... surtout à cette heure-ci...... Moi, je suis concierge du château depuis vingt ans et je connais le pays.

LE COMTE.

Est-ce que la route est mauvaise?

SAUSSMANN.

Ah ! Monsieur, le chemin est superbe, mais...

LE COMTE.

Allons... il y a des voleurs...

SAUSSMANN.

Oh ! Monsieur, ils n'oseraient pas... il faudrait qu'ils fussent bien hardis pour s'exposer... à rencontrer...

LE COMTE.

A rencontrer... qui ?

SAUSSMANN.

Depuis quelque-temps il en a paru dans le canton..... on en connaît... (*A voix basse.*) On parle d'un Prussien, un nommé le major de Schwaizenbach, qui... il y a huit jours, a été pendu à Barzova pour une dixaine de florins qu'il s'était appropriés... et qui depuis... s'est permis de reparaître.. enfin... vous comprenez.. c'en est un...

LOURDORFF, *un peu effrayé.*

Un quoi, enfin ?

SAUSSMANN.

Un vampire...

TOUS.

Un vampire !...

LE COMTE, *froidement.*

Ah ! ce n'est que cela... (*A Charles.*) Partons.

SAUSSMANN.

Mais, Général, c'est qu'il n'est pas le seul ; et, dernièrement, on dit que dans la forêt de Bokonie..... ils ont attaqué des voyageurs...

LE COMTE, *ironiquement.*

En effet, j'oubliais que j'étais dans le pays... Il n'y a que la Hongrie et la Pologne où j'aie entendu parler de ces Messieurs.

SAUSSMANN, *à Lourdorff.*

Et mon filleul Péters.... que vous avez envoyé à deux lieues d'ici chercher le notaire, et qui, depuis quatre heures, n'est pas

encore revenu... si ce petit garçon, qui n'est pas brave.... allait se laisser...

Il fait le signe de mordre.

NANCY

Ah ! mon Dieu... et qu'est-ce que c'est donc qu'un Vampire ?

SAUSSMANN.

Un Vampire! Mademoiselle, c'est... c'est.. un Vampire... ça dit tout.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Ça parle, marche et se promène,
Et ça fait ses quatre repas;
On dirait d'un' personne humaine,
Et cependant ça ne l'est pas !...
Quant au rest' de leur existence,
Je veux mourir si je l'comprends...
Ils sont vivants par circonstance,
Et défunts la moitié du temps.

Bas à Lourdorff.

Enfin, je ne veux pas le dire, de peur de fâcher Monsieur le Général... mais on prétend qu'il y a dans le pays un M. Adolphe de Valberg... son neveu... qui en est aussi...

LOURDORFF, *bas.*

Qu'est-ce que vous dites donc là, Saussmann? voulez-vous bien vous taire. (*A Hermance.*) Vous voyez bien, ma chère amie, que ce sont des fables... cela a pu exister autrefois... mais il n'y en a plus.... N'est-ce pas, Général?

LE COMTE, *souriant.*

En tout cas, moi et Charles, l'ancien domestique de mon neveu, nous sommes en état de les bien recevoir. N'est-ce pas, mon garçon ?...

CHARLES.

Comptez sur moi, Général.

LE COMTE.

Et puis d'ailleurs.

Air : *d'une anglaise.*

Les revenants
N'aiment pas les militaires,
Les revenants
Sont des gens
Par trop prudents;

Ce qui me plaît,
C'est qu'ici-bas il n'est guères
D'esprit follet
A l'abri du pistolet,
Et je prétends,
Morbleu ! que de mes manières
Vos revenants
Ne reviennent de long-temps.

LE COMTE et CHARLES, *en sortant..*

Les revenants
N'aiment pas les militaires,
Les revenants
Sont des gens
Par trop prudents.

Ils sortent. Hermance et Nancy rentrent dans leur appartement.

SCENE IV.

LOURDORFF, SAUSSMANN.

LOURDOFF.

Savez-vous, Saussmann, que tout ce que le Général nous a raconté est fort extraordinaire... pour moi surtout... qui suis bien sûr d'avoir vu son neveu.

PÉTERS, *en dehors.*

Mon parrain... mon parrain.

LOURDORFF.

Hé bien, le voilà ton filleul... avec tes idées...

SCÈNE V.

Les Précédents, PÉTERS.

LOURDORFF.

Hé bien, Péters... nous amènes-tu le notaire?..

PÉTERS.

Oui, Monseigneur... il va arriver dans sa petite carriole... Je suis parti devant... à travers la forêt...

LOURDORFF.

Mais comme tu es pâle... et défait...

PÉTERS.

Ce n'est rien... ce n'est rien... Mon parrain, je desirerais vous parler en particulier...

SAUSSMANN.

Comment... tu peux parler devaut notre maître... je n'ai rien de caché pour lui...

PÉTERS.

Vous avez raison... (*A voix basse.*) Hé bien, apprenez donc, mon parrain... que je viens d'en voir un...

SAUSSMANN.

Comment, un...

PÉTERS.

Oui, vous m'entendez... ainsi, je vous en prie, ne me faites pas prononcer ce nom là...

LOURDORFF.

Tu l'as vu?

PÉTERS.

Face à face, dans la forêt... un instant avant l'orage... Vous savez bien ce Prussien, ce major Schwarzenbach que j'avais rencontré à Presbourg... où il m'avait demandé des nouvelles du pays?

SAUSSMANN.

Nous en parlions tout-à-l'heure.

PÉTERS.

Hé bien!

Air : *Del senor Baraco.*

C'major, ce capitaine,
C' grand diable de Prussien,
Qui fut l'autre semaine,
Qui fut... vous savez bien...
J'viens de l'voir en Landau,
Oh!
Tout comme j' vous vois là,
Ah!
Il m'prit un vertigo,
Oh!
Que j'en restai de là,
Ah!

2e. Couplet.

Il était en voiture,
Gai, content comme un roi,
Et n'avait pas, j' vous jure,
L'air plus pendu que moi.
Oh! qui m'dit-il tout haut!
Oh!
Et rien qu'à c'te voix-là,
Ah!
J'dis mon vade rétro,
Oh!
Et je tombai comme ça,
Ah!

SAUSSMANN.

Ah ! mon Dieu !

PÉTERS.

Camarade.... qui me dit.... je vous demande.... moi, son camarade.... camarade, le chemin.... de Zemplin....

LOURDORFF.

De Zemplin.... la ville que nous habitions !

PÉTERS.

Alors je ne perdis pas la tête.... et comme ça de la main....

Air : *Tenez-moi, je suis un bon homme.*

J'indique un chemin tout contraire,
Un chemin qui mèn' je n'sais où...
Où l'on voit c'te grand' fondrière,
Et des rochers, et des cass'-cou...

LOURDORFF.

Comment, lui montrer une route
Où maint voyageur a péri !...
Bref, un chemin d'enfer...

PÉTERS.

Sans doute,
Pour qu'il r'tournât plus vit' chez lui.

J'avais une peur !!! et je tremblais malgré cela, parce que, pendant ce temps.... il me regardait avec des yeux.... Dieux, quels yeux!... « Je crois que j' t'ai déjà parlé à Presbourg... » me dit-il; vous voyez qu'ils me reconnaissait... « Mais, sur ta tête, ne dis à personne.... que tu m'as vu dans ce pays.... adieu. » J'ai entendu une bourse qui tombait à mes pieds.... le tonnerre a grondé.... et la voiture a disparu comme si le diable lui-même l'emportait....

SAUSSMANN.

Et tu n'en es pas mort sur la place !

PÉTERS.

Je n'ai eu que la force de me baisser pour ramasser la bourse.... et la voici....

LOURDORFF.

Comment, il serait possible.... certainement, je n'habiterai pas long-temps ce pays-ci, car.... avec des gens aussi.... superstitieux.... on finira par s'effrayer.... mais puisque vous l'avez vu, Péters.... vous devez savoir comment il était.

PÉTERS.

Oh ! certainement, M. le Baron (*Avec un air d'effroi*); il a une figure.... très agréable.... la taille leste et bien prise.... un air de jeunesse.... avec ça.... des yeux.... superbes.... enfin, on n'peut pas l'envisager.... sans que l'frisson vous prenne.

LOURDORFF.

Et comment pouvez-vous supposer.... que ce jeune homme, si brillant, si élégant, qui a des chevaux.... une berline.... et qui jette l'or à pleines mains, aura été se faire pendre la semaine dernière pour dix florins.

PÉTERS.

Eh bien.... pour s'amuser.... par partie de plaisir.... et puis, c'est drôle.... ça fait enrager la justice.... et vous verrez qu'elle sera obligée d'y renoncer....

LOURDORFF.

Allons, taisez-vous.... il est temps de rejoindre la compagnie.... prends ce flambeau et éclaire-moi.

PÉTERS, *prenant un flambeau.*

Oui, M. le Baron.... Dieux! quand j'y pense.

LOURDORFF.

Hé bien, imbécille, tu trembles encore....

PÉTERS.

C'est de souvenir, c'est plus fort que moi, je n' peux pas m'arrêter.

LOURDORFF.

Vous, Saussmann, s'il arrivait quelques personnes invitées... vous auriez soin de les conduire vous-même... et préparez cette grande salle... c'est ici que l'on signe le contrat...

Ils sortent.

SCÈNE VI.

SAUSSMANN, *seul.*

Ah! bien oui...des convives...Si monsieur le Baron croit qu'il en viendra...par ce temps-là...la pluie tombe à verse...Eh! mais... on frappe à la porte de la cour...j'entends le bruit d'une voiture...il faut que ce soit quelque grand parent...ou quelque petite-fille qui tienne bien à danser à la noce.

SCENE VII.

SAUSSMANN, ADOLPHE.

ADOLPHE, *parlant à la coulisse.*

A merveille..logez la berline où vous pourrez...je m'embarrasse fort peu qu'elle soit mouillée; pourvu que je trouve un gîte agréable pour moi, c'est tout ce qu'il faut...

SAUSSMANN.

Monsieur est sans doute un parent ou un ami qui vient pour la noce ?..

ADOLPHE, *gaîment.*

Pour la noce!..Il y a donc une noce ?.Mais oui, pourquoi pas... Je ne suis pas invité cependant, mais j'y tiendrai très bien ma place.

SAUSSMANN.

Comment, Monsieur n'est pas invité... Alors...

ADOLPHE.

Non, mais qu'est-ce que ça fait ? Moi, je m'invite partout... La nuit m'a surpris au milieu de la forêt, mon postillon s'est trompé... ou plutôt je crois qu'on l'a trompé... Nous nous sommes enfoncés dans un chemin diabolique... des fossés... la pluie qui tombait par torrents...que sais-je ? les chevaux se sont abattus, ma voiture est en morceaux; ce n'est pas cela qui m'inquiète, car, en fait d'accidents et de malheurs, je suis cuirassé...

Air : *De Préville et Taconnet.*

Oui, dans ma vie errante et vagabonde,
J'en ai bien vu de tous genres, je croi ;
Il ne saurait arriver en ce monde
Un accident qui ne soit pas pour moi :
De tous côtés catastrophe, infortune...
Moi, j'y suis fait, j'en ai sur mon chemin
Quinze par jour... mon budget est certain...
Mais aujourd'hui je n'en puis compter qu'une ;
Aussi, mon cher, je tremble pour demain.

En attendant, je viens demander l'hospitalité au maître de ce château... il ne peut pas me refuser, surtout le jour de sa noce, vrai, ça lui porterait malheur !

SAUSSMANN.

L'hospitalité!.. l'hospitalité!.. c'est fort bien, Monsieur, mais en ma qualité de concierge, je ne puis pas me permettre de recevoir un inconnu... à cette heure-ci, encore, et d'après tous les bruits qui courent...

ADOLPHE.

Comment, pour être accueilli, il faudra peut-être que je vous présente un répondant...

SAUSSMANN.

Oui, Monsieur, un répondant... et un répondant connu...

ADOLPHE.

Mais où diable voulez-vous que j'aille le chercher?.. si vous saviez d'où je viens.

SAUSSMANN, *lui montrant la porte.*

. Alors, Monsieur, faites-moi l'amitié...

Air : *Sortez à l'instant, sortez.*

De rester ici ce soir,
Croyez-moi, perdez l'espoir,
Je ne peux,
Ni ne veux
Vous accueillir dans ces lieux.

ADOLPHE.

Vous n'êtes pas si méchant;
Dans l'instant,
J'en fais serment,
Vous serez trop heureux
De m'accueillir dans ces lieux.

SCENE VIII.

Les Mêmes, PÉTERS, *portant un gâteau dans une assiette.*

PÉTERS.

Grand Dieu! quelle fête!
Le souper s'apprête,
Quel festin!
C'est divin!...

Apercevant Adolphe, et laissant tomber son assiette.

A voix basse.

Dieux! mon parrain...
... Mon parrain!...

ADOLPHE, *le reconnaissant.*

Quelle vue
Imprévue!
Ma figure t'est connue...
Pour moi, parle, mon enfant.

A Saussmann.

Vous voyez mon répondant.

PÉTERS, *tremblant.*

Ah!

SAUSSMANN.

Qu'as-tu donc?

PÉTERS, *bas.*

Je suis perdu;
Oui, c'est bien lui... je l'ai vu
L'inconnu...
Le pendu..

SAUSSMANN, *aussi effrayé que lui.*

Je demeure confondu !

A Adolphe, en tremblant et lui offrant une chaise.

TOUS DEUX.

Pa. . pa... pa... pardonnez-nous...
Mo... Monsieur, asseyez-vous;
J'sommes tous deux
Trop heureux
D'vcus posséder en ces lieux.

ADOLPHE.

Ce que c'est qu'un répondant;
J'en avais fait le serment,
Les voilà trop heureux
De m'accueillir en ces lieux.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Ce que c'est qu'un répondant,
J'en avais fais le serment;
Les voilà trop heureux
De m'accueillir en ces lieux.

SAUSSMANN.

Quoi ! te v'là son répondant!
Ca n'est-il pas désolant;
J'répondons tous les deux
De tout c'qu'il f'ra dans ces lieux.

PÉTERS.

Mon Dieu ! c'est-il guignonant,
Me voilà son répondant;
J'répondons tous les deux
De tout c'qui f'ra dans ces lieux.

ADOLPHE.

Je vois, parbleu! qu'il est bon d'avoir des amis partout.

SAUSSMANN, *bas.*

Va chercher du secours.

PÉTERS.

Je n'ai plus de jambes.

SAUSSMANN.

Crie... appelle tout le monde.

PÉTERS.

Est-ce que je peux ?.. il me regarde... allez-y, vous...

ADOLPHE, *passe au milieu d'eux.*

SAUSSMANN ET PÉTERS.

Ouf!

ADOLPHE.

Ah ! ça, dites-moi, on se marie donc ici?.. On est dans le bonheur, dans la joie...

PÉTERS, *toujours plus tremblant.*

Oui... oui... Monsieur...

Saussmann troublé imite Péters, et répète en balbutiant tout ce qu'il dit.

ADOLPHE.

C'est un mariage d'amour ?

PÉTERS.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

La future est jolie ?

PÉTERS.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

Et votre maître se nomme ?

PÉTERS.

Oui, Monsieur.

ADOLPHE.

Je vous demande son nom... celui de la future...

PÉTERS.

Parlez, vous, mon parrain.... parce que je crois.... que je n'y suis plus...

Saussmann essaie de parler et n'en peut venir à bout.

ADOLPHE.

Hé bien, la future ?..

PÉTERS.

La jeune Hermance de Manfred...

ADOLPHE, *avec un mouvement.*

Hermance ! Hermance ! malheureux !

PÉTERS.

Ah ! mon Dieu !

ADOLPHE.

C'est Hermance qu'il épouse ?

PÉTERS.

Oui... non... si fait... je ne sais pas... Monsieur, je vous en prie, ne me faites pas de mal...

ADOLPHE, *hors de lui.*

Hermance !.. (*Se contenant.*) Ils ne savent pas qui je suis et ce dont je suis capable...

PÉTERS.

Si fait, si fait, je m'en doute.

ADOLPHE.

Allons, c'est impossible, et je veux voir moi-même..... On vient. (*A Péters et à Saussmann.*) Du silence... pas un mot, ou morbleu !...

SCÈNE IX.

Les Précédents, LOURDORFF, HERMANCE, NANCY, partie de la noce.

Air : *Ma Fanchette est charmante.*

CHOEUR.

Quelle chaîne plus belle !
L'esprit et la beauté...
Célébrons le modèle
De la fidélité.

LOURDORFF, *à Saussmann et à Péters.*

Donnez des siéges... Eh bien ! qu'avez-vous donc tous deux ? (*Voyant Adolphe qu'ils lui montrent.*) Et quel est cet étranger ?...

PÉTERS.

C'est un... Monsieur qui demande l'hospitalité...

LOURDORFF.

Qu'il soit le bien-venu. (*Le regardant et se mettant à trembler.*) Certainement... Monsieur, je me ferai toujours un devoir... Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que ça veut dire?...

PÉTERS.

Là, notre maître qui faisait le brave.

LOURDORFF, *à Hermance.*

C'est étonnant... et si vous aviez autrefois connu une certaine personne, je vous demanderais s'il y a jamais eu une ressemblance...

HERMANCE.

Qu'ai-je vu ?...

NANCY, *qui l'a aperçu.*

Ma sœur, serait-il possible ? (*Elle fait un pas vers Adolphe qui la salue gravement. Elle s'arrête.*) Il ne nous reconnaît pas....

LOURDORFF, *troublé.*

Laissez-moi parler..... et ne me quittez pas..... (*A Adolphe.*) Oserai-je demander... à qui j'ai l'honneur de parler...

NANCY.

Écoutons.

ADOLPHE, *froidement.*

Je suis anglais.

NANCY.

C'est sa voix.

ADOLPHE.

On me nomme... lord Ruthwen.

PÉTERS.

C'est ça, tous les jours un nouveau pays... et un nouveau nom....

ADOLPHE.

Depuis long-temps... je desirais voir la Hongrie.

LOURDORFF, *se rassurant.*

Ah!... vous n'y êtes jamais venu ?..

ADOLPHE.

Jamais...

LOURDORFF.

Alors... (*A part.*) Il me semble en effet que ce n'est pas la même physionomie... (*Haut.*) Je suis enchanté, Milord... de pouvoir vous offrir un asile... (*A part.*) Il est sûr qu'Adolphe était bien plus...

ADOLPHE.

Je serais désolé de vous déranger... vous vous mariez, m'a-t-on dit ?...

LOURDORFF.

Oui... oui, Milord. (*A part.*) Malgré cela... il y a de ses yeux...

ADOLPHE.

Et quelle est votre future ?... est-ce cette jeune fille ?...

NANCY.

Comment... ce n'est qu'un étranger !... Non... non... Monsieur... ce n'est pas moi...

ADOLPHE.

Quelle est-elle donc ?...

HERMANCE.

C'est... c'est... (*Elle fait un geste.*) Je n'aurai jamais la force d'achever...

LOURDORFF, *d'un air riant.*

Oui, Milord, c'est elle... qui... (*A part.*) Allons, je ne pourrai jamais m'habituer à cette figure-là...

ADOLPHE.

Je vous fais compliment, Madame...

Il lui prend la main.

PÉTERS, *à part.*

Là... v'là qu'il la tient !...

Air : *Dans un vieux château de l'Andalousie.*

ADOLPHE.

Pourquoi votre main ainsi tremble-t-elle ?
Vous êtes auprès de l'époux heureux...
De l'époux, objet d'un amour fidèle.

LOURDORFF, *d'un air gai.*

L'amour, il est vrai, nous unit tous deux.

ADOLPHE.

Ah ! du bonheur d'être aimé comme on aime,
Qu'ici votre cœur goûte les appas...

Froidement.

Moi, je n'eus jamais ce bonheur suprême.

NANCY, *soupirant.*

Je ne suis donc pas... la seule ici-bas.

HERMANCE, *bas à sa sœur.*

Nancy... sortons d'ici, je ne pourrai jamais assister à ce contrat.

SCENE X.

Les Précédents, LE NOTAIRE.

LOURDORFF.

Voici le notaire.

LE NOTAIRE.

Mille pardons de vous avoir fait attendre. Ayant appris que le général de Valberg était ici... je suis retourné sur mes pas... pour prendre un papier qui concerne son neveu...

NANCY.

Comment, on aurait de ses nouvelles ?...

LOURDORFF, *regardant Adolphe.*

Est-ce qu'il aurait reparu ?...

LE NOTAIRE, *riant.*

Au contraire... c'est son testament !... Ah ! ah ! ah !...

TOUS.

Son testament!...

LOURDOFF, *se rassurant.*

Il faut espérer alors que définitivement... mais il me semble cependant que lorsqu'il est mort à Témeswar, il y a à-peu-près six mois, on n'a trouvé aucun testament...

LE NOTAIRE, *riant.*

Ça n'est pas étonnant... celui que j'apporte est daté du champ de bataille de Molwitz, et fait trois mois après... Ah! ah!

LOURDORFF.

Trois mois après!...

LE NOTAIRE.

Voyez plutôt...

LOURDORFF.

Non... non... je ne me permettrai pas... le général est reparti... ainsi ce serait inutile...

LE NOTAIRE.

Du tout... car je me rappelle qu'il y a un article spécial qui concerne ces demoiselles de Mansfred...

NANCY.

Moi et ma sœur!...

LOURDORFF.

Ah! ça, mais vous le connaissiez donc particulièrement?...

NANCY.

Eh! sans doute... Comment... M. Adolphe... se serait souvenu de moi... Mais lisez donc, Monsieur...

LOURDORFF *à Hermance.*

Ma foi, Madame, puisque cela vous regarde, lisez vous-même...

Hermance, sans rien dire, prend le papier.

LOURDORFF.

Vous permettez, Milord?..

ADOLPHE.

Je vous en prie; je n'ai jamais assisté à aucune lecture de testament, et celle-ci me paraîtra fort piquante.

HERMANCE, *lisant.*

Air : *Las! j'étais en si doux servage.*

« Craignant une nouvelle absence,
» Et pour long-temps prêt à partir,
» Je lègue à ma fidèle Hermance
» Cet anneau qui dut nous unir.

Très émue.

» Hermance, vous avez ma foi,
» Je meurs pour vous, pensez à moi. »

ENSEMBLE.

ADOLPHE, NANCY, HERMANCE.

A demi-voix.

Hermance, vous avez ma foi,
Je meurs pour vous, pensez à moi.

LOURDORFF.

Qu'entends-je? Ainsi donc avant moi
Un autre avait déjà sa foi.

HERMANCE, *troublée.*

Nancy... continuez... je ne puis...

NANCY, *lisant.*

Même air.

« A Nancy qui nous fut si chère,
» A qui je veux un sort plus doux,
» Je lègue ma fortune entière,
» Pour qu'elle choisisse un époux.

En pleurant.

» Nancy, qu'un autre ait votre foi,
» Vivez pour lui, pensez à moi. »

LOURDORFF, ADOLPHE, HERMANCE, NANCY.

A demi-voix.

Nancy, qu'un autre ait votre foi,
Vivez pour lui, pensez à moi.

NANCY, *sanglotant.*

Sa fortune... je n'en veux pas... je n'en ai pas besoin puisque je renonce au monde, puisqu'Adolphe n'existe plus... Tenez, ma sœur, changeons... donnez-moi son anneau, cet anneau qu'il porta si long-temps, il ne me quittera jamais... je croirai le tenir de lui... Oh! je vous en prie, ma sœur, ne me refusez pas!

ADOLPHE, *à part, très ému.*

Pauvre Nancy!

LOURDORFF.

Allons, allons, que diable, nous nous attendrissons... aussi vous vous avisez de nous apporter des testaments; si vous croyez... que ça égaye...

LE NOTAIRE.

Hé bien, pour faire diversion... signons vite le contrat... et allons nous mettre à table... Ah! ah!

LOURDORFF.

C'est ça... le contrat... le souper... la danse...n'est-ce pas, petite sœur? (*A Nancy.*) Signons vite...

NANCY, *en pleurant.*

Signer!.. assister à une fête! quand on vient de recevoir une nouvelle... quand on a la certitude que ce pauvre jeune homme... je m'en vais, d'abord, parce que je ne puis plus y tenir... Ah! par exemple... signer... Adieu, ma sœur!

Elle sort.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, excepté NANCY.

LE NOTAIRE.

Eh bien!.. Eh bien!..

LOURDORFF, *prenant la plume.*

Ne faites pas attention... elle reviendra d'elle-même... c'est qu'elle est dans ses accès de mélancolie... J'ai signé; à votre tour, Madame.

ADOLPHE, *à part.*

L'osera-t elle encore?

Hermance prend la plume en tremblant. Elle signe.

LOURDORFF.

Bien... j'espère que maintenant il ne manque plus aucune signature.

ADOLPHE, *froidement.*

Si fait, la mienne.

LOURDORFF.

Certainement, Milord, c'est bien de l'honneur que vous me faites.

Adolphe signe et revient à sa place.

LE NOTAIRE, *s'approchant pour serrer les papiers.*

C'est bon.... c'est bon.... (*Jetant un coup-d'œil sur le contrat, et très effrayé*). Ah! mon Dieu!... comment.... c'est monsieur qui.... tout-à-l'heure.... Mille pardons, monsieur le Baron.... des affaires très pressées.... J'aurai l'honneur de vous revoir....

Il se sauve.

TOUS.

Qu'est-ce qu'il a donc?

PÉTERS, *s'approchant de la table.*

Allons v'là qu'ça gagne aussi les notaires; j'vous dis que tout le

monde s'en mêle. Eh bien!... il en oublie le contrat. (*Il jette les yeux dessus*). Ah! là là.... Monsieur.... Madame.... (*Il montre le contrat sans pouvoir parler*). ... :.... nez.... garde.... à vous....

LOURDORFF, *et les autres s'approchant et regardant le contrat.*

Comment ?...

TOUS, *jetant un grand cri.*

Ahi !...

CHOEUR, *à demi voix.*

Air *nouveau.*

O ciel ! c'est lui, c'est lui,
Il était mort, et le voici !
Ah ! d'effroi j'ai le cœur saisi ;
Tenez, il change de figure,
Oui, c'en est un, la chose est sûre.

TOUS.

Fuyons, c'est lui. (*bis.*)

Ils se sauvent dans le plus grand désordre.

SCENE XII.

ADOLPHE, *seul.*

Je suis vengé!... l'infidèle est engagée pour jamais.... Et pour jamais aussi je vais l'oublier.

RONDO de PORTA.

Oui, je le vois,
En homme habile,
Mourir parfois
Est fort utile!
Amant docile,
Epoux facile,
Mourez souvent,
C'est très utile
Et très prudent.

Lorsque j'ai dans les fers
Gémi pour une amie,
Quand pour elle je perds
Deux ou trois fois la vie,
Je reviens plein d'amour,
Et sans crainte jalouse,
Et je trouve au retour
Un autre qui l'épouse...

Oui, je le vois,

En homme habile,
Mourir parfois,
Est fort utile, etc.

Mais qu'auprès de sa sœur,
Nancy me semble belle !
Sa douleur me révèle
Le secret de son cœur.
Quoi ! j'étais aimé d'elle,
J'ignorais mon bonheur !...

Oui, je le vois,
En homme habile,
Mourir parfois,
Est fort utile, etc.

On vient... c'est Nancy.... comme elle paraît agitée....

Il se retire de côté.

SCÈNE XIII.

ADOLPHE, NANCY.

NANCY, *à elle-même.*

Elle a un petit chapeau de voyage.

Oui, je veux partir tout de suite... je veux retourner au couvent et ne plus en sortir.... Ah ! je ne resterai pas à leur noce. (*Elle est arrêtée par Adolphe*) Ah !... c'est vous, Milord.... (*A part.*) C'est qu'il lui ressemble.... Enfin, lorsque je le regarde, j'ai toujours envie de lui demander pourquoi il ne me reconnaît pas....

ADOLPHE.

Comment.... charmante Nancy, vous nous quittez ?

NANCY.

Oui, Monsieur.... je veux m'en aller.... je n'ai plus rien qui m'attache ici.... (*Revenant sur ses pas.*) Ah ! mon Dieu, comme il lui ressemble....

ADOLPHE.

Cet Adolphe que tout le monde oublie, excepté vous, vous aimait donc bien tendrement ?

NANCY.

Oh ! non.... il ne prenait pas garde à la petite Nancy ; c'était ma sœur qu'il adorait... Mais moi je l'aimais sans en rien dire, et maintenant que ma sœur n'y pense plus... je puis bien l'aimer, n'est-ce pas, Monsieur, ça n'offense personne....

ADOLPHE, *tendrement et lui prenant la main.*

Ce n'est pas moi, d'abord, qui vous en empêcherai...

NANCY.

Jusqu'à sa voix! c'est désolant! Et vous êtes bien sûr d'être lord Ruthwen?

ADOLPHE.

Qu'importe qui je puis être... si je suis assez heureux pour vous rappeler cet Adolphe que vous regrettez... et qui, sans doute, vous aimait moins que moi... Traitez-moi en ami... traitez-moi comme lui.

NANCY.

Comme lui!

Air : *Après une si longue absence.* (Du Portrait de famille.)

Non, ce n'est pas la même chose;
J'étais heureuse auprès de lui;
Près de vous je tremble, je n'ose
Dire ce que j'éprouve ici.

ADOLPHE.

Allons, achevez de m'instruire.

NANCY.

Non, un secret comme cela,
A lui seul j'aurais pu le dire...

ADOLPHE.

Parlez... parlez... comme s'il était là.

Même air.

NANCY.

J'avais juré dès mon enfance,
De n'avoir jamais d'autre ami,
Et je sens en votre présence
Même bonheur qu'auprès de lui...

Le regardant.

Voilà ce sourire que j'aime,
Ses traits, son regard... les voilà...
Enfin, jusqu'à mon cœur lui-même
Qui bat... qui bat... comme s'il était là.

ADOLPHE, *à part.*

Je n'y tiens plus... (*Haut.*) Nancy... si j'étais chargé de vous remettre cet anneau... qu'il destinait à son amie... cet anneau... dont vous seule êtes digne...

NANCY.

Oui... oui... je le reconnais (*Elle le baise.*) Ah! ne vous faites plus un jeu de ma douleur... Par pitié, qui êtes-vous?

ADOLPHE.

Nancy, je ne puis vous le dire encore... contentez-vous de savoir que je suis... je suis...

SCÈNE XIV.

Les Précédents, CHARLES, *qui est entré précipitamment sur les derniers mots, l'aperçoit et se précipite dans ses bras en s'écriant :*

CHARLES.

Monsieur Adolphe !.. mon maître !...

NANCY.

C'est lui !..

ADOLPHE.

Tais-toi, malheureux !..

CHARLES.

Non, je ne vous quitte plus... cette fois... vous ne nous échapperez pas... votre oncle... me suit...

ADOLPHE.

Mon oncle, dis-tu?..

CHARLES.

Oui... nous venons de la dernière auberge où vous vous êtes arrêté... Un papier... un mémoire de l'aubergiste... sur lequel vous aviez écrit quelques mots, a frappé les yeux de votre oncle; nous prenons des renseignements sur vous, vos gens, votre voiture; nous revenons sur nos pas, et le premier objet que nous apercevons dans la cour du château, c'est la berline... qu'on nous a désignée...

ADOLPHE.

Adieu... je n'ai pas de temps à perdre...

CHARLES.

Non, Monsieur, non, vous ne vous en irez pas... la fuite, d'ailleurs, est impossible... Dans ce moment, M. le comte de Valberg... est occupé à faire cerner le château... toutes les issues sont gardées...

ADOLPHE.

Que faire maintenant?... Charles... Nancy... vous m'êtes dévoués... je peux compter sur votre attachement, sur votre silence...

NANCY.

Oui... oui... je me tairai... mais vous serez M. Adolphe, n'est-ce pas? vous le serez toujours...

ADOLPHE.

Oui... Nancy... je ne nie pas que je ne sois... je le serai... si cela peut vous faire plaisir... Mais n'importe... je ne me rendrai pas ainsi...La colère de mon oncle... et la forteresse de Témeswar en perspective... j'en ai bien assez comme cela... n'y a-t-il pas... quelqu'endroit où je puisse... me cacher?.. Ce cabinet...

CHARLES.

On vous y trouvera toujours...

ADOLPHE.

Allons, en ce cas... employons mon grand moyen... Je n'en connais pas d'autres.

NANCY.

Grands dieux ! que voulez-vous faire ?

ADOLPHE.

Ne craignez rien... Charles... il faut qu'à l'instant...

Il lui parle bas.

CHARLES.

Comment, Monsieur... vous voudriez...

ADOLPHE.

Eh bien, ne suis-je plus ton maître ! As-tu oublié que je veux dans mes gens un entier dévouement?...

CHARLES.

Mais... je ne pourrai jamais... c'est une abomination... votre pauvre oncle !..

ADOLPHE.

Cent florins... ou sinon... tu ne rentreras jamais à mon service.

CHARLES.

J'obéis...Monsieur ! .. Mais il y a conscience...

ADOLPHE.

Songe que je serai... là, dans ce cabinet... et que je t'entendrai... On vient... pars vite... Nancy... du silence... (*A part.*) Enfermons-nous à double-tour... et soutenons l'assaut...

Il entre dans le cabinet et on l'entend fermer la porte à double-tour. Charles sort de l'autre côté.

SCENE XV.

NANCY, le comte de VALBERG, PÉTERS, puis LOURDORFF et HERMANCE, Valets.

LE COMTE, *aux valets.*

C'est bien... c'est bien... emparez-vous de toutes les portes... je vous dis qu'il est ici !.. et morbleu ! je le trouverai...

LOURDORFF, *entrant.*

Eh bien, qu'y a-t-il donc? En est ce encore un?..

LE COMTE.

Ah! vous voilà, mon cher Lourdorff... Mille pardons de commander ainsi chez vous... Que je vous apprenne une nouvelle... Imaginez-vous que mon fripon de neveu, qu'Adolphe de Valberg... et lord Ruthwen, sont la même personne.

LOURDORFF.

Eh! mon Dieu, nous le savons de reste...il y a plus de deux heures qu'il met le château sens dessus... dessous...

LE COMTE.

Eh bien... vous ne l'avez pas arrêté?..

PÉTERS.

Ah! bien oui... si vous croyez que ce soit possible...

LE COMTE.

De quel côté est il sorti?

PÉTERS.

Je vous en prie, Monsieur, ne m'interrogez pas là-dessus... tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il était tout-à-l'heure dans cet appartement.

LE COMTE, *à Nancy.*

Hé bien, Mademoiselle, vous l'avez vu, vous lui avez parlé?...

NANCY.

Moi... oui, Monsieur... mais je ne sais... j'étais si troublée... de grâce ne me demandez rien.

LE COMTE.

Allons, corbleu!.. tout le monde ici perd la raison... mais Adolphe ne peut être loin...

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Ce salon n'a point d'autre issue,
Montrant le cabinet.
C'est dans ces lieux apparemment
Qu'il se dérobe à notre vue,
Enlevons ce retranchement.

PÉTERS, *voulant l'arrêter.*

Mais la porte est fermée.

LE COMTE, *reprenant l'air.*

Pour l'enfoncer cherchons main-forte.

PÉTERS, *s'éloignant.*

Si j'l'aidions ça nous coût'rait cher.

LE COMTE.

Réponds : où mène cette porte?

PÉTERS, *à part.*

C'est sûr, ça doit mener en enfer.

ENSEMBLE.

Allons, il n'est point d'autre issue,
C'est dans ces lieux apparemment
Qu'il se dérobe à notre vue,
Enlevons ce retranchement.

SCENE XVI.

Les Précédents, CHARLES.

LE COMTE.

Mais que nous veut Charles ? Hé bien, quelles nouvelles as-tu de mon neveu?

CHARLES, *d'un air consterné.*

Monsieur... (*A part.*) Je n'aurai jamais ce courage...

LE COMTE.

Et toi aussi... As-tu perdu la parole?... Je crois, Dieu me damne, qu'ils sont tous ensorcelés.

CHARLES.

Monsieur.... votre malheureux neveu.... je viens d'en être le témoin... c'est fini....

PÉTERS.

Encore une fois?..

LE COMTE.

Quoi! pour éviter ma colère....

PÉTERS.

C'est bien commode, dès qu'il ont queuqu' mauvaise affaire.... crac...

LE COMTE, *à Charles.*

Comment, tu as vu toi-même ?..

CHARLES.

Nous le poursuivions, Monsieur, jusqu'au rocher qu'on appelle le pont de Barzova... Arrêtez, s'écrie-t-il, si quelqu'un de vous s'avance vers moi... je me précipite... Un imprudent a fait un pas...

LE COMTE.

Eh bien!

CHARLES.

Disparu dans les flots.

PÉTERS.

Au pont de Barzova... Eh bien, par exemple, faut qu'il ait bonne envie de se tuer... car je viens, tout-à-l'heure, d'y passer presqu'à pied sec.

CHARLES, *à part.*

Ah ! diable !

LE COMTE.

Hein ! comment ! que dis-tu ?

PÉTERS.

Oui, Monsieur, c'est un ruisseau d'eau douce... où les jours de grand orage... comme aujourd'hui... on en a jusqu'à la cheville... Mais ces gens-là ont des priviléges ; ça se noyerait dans un verre d'eau.

LE COMTE, *regardant Charles.*

Et mon neveu... a été englouti...

CHARLES, *embarrassé.*

Dame !... oui, Monsieur... peut-être qu'à cet endroit-là.... à moins que je ne me sois trompé de place...

LE COMTE, *froidement.*

Et tu l'as vu ?

CHARLES.

Monsieur... ne peut pas croire... que sans cela... certainement...

LE COMTE, *à part.*

Il n'a rien vu .... je respire... mais Adolphe s'est entendu avec lui... l'a déjà gagné... et, si j'en crois mes pressentiments... c'est là qu'il est... (*Montrant le cabinet.*) Morbleu ! je l'en ferai sortir. (*Haut.*) Je ne révoque plus en doute un témoin si fidèle... J'ai donc perdu mon neveu, ma seule consolation, l'espoir de ma vieillesse... Que n'ai-je pu le voir au moins encore une fois... Il ne sait pas, l'ingrat, tous les chagrins qu'il m'a fait souffrir ; il ne sait pas que depuis la nouvelle de sa perte, je n'avais plus rien qui m'attachait au monde ; et que, vingt fois, j'ai été tenté de le suivre.(*On entend donner un tour de clef. A part.*) Il est là !..

NANCY *s'approche.*

Monsieur...

LE COMTE.

Oui, mon enfant... je suis bien malheureux.

NANCY.

Oh ! oui... vous devez l'être (*A part.*) comme je l'étais tout-à-l'heure... je n'y tiens plus d'abord , et je m'en vais lui dire...

LE COMTE.

Si, au moins , j'avais été sûr de sa tendresse... mais non... il ne m'a jamais aimé... jamais il n'a pensé qu'il avait en moi un ami, un second père, et quel instant de ma vie, cependant, ne fut pas consacré à son bonheur ?.. Ce voyage à Vienne... c'était pour lui... cette place de colonel... que j'ai sollicitée et que j'ai obtenue, c'était

pour lui... il me croyait irrité. Morbleu! je l'étais... je devais l'être... Eh bien! si j'avais pu le retrouver... le bonheur de le voir, de l'embrasser, m'aurait tout fait oublier... tout, jusqu'à ma colère... (*La porte s'ouvre.*) (*A part.*) La porte s'ouvre! (*Haut.*) Je lui aurais dit... Depuis six mois, tu m'as rendu bien malheureux. Hé bien, c'est moi, moi qui te demande grâce... Reprends ton nom, ta liberté; dispose de ta main... de ton cœur... mais rends-moi mon neveu.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, ADOLPHE.

ADOLPHE, *s'élançant.*

Mon Oncle, il est à vos pieds!

TOUS, *s'éloignant.*

Ah! mon Dieu!

PÉTERS.

J'en étais sûr... Par exemple, cette fois il n'a pas été long à revenir.

LE COMTE.

Mon neveu, mon cher Adolphe!.. car c'est lui, mes amis, n'ayez pas peur... cette fois, c'est bien lui... je vous en réponds...

LOURDORFF *à Adolphe.*

Certainement... dès que vous m'assurez que vous êtes vivant... votre parole suffit... mais quel était donc... le pauvre garçon dont j'ai escorté le convoi à Témeswar?

ADOLPHE.

C'était moi... qui, secondé par un sergent de la garnison... n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour sortir de la forteresse et rejoindre mon régiment qui était au feu.

LE COMTE.

Bien... mais ce brave soldat laissé pour mort dans les champs de Molwitz?

ADOLPHE.

C'était moi... et cette fois là c'était de franc jeu... Recueilli par les Prussiens, nos ennemis... et sauvé par eux... je voulus, lors de la paix... revenir incognito en Hongrie... et voyageant sous le nom du major Schwarzenbach...

PÉTERS.

Comment... ce Monsieur avec qui j'ai causé dans la rue de Presbourg...

ADOLPHE.

C'était moi...

PÉTERS.

Eh bien, alors... celui qui dernièrement à Barzova...

ADOLPHE.

Ce n'était pas moi... mais un fripon de domestique qui avait pris mon nom et mon majorat... pour toucher à ma place certaine lettre-de-change... et qui, depuis, se sera fait serrer de près pour quelques espiégleries du même genre... Ne pouvant plus porter ce nom, je pris celui de lord Ruthwen... et...

PÉTERS.

De sorte que vous n'étiez pour rien dans tout cela... c'est dommage...

ADOLPHE.

Comment, c'est dommage...

PÉTERS.

Oui... c'est dommage, parce que ça n'est plus si drôle...

LE COMTE.

Adolphe... je ne te demande pas alors quel était ce grand hussard qui, pour me délivrer... frappait de si bon cœur sur les dragons prussiens...

ADOLPHE.

Ah! mon Oncle.... sans le souvenir de cet heureux événement.... aurais-je osé aujourd'hui.... me présenter à vos yeux....

LE COMTE.

Tu vois bien que c'est moi qui suis ton débiteur.... la reconnaissance ne m'effraye pas.... touche-là.... Ne nous quittons plus... marie-toi à ton gré, et embrasse ta femme....

ADOLPHE.

Ah! Nancy.... je puis donc enfin être à toi.

NANCY.

Ah! mon Dieu.... est-ce bien pour tout de bon?...

LE COMTE.

Comment.... c'est elle que tu aimes?

ADOLPHE.

Oui, mon Oncle, oui, mon cher Lourdorff... Nous avons chacun

la femme qui nous convient.... et nous serons heureux, je l'espère... Mais croyez-moi.... pour faire bon ménage.... il n'est rien tel que de mourir... On ne connaît jamais sa femme de son vivant...

VAUDEVILLE.

PÉTERS.

Air : *Vaud. d'Infortune et Gaîté.*

J'n'eus jamais l'ame militaire,
Et s'il faut aller à la guerre,
Voulût-on m'fair' sergent-major,
Nix, je suis mort,
Moi, je suis mort;
Mais drès qu'on dans' sous la tonnelle
Et drès qu'un bon dîner m'appelle,
Ou qu'une fillette m'attend,
Je suis vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant. (*bis.*)

ADOLPHE.

Ce grand acteur qu'on dit si riche,
Que l'on voit si peu sur l'affiche,
Et dont souvent on parle encor,
Serait-il mort? (*bis.*)
Vampire de nouvelle espèce,
De la province usant la caisse,
Dès qu'une recette l'attend...
Il est vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant.

LOURDORFF.

Ce paisible fonctionnaire,
Qui n'a jamais su que se taire,..
Et qui depuis vingt ans s'endort,
Serait-il mort. (*bis.*)
Est-il une place vacante?
Ou bien du mois quand vient le trente,
Faut-il toucher son traitement,
Il est vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant.

VALBERG.

Ce riche dont la main stérile
Aux siens ne fut jamais utile,
Lorsqu'il est frappé par le sort,
Il est bien mort,
Tout-à-fait mort;
Celui qui servit sa patrie
Sans regret peut perdre la vie,
Dans notre cœur reconnaissant
Il est vivant,
Bien vivant,
Toujours vivant.

NANCY, *au Public.*

Chaque Vampire a la puissance
De revenir à l'existence;
Mais la moitié du temps son sort
Est d'être mort. (*bis.*)
Partageons... qu'en cette demeure,
Chaque matin le nôtre meure,
Pourvu que le soir seulement,
Il soit vivant,
Bien vivant,
Long-temps vivant.

FIN.

On trouve chez le même Libraire :

Le Valet de son Rival, comédie en un acte; par MM. Eugène Scribe et de Lavigne.

Le Fou de Péronne, vaudeville en un acte; par MM. Eugène Scribe et Henri Dupin.

L'Ermite de Saint-Avelle, vaudeville en un acte; par MM. Mélesville et ***.

Messieurs les Directeurs de province sont prévenus que plusieurs auteurs viennent d'accorder leur confiance à M. Guibert, libraire, Quai des Augustins, n°. 25, et que c'est à lui qu'ils devront s'adresser désormais pour les brochures des pièces nouvelles de leur composition.

M. Guibert leur fera toutes les remises d'usage.

LE TÉMOIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. SCRIBE, MÉLESVILLE ET XAVIER.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 21 septembre 1820.

PRIX : 1 fr. 25 cent.



A PARIS,

CHEZ HUBERT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE DE BOIS, CÔTÉ DU JARDIN, N°. 222.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHe. BOUCHER,
SUCCESSEUR DE L.-G. MICHAUD,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

M. DCCC. XX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VERMEUIL, Général de division.	M. *Cazol.*
ADÈLE, sa nièce.	M[lle]. *Jenny.*
VICTOR DE SERIGNY, son neveu.	M. *Vernet.*
SAINT-FIRMIN, } jeunes militaires.	M. *Victor.*
ERNEST, } jeunes militaires.	M. *Léonard Touset.*
M. COURTOIS.	M. *Lepeintre.*
PICARD, Valet de Vermeuil.	M. *George.*
TOM, Jockey de Victor.	M. *Arnal.*

La Scène se passe à la Porte Maillot.

LE TEMOIN.

Le Théâtre représente une auberge à gauche et une auberge à droite ; au fond, une grille, et dans le lointain le chemin de Neuilly.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VERMEUIL, ADÈLE, et PICARD.

M. DE VERMEUIL, *parlant à la cantonnade.*

Là... doucement.... tiens-le en mains... et prends garde qu'il ne se câbre.... ce garçon-là est bien le plus mauvais écuyer... (*A Picard.*) Ah ! te voilà, Picard ? y-a-t-il long-temps que tu es arrivé ?

PICARD.

Voilà un quart d'heure, mon Général.... que moi et la calèche sommes à la Porte Maillot, au rendez-vous que vous m'avez indiqué.... je vais faire avancer.

M. DE VERMEUIL.

Non, ce n'est pas la peine... Va nous attendre au bout de la grande avenue... nous irons encore jusque-là à cheval ; le temps est superbe, et d'ailleurs nous ne serons pas fâchés de nous arrêter ici pour déjeuner, n'est-ce pas, ma chère Adèle ?

Picard sort.

ADÈLE.

Comme vous voudrez, mon Oncle.

M. DE VERMEUIL.

Il faut prendre des forces, surtout quand on a dix lieues à faire avant le dîner ; car je te mène à Vermeuil, chez ma sœur... te voilà bien contente, n'est-ce pas ?

ADÈLE.

Comment, mon Oncle, nous ne retournerons pas dîner à Paris ? et Victor mon cousin qui doit venir à cinq heures.

VERMEUIL.

Ma foi, je n'en savais rien.

ADÈLE.

Mais moi je le savais... (*Embarrassée.*) Il m'avait donné à entendre... que comme il y avait long-temps qu'il ne vous avait vu....

VERMEUIL.

Oui... hier au soir.

ADÈLE.

N'importe, il ne saura que penser.

VERMEUIL.

Oh! quand il ne te verra pas revenir ici d'aujourd'hui ni demain, ni de toute la semaine, il se doutera bien que tu es absente.

Air : *De la Robe et les Bottes.*

ADÈLE.

De moi que voulez-vous qu'il pense?

VERMEUIL.

Il pensera ce qu'il voudra.

ADÈLE.

Que fera-t-il en mon absence?

VERMEUIL.

Avec le temps tout s'oublîra.

ADÈLE.

Ainsi pour notre mariage
Tous nos projets seront déçus.

VERMEUIL.

Tu le verras quand il deviendra sage.

ADÈLE.

Ah! c'est affreux, je ne le verrai plus.

Mais comment pouvez-vous le réduire ainsi au désespoir, vous qui connaissez sa tête, sa vivacité?

VERMEUIL.

Et voilà justement pourquoi je veux qu'il s'éloigne.... tu connais mes projets!... je suis riche... je suis garçon... tout mon espoir est de vous unir un jour; mais puis-je, dis-moi, confier le soin de ton bonheur à un fou, à un écervelé, qui sort du collège et qui mène déja un train... il crève tous mes chevaux, et c'est un luxe, une dépense... jetant son argent par les fenêtres.

ADÈLE.

Il est si généreux!

VERMEUIL.

Oui, à mes dépens... car c'est toujours moi qui paie... mais qu'il signe encore une seule lettre-de-change.

ADÈLE.

Cela ne lui arrivera plus ! il est si bon... si doux...

VERMEUIL.

Oui.... il ne passe pas une semaine sans se battre! un jeune homme charmant, l'orgueil de sa famille... l'espoir de son pays, qui court exposer sa vie... qui, au moindre mot, est toujours l'épée à la main.

ADÈLE.

Le pauvre garçon en est assez souvent puni! toujours blessé.

VERMEUIL.

C'est très heureux pour lui... car avec sa fureur des duels, s'il était adroit, je ne le reverrais de ma vie... Au surplus, voici les conditions que je lui ai notifiées ce matin par écrit... dans quinze jours nous partons pour l'armée; si d'ici là il y a un seul coup d'épée donné ou une amorce de brûlée... plus de mariage....

ADÈLE.

Comment, mon oncle! (*A part.*) Ah! mon Dieu! s'il connaissait la dispute d'hier au soir sous mon balcon. (*Haut.*) Mais enfin, vous qui parlez, ne dirait-on pas que vous n'avez jamais eu d'affaire d'honneur; si j'ai bonne mémoire cependant.....

VERMEUIL.

Il ne s'agit pas de cela, Mademoiselle; si j'ai fait des sottises dans ma jeunesse, ce n'est pas une raison pour autoriser celles de Victor; d'ailleurs, depuis quinze ans que je suis honoré du grade de général, mes principes sont invariables, je me dispute avec tout le monde, et je ne me bats qu'avec l'ennemi.

Air : *Vaud. du Piége.*

Je soutiens qu'il n'est pas permis
De venger ses propres injures;
Moi j'ai vengé celles de mon pays,
Et je puis montrer mes blessures;
Au champ d'honneur j'ai su les acquérir,
Et celles-là, tu peux m'en croire,
On les reçoit avec plaisir,
Et l'on s'en souvient avec gloire.

ADÈLE.

Mais enfin, mon Oncle....

VERMEUIL.

Ah ! corbleu ! finissons....

Air : *Dans l'Olympe je m'installe.*

Qu'à l'instant on m'accompagne,
Moi, je pense qu'aujourd'hui
Le meilleur plan de campagne
Est d'éviter l'ennemi.

ADÈLE.

Mais un seul moment.

VERMEUIL.

J'enrage!
Eh! bon Dieu, que de façons,
On ferait plutôt, je gage,
Manœuvrer dix escadrons.

ENSEMBLE.

Qu'à l'instant, etc.

ADÈLE, *à part.*

Il veut que je l'accompagne;
Peut-on se conduire ainsi :
M'emmener à la campagne
Quand mon cousin reste ici.

Ils entrent dans l'auberge à droite.

SCENE II.

COURTOIS, *sortant de l'auberge à gauche.*

Adieu, Messieurs, adieu mes braves, là... c'est ça....

Embrassez-vous encore ! les voilà les meilleurs amis du monde.... il faut avouer que j'ai mené cela chaudement... le café... le dessert... la liqueur... plus je réfléchis et plus je m'applaudis de l'état philantropique que j'ai embrassé !!! J'étais confondu dans la classe nombreuse des oisifs de la capitale..... Badaud ordinaire : le matin, aux Tuileries, le soir au Palais-Royal ; j'ai passé quinze ans de ma vie à aller méthodiquement du café de la Rotonde à la terrasse du bord de l'eau. Que Diable ! j'ai senti à la fin que cela ne pouvait me mener à rien, et j'ai donné à mes promenades quotidiennes et stériles un but d'utilité publique ; je me suis établi en permanence à la Porte Maillot près le bois de Boulogne, et je puis dire que depuis que j'exerce, il ne s'est pas donné un seul rendez-vous où je n'aie été pour quelque chose... Faut-il un témoin... ?

voilà, voilà : M. Courtois.... rue de la Paix.... Il est tant de gens qui brouillent les affaires... moi, je les arrange... je ne me bats avec personne, mais je déjeune avec tout le monde.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Par moi de jeunes téméraires
Rentrent au sentier du devoir ;
Et je conserve ainsi des pères
Aux enfants qu'ils doivent avoir.
A cette mutuelle assurance,
Certes, nous devons tous gagner,
Moi j'assure leur existence...
Pour qu'ils m'assurent à dîner.

Qu'est-ce que je demande... des duels, des duels, et encore des duels! il faut que tout le monde vive!!! D'ailleurs il est possible que d'un moment à l'autre je me retire des affaires!.... que ma lettre-de-change soit seulement payée..... dix mille francs!... excellente opération que j'ai faite là en déjeunant... je l'ai eue pour moitié... ils ont beau dire, c'est une bonne signature. (*Il lit.*) Victor de Serigny.... un jeune homme, un mineur, il est vrai, mais le neveu du général Vermeuil.... je connais cette famille-là de réputation... en attendant il faudrait songer à mon dîner et à mon souper, et je ne vois pas qu'il en soit question, car tout ici est d'une tranquillité. (*On entend du bruit.*) Hein! qu'est-ce que c'est? n'est-ce pas un embarras de voiture?

SCENE III.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, *à la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon, fais seulement ranger le cabriolet!.. cet imbécille de Tom va le mettre en travers... personne encore.

COURTOIS, *à part.*

Ça ne m'a pas l'air d'un client.

VICTOR, *regardant autour de lui.*

Allons je serai le premier au rendez-vous. (*Vivement.*) Est-on plus malheureux.... en rentrant chez moi, pour prendre mes armes, je trouve cette lettre de mon oncle... Au premier duel, plus de mariage... et d'un autre côté, ce fat que j'ai provoqué hier au soir..... aussi pourquoi s'avise-t-il d'aller chanter sous les fenêtres de ma cousine... il m'a donné son nom... je

lui ai donné le mien.... et c'est ici qu'est le rendez-vous !...! M. St.-Firmin, capitaine... St.-Firmin, je ne connais pas, et l'obscurité m'a empêché de distinguer!... si c'était ce Monsieur que j'aperçois là.....

COURTOIS, *à part.*

Comme il me regarde... aurait-il besoin de ma médiation? je crois que je puis toujours saluer sans me compromettre.

Ils se rendent mutuellement le salut.

VICTOR, *regardant Courtois.*

Non, ce n'est pas cela... il est impossible que cette figure-là soit une mauvaise tête, tournure pacifique. (*Tirant sa montre.*) Et je serai venu trop tôt!!! Pourvu que mon oncle n'en sache rien... si j'étais vainqueur, encore passe... mais selon ma louable habitude, si je suis blessé.... comment lui cacher.. et je perdrai la main de ma cousine... pour une étourderie, pour une inconséquence... oh! maudite tête, je jure bien que dorénavant..........

SCENE IV.

COURTOIS, VICTOR, TOM.

TOM, *à la cantonnade.*

Oui, vous êtes un brutal, et mon maître ne laissera pas insulter ses gens.

VICTOR.

Qu'y a-t-il donc?

TOM.

Air : *Tout le long de la rivière.*

C'est un monsieur fort impoli,
Qui menant mal son till-bury,
Vient d'accrocher votre voiture:
J'dis gare; il m'répond une injure,
Puis veut fouetter votre cheval;
Mais par bonheur pour le pauvre animal,
C'est un maladroit qui frapp' votre monture
Tout le long, le long, le long de ma figure. (*bis.*)

Il l'a attrapé depuis là jusque-là.... Voyez comme il l'aurait abîmé.

COURTOIS, *passant au milieu et s'interposant.*

Un instant, un instant, Monsieur, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là?

VICTOR.

Que voulez-vous dire ?

COURTOIS.

Eh ! sans doute, on se fâche pour des riens... je me charge de terminer cela à l'amiable.

VICTOR, *vivement.*

Comment, est-ce que vous croyez que je suis insulté ?

COURTOIS, *d'un air de doute.*

Eh ! eh !

VICTOR, *s'échauffant.*

Vous avez beau le cacher... je vois que c'est votre opinion.

COURTOIS.

Hum !...

VICTOR, *s'échauffant toujours.*

Au fait, vous avez raison, injurier mes gens... oser les frapper, c'est s'attaquer à moi : et je le souffrirais ! non, morbleu !.. et nous allons voir.......

COURTOIS.

Mais un instant, jeune homme, un instant, que diable ! vous prenez feu...

VICTOR.

Oh ! non, Monsieur... c'est inutile, je n'entends pas raison sur cet article-là... on n'a qu'à laisser passer une offense comme celle-là, le dernier freluquet se croirait en droit....... Au fait ce coup de fouet, c'est moi qui l'ai reçu.

TOM.

Ça c'est ben sûr ... car moi je n'y suis pour rien.

VICTOR.

Dis-moi .... le reconnaîtrais-tu ?

TOM.

Parbleu ! ses traits sont gravés là .... il vient d'entrer aux Jeux Chevaleresques.

VICTOR.

Eh ! bien, dis-lui... (*Se fouillant.*) Non, j'ai là une carte ; tiens, donne-lui mon nom, et dis-lui que je l'attends ici même le plus tôt possible, et que je lui apprendrai à maltraiter mes gens.

TOM.

Oui, Monsieur, j'y vais. (*Apart.*) V'là un maître au moins....

VICTOR.

Ah ! mon Dieu, et à cinq heures ma cousine qui m'attend . . . . .

Écoute, sur-le-champ tu retourneras à Paris, à l'hôtel de mon oncle; tâche de parler à ma cousine, et dis-lui qu'une affaire indispensable m'empêche aujourd'hui de dîner avec elle; car j'allais oublier ce dîner-là ..

Air : *Vivent les Gascons.*

Dans ce lieu, moi je vais rester ;
Corbleu ! l'aventure est unique,
Le pauvre Tom, le maltraiter,
N'est-ce pas aussi m'insulter ?

TOM.

J'aim' les gens d'humeur pacifique;
Si c'maladroit, si ce brutal,
Frapp' toujours ainsi sur son ch'val,
J'plains joliment son domestique.

ENSEMBLE.

Dans ce lieu, etc.

SCÈNE V.

COURTOIS, VICTOR.

VICTOR, *avec une colère concentrée.*

Ah! ils s'entendent tous pour m'attaquer, m'insulter... morbleu ! je suis d'une humeur, et le Monsieur au tyll-bury s'en ressentira.

COURTOIS.

Comment, Monsieur! vous persistez dans votre dessein .... et vous croyez que je souffrirai.....

VICTOR.

Il le faudra bien.

COURTOIS.

Non, jeune homme! non !.... Il est de mon devoir et de mon état de m'y opposer.... risquer ainsi ses jours sans aucune précaution ; vous n'avez pas seulement de témoin.

VICTOR.

Il est vrai.... mais qu'importe.

COURTOIS.

Je vous en servirai plutôt.

VICTOR.

Monsieur !

COURTOIS.

Oh ! il faut que tout se passe dans les règles, et ce serait le premier duel.....

VICTOR.

Un duel.... dites vous? (*A part.*) Et l'autre, et la lettre de mon oncle...

Air : *Vaud. de Jadis et Aujourd'hui.*

Cette aventure me désole,
Moi qui de tout temps fus jaloux
D'être fidèle à ma parole,
Et surtout à mes rendez-vous.
Ah ! de ce jour je crains l'issue ;
De moi, grand Dieu ! que dira-t-on ?
Je vais, si le premier me tue,
Manquer de parole au second.

Et Adèle, et ma jolie cousine que va-t-elle penser ? (*A Courtois.*) Monsieur, vous m'avez l'air d'un galant homme, vous m'avez offert vos services : daignez m'en rendre un bien grand.

COURTOIS.

Mais je vous l'ai déjà dit, je me charge de votre affaire.

VICTOR.

Eh ! non, Monsieur, ce n'est pas cela : voyez-vous, la journée s'annonce mal.... je ne suis pas en veine aujourd'hui ; et l'on ne sait pas ce qui peut arriver... en cas d'accident oserais-je vous prier de remettre à son adresse la lettre que je vais écrire ?

COURTOIS.

Eh ! mon Dieu, Monsieur, avec plaisir... Adieu, mon jeune ami ; allez écrire votre lettre.

(*Victor entre dans l'auberge à gauche.*)

SCÈNE VI.

COURTOIS *seul.*

Est-il étonnant !... il croit que cela ira là.... on voit bien qu'il ne connaît pas mes talents conciliateurs... Bonne occasion que j'ai trouvée là.... ça m'a l'air d'un jeune homme comme il faut ; et il fera bien les choses.... Parbleu ! si j'ai de bons yeux, je crois que voilà notre adverse partie. Diable ! bonne tournure, tenue d'officier.

SCENE VII.

COURTOIS, St.-FIRMIN.

St.-FIRMIN.

C'est bien ici notre rendez-vous, et il me tarde de faire con-

naissance avec ce monsieur Victor, et de savoir s'il sera ce matin aussi impertinent qu'hier au soir... Empêcher les gens de chanter en plein air... par exemple !....

COURTOIS, *saluant.*

Monsieur, d'après le motif qui vous amène... et que j'ai pénétré, ma démarche ne doit point vous étonner.

ST.-FIRMIN.

Comment, Monsieur, vous sauriez..........

COURTOIS.

Oui, jeune homme... je sais tout... il n'y a ici que nous deux..... et nous pouvons parler à cœur ouvert... Que diable ! entre braves gens ... on peut s'entendre; voyons, n'y aurait-il pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

ST.-FIRMIN.

J'entends, Monsieur est le parent .... peut-être même le père...

COURTOIS.

Du tout.... je suis là-dedans tout-à-fait désintéressé... je suis pour vous autant que pour lui.... mais moi, qui ai connaissance de l'affaire, je ne dois pas souffrir que pour une bagatelle...

ST.-FIRMIN.

Une bagatelle!... savez-vous que j'ai été insulté....

COURTOIS.

Insulté!.. jusqu'à un certain point... car il me semble que c'est vous qui au contraire......

ST.-FIRMIN.

Du tout, Monsieur... c'est lui; je le soutiens...

COURTOIS.

Ah! c'est lui.... Eh ! bien d'accord, c'est pour cela même qu'il serait plus généreux à vous de faire les premiers pas.

ST.-FIRMIN.

Jamais !

COURTOIS.

Jamais... eh! bien soit... mais si chacun faisait la moitié du chemin.

ST.-FIRMIN.

Non....

COURTOIS.

Non... eh! bien, à la bonne heure; mais enfin s'il vous faisait faire des excuses.

St.-FIRMIN.

Des excuses !....

COURTOIS.

Oui, par son domestique.

St. FIRMIN.

Par son domestique.... et pourquoi pas lui-même?

COURTOIS.

Que diable aussi, il faut être raisonnable; il a peut-être eu tort de vous provoquer.... mais il ne peut pas vous demander pardon de ce que vous avez donné un coup de fouet à son jokey.

St.-FIRMIN.

Qu'est-ce que vous me parlez de coup de fouet... il n'y a pas un mot de tout cela; je passe hier soir dans une rue de Paris.... je venais de souper en ville; j'entends le son d'une harpe et l'on exécute d'une manière délicieuse une romauce dont je connais les paroles..... Ma foi, je ne résiste pas à la tentation de chanter avec accompagnement, j'entonne le premier couplet, lorsqu'un monsieur paraît à la fenêtre, m'ordonne de cesser... je chante plus fort... il m'insulte... je lui réponds.... rendez-vous pour aujourd'hui, et me voilà.....

COURTOIS.

Ah! ça, mais c'est une autre affaire.

St.-FIRMIN.

Eh! sans doute.

COURTOIS.

Ça n'empêche pas.... j'en suis toujours pour ce que j'ai dit.... n'y aurait-il pas moyen..... car enfin, en fait de musique, il ne s'agit que de s'entendre... moi, là-dedans, mon opinion n'est pas suspecte.... je n'ai jamais aimé la musique, et je ne sais pas une note; ainsi ce n'est que le desir de vous être utile.... et de servir la cause de l'humanité, dont je me déclare le champion.

St.-FIRMIN.

Parbleu! voilà un original.

COURTOIS.

Où est votre témoin?

ST.-FIRMIN.

J'ai fait prévenir un de mes amis.... qui sans doute n'était pas chez lui...... car je ne le vois pas ; mais ça m'est égal ; moi, je suis toujours sûr de mon coup.... ainsi........

COURTOIS.

Non pas, non pas, mon cher, cela ne peut pas se passer ainsi ; je ne suis pas homme à vous laisser dans l'embarras, et je vous offre mes services.

ST.-FIRMIN.

Je ne sais comment vous remercier... mais j'espère....

Air : *Vaud. de Comment faire.*

Nous aurons bientôt triomphé ;
Mais avant cette heureuse chance,
Entrons, nous pourrons au café
Faire plus ample connaissance.
Au billard peut-on vous mener ?

COURTOIS.

J'ai le jeu sûr... et la main prompte.

ST.-FIRMIN.

Le petit verre...

COURTOIS.

Avant dîner,
Allons, c'est toujours un à-compte.

ENSEMBLE.

Nous aurons bientôt triomphé, etc.

Il entre avec St.-Firmin dans l'auberge à droite, au même moment Ernest arrive par le fond.

SCENE VIII.

ST.-ERNEST, *tenant à la main une carte.*

Il faut convenir que l'aventure est impayable. (*Lisant.*) « *Victor de Serigny.* » Ce Monsieur m'envoie sa carte ; mais c'est très malhonnête ça ; en pareil cas on fait ses visites soi-même, et je me propose de lui donner une leçon de politesse.... Malgré ça (*s'avançant avec confidence*), il n'y a ici personne... je peux convenir

que j'ai tort, mais je n'ai pas pu m'empêcher de couper la figure à son domestique.... c'est une idée que j'ai eue.

COURTOIS, *paraissant au balcon extérieur et s'asseyant à une table ronde sur laquelle on met deux petits verres.*

(*Au garçon.*) Remplissez les deux... mon jeune ami est dans la salle du billard, où il s'est mis de la poule; mais c'est lui qui paie. (*Buvant.*) Pas mauvais.... j'ai choisi l'absinthe, parce que c'est digestif.... (*Apercevant Ernest.*) Serait-ce un troisième?

ERNEST, *regardant autour de lui.*

Je ne vois pas mon partner, et en conscience il devrait être ici pour me recevoir.... Moi, j'étais là aux Jeux Chevaleresques, avec deux femmes charmantes que je mène dîner à ma petite maison de l'allée des Veuves.

Air : *Vaud. de Partie carrée.*

Oui, j'en conviens, ce cartel téméraire
M'eût enchanté dans tout autre moment,
Car on m'oublie, et j'ai beau faire,
C'est tout au plus si l'on me croit vivant;
J'aime l'éclat, partout je fais des dettes,
Eh bien! l'on n'en est pas instruit;
Mais, parlez moi des affaires secrettes,
Au moins ça fait du bruit.

Mais encore faut-il qu'il y ait du monde; et personne ici... pas seulement de témoin....

COURTOIS, *qui a entendu les derniers mots, avale son deuxième verre et crie du haut du balcon:*

Voilà, voilà, Monsieur, je suis à vous; c'est qu'il y a une dispute à la poule; c'est l'affaire de deux minutes.

SCÈNE XI.

ERNEST, M. de VERMEUIL.

ERNEST.

Hein! qui est-ce qui a parlé?.. ma foi, je ne vois personne.... et c'est jouer de malheur.... à la Porte Maillot.

VERMEUIL, *sortant de l'auberge à droite, et parlant à son domestique.*

C'est bon.... le reste est pour le garçon; dis à ma nièce qu'elle m'attende un instant.

ERNEST, *le regardant.*

Un militaire décoré.... voilà l'homme qu'il me faut. (*A Vermeuil qu'il salue.*) Pardon, Monsieur, si je vous dérange de vos affaires pour vous présenter une pétition qui va peut-être vous paraître inconvenante.

VERMEUIL.

Comment donc, Monsieur, si je puis vous être utile......

ERNEST.

Oh! c'est un rien, une misère, une affaire d'honneur qui vient de m'arriver par occasion; j'ai besoin d'un second, je suis officier au surplus, pas en activité, il est vrai, mais j'ai des droits, et si Monsieur voulait me servir de témoin, à charge de revanche.

VERMEUIL, *à part et en colère.*

Morbleu! (*Haut.*) C'est à moi que vous vous adressez... Apprenez que je me croirais aussi coupable que vous, si j'assistais à un pareil combat.... oui, corbleu! si j'étais votre parent ou votre ami, vous ne vous battriez pas, ou ce serait avec moi; je n'aime pas les duels, moi, Monsieur.

ERNEST.

Parbleu! ni moi non plus, et en fait de duels.....

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Je ne veux que le strict nécessaire;
J'aime mieux consacrer mes instants
A réduire une beauté sévère.
Mais un fat m'insulte, et je l'attends;
Oui, souvent ces réduits solitaires
Ont pu me voir m'égarer un peu loin;
Mais c'était pour certaines affaires
Où l'on n'a pas besoin de témoin.

Cependant il est de ces invitations qu'on ne peut pas refuser.... un Monsieur fort aimable que je ne connais pas, et qui m'envoie son nom.

VERMEUIL.

Comment? qui vous envoie....

ERNEST.

Ah! mon Dieu, oui! tout se perfectionne; autrefois on faisait ses défis soi-même; à présent on envoie sa carte..... voyez plutôt. (*Lui donnant la carte.*) « *Victor de Serigny*... rue des Sts.-Pères. »

VERMEUIL.

Victor... c'est bien lui!... Voilà donc le cas qu'il fait de mes avis. (*A Ernest.*) Vous avez raison, Monsieur, c'est un jeune homme à qui il faut donner une leçon : vous dites que c'est ici le rendez-vous.

ERNEST.

Eh! mon Dieu, oui! d'ici à une demi-heure.

VERMEUIL, *à haute voix.*

Vous pouvez compter sur moi, Monsieur; je serai votre témoin.

SCENE X.

Les Précédents, COURTOIS, *qui a entendu les derniers mots.*

COURTOIS.

Son témoin.... là.... ce que c'est que d'arriver trop tard.... une affaire que l'on m'a soufflée...

VERMEUIL, *à Ernest.*

Mais encore.... comment cela est-il arrivé?

ERNEST.

Que sais-je, moi..... embarras de voitures... je suis extrêmement vif, mon cheval l'est aussi, et tout-à-l'heure, à la Porte Maillot, un cabriolet...

COURTOIS.

Eh! mon Dieu! c'est notre homme au till-bury. (*S'avançant et se mêlant de la conversation.*) Messieurs, je connais l'affaire.. j'y suis même pour quelque chose...

VERMEUIL, *le regardant attentivement.*

Que voulez-vous dire?

COURTOIS.

C'est moi qui suis le témoin du cabriolet..

VERMEUIL, *à part.*

Comment! c'est là un des camarades de mon neveu; il choisit drôlement ses seconds.

COURTOIS, *saluant M. Vermeuil.*

Je vois que Monsieur est celui du till-bury, et entre confrères...

ERNEST, *vivement.*

Je vais à deux pas.... ma petite maison de l'allée des Veuves, où je prendrai mes armes... je vous retrouverai ici....

COURTOIS.

C'est bon!... c'est bon!.. faites comme vous voudrez... vous pouvez être tranquille; Monsieur est votre témoin, je suis celui de l'adversaire, cela nous regarde maintenant; ce n'est plus votre affaire, c'est la nôtre.

ERNEST.

Oh! ne craignez rien pour moi... je suis sûr de mon coup.

Il sort.

SCENE XI.

COURTOIS, VERMEUIL.

COURTOIS.

Sûr de mon coup! c'est comme celui de tout-à-l'heure... c'est drôle... ils sont tous sûrs de leurs coups... tous!!! heureusement que nous sommes là, ce qui est encore plus sûr!!! (*A Vermeuil.*) Dites moi, maintenant que nous sommes seuls, n'y aurait-il pas moyen d'arranger.....

VERMEUIL.

Que voulez-vous dire?...

COURTOIS, *avec sentiment.*

Eh! sans doute: est-ce que vous auriez le cœur de laisser ces deux jeunes gens; songez donc à notre... à nos devoirs: enfin, je suis témoin; vous l'êtes aussi...

VERMEUIL.

Eh bien!

COURTOIS.

Eh bien, je vous déclare que nous sommes indignes d'en exercer les honorables fonctions, si, dans une demi-heure, nous n'avons pas forcé ces jeunes gens... à s'embrasser et... à déjeuner ensemble.

VERMEUIL.

Monsieur!

COURTOIS, *à part.*

Il y mord.

VERMEUIL, *à part.*

Je m'étais trompé, c'est un brave homme... (*Haut.*) Je m'associe à votre projet... pourvu toutefois que tout se passe dans les règles.

COURTOIS.

Parbleu! c'est bien mon intention: voyons un peu qu'est-ce que nous pourrions exiger d'eux.

VERMEUIL.

Mais.... qu'ils se conduisent en gens d'honneur.

COURTOIS.

Sans doute... qu'ils fassent bien les choses; dîner à dix francs par tête... le café... la liqueur.....

VERMEUIL.

Plaît-il! vous parlez....

COURTOIS.

Du dîner.... Il paraît que Monsieur ignore les usages... je vais vous dire comment cela se passe.

Air : *De la Galopade.*

Par état et par goût,
Je sais tout,
J'entends tout;
Sentinelle
Toujours fidèle,
Si je vois
Deux grivois
S'enfoncer dans le bois,
Je les suis soudain en tapinois.

Mais souvent par hasard,
J'arrive hélas! trop tard,
Et de loin je les voi
Aller dîner sans moi.

Chut! j'entends près de là :
Une, deux, ah! ah! ah!
J'y cours vite,
L'ame interdite;
Deux amants furieux
S'égorgent pour les yeux
D'une Agnès qui les trompe tous deux.

Souvent c'est un époux,
Qui, dans un rendez-vous,
A vu certain malheur
Obscurcir son honneur.
Allons, dis-je au mari,
Soyez donc plus poli,
Cette affaire
Est une misère;

Pour si peu
Prendre feu,
Et se mettre au cercueil ?
Ah! grands dieux que de femmes en deuil!

(MINEUR.)

Si l'un d'eux se mutine,
Je lui parle à l'instant
De sa sœur, sa cousine,
Sa mère, son enfant ;
Je l'attendris sur l'heure
Par mes talents heureux;
Car je pleure
Quand je veux.

Enfin,
Si le destin
Fait qu'il soit orphelin,
Et qu'il n'ait ni père
Ni mère,
A mes fiers combattants,
Par des signes frappants,
Je prouve qu'ils sont tous deux parents;
Avec un peu d'aplomb,
Je ferai le Lapon
Et le Chinois... cousins,
Même issus de germains:
Je tonne, je séduis,
J'entraîne, j'éblouis,
O puissance
De l'éloquence !
Un traiteur,
Par bonheur,
Est tout près,
Et la paix
Chez lui va se signer à leurs frais.

Garçon, cinq couverts....
Vous êtes tous les deux...
Des huîtres...
Des rivaux généreux...
Deux lapins...
Et ces exploits nouveaux...
Du Champagne...
Font de vous deux héros...
A la glace. Du rhum, du rhum pour le coup du milieu.

Tôt, tôt, tôt,
Servez chaud,
Tin, tin, tin,
Verre en main
Tout s'oublie,
Et se pacifie,

Par un poulet truffé,
L'accord est réchauffé,
Et l'on s'embrasse enfin au café.

VERMEUIL.

De sorte que vous n'avez pas d'autre état.

COURTOIS.

Non, Monsieur, je m'y suis voué tout entier, quels qu'en soient les inconvénients, les dangers.

VERMEUIL.

Ah! il y a des dangers?

COURTOIS.

Parbleu !.... et le chapitre des indigestions; aujourd'hui, par exemple... je m'y attends bien.

VERMEUIL.

Comment! ce n'est pas seulement avec Victor que vous êtes engagé?

COURTOIS.

Victor, dites-vous? je ne le connais pas.

VERMEUIL.

Comment! vous ne le connaissez pas? et c'est celui dont vous êtes le témoin; Victor de Serigny.

COURTOIS, *avec terreur.*

Victor de Serigny.... attendez donc.... Serigny, justement.... c'est l'homme de ma lettre-de-change. (*Vivement à Vermeuil.*) Un jeune homme.... un mineur, qui a des dettes, et un oncle estimable....

VERMEUIL.

Oui, des dettes; il fera bien de vivre pour les acquitter, car son oncle ne paiera jamais rien.

COURTOIS, *à part.*

Ah! mon Dieu! et mon placement. (*Haut.*) Monsieur, il ne faut pas que ce jeune homme là se batte, nous ne devons pas le souffrir, c'est servir la cause de l'humanité, c'est défendre les principes, c'est.... ah! mon Dieu! je l'entends..... Je vous en prie, aidez-moi à le persuader.... à le désarmer.... vous m'avez promis votre appui....

VERMEUIL, *froidement.*

Non, non, ce n'est pas dans ce moment qu'il faut qu'il me voye.... plus tard je serai à lui, et à vous, Monsieur.

Il salue, et rentre dans l'auberge.

SCENE XII.

COURTOIS, puis VICTOR.

COURTOIS.

Quel cœur sec et barbare, et qu'il était peu digne des fonctions honorables et conservatrices auxquelles il est appelé. O mon éloquence! ne m'abandonne pas, le voilà; heureusement il a déjà l'air plus calme.

VICTOR, *tranquillement.*

Je viens, Monsieur, vous rappeler votre promesse.

COURTOIS, *tremblant.*

Comment.... jeune homme, vous.... persistez toujours?....

VICTOR.

Oh! non, Monsieur, je viens de faire des réflexions bien salutaires... j'ai juré que ce serait aujourd'hui la dernière fois de ma vie que je me battrais, ainsi il faut en finir...

COURTOIS.

Et si cela finit mal pour nous, Monsieur? (*A part.*) S'il savait que son adversaire est sûr de son coup.

VICTOR.

Alors vous porterez cette lettre à ma cousine?

COURTOIS.

Ah! vous avez une cousine?

VICTOR.

Vous verrez comme elle est jolie.

COURTOIS.

Elle est jolie!.. et vous vous battez, jeune insensé!!!

VICTOR.

Vous lui remettrez cette lettre; vous lui direz que jusqu'au dernier soupir, Victor de Serigny....

COURTOIS.

C'est bien lui.... plus de doute, il y a identité!!! (*Le regardant douloureusement.*) Victor de Serigny...

VICTOR.

Eh! bien, oui!... qu'y a-t-il d'étonnant?

COURTOIS.

Ce qu'il y a d'étonnant! apprenez, Monsieur, que quand on s'appelle ainsi, on ne se bat pas......

VICTOR.

Comment ?

COURTOIS.

L'espoir sans doute d'une noble maison; songez donc à la douleur de vos amis.

VICTOR.

Ils se consoleront.

COURTOIS.

De votre famille!

VICTOR.

Que vous importe !

COURTOIS.

Et s'il faut encore des considérations plus majeures.... il est impossible que vous n'ayiez pas quelques créanciers, vous devez en avoir....

VICTOR, *avec dépit.*

Certainement j'en ai, et vous m'y faites penser; parbleu ! je serais enchanté de leur jouer ce tour-là.

COURTOIS, *à part.*

Déclarons-nous... peut-être que l'humanité, la sensibilité!....

VICTOR.

Je ne dois qu'à des juifs, des usuriers, des fripons... j'en voudrais voir un seul devant moi, pour me donner le plaisir de l'étrangler moi-même, avant de mourir.

COURTOIS, *à part.*

Dissimulons. (*Haut.*) Je vous demanderai seulement si vous..... si vous êtes aussi sûr de votre coup ?

VICTOR.

Moi, je suis la maladresse même, et je ne sais seulement pas quelles armes choisiront mes adversaires : celui d'hier au soir, je crois que c'est à l'épée... mais l'autre... j'ignore...

COURTOIS.

Celui d'hier soir... est-ce que vous en auriez deux par hasard ?

VICTOR.

Et voilà une heure que je vous le dis... un impertinent qui s'est avisé de chanter sous les fenêtres de ma cousine.

COURTOIS, *à part.*

Ah! mon Dieu! c'est mon homme aux petits verres, encore un qui est sûr de son coup. (*A Victor.*) C'est fait de nous, Monsieur, nous sommes morts.

VICTOR.

Comment, nous sommes morts ?.....

COURTOIS, *à part.*

Et moi qui suis aussi son témoin, je vous le demande, comment vais-je me tirer de là.......

SCÈNE XIII.

Les Précédents, TOM.

TOM, *arrivant tout essoufflé.*

Ah ! Monsieur, si je n'ai pas crevé un cheval, peu s'en faut... vingt-cinq minutes pour aller d'ici à l'hôtel et pour en revenir.

VICTOR.

Eh ! bien, as-tu vu ma cousine, lui as-tu parlé.... est-elle inquiète de mon absence... mais réponds donc... bourreau!!!

TOM, *soupirant.*

Votre cousine, Monsieur, armez-vous de courage !

VICTOR.

Comment ?

COURTOIS.

Encore un événement.

TOM.

Tout l'hôtel est sens dessus dessous ; on ne sait ce que Mademoiselle est devenue !!!

VICTOR, *troublé.*

Elle n'était pas chez mon oncle ?

TOM.

Non, Monsieur.... disparue depuis sept heures du matin, et il faut que ce soit quelque chose de bien terrible; car j'ai interrogé toute la maison, impossible d'en tirer un seul mot.

VICTOR.

Et la femme de chambre n'a pu t'instruire ?...

TOM.

Si fait, Monsieur.... des demi-môts.. Enfin....

VICTOR.

Enfin ?...

TOM.

Enfin, Monsieur, je croirais que Mademoiselle est enlevée.

VICTOR.

Enlevée!.... ma cousine!... et mon oncle?...

TOM.

Parti aussi depuis quelques heures, par l'avenue de Neuilly.

VICTOR.

Il sera à sa poursuite... Je le trouverai, je le tuerai........

COURTOIS.

Et qui?

VICTOR.

Le ravisseur, quel qu'il soit.....

COURTOIS.

Et de trois.... Ah! ça, tâchez donc de connaître une seule des personnes avec qui vous vous battez.....

VICTOR.

L'avenue de Neuilly!.. Eh! mais, c'est de ce côté. (*A Courtois.*) Et vous qui ne quittez pas cette place, vous n'avez rien vu?

COURTOIS.

(*A part.*) Ah! quelle idée! (*Haut.*) Si fait... pardonnez-moi.... je crois me rappeler... (*A part.*) Et nos deux adversaires qui vont arriver.... il n'y a que ce moyen.

VICTOR, *avec impatience.*

Et vous ne me le dites pas... mais parlez donc, je vous en conjure.

COURTOIS, *cherchant.*

Attendez... attendez.... que je me remette sur la voie... nous disons que c'est votre cousine, la nièce de Monsieur votre oncle, une jeune personne fort agréable...

VICTOR.

Charmante!

COURTOIS.

C'est cela... une mise élégante; elle avait l'air bien affligé.........

VICTOR.

Mais vous l'avez donc vue encore une fois?

COURTOIS.

Certainement, avec un jeune officier, dans une calèche. (*A part.*) Il n'y a que ce moyen là de le faire partir.

VICTOR.

Avec un officier! vite, Tom, à cheval.

TOM.

Voilà, Monsieur.

VICTOR, *agité.*

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Courons sur les pas du perfide
Qui veut détruire mon bonheur,
Bientôt, dans ma course rapide,
J'aurai puni le ravisseur. (*bis*)
Si je perds celle qui m'est chère,
Si mon espoir doit me tromper,
Je sais ce qu'il me reste à faire...

Portant la main sur les pistolets que Tom tient.

COURTOIS.

Allons, je ne puis l'échapper.

ENSEMBLE.

Courons / Courez } sur les pas du perfide, etc.

Il sort avec Tom.

SCENE XIV.

COURTOIS, *seul.*

Qu'est-ce qu'il dit donc? je sais ce qui me reste à faire... c'est qu'il en est capable. (*Il regarde du côté par où il est sorti.*) Ah! mon Dieu, il franchit les fossés; il va se casser le cou à présent : ce garçon-là me fait des révolutions, là... là... (*Revenant.*) Ah! que d'événements! moi, je desirais des affaires.... en voilà-t-il assez....... qui se compliquent, qui se croisent... Dans un autre moment j'y aurais vu une perspective superbe, des suites succulentes... mais dans l'agitation où je suis, je vous demande si ça peut me profiter... me voilà toujours maître du champ de bataille; mais s'il revient, ils renoûront l'affaire : s'il y avait moyen de l'arranger une bonne fois pour toutes...

SCENE XV.

COURTOIS, St.-FIRMIN, *d'un côté, son épée sous le bras;* ERNEST, *de l'autre côté, tenant aussi son épée.*

St.-FIRMIN.

Eh! bien, mon cher témoin, ce M. Victor se fait bien attendre. (*Apercevant Ernest.*) Eh! mais, c'est peut-être lui...

COURTOIS, *cherchant.*

C'est possible, attendez, je vais le savoir. (*Il s'approche d'Ernest qu'il salue.*)

ERNEST.

Ah! ça, mon cher, c'est une horreur, votre M. Victor se moque donc de moi.

COURTOIS, *bas.*

Monsieur, vous l'accusez à tort.....

ERNEST, *à lui-même, regardant St.-Firmin.*

Ah! c'est donc lui.

COURTOIS, *hésitant.*

Mais...

ST.-FIRMIN.

Eh! bien?

COURTOIS.

C'est lui. (*A part.*) Oh! ma lettre-de-change!

Ernest et St.-Firmin se saluent.

COURTOIS, *se plaçant entr'eux.*

A moi maintenant... Ah! ça, mes bons amis, nous voilà en présence, expliquons-nous : est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là?...

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est arranger......

ST.-FIRMIN, *tirant l'épée.*

Voilà, je pense, la meilleure manière...

COURTOIS, *à part.*

Ah! mon Dieu! quelles têtes. (*St. Firmin et Ernest s'approchent, Courtois se précipite entr'eux.*) Arrêtez, arrêtez... au nom de l'humanité, écoutez-moi.

(*Courtois les prend sous le bras avec vivacité, Victor paraît dans le fond, couvert de poussiere et suivi de Picard.*)

SCENE XVI.

Les Mêmes, VICTOR, PICARD.

VICTOR, *à Picard.*

Ma foi, mon cher Picard, je t'ai rencontré bien à propos... tu es sûr que ma cousine est là... conduis-moi vite....

ST. FIRMIN et ERNEST, *repoussant Courtois.*

Tous vos discours sont inutiles.

COURTOIS.

Mais, imprudents que vous êtes, vous n'avez seulement pas de second témoin.

VICTOR, *prêt à entrer dans l'auberge.*

Heim! que vois-je? deux jeunes gens l'épée à la main... et mon homme.... Ah! ça, il est donc fourré dans toutes les querelles. (*S'avançant.*) Pardon, Messieurs.

Picard entre dans l'auberge.

COURTOIS, *voyant Victor.*

Ouf!!! à l'autre maintenant.... c'est le Diable qui le ramène.

VICTOR, *à St.-Firmin et à Ernest.*

Il vous manque un témoin, Messieurs, et je n'ai jamais laissé deux braves dans l'embarras.

COURTOIS.

Ah! l'enragé!.. quand je sue sang et eau pour le tirer d'affaire.

ST.-FIRMIN, *à Victor.*

Mille grâces, Monsieur, mais je m'en rapporte à la bonne foi de M. Victor. (*Montrant Ernest.*)

ERNEST, *à St.-Firmin.*

M. Victor! mais c'est vous.

ST. FIRMIN.

Non, parbleu! c'est vous-même.

VICTOR.

Victor! un moment, Messieurs... c'est moi!..

ST. FIRMIN.

Vous?........

COURTOIS.

Aye.. aye... gare les explications.

VICTOR.

Qui donc a pu causer cette étrange méprise?

ST.-FIRMIM, *montrant Courtois.*

C'est Monsieur.

ERNEST.

C'est lui.

VICTOR, *furieux, à Courtois.*

Il m'en rendra raison.

TOUS TROIS.

En garde, (*bis.*)
Craignez notre juste courroux,
En garde, (*bis.*)
Défendez-vous.

COURTOIS.

Qui moi, me battre, je n'ai garde;
Pour qu'avec vous je me hasarde,
Il me faut un témoin aussi.

A part.

Et je suis bien loin, Dieu merci!
De m'en servir ici.

TOUS TROIS.

En garde, etc.

Les trois épées sont dirigées contre Courtois, qui se retire très effrayé.

COURTOIS, *troublé.*

Messieurs, n'y aurait-il pas moyen d'arranger.......

SCENE DERNIÈRE.

Les Mêmes, VERMEUIL, ADÈLE, PICARD.

VERMEUIL *paraît au bruit que fait Courtois; il donne la main à Adèle; ils s'arrêtent en voyant Victor qui ne les aperçoit pas.*

VICTOR.

Non, non. (*Laissant tomber son épée.*) Ciel! mon Oncle!

St.-FIRMIN.

Mon ancien Général!

VERMEUIL.

Fort bien, Monsieur, trois duels à-la-fois.

ADÈLE.

Ah! Victor... est-ce là ce que vous m'aviez promis.

VICTOR.

Et ma cousine aussi.... je suis perdu!

COURTOIS.

C'est mon bon ange qui les envoie.

VICTOR, *embarrassé.*

Mon cher Oncle... je vous jure que c'est bien malgré moi.... une fatalité!!!

ERNEST, *à Vermeuil.*

J'ignorais, Monsieur, que vous fussiez l'oncle..... je n'aurais pas pris la liberté de m'adresser à vous pour me servir de second.

VERMEUIL.

Pourquoi donc, Monsieur, je vous en servirai.

ERNEST.

Contre votre neveu?

VERMEUIL

Sans doute. (*A St.-Firmin.*) Et à St.-Firmin aussi.

ST.-FIRMIN.

Mon Général...

VICTOR.

Que veut-il dire?

ADÈLE.

Eh! bien, mon oncle, qui s'en mêle aussi!

COURTOIS, *à part.*

C'est un gâte-métier que cet homme-là.....

VERMEUIL.

Seulement, Messieurs, je me flatte que mon expérience et mon grade me mériteront assez votre confiance, pour que vous me laissiez maître du lieu et du choix des armes.

St.-Firmin et Ernest s'inclinent.

VICTOR.

Mon Oncle!.......

VERMEUIL

Oh! ne craignez rien... je ne vous empêcherai pas de vous battre... au contraire....

ADÈLE.

Ah! mon Dieu!

VERMEUIL.

La campagne va s'ouvrir; dans quinze jours nous partons pour l'armée. (*A St.-Firmin et à Ernest.*) Messieurs.... vous serez tous trois à côté de moi, et nous verrons celui qui se montrera le mieux; depuis vingt ans, voilà comme je termine mes affaires d'honneur.

ST.-FIRMIN ET ERNEST, *vivement.*

Général, nous acceptons.

ADÈLE.

Ah! je respire.

COURTOIS.

Et moi je suis sauvé... (*A part.*) parce qu'avec de tels senti-

ments et un tel oncle... il est impossible que ma lettre-de-change.... Je la présenterai demain.

VERMEUIL.

Pour toi, Victor....

Air : *A soixante ans.*

Pour mériter de nouveau mon estime,
Pour obtenir ce cœur qui m'est promis,
Dans un combat plus légitime
Va vers ton prince et ton pays.
De tes torts envers la Patrie
Ton bras peut t'absoudre aujourd'hui,
Oui, ta valeur peut t'absoudre aujourd'hui;
Et s'il est vrai que le feu purifie,
Ah! c'est surtout le feu de l'ennemi.

TOUS.

Oui, s'il est vrai que le feu, etc.

COURTOIS, *à Vermeuil.*

Ah! ça, permettez.... vous nous enlevez ces jeunes gens.... vous allez faire la guerre; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là?

VERMEUIL.

Avec l'ennemi, non, Monsieur!!!.... ce sont les seules que nous n'arrangeons jamais?

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Le sort nous / vous réconcilie,
Ne songeons plus en ce jour
Qu'à partager notre / votre vie
Entre la gloire et l'amour.

COURTOIS, *au Public.*

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Par les traits lancés du parterre,
Quelques auteurs, à mort furent blessés;

Ils ont payé tous les frais de la guerre,
Dieu fasse paix aux pauvres trépassés!
Mais aujourd'hui plus de lutte ennemie,
Si quelque bruit... (*S'avançant.*) Voilà, voilà.

Parlant au Parterre.

Voyons... Messieurs... un moment.

Naurions-nous pas un moyen, je vous prie,
D'arranger cette affaire là ?

CHOEUR.

Le sort nous réconcilie, etc.

FIN.

LA
JEUNE TANTE,

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE;

Paroles de M. MÉLESVILLE,

Musique de M. Frédéric KREUBÉ, Chef d'orchestre du théâtre royal de l'Opéra-Comique, et violon de la Chapelle de Sa Majesté.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 18 octobre 1820.

Prix : 1 fr. 25 cent.

À PARIS,

Chez HUBERT, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, côté du jardin, N°. 222.

DE L'IMPRIMERIE D'Anthe. BOUCHER,
successeur de L.-G. Michaud,
rue des Bons-Enfants, N°. 34.

M. DCCC. XX.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DORVAL.	M. *Vizentini.*
CÉCILE, sa fille, veuve de M. St.-Clair.	Mme. *Lemonnier.*
ARMAND.	M. *Paul.*
JUSTINE, suivante de Cécile.	Mme. *Boulanger.*
DUBOIS. valet d'Armand.	M. *Batiste.*

La Scène se passe au château de Dorval.

LA

JEUNE TANTE.

Le Théâtre représente un salon; sur la droite, une croisée qui donne sur l'avenue du château; au fond, le jardin. Portes de côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE.

Quel train, bon Dieu! nous réveiller avant midi!... si cela continue, on ne pourra plus vivre dans ce maudit château!... Le bon M. Dorval n'a que la chasse en tête; ses chevaux, ses chiens, occupent tous ses instants, et parce qu'il en perd le sommeil, il faut que toute la maison se passe de dormir... Quelle existence! auprès de celle que ma maîtresse et moi nous menions à Paris!...

ARIETTE.

Vantera
Qui voudra
De ce champêtre asile
L'aspect doux et tranquille!
Au calme heureux des champs
Je préfère la ville
Et ses plaisirs bruyants.

Dans cette vaste solitude,
Dont rien ne trouble le repos,
On peut sur le bord des ruisseaux
Jouir du murmure des eaux,
Et du ramage des oiseaux,
Ou se livrer aux charmes de l'étude...
Bâiller sur un roman,
Rêver le sentiment...
J'ai peu de goût pour cette étude,
Aussi ....

Vantera
Qui voudra, etc.

Si des danses du village
Je veux jouir un instant,
Une musique sauvage,
Un violon discordant
Me déchirent le tympan!
J'essaye une contredanse:
Un cavalier maladroit
Me fait manquer la cadence
En me serrant trop le doigt...
Enfin si dans la prairie,
Des timides pastoureaux
Je veux, par coquetterie,
Provoquer les doux propos:
Hélas! de leur ignorance,
Au fond du cœur je rougis,
Car ces amoureux transis
Sont des héros de constance!...

Ah! vantera
Qui voudra, etc.

SCENE II.

JUSTINE, DORVAL, *il est en habit de chasse, veste galonnée, chapeau gris, guêtres, etc.*

DORVAL, *entrant.*

Jacques, mes fusils, ma gibecière... Morbleu!... l'heure du rendez-vous est déjà passée!

JUSTINE.

Soyez tranquille, Monsieur, est-ce qu'on peut commencer sans vous?

DORVAL.

Ah! c'est toi, Justine!... que fait ma fille?

JUSTINE.

Je crois qu'elle vient de se réveiller.

DORVAL.

Comment diable! déjà?

JUSTINE.

Que voulez-vous, Monsieur, les apprêts de son nouveau mariage, l'arrivée du futur qu'elle ne connaît pas et que vous attendez dans deux jours, le souvenir du défunt, tout cela fait réfléchir une jeune femme.

DORVAL.

Ma fille, réfléchir!... allons, elle perd la tête!

JUSTINE.

Mais, Monsieur (pardonnez-moi ce doute), êtes-vous bien certain que votre pupile, ce jeune Armand dont vous nous vantez si fort les agréments, puisse convenir à Madame St.-Clair?

DORVAL.

S'il lui conviendra?... lorsque c'est moi qui l'ai choisi!

JUSTINE.

A la bonne heure!... mais j'ai entendu dire qu'il était d'un caractère....

DORVAL.

D'un caractère charmant!... à douze ans il avait déjà une passion décidée pour la chasse... il était d'une adresse!.. il m'étonnait, moi; d'honneur, il m'étonnait!

JUSTINE.

Son esprit...

DORVAL.

Des plus cultivés!.. le meilleur écuyer de France, et, avec cela, un fond de philosophie!...

JUSTINE.

Ainsi, Monsieur, vous êtes persuadé que ce mariage doit être avantageux pour ma maîtresse?

DORVAL.

Très avantageux!... très avantageux!... D'abord Armand logera chez moi; j'ai besoin de quelqu'un dans mes courses, il deviendra mon compagnon; mes fermiers me trompent, il sera mon intendant; il achètera mes chevaux, il organisera mon écurie, ma faisanderie, surveillera mes piqueurs, et me délivrera ainsi de mille petits détails qui me fatiguent... Tu vois bien...

JUSTINE, *riant.*

Que ce mariage sera extrêmement avantageux pour votre fille... Je sens cela.... Mais je doute pourtant qu'un homme aussi aimable la rende fort heureuse.

DORVAL.

Qu'est-ce à dire? N'est-ce pas moi qui l'ai formé! (*La lutinant.*) Des principes excellents!... et des mœurs!... Oh! là-dessus moi je ne badine pas... (*Il lui caresse le bras.*) Le joli petit bras!... Parce que, vois-tu, je tiens infiniment aux mœurs; il n'y a que cela...

Il veut l'embrasser furtivement.

JUSTINE.

Eh! bien, eh! bien.

DORVAL, *se remettant.*

Hum!... (*On entend le cor de chasse.*) Ah ! mon Dieu, je m'oublie ; mes chevaux écument, mes chiens trépignent... Friponne, si je n'étais pas obligé de partir.... mais je reviendrai... Justine, je te recommande de disposer ma fille en faveur d'Armand ; tu n'as qu'à lui rapporter mot à mot notre conversation, et elle sera persuadée que mon choix....

JUSTINE, *riant.*

Soyez tranquille, Monsieur, je n'oublierai aucune des bonnes raisons que vous m'avez données !

DORVAL.

Adieu, espiègle !... je me sauve.

Il sort.

SCENE III.

JUSTINE, *se rajustant.*

Eh ! mais, voyez donc un peu ce petit séducteur ! avec ses mœurs.... je crains bien que ma maîtresse ne partage pas son admiration pour les heureuses qualités d'Armand ! M. Dorval s'emportera, criera, c'est un malheur ; nous ne nous remarierons certainement pas pour avoir un chasseur de plus dans la maison.

SCENE IV.

JUSTINE, CÉCILE, *en robe du matin.*

CÉCILE.

Eh ! bien, Justine, mon père est-il parti ?

JUSTINE.

Oui, Madame, nous voilà seules pour deux grands jours au moins.

CÉCILE.

Il revient le quinze, et son cher pupile arrive ce jour-là : je voudrais déjà le voir, ce charmant prétendu ; j'ai besoin de rire à ses dépens.

JUSTINE.

Quoi, Madame, vous le détestez sans l'avoir vu !

CÉCILE.

Ai-je besoin de le voir? ne sais-je pas que c'est un original?... un homme à systèmes, un homme ridicule?... et puis mon père veut ce mariage, il le veut absolument; tiens, Justine, voilà un tort dont Armand ne se lavera jamais.

JUSTINE.

Vous êtes forte loin de M. votre père, mais devant lui je ne vous vois jamais prendre un ton aussi décidé.

CÉCILE.

J'en conviens, cette soumission est une vieille habitude de l'enfance, mais je m'en déferai, et surtout dans cette occasion. Armand ne me convient pas du tout.

JUSTINE.

Bon, Madame, un mari convient toujours.

CÉCILE.

Ah! ne m'en parle donc point; je n'ai été mariée qu'un an, et c'est déjà beaucoup trop. Emmenée à la campagne en tête-à-tête... (*Elle soupire.*) Il me semble encore y être... et puis point de spectacles, de sociétés, de bals; point de modes nouvelles, enfin rien, absolument rien; on manquait des choses les plus nécessaires à la vie!

JUSTINE.

Ah! Madame, quel tableau! votre époux était donc un tyran?

CÉCILE.

Non... j'aurais même voulu lui trouver des torts.... c'' m'aurait un peu consolée.... mais impossible.....

ROMANCE.

Ah! quelle triste destinée!
Le croirais-tu, ma chère enfant,
Mon époux, pendant une année,
Ne gronda pas un seul instant?
Soumis, jamais d'humeur fâcheuse,
Il n'était bien qu'auprès de moi,
Mes volontés formaient sa loi...
Ah! comme j'étais malheureuse!

De cette existence cruelle
Rien ne pouvait troubler le cours;
Entre nous jamais de querelle,
Car il se donnait tort toujours.
Son ame douce et généreuse,

Devinait mes moindres desirs,
Il ne songeait qu'à mes plaisirs...

JUSTINE, *riant.*

Ah ! que vous étiez malheureuse !...

CÉCILE.

Oh ! décidément je ne céderai point, et je veux trouver un moyen de désoler le protégé de mon père; si ma tante était ici, elle nous seconderait! malgré son petit air pincé, elle ne vaut guère mieux que nous !....

JUSTINE.

Mademoiselle Dorval! une prude de trente-six ans! Peste ! je crois bien ; ces filles-là ne sont bonnes que pour médire du prochain et brouiller les cartes. (*Elle regarde à la fenêtre.*) Eh ! mais, que vois-je? un courrier qui entre dans l'avenue!

CÉCILE.

Qui peut venir si matin?

JUSTINE.

On prend soin d'animer notre solitude. (*Elle regarde toujours.*) C'est un jeune homme: si c'était le valet de votre prétendu ?

CÉCILE.

Ah! mon Dieu, je le parierais! quand mon père a une partie de chasse en tête, il ne lit jamais ses lettres qu'à moitié; il se sera trompé sur le jour.

JUSTINE, *écoutant à la fenêtre.*

Précisément... il demande M. Dorval; il s'étonne qu'il ne soit pas au logis.... il annonce l'arrivée de M. Armand!...

CÉCILE.

Qu'il est aimable d'arriver pour nous désennuyer ! le verrai-je?

JUSTINE.

Pourquoi non? la vue n'engage à rien !

CÉCILE, *rêve.*

Si je pouvais me trouver avec lui sans qu'il me connût!..... je vais lui faire dire.....

JUSTINE.

Allons, Madame, voici le moment du génie! Eh bien?

CÉCILE.

Excellente idée! écoute, Armand ne connait pas notre famille.

JUSTINE.

Non, sans doute; il a été élevé en province!

CÉCILE.

Si je me faisais passer pour ma tante?

JUSTINE.

Comment ! mademoiselle Dorval ?

CÉCILE.

Sans doute ! en prenant des habits convenables, et surtout le ton mystique et précieux qui me déguisera parfaitement......

JUSTINE.

Mais à quoi cela vous mènera-t-il ?

CÉCILE.

D'abord, à m'amuser aux dépens de notre amoureux, ensuite à rompre le sot mariage que mon père s'est mis en tête..... oui.. oui... c'est cela ! Justine, je vais rêver à notre projet..... toi, reçois ce courrier... tâche de le faire jaser sur son maître... tu m'entends ; tu viendras ensuite m'aider à prendre mon nouveau costume.

Elle sort.

SCÈNE V.

JUSTINE, *seule et riant.*

Allons, j'emploierai tout mon talent à vous rendre vieille et laide, si la chose est possible : voici le valet d'Armand... il ne sera pas difficile, je crois, de le faire parler ! En vérité, le coquin n'est pas mal !...

SCÈNE VI.

JUSTINE, DUBOIS, *en courrier.*

DUBOIS, *dans la coulisse.*

Holà ! hé ! quelqu'un !... c'est un désert que ce château..... (*Il aperçoit Justine.*) Ah ! pardon, mademoiselle !...

DUO.

DUBOIS.

Salut à l'aimable Soubrette,
Au fin sourire, aux charmes séduisants !

JUSTINE, *de même.*

Salut au galant interprète
Du plus empressé des amants!

DUBOIS, *à part.*

D'honneur, la friponne est jolie,
Et si mon maître, dans ces lieux,
Voulait enfin fixer sa vie,
Je pourrais faire la folie
De l'adorer... un jour ou deux!

JUSTINE, *à part.*

Bon, je devine dans ses yeux
Que l'amour se glisse en son ame,
Et grâce à sa naissante flamme,
Je saurai tout ce que je veux!...

DUBOIS, *avec passion et comiquement.*

Dis-moi, charmante amie,
Maîtresse de ma vie,
Combleras-tu mes vœux?

JUSTINE.

Vraiment, je ne vais pas si vite,
Il faut se connaître un peu mieux.

DUBOIS.

De ma flamme subite
N'accuse que tes yeux!
Ah! prends pitié de mon martyre,
Vois mon ardeur, vois mon délire!
Hélas! je n'aurai qu'un seul jour
Pour filer le parfait amour!

JUSTINE.

Je ne puis m'empêcher de rire
De ses soupirs, de son amour!

DUBOIS, *voulant lui prendre la main.*

De cette main que je presse la tienne!

JUSTINE, *jouant l'embarras.*

Non pas... non pas.. cela ne se fait pas.

DUBOIS.

Ne sois point inhumaine,
Quand on a tant d'appas

Craint-on de faire des ingrats?
Cette main ?

JUSTINE, *la laissant prendre.*

Non pas !

ENSEMBLE.

JUSTINE, *à part.*

Son cœur palpite de plaisir,
Ah ! de tendresse il va mourir,
En vain il voudrait s'en défendre,
Un regard bien doux, un soupir,
Et le séducteur va se rendre.

DUBOIS, *à part.*

Son cœur palpite de plaisir,
Son trouble encor vient l'embellir,
En vain on voudrait s'en défendre,
Un regard vainqueur, un soupir,
Et la pauvrette va se rendre.

(*Agitato.*)

DUBOIS.

Je n'y résiste plus,
Et de mes sens émus
L'amour s'est rendu maître !...

JUSTINE.

Quel transport !

DUBOIS.

Un baiser !

JUSTINE.

Non pas... non pas...

DUBOIS.

Peux-tu le refuser ?

JUSTINE.

Non... mais il faut mieux nous connaître.
Dis-moi d'abord bien franchement
Tout ce que tu sais de ton maître :
Est-il discret, est-il aimant,
Est-il léger, est-il constant ?

DUBOIS.

Doucement, doucement,
Je ne parle pas de mon maître.

JUSTINE.

Ce baiser ne te séduit pas?

DUBOIS.

Si fait, vraiment...

JUSTINE.

Tu l'obtiendras...

Il l'embrasse.

Eh bien! tu dis donc que ton maître...

DUBOIS, *l'imitant.*

Non pas, non pas, cela ne se fait pas!
Je n'ai jamais trahi mon maître,
Pour m'engager dans ce faux pas,
Un seul baiser ne suffit pas.

JUSTINE.

Oh! le traître!

DUBOIS, *riant.*

Ne pleure pas!

JUSTINE.

J'ai du malheur... hélas! hélas!
Moi j'ai toujours fait des ingrats.

ENSEMBLE.

Son cœur palpite de plaisir, etc.

JUSTINE.

C'est affreux, Monsieur, surprendre ma bonne foi!

DUBOIS.

Allons, ne te fâche pas, ma chère enfant, je vais satisfaire ta curiosité..... je vois que ta maîtresse brûle de connaître son prétendu.... c'est trop juste.... mais au moins que mon maître ne se doute pas.....

JUSTINE.

Comment!... il y a donc des choses....

DUBOIS.

Ah! des choses auxquelles vous ne vous attendez pas, j'en suis sûr!

JUSTINE, *avec empressement.*

Voyons, voyons vite.

DUBOIS.

Figure-toi d'abord que c'est un fort aimable cavalier, brave,

spirituel, généreux... mais il a de si singulières idées qu'il ne vient ici que pour... ah ! mon Dieu, je l'entends ; silence !

JUSTINE.

Que c'est désagréable ! j'allais tout savoir !

SCENE VII.

Les Mêmes, ARMAND.

ARMAND.

Dubois !... Dubois !... où diable le coquin s'est-il donc fourré?

DUBOIS.

Je vous attendais, Monsieur !

ARMAND, *voyant Justine.*

Ah ! fort bien, je ne m'étonne plus que tu ne sois pas déjà installé à l'office ! (*A Justine.*) On vient de me dire que Dorval n'était point au château ?

JUSTINE.

Il est à la chasse pour deux jours.

ARMAND.

C'est incroyable ! il n'a donc pas reçu ma lettre ?

JUSTINE.

Si fait, Monsieur, mais il est si distrait..... il ne vous attend qu'après-demain.

ARMAND.

Il mériterait bien, pour le punir de son étourderie, que je repartisse sur-le-champ ! mais non, puisque j'y suis.... demandons à voir madame de St.-Clair... cette chère prétendue ! je ne puis trop m'en dispenser.

JUSTINE, *à part.*

Oh ! mon Dieu, quel ton glace !

DUBOIS.

Vous l'entendez, mon enfant, voulez-vous annoncer mon maître ?

JUSTINE.

Ah ! il sera impossible à Madame de vous recevoir.

ARMAND.

Pourquoi donc ?

JUSTINE.

Elle est malade à mourir... une migraine affreuse ; elle ne v personne.

DUBOIS, *bas à son maître.*

Dites donc, Monsieur, il paraît qu'il y a autant d'empressement d'un côté que de l'autre.

ARMAND, *avec joie.*

Elle ne reçoit personne... c'est délicieux....

JUSTINE.

Mais je vais avertir Mlle. Dorval, sa tante, la sœur de mon maître.

ARMAND.

Sa tante !... je la verrai avec plaisir.

DUBOIS.

Une tante ! certainement... c'est une personne à ménager, si elle est vieille et riche.

JUSTINE, *à part.*

Je n'en reviens pas !... quelle froideur !... serait-ce déjà l'avant-goût du mariage qui..... (*Haut.*) Monsieur, je cours prévenir Mlle. Dorval de votre visite; j'aurai soin, en même temps, de faire part à ma maîtresse de votre empressement et de vos tendres inquiétudes sur sa santé....

Elle sort.

SCENE VIII.

ARMAND, DUBOIS.

DUBOIS.

A ce ton, moitié plaisant, je vois qu'on a déjà pénétré vos sentiments : les femmes ont un tact !

ARMAND.

Parbleu ! je suis ravi du hasard qui me prive de la vue de ma future.

DUBOIS.

Réjouissez-vous, Monsieur, vous allez voir à sa place une douairière du dernier siècle.... C'est fort intéressant !..

ARMAND.

Que m'importe, pourvu qu'elle serve mes intérêts ! Je comptais parler à Dorval de mon éloignement pour le mariage; le cher homme se serait peut-être fâché, tandis que sa sœur....

DUBOIS.

Mais, Monsieur, réfléchissez encore ! refuser une fille unique dont le père a soixante mille livres de rente ! c'est un trésor qui vous tombe du ciel !

ARMAND.

Je méprise la fortune!

DUBOIS.

Ah ! Monsieur, prenez garde qu'elle ne vous le rende !

ARMAND.

D'ailleurs tu connais mes principes sur le mariage.

DUBOIS.

Oui, je sais que vous déclamez sans cesse contre les femmes, et que vous vous enflammez en un quart d'heure pour le premier minois qui se présente.

ARMAND.

J'ai résolu de n'épouser jamais une femme trop jeune. Les jeunes femmes sont toutes coquettes.

DUBOIS.

Et les vieilles.... sont... sont vieilles... Quoi ! mon cher maître, parce que vous avez été dupe d'une coquette de vingt ans !...

ARMAND.

Comme elle m'a rendu malheureux ! Tiens, Dubois, ne me parle jamais de cette femme ; je ne voudrais plus en regarder aucune ; je suis tenté de croire que tout son sexe lui ressemble, et je redouterais plus une femme jeune et jolie, qu'un escadron d'ennemis.

DUBOIS.

Que vous êtes poltron ! Moi, Monsieur, je craindrais beaucoup moins une armée de jolies femmes, qu'un seul ennemi : oh ! j'ai du cœur !

ARMAND.

Je sais que Madame St.-Clair, la fille de mon tuteur, est coquette, légère... Oh ! j'ai pris des informations sur son caractère!

DUBOIS.

Oui-dà !

ARMAND.

C'est une petite folle dont l'esprit est rempli de malice... et bien certainement je n'irai pas m'exposer....

DUBOIS.

Ah ! Monsieur, avec vos beaux systèmes, je vous prédis que vous resterez garçon.

ARMAND.

Eh ! bien, la philosophie me consolera.

DUBOIS.

Oui.... la philosophie me paiera-t-elle mes gages?

ARMAND

Tes gages.... si tu savais comme moi te contenter de peu !

DUBOIS.

Ma foi, Monsieur, quand le maître se contente de peu, il faut donc que le valet se contente de rien.

ARMAND.

Chut.... on vient.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CÉCILE, JUSTINE.

Cécile doit changer de costume et en prendre un de femme de trente-six à quarante ans. Il faut que, sans caricature, il soit tellement opposé à celui qu'elle a eu au commencement, que l'illusion paraisse vraisemblable.

ARMAND, *allant au-devant de Cécile.*

Ah! Mademoiselle, mille pardons!

CÉCILE.

Je me félicite, Monsieur, de me trouver chez mon frère en ce moment, et de pouvoir l'excuser auprès de vous.

ARMAND, *étonné.*

Quoi! serait-ce là Mademoiselle Dorval!

DUBOIS, *à part.*

Eh! voilà une tante qui est encore fort présentable!

JUSTINE, *bas à Cécile.*

Courage!

CÉCILE.

Vous paraissez étonné! oserai-je vous en demander le sujet?

ARMAND.

Pardonnez, Mademoiselle, je savais bien que la sœur de M. Dorval était jeune encore.....

CÉCILE.

En effet, je suis beaucoup plus jeune que mon frère.

ARMAND.

Je suis surpris de trouver en vous une personne d'une tournure aussi élégante; d'honneur, vous ne paraissez pas plus de vingt-cinq ans.

JUSTINE, *bas à Cécile.*

Prendrez-vous cela pour un compliment?

CÉCILE.

Vous me flattez, Monsieur, mais je sais qu'une femme raisonnable doit attacher peu de prix à ces frivoles avantages.... Il est vrai que l'air de la campagne me fait beaucoup de bien.

ARMAND, *à Dubois.*

C'est incroyable comme elle est conservée!

DUBOIS, *à Armand.*

Laissez donc, je voudrais la voir avant sa toilette; je parierais qu'elle a vingt ans de plus.

CÉCILE.

Ma nièce ne peut recevoir votre visite, Monsieur; elle m'a chargée de vous en témoigner son regret.

ARMAND.

Que dites-vous? Mademoiselle! je suis bien dédommagé, et puisque vous me permettez de passer quelques instants près de vous.....

CÉCILE.

Nous sommes à la campagne.... je crois que, sans me compromettre, je puis vous tenir compagnie...... vous dînerez avec moi?

ARMAND, *avec empressement.*

Très volontiers; mais je suis en habit de voyage, permettez-moi d'en aller prendre un plus décent.

CÉCILE *à Justine.*

Justine, montrez à Monsieur son appartement.

ARMAND.

Je reviens à l'instant! (*A Dubois.*) Mais dis donc, Dubois, cette femme est charmante; quel ton! quelle modestie! elle n'est ni coquette, ni rusée, celle-là!

DUBOIS.

Ah! Monsieur, elle est prude, et c'est encore pis.

Ils entrent dans l'appartement opposé à celui de Cécile.

SCENE X.

CÉCILE, JUSTINE.

Elles rient en prenant garde d'être entendues.

CÉCILE.

A merveille! il ne se doute pas de la ruse!

JUSTINE, *avec ironie.*

Ce pauvre jeune homme! quel coup-d'œil exercé!

CÉCILE.

Chut!

JUSTINE.

Il ne peut nous entendre: mais n'êtes-vous pas piquée, Madame, de la froideur qu'il témoigne pour vous? ne pas demander seulement une pauvre petite fois si votre maladie est grave! s'il pourra vous voir! c'est affreux!

CÉCILE.

J'en conviens; mais il paraît aimable!

JUSTINE, *l'imitant.*

Il paraît aimable!... oh! que les femmes sont faibles! si vous m'en croyez, vous vous vengerez en le rendant amoureux, sous la figure d'une tante: ce serait là le coup de maître!

CÉCILE.

Tu appelles cela une vengeance! j'en pourrais être dupe!..... va toujours donner des ordres pour le dîner, et laisse-moi songer ce que je dois faire.

Justine sort.

CÉCILE, *seule.*

Mon père pourrait bien avoir raison à travers sa bizarrerie, Armand montre de la grâce.... et peut-être qu'un second hymen!... plus heureux que le premier.... (*souriant*) il serait plaisant, en effet, sous cette apparence respectable, de faire sa conquête... cette folie me servirait d'ailleurs pour étudier son caractère.... (*Gaîment.*) Allons, c'est décidé, je l'enlève à ma nièce; je le séduis.

RONDEAU.

Adroite pruderie,
Douce coquetterie,
Venez à mon secours;
Sachons avec adresse,
Aux traits de la sagesse
Unir ceux des amours.

Pour moi quelle gloire immortelle!
Si j'allais le rendre infidèle!...
Sous ce bizarre accoutrement
Inspirer un doux sentiment,
Et l'emporter sur une nièce,
Malgré sa grâce et sa jeunesse,
Oh! ce serait charmant!

Adroite pruderie, etc.

Oui, mais si trompant mon attente,
Mon cher futur à mon aspect,
Saisi de crainte et de respect,
Allait m'aimer... comme une tante!
Me prendre pour sa confidente!
Le bel emploi vraiment!
A vingt ans confidente!
Le trait serait piquant!
Bannissons toute crainte,
J'aurai sur lui plus de pouvoir,
Car malgré cette feinte,
Si j'en crois mon miroir,
Je suis encor fort bonne à voir.

Adroite pruderie, etc.

Le voici, reprenons vite mon rôle!

SCENE XI.

CÉCILE, ARMAND.

Ils se saluent. Armand la regarde avec beaucoup d'attention.

CÉCILE.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, notre situation assez singulière! nous ne nous sommes jamais vus, et nous voici.... (*avec embarras*) en tête-à-tête?

ARMAND.

C'est le meilleur moyen de faire une prompte connaissance; et, pour ma part, je vous assure, Mademoiselle, que je suis disposé à autant de confiance que si je vous connaissais déjà depuis dix ans.

CÉCILE.

Je serai bientôt votre tante, et ce titre permet....

ARMAND, *légèrement.*

Non, non, ce n'est point à ce titre.

CÉCILE.

C'est bien dommage que Cécile ne soit pas avec nous; convenez que vous la regrettez?

ARMAND, *tendrement.*

Moi, pas du tout! Soyez franche, je parie qu'elle n'est ni aussi jolie, ni aussi aimable que sa tante.

CÉCILE, *minaudant.*

Monsieur, je ne suis point accoutumée à entendre de semblables discours.

ARMAND.

On ne vous dit point que vous êtes aimable ? avec quelles gens vivez-vous donc ?

CÉCILE.

Encore ?... Parlons de ma nièce ! vous ignorez peut-être une particularité très remarquable ?

ARMAND.

Quoi donc ?

CÉCILE.

C'est qu'elle et moi, nous nous ressemblons étonnamment.

ARMAND.

C'est singulier !

CÉCILE.

Au point que, malgré la différence d'âges, on nous prend l'une pour l'autre : mais pour le caractère, nous sommes loin de nous ressembler. Malgré mes sermons éternels.... Cécile ne rêve qu'à la parure et aux moyens de plaire.

ARMAND, *à part.*

On me l'avait bien dit.

CÉCILE.

Son plus grand plaisir est de désoler les pauvres jeunes gens qui lui rendent des soins; si elle vous voyait.... oh ! malheur à vous.... elle aurait bientôt trouvé quelque moyen de s'amuser à vos dépens.

ARMAND, *d'un air de confiance.*

Oh ! j'ai quelqu'expérience ! et l'on ne me trompe pas aussi facilement que ces jeunes étourdis... je me serais aperçu de ses projets, et alors...

CÉCILE.

Cela n'est pas sûr, elle a tant de flexibilité dans l'esprit, que, même en trompant, elle conserve l'accent de la vérité !

ARMAND.

D'après ce que vous me dites, et d'après ce que je savais déjà, je vois qu'elle est bien loin de...

CÉCILE, *vivement.*

Ce que vous saviez ?... Comment, Monsieur, vous venez pour épouser Cécile, et vous..

ARMAND, *à demi-voix.*

L'épouser ! mon Dieu, non !... je venais au contraire pour engager Dorval à rompre l'hymen qu'il projetait; j'étais décidé d'avance à ne pas le contracter ; aussi jugez de mon bonheur, de rencontrer, à la place de Cécile, une bonne tante, bien franche,

ennemie de toutes les ruses... qui ne veut pas que l'on me trompe... et qui m'aidera dans mon projet... Tenez, entre nous, je suis ravi que l'indisposition de Cécile l'ait empêchée de me recevoir... elle nous aurait gênés, nous n'aurions pas pu nous expliquer à cœur ouvert.

CÉCILE.

Je ne reviens pas de ma surprise! comment, quand je vous parlais des travers de ma nièce...?

ARMAND.

Bon! j'en savais encore plus!

CÉCILE.

Encore plus?

ARMAND.

Vous ne m'avez pas tout dit; on m'a parlé d'un petit cousin, qui, dit-on, n'est pas mal reçu.

CÉCILE, *vivement.*

Oh! pour cela, on vous a trompé; Cécile peut s'amuser, rire aux dépens de quelques fous, mais jamais...

ARMAND.

Tant mieux s'il n'en est rien; mais je ne l'épouserai point, et je compte sur vos bons offices pour rompre...

CÉCILE, *piquée.*

Cela ne sera pas difficile, Monsieur; Cécile se porte aussi bien que moi, et n'a prétexté une indisposition que pour se dispenser de vous voir.

ARMAND.

Voilà qui se rencontre parfaitement; mais d'où peut venir cet éloignement?

CÉCILE.

Elle n'a pas entendu dire beaucoup de bien de vous; on lui a rapporté que vous étiez léger, dissipateur, ridicule dans vos systèmes, censeur très rigide de la conduite des autres, et cependant peu sévère pour vous-même.

ARMAND.

Ah! Madame, c'est une calomnie! il m'importe infiniment que vous, surtout, soyez désabusée.

CÉCILE.

Eh! Monsieur, que vous fait mon opinion... puisque vous n'épousez pas ma nièce?

ARMAND, *avec feu.*

Je serais désespéré si vous ajoutiez foi à ces indignes men-

songes ! Si vous saviez combien je vous mets au-dessus de toutes les autres femmes...

CÉCILE.

Que voulez-vous dire ?

ARMAND, *avec amour.*

Il ne m'a fallu qu'un instant pour vous apprécier..... pour distinguer en vous ce ton modeste, cette grâce séduisante...

CÉCILE.

Comment, Monsieur...

DUO.

ARMAND.

Ah ! c'est vous seule que j'adore,
Daignez répondre à mon ardeur,
Et près de vous je puis encore
Retrouver l'espoir du bonheur !

CÉCILE, *feignant d'être émue.*

Non, d'un sentiment que j'ignore,
J'ai toujours fui l'attrait vainqueur,
Et près de vous je veux encore
S'il se peut conserver mon cœur.

ARMAND.

D'une cruelle indifférence
Vous pourriez payer mon ardeur ?

CÉCILE, *affectant un grand trouble.*

Je crains de faire une imprudence,
Si je n'écoutais que mon cœur...
Mais je dois garder le silence...

ARMAND, *vivement.*

Parlez, de grâce !

CÉCILE.

Non... non... non...
Car à mon âge, en conscience,
Il faut montrer plus de raison.

ARMAND, *à part avec transport.*

Ce mot m'éclaire,
J'ai su lui plaire.

ENSEMBLE.

ARMAND, *à part.*

Heureux moment !
Transport charmant !
Elle se trouble... elle soupire !
Je presse sa main tendrement,
Et son regard semble me dire
Que mon cœur doit être content.
Ah ! c'est charmant !

CÉCILE, *à part.*

Heureux moment !
Transport charmant!
Comme il tremble, comme il soupire !
Il presse ma main tendrement,
Mais il ne faut encor rien dire,
Pour le tromper plus sûrement...
Ah ! c'est charmant!

CÉCILE.

Ah ! je rougis de ma faiblesse !

ARMAND.

Que dites-vous, que craignez-vous ?
N'êtes-vous pas près d'un époux ?

CÉCILE.

Hélas! si vous voyez ma nièce,
Je vais perdre votre tendresse !

ARMAND, *vivement.*

Jamais, jamais de votre nièce
Je ne veux devenir l'époux...
Oui, je le jure à vos genoux.

CÉCILE.

Ah! vous ignorez son adresse,
Ne jurez pas, mon cher Armand,
Car si vous la voyez un instant,
Vous oublîrez votre promesse.

ARMAND, *enivré et lui baisant la main.*

Qu'ai-je entendu ? mon cher Armand !

ENSEMBLE.

Heureux moment !
Transport charmant ! etc.

SCENE XII.

Les Précédents, JUSTINE, DUBOIS.

JUSTINE, *accourant.*

Ah! Madame!...

DUBOIS, *bas à son maître.*

Monsieur!... Monsieur!

JUSTINE, *bas à Cécile.*

Qu'allons-nous faire?

DUBOIS, *bas à son maître.*

M. Dorval...

JUSTINE, *de même.*

Votre père...

DUBOIS, *de même.*

Il arrive à l'instant!...

JUSTINE, *de même.*

Il est au bout de l'avenue!...

CÉCILE, *à part.*

Ah! mon Dieu! comment lui cacher!...

DUBOIS, *à part.*

C'est singulier!..... le retour du bonhomme paraît les embarrasser!...

JUSTINE, *bas à Cécile.*

Prenons vite un parti; M. Dorval sera ici dans un moment.

ARMAND.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle, vous paraissez inquiète?

CÉCILE.

En effet, je me trouve dans une situation!...

JUSTINE, *à part.*

Fort embarrassante!...

ARMAND.

Puis-je vous demander?. .

CÉCILE, *troublée.*

Ce retour imprévu..... des raisons particulières..... Monsieur, vous saurez que, dans cet instant, je ne puis voir mon pe..... M. Dorval.

DUBOIS, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous.

ARMAND.

Daignez m'apprendre ?...

CÉCILE, *se remettant.*

Des motifs d'intérêt nous ont brouillés; depuis quelque temps nous avons cessé de nous voir, et je ne suis venue chez lui, aujourd'hui même, que parce que je le savais absent, et pour embrasser ma nièce, à laquelle je suis vraiment attachée.

ARMAND.

N'est-ce que cela, Mademoiselle? un moment de vivacité, une misère!..... je suis charmé de me trouver ici, je m'en vais raccommoder tout cela; trop heureux de rencontrer cette occasion....

CÉCILE.

Non, Monsieur, la chose est plus grave que vous ne pensez; il m'est impossible de voir mon frère, et, pour tout au monde, je ne voudrais pas qu'il me sût chez lui.

ARMAND.

Si vous l'exigez absolument, il est facile qu'il l'ignore; vous pouvez vous retirer dans l'appartement de Mme. de St.-Clair, et nous aurons soin...

CÉCILE.

Oui, Monsieur, oui, c'est très bien penser, je cours m'y cacher..... vous ne direz point que vous m'avez vue, je vous en conjure...

ARMAND.

Soyez sans inquiétude, Mademoiselle, vos ordres seront exécutés.

Elle rentre avec Justine.

SCÈNE XIII.

ARMAND, DUBOIS.

ARMAND.

Diable! voilà qui me dérange! si Mlle. Dorval ne voit pas son frère, elle ne pourra pas rompre mon mariage.

DUBOIS.

Il est tout rompu, Monsieur, puisque les deux parties contractantes ne veulent pas se voir.

ARMAND.

Comment! saurais-tu déjà?...

DUBOIS.

Tout en déjeunant, Justine m'a mis au fait. Ah! Monsieur, que vous devez être content! il y a réellement de la sympathie! si Justine dit vrai, sa maîtresse a presque de l'aversion pour vous.

ARMAND.

C'est très heureux; mais Dorval est entêté, et j'aurai toutes les peines du monde... Conviens, Dubois, que sa sœur est adorable!

DUBOIS.

Qui? la tante!

ARMAND.

Ah! mon ami, c'est une personne accomplie.... elle n'est pas de la première jeunesse, à la bonne heure; mais quelle physionomie douce, spirituelle! que de grâce dans sa tournure!... d'honneur cette femme me rendra fou....

DUBOIS, *à part*,

La besogne est à moitié faite. (*Haut.*) Ah! ça, Monsieur, le papa vient, réalisez vos rêves, si vous pouvez, quant à moi....

ARMAND.

Mes rêves!... laisse-nous.

DUBOIS.

Volontiers. Moi, qui n'estime que le solide, je retourne à l'office.

Il sort.

SCÈNE XIV.

ARMAND, DORVAL.

DORVAL, *accourant.*

Où est-il?... où est-il?... eh! le voilà donc ce cher garçon! que je t'embrasse! (*Il l'embrasse.*) Parbleu! mon ami, j'avais mal lu ta lettre, et je m'en allais à quatre lieues d'ici; j'aurais été désespéré.... heureusement notre chasse est remise à huitaine, j'ai trouvé en chemin l'exprès qui m'en apportait la nouvelle.

ARMAND.

Je suis enchanté... vous êtes donc toujours le même?

DORVAL.

Toujours, mon ami! buvant, grondant, chassant, faisant

encore quelques folies par-ci par-là ; il n'y a que ce régime qui me soutienne....

ARMAND, *riant.*

Oui, toujours étourdi....

DORVAL.

Comme ton pauvre père! Tiens! il me semble encore le voir! nous faisions toutes nos fredaines de compagnie; aussi nous nous aimions! j'espère que tu lui ressembles, et c'est pour cela que je te donne ma Cécile; un vrai trésor, aimable, jolie, folle comme son père!.... Qu'as-tu donc? il me semble que tu devrais au moins dire comme moi; ne la trouves-tu pas charmante, ma Cécile?

ARMAND.

Monsieur!...

DORVAL.

Si tu ne la trouves pas adorable, c'est que tu ne la connais pas, ou que tu n'as pas de goût.

ARMAND.

Je ne l'ai pas vue depuis son enfance, et ses traits...

DORVAL.

Comment, tu ne l'as pas vue? que fais-tu donc depuis deux heures que tu es arrivé?

ARMAND.

Elle est, dit-on, incommodée.

DORVAL.

Incommodée! qu'est-ce que cela veut dire? incommodée! avec moi on doit toujours se bien porter.

ARMAND.

Mais pourtant si...

DORVAL.

Minauderies de femme que tout cela! Cécile n'a qu'à se lever matin, faire deux ou trois lieues avant le déjeuner, elle n'aura ni migraines, ni langueurs, ni maux de nerfs... attends, attends, je vais à l'instant!...

ARMAND.

Qu'allez-vous faire? je ne veux point déranger.

DORVAL.

Ta, ta, ta, déranger! il n'y aura point de dérangement, je vais la chercher et te l'amener tout de suite; je suis sûr qu'elle est fraîche comme la rose, et que son incommodité n'est qu'un prétexte....... une toilette plus élégante qu'on fait en ton honneur.

Il sort.

SCENE XV.

ARMAND, *seul.*

Ah! mon Dieu, pourvu qu'il ne trouve pas sa sœur!... oh! non, elle aura su se cacher. Je vais donc voir ma prétendue, cette espiègle qui me déteste.... oh! je ne crois pas à son éloignement pour moi... c'est que sa tante était piquée de ma franchise et de tout ce que je savais moi-même de Cécile.... je suis curieux de juger la ressemblance... il est impossible qu'elle soit aussi bien que Mademoiselle Dorval... Ah! cette femme est vraiment supérieure à toutes les autres.... c'est décidé, je l'épouse.

SCENE XVI.

ARMAND, CÉCILE, DORVAL.

Cécile a repris des habits de très jeune personne; elle entre amenée par son père, qui lui donne le bras. Ils causent ensemble.

ARMAND, *l'examinant.*

Voici sa nièce! eh! mais.... une tournure agréable....

CÉCILE, *à part.*

Je crains bien qu'il ne devine la vérité.

DORVAL, *à sa fille.*

Le vois-tu? il est joli garçon, au moins?

ARMAND, *la regardant.*

Quelle ressemblance! avec cela, je crois que la tante est mieux.

DORVAL, *à sa fille.*

Allons, approche; tu sais que je n'aime pas les façons! (*A Armand.*) Eh! bien, mon ami, voilà Cécile; cette pauvre enfant est bien malade.... tiens, regarde plutôt!

CÉCILE.

Mon père, je vous assure....

ARMAND.

Je serais désespéré que Madame se fût gênée pour moi!

DORVAL.

Bah! bah! mon cher Armand, point de cérémonies, nous n'en faisons jamais; rends-lui des soins, c'est dans l'ordre; et toi, ma fille, reçois-le bien, c'est le fils de mon ancien ami. (*Bas à Armand.*) Ah! çà, tu sais que mon projet.....

ARMAND, *l'interrompant.*

Avez-vous fait bonne chasse ce matin, Monsieur?

DORVAL.

A quoi rêves-tu donc? ne t'ai je pas dit qu'elle était remise à huitaine? (*Bas.*) Elle est jolie, ma Cécile !

ARMAND.

Charmante!

DORVAL, *bas.*

Et puis de l'esprit, des talents, un caractère....

ARMAND, *l'interrompant encore.*

Votre parc paraît fort étendu; avez-vous beaucoup d'eau?

DORVAL.

Comment ! une rivière.... véritable. (*Haut.*) Ma fille te mènera voir tout cela; elle aime la promenade, et la connaissance se fera plus vite...... (*L'observant.*) Mais parle-lui donc, tu as l'air un peu gauche; il ne faut pas être timide comme cela.

CÉCILE.

Pourquoi contrarier Monsieur ? j'ai dans l'idée que notre société n'a pas grand attrait pour lui.

ARMAND.

Ah ! Madame....

DORVAL.

Si fait ! si fait ! c'est qu'avec toi il est embarrassé.

CÉCILE.

Monsieur quitte peut-être pour nous une compagnie qui lui plaisait davantage?

ARMAND, *à part.*

On ne peut mieux deviner !

DORVAL.

Non, je vois la raison de son embarras. (*A part.*) Un père est toujours de trop. (*Haut.*) Mes amis, il faut que je m'absente un moment; mes ouvriers, mon parc, le coup-d'œil du maître est nécessaire, voyez-vous; restez ici, je reviens dans un quart-d'heure.

CÉCILE.

Quoi ! mon père, vous nous quittez si vite ?

ARMAND.

Pourquoi nous priver?...

DORVAL.

J'ai mes raisons.... j'ai mes raisons. (*Bas à Armand.*) Tu vois, mon ami, comme je te sers.... tu n'aurais pas osé m'envoyer pro-

mener.... moi, j'y vais sans me faire prier.... Allons, fais toi adorer bien vite, et que nous n'ayons plus que le contrat à signer.

Il sort.

SCENE XVII.

CÉCILE, ARMAND.

CÉCILE, *à part, en le regardant.*

Oh ! mon Dieu, quel gros soupir !... pauvre garçon, son embarras me touche.

Elle rit.

ARMAND, *à part.*

Comment entamer la conversation? (*Haut.*) Il est bien malheureux que mademoiselle Dorval soit brouillée avec Monsieur votre père.... cela vous prive du plaisir de vivre avec elle.

CÉCILE.

Oh! nous savons nous arranger pour être presque toujours ensemble, nous nous aimons beaucoup.

ARMAND.

Cet attachement est d'autant plus naturel que je ne connais pas de femme plus aimable.

CÉCILE.

Elle vaut mieux que moi, n'est-il pas vrai?

ARMAND.

Je ne dis pas cela, Madame !

CÉCILE.

Non, mais vous le pensez, et vous l'avez dit et répété il n'y a pas une heure.

ARMAND.

Madame, pouvez-vous croire?

CÉCILE.

Cela n'est pas étonnant, quand on aime une femme, on déprise toutes les autres

ARMAND, *à part.*

Mademoiselle Dorval lui aurait-elle appris...!! Quelle indiscrétion!

CÉCILE.

Au surplus, Monsieur, je ne puis m'empêcher de louer votre choix : vous n'aimez pas les têtes éventées ; il vous faut de la ma-

turité, et pour cela je conviens que les tantes sont préférables aux nièces.

ARMAND.

Daignez m'expliquer cette énigme.

CÉCILE.

Il n'y a point d'énigme. (*Elle l'imite.*) Ma tante est une personne bien timide, bien modeste, bien innocente; vous brûlez pour elle, elle s'enflamme aussi pour vous, je suis sa confidente.

ARMAND, *avec feu.*

Quoi! je serais assez heureux?... Ah! ne m'abusez pas!

CÉCILE, *gaîment.*

Mais ce que vous ignorez, c'est que ma chère tante, quoique beaucoup plus âgée que moi, ne fait rien sans me consulter; elle suit mes conseils, et vous ne l'épouserez qu'autant que j'y consentirai: c'est moi qui suis son mentor.

ARMAND, *riant.*

Vraiment!

CÉCILE.

Ne riez point; tâchez plutôt d'obtenir mon consentement; faites-moi la cour pour que je vous marie avec elle.

ARMAND, *riant.*

Je me croirai heureux d'avoir votre agrément.

CÉCILE.

Ah!... à la bonne heure, je vous promets d'y penser. Je devrais pourtant vous en vouloir pour les jolies choses que vous lui avez dites de moi.

ARMAND.

Ah! Madame, épargnez-moi, je suis loin de croire...!

CÉCILE.

Allons, je vous fais grâce; d'ailleurs, pour un oncle, je vous trouve fort bien, et je m'amuse d'avance du respect qu'il faudra que j'aie pour vous.

ARMAND, *souriant.*

Du respect! je vous en dispense.

CÉCILE.

Non, vraiment, je suis pénétrée de mes devoirs! (*Elle lui fait une grande révérence.*) Et je vous prie, mon cher Oncle, de m'accorder votre bienveillance.

Elle rit.

ARMAND, *vivement.*

Ah! c'est la vôtre dont j'ai le plus grand besoin!... Vous connaissez mes sentiments pour votre aimable tante, daignez la décider à me donner sa main...

CÉCILE, *riant.*

Eh! mais... pourquoi pas? mon rôle deviendrait assez piquant.

ARMAND.

Pardonnez, mais si je pouvais la revoir... pendant l'absence de M. votre père; elle est je crois dans cet appartement (*il le lui montre*), et vous êtes si bonne...!

CÉCILE.

Trop bonne en vérité! Restez ici, je vais la faire venir; d'honneur, je mets à tout ceci le même intérêt que si c'était mon affaire personnelle!

ARMAND.

Oh! vous êtes charmante!

CÉCILE.

Charmante! prenez garde, vous volez cela à ma tante.

Elle sort.

SCENE XVIII.

ARMAND, *seul.*

La drôle de petite folle! je commence à avoir une meilleure opinion d'elle.

SCENE XIX.

ARMAND, DUBOIS.

Dubois entre par une porte voisine de l'appartement de Cécile.

DUBOIS, *accourant.*

Monsieur, je vous cherchais!

ARMAND.

Que signifie ce trouble?

DUBOIS.

Ah! mon cher maître! nous avons affaire à des lutins, et ce qu'il y a de pis, à des lutins femelles!

ARMAND.

Qu'est-il donc arrivé?

DUBOIS.

Vous savez bien cette dame pour laquelle vous vous êtes enflammé comme la poudre?

ARMAND.

Eh! bien.

DUBOIS.

Eh! bien, Monsieur, votre amour est au diable!

ARMAND.

Que dis-tu?

DUBOIS.

Vous savez bien l'autre, que vous ne pouvez souffrir?

ARMAND.

Eh! bien.

DUBOIS.

Eh! bien, Monsieur, c'est celle-là que vous aimez.

ARMAND.

Il extravague!

DUBOIS.

Non, parbleu! je suis dans mon bon sens: on vous trompe; il n'y a qu'une femme ici qui compte pour deux, et à elles deux, elles n'en valent pas la moitié d'une bonne.

ARMAND.

Explique-toi, malheureux, ou je te chasse à l'instant!... Que signifient tes sots discours?

DUBOIS.

Qu'on vous trompe, qu'on rit à vos dépens, je viens de tout entendre!

ARMAND.

Comment! serais je la dupe de cette prétendue ressemblance?

DUBOIS.

Précisément! la jeune femme ne voulait pas plus de vous que vous ne vouliez d'elle; pour vous dégoûter, elle a fait la vieille, c'était justement vous prendre par votre faible!

ARMAND.

Quelle aventure!

DUBOIS.

Elle a cru jouer au fin; mais elle s'est prise elle-même dans le piége, car elle raffole de vous: j'ai entendu sa femme de chambre qui lui en faisait la guerre.

ARMAND, *transporté.*

Est-il bien vrai? elle m'aimerait!... oh! oui, j'ose l'espérer,

quelques mots échappés à Cécile, et que je trouve charmants, à présent que je sais qu'ils m'ont été adressés par elle-même...

DUBOIS, *étonné.*

Eh! bien, eh! bien, vous l'aimez! une jeune femme!...

ARMAND.

N'est-elle pas un prodige d'imagination, d'esprit, de délicatesse; quelle figure ravissante! quel heureux caractère! ah! je brûle de la revoir!...

DUBOIS.

Nous y voilà... Tenez, Monsieur, je trouve que la maîtresse et la suivante ont toutes deux trop d'esprit pour faire de bonnes femmes!.....

ARMAND.

Chut! Dubois, je les entends!

DUBOIS.

Oui, ma foi, regardez un peu la petite masque.

ARMAND.

Je la trouve mille fois plus jolie.... mais contenons-nous, je veux me venger à mon tour.

SCENE XX.

Les Mêmes, CÉCILE, JUSTINE.

Cécile a repris ses habits de tante.

CÉCILE, *bas à Justine.*

Tu vas voir, Justine, comme il m'aime!

ARMAND, *jouant l'embarras.*

Ah! Mademoiselle, je vous attendais avec impatience.

CÉCILE.

Ma nièce m'a dit, Monsieur, qu'elle vous avait laissé seul, et je viens réparer son impolitesse. Comment la trouvez-vous, ma nièce?

ARMAND.

Comment je la trouve! je suis honteux de ce que j'ai osé vous en dire.... je n'ai fait que l'entrevoir.... elle m'a laissé dans le ravissement.

CÉCILE.

Nous nous ressemblions, n'est-ce pas?

DUBOIS, *à part.*

Un peu!

ARMAND, *s'animant.*

A s'y méprendre! et si ce n'était l'âge.... Cécile a nécessairement cette fraîcheur de jeunesse qui donne un charme inexprimable à toute sa personne.... une grâce plus naïve qui séduit.... qui subjugue.....

DUBOIS, *bas à son maître.*

Bravo! Monsieur.

CÉCILE.

Ainsi ma nièce...

ARMAND, *avec feu.*

Ah! je n'essaierai pas de vous le cacher.... j'en suis fou, je l'adore.

JUSTINE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc? mais c'est une vraie girouette!

CÉCILE.

Y pensez-vous, Monsieur, et vos principes...... votre résolution de ne jamais épouser une jeune femme?

ARMAND.

Aussi, Mademoiselle, le ciel me préserve de songer à l'épouser!

CÉCILE.

Comment, Monsieur?...

JUSTINE.

Ah! çà, il perd la tête!

ARMAND, *avec désordre.*

Pardonnez, je ne suis plus maître de mon délire.

CÉCILE.

Enfin que voulez-vous donc, Monsieur?

ARMAND, *de même.*

Je n'en sais rien.... Avant de connaître Cécile, j'osais élever mes vœux jusqu'à vous.... maintenant, les charmes de votre nièce... c'est un parti pris, je ne me marierai pas.

CÉCILE, *inquiète.*

Vous ne vous marierez pas?

ARMAND, *de même.*

Je sens que je ne pourrais faire un choix entre vous et Cécile, sans me rendre coupable d'ingratitude.... je ne puis épouser l'une sans offenser l'autre.... ainsi je m'éloigne pour toujours... je pars....

JUSTINE.

En voici bien d'un autre.

CÉCILE.

Ah! Justine, qu'avons-nous fait?

ARMAND.

L'absence peut seule me guérir de ma folie.... Dubois, vite des chevaux.

DUBOIS, *d'un air piteux.*

Ils sont prêts, Monsieur.

JUSTINE.

Oh! les monstres.

QUINTETTI.

ARMAND.

Oui, je m'éloigne de ces lieux,
Où je deviendrais trop coupable;
Femme chérie et trop aimable,
Avec bonté recevez mes adieux...

DUBOIS, *à Justine.*

Soubrette adroite... et trop aimable,
Avec bonté recevez mes adieux...

Bas à son maître.

Fort bien! voyez comme elle enrage!
Son dépit se lit dans ses yeux.

JUSTINE.

Partez donc, Messieurs, bon voyage!...

A Dubois.

Oh! je vais t'arracher les yeux.

CÉCILE, *à part.*

Je sens que je perds mon courage,
En lui voyant quitter ces lieux.

ARMAND, *à part.*

Elle soupire, allons, courage,
Son amour se lit dans ses yeux.

CÉCILE, *avec dépit.*

Convenez-en, ce prompt voyage
N'est qu'un détour.

ARMAND.

Que dites-vous?

CÉCILE.

Oui, je le vois bien, à ma nièce
Vous sacrifiez ma tendresse.

ARMAND, *se jetant à ses pieds.*

Non, tel est mon triste destin,
Car je l'adore et je vous aime,
Et c'est par excès d'amour même
Que je renonce à votre main.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, DORVAL *au fond.*

DORVAL.

Que vois-je?

CÉCILE, *se cachant avec son éventail.*

Ciel! mon père.

DORVAL.

J'étouffe de colère!

DORVAL.

Quel scandale! Corbleu! monsieur mon pupille, qu'est-ce que cela veut dire? aux genoux d'une femme que je ne connais pas! quand ma fille.... et moi qui ai la bonhomie d'aller me promener au bout du parc, tandis que Monsieur.....

ARMAND.

Vous êtes dans l'erreur.

DORVAL.

Diras-tu que tu n'étais pas à ses genoux?

ARMAND.

Oui, mais je jurais de l'oublier, de ne point l'épouser!

DORVAL.

Est-ce qu'on se met à genoux pour dire ces choses-là.... (*A Cécile qui se cache toujours.*) Parbleu! Madame, ne vous cachez pas; il faut bien que je connaisse les personnes qui me font l'honneur de venir me voir!

CÉCILE, *se découvrant en riant.*

C'est trop juste, Monsieur!

DORVAL.

Ah!... ma fille!...

ARMAND.

Sa fille!... vous m'avouerez que la ressemblance est incroyable... jusqu'à Monsieur qui s'y trompe!

DORVAL.

Qu'est-ce que tu parles de ressemblance?

ARMAND.

Je dis, Monsieur, qu'il est fort drôle que vous preniez Mademoiselle votre sœur pour Madame votre fille.

DORVAL.

Ma sœur!... est-tu fou?

ARMAND.

Mais ça ne fait rien!... vous m'avez surpris aux pieds de votre sœur, vous me destiniez votre fille.... il n'y a qu'un moyen d'arrêter ce scandale.... c'est que je les épouse toutes deux.

CÉCILE.

Il sait tout!

DORVAL.

Deux femmes!

ARMAND, *souriant à Cécile.*

Je conviens que ce n'est pas trop l'usage.... mais voyez si ça peut s'arranger.....

DORVAL.

Ventrebleu! je finirai par me fâcher.

CÉCILE.

Mon père, calmez-vous!... nous ne pouvons en conscience lui refuser ce qu'il demande!

DORVAL, *impatienté.*

Comment, toi aussi.

CÉCILE.

Eh! sans doute, ne voyez-vous pas que Monsieur s'amuse, et que votre sœur et votre fille ne peuvent avoir qu'un mari à elles d'eux.

DORVAL, *cherchant à deviner.*

Ah!... ah!... attendez donc... je comprends... quelque nouvelle folie de ma Cécile.

JUSTINE, *à Armand.*

Fi, Monsieur, fi, ne pas se laisser attraper, quand nous y mettions tant de bonne volonté!

ARMAND.

Non, charmante Cécile; jouissez de votre triomphe, j'ai été complètement dans l'erreur, et ce n'est qu'au hasard que je dois la petite vengeance que je viens d'exercer.

CÉCILE.

A la bonne heure, au moins !

DORVAL, *à sa fille.*

Allons, folle, donne-lui ta main, et ne t'avise plus de faire la personne raisonnable....

DUBOIS, *à son maître.*

Ah ! Monsieur, la belle chose que la philosophie ! vous méprisiez la fortune, et vous voilà riche..... vous vouliez une tante, vous épousez une nièce.... ma foi, votre exemple m'entraîne.... (*Prenant Justine sous le bras*) et je me fais philosophe.

CHOEUR FINAL.

Amour constant, gaîté piquante,
Venez serrer les plus doux nœuds,
Venez embellir par vos jeux
L'hymen de notre *Jeune Tante.*

FIN.

LE BOULEVARD BONNE-NOUVELLE,

PROLOGUE EN VAUDEVILLE,

PAR MM. MOREAU, SCRIBE ET MÉLESVILLE.

Représenté, pour l'inauguration du Gymnase dramatique, le 23 Décembre 1820.

PRIX : 1 FR. 25 C.



PARIS,
AU MAGASIN DE PIECES DE THÉATRE;
CHEZ FAGES, LIBRAIRE,
Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry,

1820.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Monsieur TRICOT, marchand bonnetier.	M. BERNARD-LÉON.
Monsieur DUJOUR.	M. MOREAU.
La Comtesse CHINCHILA.	Mad. GREVEDON.
Monsieur PONCTUEL.	M. DORMEUIL.
AGNÈS.	Mlle. ANAÏS.
GEORGETTE.	Mlle. FITZELIER.
SORBETI.	M. PERLET.
Madame DURANDI.	Mad. THOMASSIN.
Madame GIANETI.	Mad. NÉGRINI.
CÉCILE.	Mad. PERRIN.
VIEUBRIQUET.	M. CAMEL.
Madame BONACCUEIL.	Mad. KUNTZ.
Deux Curieux.	
Acteurs, et Actrices.	

La scène se passe sur le Boulevard Bonne-Nouvelle, vis-à-vis la Salle du Gymnase.

LE BOULEVARD
BONNE-NOUVELLE,

PROLOGUE EN VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente le Boulevard Bonne-Nouvelle ; à droite, plusieurs rangées de chaises ; au fond, une fermeture en planches, et au-dessus des toiles qui cachent la sculpture du Gymnase.

SCÈNE I.

VIEUBRIQUET, CHŒUR DE CURIEUX *qui se pressent pour entrer.*

CHOEUR.

Air : *Bon voyage.*

J'entrerai,
Morbleu ! j'entrerai !
Dans cette salle
Il faut qu'on nous installe.
J'entrerai,
Morbleu ! j'entrerai !
Je verrai tout, ou de force ou de gré.

VIEUBRIQUET, *les repoussant.*

Pour ces Français n'y a vraiment pas d'obstacle ;
Jeux et combats excitent leurs transports :
Ils vous assiég'nt un' salle de spectacle,
Ni plus ni moins qu'ils enlevaient un fort.

CHOEUR.

J'entrerai, etc.

VIEUBRIQUET.

Quoiqu'à mon post' je sois des plus solides,
Si le coup d'poing continue à donner,
Moi, qui d'puis peu quittai les Invalides,
Ils m'forceront bientôt d'y retourner.

CHOEUR.

J'entrerai, etc.

PREMIER CURIEUX.

Mais, Monsieur l'Invalide, cela n'a pas de nom; fermer les portes le jour de l'ouverture!

DEUXIÈME CURIEUX.

Comment, Monsieur Vieubriquet, il n'y aurait pas moyen de voir les travaux de la salle?

VIEUBRIQUET.

Non, Messieurs, j'ai ma consigne... impossible ce matin... ce soir, c'est différent... on n'empêchera personne d'entrer...

PREMIER CURIEUX.

C'est que ce soir, voyez-vous, j'aurai des affaires.

VIEUBRIQUET.

Voilà comme ils sont!

Air: *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Devant not' port' chaque passant s'arrête;
D'les éloigner n'y a vraiment pas moyen:
Pendant des heur's s'ils levont tous la tête,
C'est qu'comme on dit la vu' n'en coûte rien.
Loin de r'douter une chance fatale,
De notr' Théâtr' le succès s'rait certain,
Si nous avions chaque soir dans la salle
La moitié d'ceux qui la r'gardaient l'matin.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, M. TRICOT.

TRICOT, *à la cantonade.*

C'est bon... c'est bon: j'attendrai ici la réponse... Eh bien, voilà encore du monde qui stationne... Que diable, Invalide, à quoi songez-vous donc? dégagez les avenues.

DEUXIÈME CURIEUX.

C'est sans doute un inspecteur... je continue ma promenade.

PREMIER CURIEUX.

Et moi aussi. (*Peu-à-peu les Curieux s'éloignent et disparaissent.*)

TRICOT.

C'est vrai, ils sont là un tas de curieux... qui cherchent à tromper les factionnaires et à gagner les invalides... il faut donc que ces gens-là n'aient rien à faire?

VIEUBRIQUET, *l'arrêtant.*

Eh bien... Monsieur, où allez vous donc?

TRICOT.

Je vais voir si cela avance et où ils en sont.

VIEUBRIQUET, *ôtant son chapeau.*

Monsieur est actionnaire?

TRICOT.

Du tout, simple amateur; j'exerce ici une surveillance active et gratuite... Mais on se lasse de tout, même d'être sur ses jambes, et grâce à la demande que je viens de faire...

VIEUBRIQUET.

Vous avez demandé une place?

TRICOT.

Trois!

VIEUBRIQUET.

Trois places à-la-fois!

TRICOT.

C'est plus sûr... parce que, voyez-vous, par le temps qui court, les places, ça n'est pas comme les lièvres... on peut... (*Il prend du tabac.*)

VIEUBRIQUET.

Permettez, Monsieur, je remets bien votre figure maintenant, il n'y a que votre nom qui ne me revient pas.

TRICOT.

Tricot, l'ancien marchand bonnetier du carré Saint-Denis, fabricant de bas, au *mollet d'Hercule*... et fournisseur en chef de plusieurs théâtres... Tel que vous me voyez, l'Opéra me doit beaucoup

VIEUBRIQUET.

Vous n'avez pas été soldé ?

TRICOT.

Si fait, mais ils ont eu là cinq ou six danseurs qui ne seraient rien sansmoi... je les ai formés... c'est le mot.

Air : *j'ai vu partout dans mes voyages.*

Oui, des erreurs de la nature
J'étais l'adroit réparateur.
Maint Zéphyr de faible structure
Me dut son embonpoint flatteur.
Ils n'en étaient que plus ingambes;
Et le vrai connaisseur enfin
Savait bien distinguer les jambes
Qui sortaient de mon magasin.

Je viens rendre le même service au Gymnase.

VIEUBRIQUET.

Et vous croyez que vous obtiendrez...

TRICOT.

Est-ce qu'il est possible que l'Administration me refuse, après les services que je lui ai rendus ;

Air : *Paris est comme autrefois.*

Par amour pour le théâtre
J'étais toujours là, morbleu!
Et je m'exposais au plâtre,
Comme vous jadis au feu !
Dès six heures moins un quart
J'étais sur le boulevard.
On sait tout ce que je vaux
Pour activer les travaux.
Je ne parle pas du reste ;
Mais, pendant des jours entiers,
Et de la voix et du geste
J'animais les ouvriers.
Que de pierres, de moellons,
M'ont roulé sur les talons!
Combien j'ai reçu, grands dieux!
De poussière dans les yeux !
J'ai mesuré l'architrave,

Et, sans voir le soupiral,
Je suis tombé dans la cave
En regardant le portail.
La pose du chapiteau
M'a fait perdre mon chapeau.
La sculpture du fronton
Me coûte un habit marron;
La manœuvre de la grue
M'a deux fois presqu'assommé!
Et vous jugez, dans la rue,
Si je me suis enrhumé...
Enfin le jour fortuné,
Où de peuple environné,
Je vois le toit terminé,
Et mon travail couronné,
Ma montre, hélas! m'est ravie!
(Une montre de Bréguet!)
Au moment où je m'écrie:
Enfin voilà le bouquet!

Vous sentez bien qu'avec des titres pareils, si on ne faisait pas droit à ma demande, je leur intenterais un procès en dommages et intérêts.

VIEUBRIQUET.

Ah ça, sans être trop curieux quelles sont donc les deux autres places que vous attendez?

TRICOT.

D'abord celle de souffleur en chef et celle de directeur-général des combats à outrance.

VIEUBRIQUET.

Directeur-général des combats!..

TRICOT.

Oui... à un Théâtre de boulevard, c'est la place la plus importante. Mais, vous autres, mon cher, vous ne vous doutez pas de ce que c'est que des combats.

VIEUBRIQUET.

Mille canons... je ne m'en doute pas, et cette blessure-là!

TRICOT.

C'est justement ce qui prouve que vous n'y entendez rien. La première règle est de se battre sans se faire de mal

PREMIER COUPLET.

Air : *du Vaudeville de Fanchon.*

J'aime à les voir combattre
Deux-à-deux, quatre-à-quatre ;
Il faut, dans ce métier,
L'adresse la plus grande ;
Car fut-on prince ou chevalier,
On est mis à l'amende
Quand on blesse un guerrier.

DEUXIÈME COUPLET.

Vu que chaque soirée
Est toujours consacrée
A des combats sans fin ;
Il faut que l'on y veille,
Et par économie enfin,
Que les morts de la veille
Servent le lendemaiu.

Qui vient encore là ? qu'est-ce que demande cette femme ?

SCÈNE III.

VIEUBRIQUET, *qui retourne près de la porte,* TRICOT, MAD. BONACCUEIL.

TRICOT.

Invalide, à votre poste !

MAD. BONACCUEIL.

Eh bien, laissez moi donc passer.

TRICOT.

Impossible Madame, nous ne pouvons pas.

MAD. BONACCUEIL.

Que je parle au moins à quelqu'un du Gymnase.

TRICOT.

Qu'y a-t-il pour votre service ?.. je le devine : vous demandez à entrer.

MAD. BONACCUEIL.

Au contraire. (*Montrant ses clefs.*) je demande à faire

entrer les autres... je voudrais une place d'ouvreuse de loges.

TRICOT.

Diable! diable! Madame, ce sont des places bien recherchées; nous avons beaucoup de demandes.

Mad. BONACCUEIL.

Mais, moi, Monsieur, j'ai fait mes preuves; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'exerce, et vous pouvez vous informer de Madame Bonacceuil.

TRICOT.

Le nom promet.

Mad. BONACCUEIL.

Je puis dire que je suis au Théâtre depuis mon enfance.

Air : *La Séance est terminée.*

Avec un peu d'gentillesse,
On se pousse toujours là ;
J'débutai dans ma jeunesse
Au balcon de l'Opéra,
Je n'voyais que des diplomates :
Et là, plus d'un grand seigneur,
Dans des missions délicates
M'choisit pour ambassadeur.
Mais on décim' nos cohortes :
R'gardant comme soins superflus
A Favart d'ouvrir des portes
Où personne n'frappait plus.
Quittant à r'gret le lyrique,
On m'chargea peu d'temps après,
Vu mon goût pour la musique,
D'ouvrir l'orchestre des Français.
Pour Stuart et sa belle intrigue,
Que de mal nous avons eu!
J'en s'rais morte de fatigue,
Si l'*Paresseux* n'fut pas venu.
Pour me r'fair' quelques semaines,
A l'Odéon j'm'en allai;
Aux *Vêpres Siciliennes*
J'eus trois fois le bras foulé;
Mais tout le temps, sans reproches,
Que *Phocion* fut r'présenté,

J'avais les mains dans mes poches
Et mes clefs à mon côté.
Ainsi, de toutes les manières,
Mon p'tit talent fut placé;
J'n'demande plus les premières,
Aux s'cond's mêm' j'ai renoncé,
Aux troisièm's j'étais naguère;
Mais tous mes vœux s'ront remplis,
Si, sur la fin de ma carrière,
J'ai les clefs du paradis.

TRICOT.

Le paradis: c'est trop juste, elle l'a bien gagné. Allons, ma bonne, je vous promets ma protection, pourvu que vous songiez bien à ce que je vais vous dire.

Mad. BONACCUEIL.

Ah! Monsieur, vous n'avez qu'à parler.

TRICOT.

Voilà ce que nous voulons.

Air du Ballet des Pierrots.

Sans être obligé de se battre,
Que les spectateurs soient assis,
Et que dans les loges de quatre
On n'en mette pas plus de six;
Placez chacun comme il désire,
Sans en exiger de cadeau.

Mad. BONACCUEIL.

Ah! pour le coup on pourra dire:
C'est bien un théâtre nouveau.

TRICOT.

Même air.

On n'entendra pas les ouvreuses
Parler plus haut que les acteurs;
Et jamais leurs mains scrupuleuses
Ne mettront d'écriteaux menteurs.
La salle ne sera pas pleine
Avant qu'on ouvre le bureau.

Mad. BONACCEUIL.

Ah! pour le coup, j'en suis certaine,
C'est bien un théâtre nouveau.

Soyez tranquille Monsieur.

Air : *Pégase est un cheval qui porte.*

R'nonçant à d'ancienn's habitudes,
A vos goûts on se conform'ra ;
Et dans mes nouvelles études,
L'désir d'vous plaire m'soutiendra.
Messieurs, quand un hasard propice
En ces lieux conduira vos pas,
Mes clefs sont à votre service ;
Mais ne me les empruntez pas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. DUJOUR, LA COMTESSE CHINCHILA.

DUJOUR ET LA COMTESSE CHINCHILA.

Air de la Walse des Montagnes russes.

Temple charmant
Qu'édifie
La folie ;
Tu fus vraiment
Fait par enchantement.

M. DUJOUR.

Chaque aurore
Vient encore
Faire éclore
Un plaisir.
Tout en France
Plaît d'avance ;
L'inconstance
Aime à choisir.

Ensemble.

Temple charmant, etc.

LA COMTESSE CHINCHILA.

L'emplacement est fort bien et l'on aurait pu y étab quelque chose de plus considérable.

DUJOUR.

Mais oui, c'était assez petit pour y mettre le gra

on ne voulait pas de ce nouveau théâtre... on disait qu'il y en avait trop, mais je trouve au contraire qu'il n'y en a pas assez. Je vais tous les soirs à chaque spectacle pour voir ce qu'il y a de bon... je n'y reste pas cinq minutes, et au bout d'une heure je ne sais plus que faire de ma soirée. Il faudrait nous adresser à quelqu'employé... où est la location ?

VIEUBRIQUET, *montrant Tricot.*

Voilà Monsieur, qui est un des administrateurs.

DUJOUR, *le regardant.*

Ah! c'est-là... Eh ! mais c'est Monsieur Tricot, mon bonnetier. Il paraît que nous ne sommes plus dans les bonnets de coton, et que nous avons abandonné notre maison de commerce. du carré Saint-Denis ?

MAD. CHINCHILA.

Carré Saint-Denis !... comment ! vous alliez dans un pareil magasin ?

DUJOUR.

Vous sentez bien que j'y allais incognito... la boutique était assez vulgaire; mais il y avait au comptoir une petite fille supérieure... au-dessus du genre. Cette petite Agnès, qu'est-ce qu'elle est devenue monsieur Tricot ? n'avez-vous pas envie d'en faire votre femme ?

TRICOT.

Je vous en prie, Monsieur, n'en parlons plus. Je venais tous les matins inspecter les travaux du Gymnase et pendant ce temps-là... Agnès... enfin un jour je ne l'ai plus retrouvée, voyez-vous, ce sont des chagrins domestiques...

DUJOUR.

Je comprends, je comprends... on ne voit que cela cette année, c'est épidémique. Et c'est par désespoir que vous vous êtes jetté dans les entreprises théâtrales ?

TRICOT.

Oui, Monsieur, par désespoir... Et un peu par spéculation.

DUJOUR.

Eh bien, mon cher, nous venons ce soir vous applaudir. Croyez-vous avoir du monde ?

TRICOT.

Nous l'espérons du moins, et je vous conseille de venir de bonne heure.

MAD. CHINCHILA.

De bonne heure ? impossible.

TRICOT.

Madame a du monde à diner,

MAD. CHINCHILA.

Non, je n'ai rien à faire, mais on ne peut pas arriver au premier acte, ce serait s'afficher. Le bon genre est d'entrer dans sa loge au milieu de la seconde pièce, au moment le plus intéressant; voyez-vous le parterre en fureur, qui se retourne pour gronder... et qui s'arrête pour lorgner. Tout en ayant l'air de s'asseoir et d'arranger négligemment son schall sur le devant de la loge, on a déjà parparcouru toute la salle d'un coup d'œil, on a remarqué M. l'ambassadeur qui paraît au balcon, Madame la comtesse qui se montre aux premières, et le petit chevalier qui se cache aux troisièmes. On donne à l'un un salut.... à l'autre un signe de tête... et plus haut un sourire... c'est charmant! tout Paris est là, et sans sortir de sa loge on a fait ses visites.

DUJOUR.

Et souvent on a causé tout le temps de la pièce.

MAD. CHINCHILA.

Oui, cela nous arrive quelquefois à la tragédie ou à l'opéra. Mais il faut nous rendre justice.

Air des Maris ont tort.

Quand la pantomime commence,
Il est défendu de parler.
On pourrait, quand Zéphire danse,
Entendre une mouche voler;
Car dans la bonne compagnie
Qui, vous le savez, s'y connaît,
On regarde la tragédie,
Mais on écoute le ballet.

Danscra-t-on chez vous, Monsieur ?

TRICOT.

Je ne crois pas, Madame.

MAD. CHINCHILA.

Eh bien! que fera-t-on, et quel est ce nom-là, *Le Gymnase ?*

TRICOT.

Mais c'est un nom grec, ou latin. Voyez-vous, Madame, le Gymnase, c'était comme qui dirait l'Ambigu-Comique d'Athènes... excepté qu'on y boxait.

Mad. CHINCHILA.

Oh! mon dieu! je pensais que ce n'était qu'à Londres...

TRICOT.

Du tout les Grecs étaient les plus grands boxeurs de l'antiquité, et les coups de poing anglais sont renouvelés des Grecs.

DUJOUR.

Diable! Monsieur Tricot, savez-vous que c'est là de l'érudition? et j'estime fort votre définition du Gymnase: je crois cependant qu'on peut en donner à Madame une idée un peu plus exacte.

Air *de la Sentinelle.*

A nos esprits ce nom vient retracer
Et les beaux jours et les jeux de la Grèce,
Et cette enceinte où courait s'exercer
Une héroïque et brillante jeunesse.
Des magistrats, seuls juges des succès,
Du Gymnase occupaient les places:
Mais plus heureux dans vos essais,
Messieurs, au Gymnase Français,
Pour juges, vous aurez les Grâces.

Mad. CHINCHILA.

Et dites-moi, Monsieur, donnerez-vous de bonnes pièces?

TRICOT.

Certainement, Madame... voilà une question... Vous n'avez qu'à les commander, comment les voulez-vous?

Mad. CHINCHILA.

S'il ne tient qu'à dire mon goût, je demande d'abord pour ma part, qu'on nous épargne ces éternelles épigrammes contre les maris.

DUJOUR.

Et surtout contre les femmes.

Air du Vaudeville de la Robe et les Bottes.

Enclin aux piquantes malices,
Le Vaudeville, enfant gâté,
Prit trop souvent dans ses esquisses,
La licence pour la gaîté.
Dans les tableaux que votre main hasarde
Il ne faut pas, peintre licencieux,
Si vous voulez que la beauté regarde,
La forcer à baisser les yeux.

TRICOT.

Certainement, vous pouvez vous en rapporter à moi. La plus stricte décence...

DUJOUR.

Allons, nous allons louer une loge, et voilà notre soirée décidément fixée, nous commencerons par le Gymnase, nous passerons à Dom Juan et nous finirons par le bal de la petite duchesse.

TRICOT.

Comment, Monsieur ?

DUJOUR.

Oh! mon dieu, oui, tous les plaisirs à-la-fois ; voilà comme je suis.

Air *de l'entr'acte de l'Epreuve Villageoise.*

Je fis toujours
De mes jours
B.n emploi:
J'ai pour loi
De saisir
Le plaisir
Qui passe.
Lorsqu'un savant
En rêvant,
Perd des nuits,
Jeux et ris
M'entraînent dans l'espace.
Je fus dans plus d'une cité
Cité,
Pour être promptement d'un cœur
Vainqueur.
J'entends dire au censeur subtil:

N'a-t-il
Que ce joli talent-ci?
Si.
Je sais danser
Et walser,
Puis nager,
Voltiger
D'un pied léger
Sur la glace.
Jeux de hasard,
De billard
Et boston
Du bon ton,
Je vous joue avec grâce.
Le matin à cheval au cours
Je cours;
Au spectacle je me fais voir
Le soir.
Bref, je donne le ton pour tout
Partout,
Et n'épargne en épicurien
Rien.
Aux doux instans
Du printems,
Dans les champs,
Par ses chants,
L'oiseau du bocage m'appelle;
Loin de Paris,
Je souris,
Quand Zéphyr
Vient ouvrir
Chaque rose nouvelle.
Ainsi, courant, jouant, buvant
Souvent.
Je double de mes jours trop courts
Le cours;
Et pour devise dans Paris,
J'ai pris
Amour et plaisir, ou sinon,
Non.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉD., SORBETI, Mad. GIANETI, Mad. DURANDE.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Eh mais, qui vient de ce côté? C'est un concert tout entier.

SORBETI ET LES DEUX FEMMES.

AIR : *O pescator.*

Ascoltate a la ronda,
En plein air,
Le Pescator del onda :
Qual bel air !
Abiamo del tremor,
Ma un coup de main pourra
Conduiré la nostra barca,
La barque à bon port.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Eh! mon dieu! quel salmis de français et d'italien!

DUJOUR.

Oui, l'on dirait de l'Opéra comique, chanté par l'Opéra Buffa.

SORBETI.

Vi l'avete dito.

DUJOUR.

Je ne me trompe pas c'est Monsieur Sorbet, ce glacier de la rue de Louvois....

SORBETI.

Perdonate, Monsiou, il signor Sorbeti.

DUJOUR.

Mais vous êtes Français?

SORBETI.

Perdonaté, ze souis Italien depuis quelques zours.

MAD. GIANETI.

Ah! mon dieu! oui, nous sommes...

SORBETI.

Silencio ! vi sapete que z'étais limonadier de l'Opéra Bouffa, et que z'avais une voix... superbe. Vi m'y avez entendu ?

LA COMTESSE CHINCHILA.

A l'Opéra Buffa ?

SORBETI.

Si Signor, dans les corridors, quand je criais orzeat ! limonade ! des glazes ! oun timbre admirable, auquel on ne faisait point attention, et per ché sense dubbio à cause des paroles françaises. Zé ou un soir l'idée de crier après le premier acte de de Dom Jouan, orza ta... limonada... delle Glacce... Subito tous les dilettanti, y m'azetaient... d'où z'ai conclou que pour les glazes et la mousique, il n'y avait de salout que dans l'Italie.

DUJOUR.

Et vous vous êtes fait Italien ?

RBETI.

Tout-à-fait. Il n'y a que la langue qui m'embarrasse un pou, per qué ze ne la sais pas encore ; ma avec quelques mots que z'ai attrapé dans les finales et les cavatines... On peut se tirer d'affaire... Voyez vous... Tuti... Quanti... Maledetto... Ascoltati, Ben mio... Cormio... je ne sors pas de là.

Mad. DURANDI.

Oui, mais vous nous aviez promis de nous apprendre...

SORBETI.

Silenzio, dunque, et je viens offrir au Zymnase mes roulades et mes sorbets.

LA COMTESSEDIle CHINCHILA, *montrant Tricot.*

Voici monsieur qui est un des principaux administrateurs.

SORBETI.

Corpo di Baccho... il ne fallait pas me laisser parler devant lui.. Nousvenons, signor.... moi d'abord, é pouices deux dames, prime donne, ma cousine Jannette, c'est-à-dire, Gianeti et ma sœur Mad. Durandi.

DUJOUR.

J'entends, madame Durand.

SORBETI.

Si, ma ze lui ai donné des lettres de naturalisation, perché

comme ze vous disais, pour roussir en musique, il faut être italiano.

DUJOUR.

Permettez, Monsieur ; je ne suis pas tout-à-fait de votre avis.

Air : *Dans ma chaumière.*

Elle est française,
La noble lyre de Grétry,
Et cette voix qui dans l'Agnèse
Enivre vos dilettanti,
Elle est française.

SORBETI.

Si signor, les Français ont du bon, quoiqué zé ne sois piou de leur pays, je conviens que dans ce moment ils ont pris un élan musical... auquel je me plais à rendre justice..

Air : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Chaque rue a ses troubadours,
Armés de luths et de guitares,
Grace à leurs chants, vos carrefours
En musique sont moins barbares :
Et tout reconnaîtrait dézà
Les douces lois de l'harmonie,
Si les orgues n'étaient pas là
Pour rappeler la barbarie.

TRICOT.

Et vous croyez, mon cher, que votre musique italienne pourra s'adapter à nos petits opéras comiques et à nos vaudevilles?

SORBETI.

Oh ! parfaitement.

Air : *Sans mentir.*

Z'ai tradouit en chants faciles,
Gluck, Mozart et Sacchini;
Et ze mets en vaudevilles
Jusqu'au signor Rossini.
Ses œuvres que je corrige,
Charmeront plus d'un écho,
Et frappé d'un tel prodige,

Chacun dira quesaco ?
Il Turco, (*bis.*)
Sur l'air de la Monaco.

Ascoltate un poco. (*Il chante un air bouffe.*)

(*Après l'air.*)

TRICOT.

C'est fort bien. Voici l'entrée du théâtre (*à M. Dujour.*) et de la location.

SCÈNE VI.

TRICOT, AGNÈS et GEORGETTE.

GEORGETTE.

Allons, Mademoiselle, un peu plus de courage :
Nous voilà, grâce au ciel, au terme du voyage.
A ce nouveau théâtre on nous recevra bien.

AGNÈS.

Oui, Victor me l'assure, et moi je n'en crois rien.

TRICOT, *à part.*

Je ne me trompe pas, c'est Agnès en personne.
Qui l'accompagne là ? c'est cette autre friponne,
Georgette, ma servante. Ah ! je vais donc savoir
Qui les fit toutes deux sortir de mon comptoir.
Ah ! fortune ! ce trait d'avanture propice
Répare tous les maux que m'a fait ton caprice.

AGNÈS.

Au Gymnase, Monsieur, nous venons débuter,
Et nous voudrions bien nous faire présenter
Au Directeur.

TRICOT *cachant sa figure avec son mouchoir.*

Feignons... (*haut.*) C'est moi, ne vous déplaise.

GEORGETTE.

Comment, Monsieur, c'est vous ? ah ! que j'en suis bien aise.
Mademoiselle et moi, pour nous former un peu,
Nous avons habité le quartier Richelieu.
Une bonne maison, un hôtel magnifique,

Où les Princes, les Rois, vivent en république.

TRICOT.

On vous y reçut mal ?

GEORGETTE.

Au contraire, Monsieur :
Nous avons éprouvé l'accueil le plus flatteur.
Mais les maîtres vraiment sont d'une étrange sorte :
Dès qu'on leur convient trop on est mis à la porte,
Et l'on vous éconduit toujours, en pareil cas ;
Avec des complimens et des certificats.
Voici les nôtres.

TRICOT.

Bon : mais vous avez peut-être,
Avant ces grands seigneurs, servi quelqu'autre maître ?

AGNÈS.

Oui, Monsieur, un marchand du carré Saint-Denis.

GEORGETTE.

Un sot dont nous avons déserté le logis.

TRICOT, *à part.*

Un sot! La patience à la fin m'abandonne.
(*Haut*). Me reconnaissez-vous ?

TOUTES DEUX.

Haï !

TRICOT.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion, rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez.

GEORGETTE, *bas*, *à Agnès.*

Courage, allons, du cœur, surtout de la mémoire ;
A notre aide appelons tout notre répertoire.

TRICOT.

Malgré tous mes bienfaits, former un tel dessein !
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
De votre fuite au moins apprenez-moi l'histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante et difficile à croire.
J'étais à travailler, dans le petit salon,
Lorsque je vis passer devant votre maison

Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma vue,
D'une humble révérance aussitôt me salue ;
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fais la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence,
Moi, j'en refais de même une autre en diligence,
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi je repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;
Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais ;
Tant que si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

TRICOT.

Fort bien!

AGNÈS.

Le lendemain j'étais avec Georgette,
Lorsqu'il entra chez nous pour y faire une emplette ;
Le soir, il vint encor ; le lendemain aussi ;
Il revenait toujours quand vous étiez sorti.
Il disait qu'il m'aimait d'une ardeur sans seconde ;
Et me disait les mots les plus gentils du monde ;
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi, dont je suis toute émue.

TRICOT, *à part.*

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal !
(*Haut.*) Et vous n'avez pas craint d'encourager sa flamme ?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme.

TRICOT.

Morbleu !

AGNÈS.

Pourquoi crier ?

TRICOT.

J'ai grand tort en effet.

AGNÈS.

Je n'entends pas de mal à tout ce que j'ai fait.
Il venait tous les jours s'asseoir dans la boutique,
M'apportait des billets de l'Ambigu-Comique.
Sur la scène il prétend diriger mes essais.
A ses leçons déjà je dois quelques succès :
Aussi pour cultiver un art qu'il idolâtre,
Je me suis engagée à ce nouveau théâtre.

TRICOT.

Vous pourriez préférer un semblable destin
A l'honneur de régir un jour mon magasin,
De m'avoir pour époux? car je vous fis entendre
Que pour femme, en un mot, je prétendais vous prendre.

AGNÈS.

Oui, mais à vous parler franchement entre nous,
Victor est pour cela plus à mon goût que vous :
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible;
Et vos discours en font une image terrible.
Mais Victor le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des désirs.

TRICOT.

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse.

AGNES.

Oui, je l'aime

TRICOT.

Et vous avez le front de le dire à moi-même?

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne le dirai-je pas?

TRICOT.

Le deviez-vous aimer, impertinente.

AGNÈS.

Hélas!
Est-ce que j'en puis? mais lui seul en est la cause.
Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

TRICOT.

Voyez comme répond la perfide aujourd'hui.
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte.

AGNÈS.

Vous?

TRICOT.

Oui.

AGNÈS.

Hélas ! non.

TRICOT.

Comment, non ?

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente ?

TRICOT.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente ?
Mais tu le peux encor : tu le peux, si tu veux ;
Ecoute seulement ce soupir amoureux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme
Si tu consens enfin à devenir ma femme.

GEORGETTE.

Votre femme ? fi-donc,

TRICOT.

Qu'entends-tu par ce ton ?

GEORGETTE.

Fi ! vous dis-je.

TRICOT.

Comment !

GEORGETTE.

Et fi.. fi ! vous dit-on :
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;
Et j'en appellerais à votre barbe grise
Ne nous emportons pas, voyons tranquillement
Si l'amour vous à fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche ;
Elle à l'esprit bien fait, et vous, l'humeur revêche ;
Elle n'a pas seize ans, et vous, vous êtes vieux;
Elle se porte bien, vous êtes catarreux;
Elle à toutes ses dents, qui la rendent plus belle,
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle ;
Et doit être emportée à la première toux.
A quelle malheureuse ici bas plairiez-vous ?

TRICOT.

Morbleu !

GEORGETTE.

Vous êtes fou de vouloir à votre âge
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de seize ans,
Encor plus fou d'oser forcer ses sentimens ;
Ainsi, dans ce dessein funeste en conséquence,
Je compte la valeur de trois extravagances
Dont la moindre va droit aux petites-maisons.

TRICOT.

Je vous renfermerai.

GEORGETTE,

Belles précautions !

TRICOT, *à Agnès.*

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

GEORGETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux
Est un objet affreux, à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudrait de bon cœur voir à cent pieds sous terre,
Qu'il n'est rien plus hideux ! que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres Messieurs, habitans de l'Enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels, et moins insupportables,
Que certains jaloux tels qu'on en voit en ce lieu :
Vous m'entendez, j'ai dit, je me retire, adieu.
(*Elles se sauvent.*)

TRICOT, *s'opposant à leur sortie.*

Non, non, morbleu ! vous ne vous en irez pas... Mais c'est Monsieur Ponctuel, le régisseur du Théâtre.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M. PONCTUEL, *puis* LA COMTESSE CHINCHILA et M. DUJOUR.

PONCTUEL.

Silence donc monsieur Tricot ! et vous Mesdames vous faites un bruit à notre porte ! vous allez réveiller la fille de la

maison qui revient de la Belgique, et qui était si fatiguée qu'elle s'est endormie en arrivant.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

TRICOT, *regardant.*

La voilà qui vient de ce côté... et Dieu me pardonne, elle dort encore.

DUJOUR.

Comment! elle dort en marchant? voilà qui est très-curieux.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Oh! certainement, je reste.

Air *de la Contredanse de la Somnambule.*

Chœur.

Silence! (*bis.*)
La voilà qui s'avance:
Silence! (*bis.*)
Surtout n'arrêtons pas
Ses pas.

Sa grace
Efface
Les Amours qui suivent ses traces;
Et même
On aime
Son sommeil
Autant que son réveil.

Silence! (*bis.*)
Chez nous elle s'avance.
Silence, (*bis.*)
Surtout n'arrêtons pas
Ses pas.

CÉCILE.

Oui, dépêchez-vous! nous n'arriverons jamais... ah! mon dieu! quelle route et quels chevaux...(*Écoutant.*) Oui, je suis pressée...(*Écoutant.*) Si l'on m'attend à Paris?.. sans doute on m'attend... du moins je l'espère!... enfin voilà la barrière... nous entrons... comment... où je veux descendre?.. Boulevard Bonne-Nouvelle... Oh! mon dieu! à mesure que nous approchons, le cœur me bat... postillon, plus doucement... il va comme le vent. A présent, je voudrais ne pas arriver...

comment vais je être accueillie ?... ne m'aura-t-on pas oubliée ?... ah ! j'ai entendu mon nom... quelqu'un m'a saluée... (*s'inclinant.*) on me reconnaît !

Elle penche la tête sur le fauteuil et s'endort.

TRICOT.

C'est étonnant! ça me fait l'effet de la Belle au-bois-dormant.

DUJOUR.

Taisez-vous donc , vous allez l'éveiller.

CÉCILE , *se levant vivement.*

Mais un instant , Mademoiselle... on peut bien attendre un instant... Dites au Régisseur que je veux lui parler... qu'il monte sur-le-champ... ah ! vous voilà... comment, Monsieur, vous faites commencer... vous voyez bien que je ne suis pas encore prête , que ma toque n'est pas encore posée... et je ne descendrai, pas sans mes marabouts.. hein... qu'est-ce que vous dites ? Certainement au Gymnase... (*écoutant.*) Comment , Monsieur , on ne fera pas d'entr'actes et l'on ne fera jamais attendre le public... c'est différent... je descends... écoutez... voilà les trois coups... (*L'orchestre joue avec sourdines l'air :* Dormez donc mes chères amours.) C'est l'ouverture qui commence... (*Arrangeant ses gants , sa coiffure , et repoussant sa robe avec son pied , comme si c'était une robe longue.*) On a beau dire... ce moment-là produit toujours un certain effet... moi surtout qui n'ai pas encore vu la salle... Si je regardais à travers la toile... Ah mon dieu !.. quel coup d'œil !... comme c'est joli et comme ça fait peur !

Air : *Dormez donc mes chères Amours.*

Ici, quel spectacle enchanteur !
Je sens déjà battre mon cœur
Et de plaisir et de frayeur.
Combien ces loges sont brillantes !
Que de toilettes séduisantes !
Ah ! combien de femmes charmantes !

DUJOUR.

Vraiment , elle y voit en dormant.
Vraiment, vraiment !
Je crois qu'elle y voit en dormant !

CÉCILE, *écoutant.*

Taisez-vous donc, je crois qu'on applaudit.

DUJOUR.

Ma foi, j'ai envie de l'interroger.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Oui, on prétend que les somnambules répondent quand on leur parle.

DUJOUR.

Et on assure même qu'elles disent toujours la vérité.

TRICOT.

Oui, croyez celà; ce sont des contes à dormir de bout.

DUJOUR.

Silence!

Air : *Du pont de Koell.*

O vous, dont l'œil découvre
L'avenir incertain!
Du Théâtre qui s'ouvre
Quel sera le destin?

CÉCILE.

Ici, bientôt un autre
Vous le dira,

(*Montrant le Parterre.*)

Et mon juge et le vôtre
N'est-il pas là?

DEUXIÈME COUPLET.

Momus me le révèle,
Le public va venir.
Mais je vois que le zèle
Peut seul le retenir...
On le dit infidèle;
Malgré cela,
Que la gaîté l'appelle,

(*Montrant le Parterre.*)

Il sera là.

On entend dans le fond la ritournelle du chœur suivant à grand-orchestre.

PONCTUEL.

Ah ! mon dieu ! ce sont nos chœurs qui répètent : ils vont l'éveiller, et dans quel moment encore.

CHOEUR *en dehors.*

Air : *Vive le Roi.*

Des fous de plus
Pour le plaisir élus,
Par le joyeux Momus.
Quelle
Bonne nouvelle.
Des fous de plus ;
Ce sont les vrais élus
Qui chantent l'orémus
Au temple de Momus.

CÉCILE, *qui pendant le chœur précédent, s'est un peu réveillée.*

Que m'est-il donc arrivé ?... et où suis-je ?

DUJOUR.

Eh mais, ma belle enfant, vous êtes à Paris ; au Gymnase.

CÉCILE.

Au Gymnase ?... comme dans mon rêve !

DUJOUR.

Regardez plutôt cette nouvelle salle.

CÉCILE.

Oui... ce monde... ces loges brillantes... comme dans mon rêve, et qu'est-ce que j'ai entendu là ?

PONCTUEL.

Nos chœurs, qui répètent au foyer.

DUJOUR.

Et qui font un bruit du diable.

CÉCILE.

Comme dans mon rêve.

PONCTUEL.

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

Mais, si j'ai bien su vous comprendre,
Vous disiez, dans ce rêve heureux,
Qu'avant peu nous pourrions entendre
Des applaudissemens nombreux.

M. DUJOUR.

Oui, ce rêve si favorable,
Qu'en dormant elle a raconté,
A son réveil elle est capable
D'en faire une réalité.

(*Les toiles qui cachent le Théâtre disparaissent on aperçoit la façade du Gymnase : toutes les portes s'ouvrent et tous les acteurs et actrices paraissent en habits de caractère.*)

CHOEUR.

Des fous de plus
Par le plaisir élus !
Pour le joyeux Momus
Quelle
Bonne nouvelle !
Des fous de plus;
Ce sont les vrais élus,
Qui chantent l'orémus
Au temple de Momus.

VIEUBRIQUET.

Air de Lisbeth.

D'puis trois mois mon poste est l'seul point
Où tous les jours la foul' se porte :
J'entrerai, vous n'entrerez point :
On échange des coups de poing,
Que de mal pour défendr' la porte.
Tant d'curieux y dirig'nt leurs pas,
Qu'j'ai l'corps brisé, la têt' rompue,
Ils me cassent jambes et bras,
Fass' le ciel (*bis.*) que ça continue.

CHOEUR.

Des fous de plus, etc.

LA COMTESSE CHINCHILA.

Air de Marcelin.

Messieurs, pour nos premiers essais,
Ne consultez que l'indulgence,
Nos échos, trop long-temps muets,
Vont par vous rompre le silence:
Sans craindre qu'ils soient indiscrets,
Des bravo redoublez la dose;
Mais ne leur apprenez jamais
Qu'on peut répéter autre chose.

CHOEUR.

Des fous de plus, etc.

M. PONCTUEL.

Air de Lantara.

Devant un Public toujours juste,
Le Gymnase s'ouvre aujourd'hui,
Sous les yeux d'un Monarque auguste,
Qui de tous temps des muses fut l'appui;
Au Pinde ainsi que dans l'histoire,
Il régnerait avec honneur!
t d es beaux-arts il eût été la gloire,
S'il n'aimait mieux être leur protecteur.

CHOEUR.

Des fous de plus, etc.

SORBETI.

Air: *La fille au coupeur de paille.*

Aux Bouffes c'est la manie;
On trépigne aux *aria*
On se pâme et l'on s'écrie:
Divina, *Bravissima*.

Ici, pour nos couplets,
N'en déplaise à l'Italie,
Je me contenterais
D'un petit bravo Français.

CHOEUR.

Des fous de plus, etc.

CÉCILE.

Air : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Au doux sommeil je me livrais naguère
Tous mes instans seront mieux employés,
Et dans ces lieux le désir de vous plaire
Va désormais nous tenir éveillés,
Loin que pour vous notre zèle se lasse,
Dès aujourd'hui nous jurons tous
De ne jamais nous endormir... de grâce,
Tâchez, Messieurs, d'en faire autant que nous.

CHOEUR.

Des fous de plus, etc.

FIN.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran n. 16.

SCÈNE AJOUTÉE

AU BOULEVARD

BONNE-NOUVELLE,

POUR L'ANNIVERSAIRE

DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE;

Représentée sur le Théâtre du Gymnase dramatique, le 15 Janvier 1821.

PRIX : 75 centimes.



PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THEATRE;

CHEZ FAGES, LIBRAIRE,

Boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
UN ANGLAIS.	M. PERLET.
M. TRICOT.	M. BERNARD-LÉON.

SCÈNE AJOUTÉE

AU BOULEVARD BONNE-NOUVELLE

M. TRICOT, UN ANGLAIS.

L'ANGLAIS.

Oh ! Monsieur..... n'est-il pas ici, le Théâtre français ?

TRICOT.

Oh ! non, Monsieur, nous en sommes bien loin.

L'ANGLAIS.

Tant mieux, je suis très-content.

TRICOT.

Et pourquoi donc, Monsieur ?

L'ANGLAIS.

Pourquoi ?... Cet diable de Molière il m'ennuie beaucoup.... et je vois aujourd'hui sur toutes les... toutes les... Comment appelez-vous ces papiers attachés contre les murs ?

TRICOT.

Ah !... les affiches.

L'ANGLAIS.

Oui.... je voulais dire que je vois son nom sur toutes les affiches, en grosses lettres.

TRICOT.

Ce n'est pas étonnant.

AIR *de la Sentinelle.*

Avec raison ils fêtent l'heureux jour
Qui de Molière a marqué la naissance ;
De ses bienfaits, c'est un juste retour,
Ne blâmez point notre reconnaissance.
S'illustrant dans tous les travaux,
De tous les arts, la patrie est la mère.
La France, en ses jours les plus beaux,
A fait naître mille héros,
Et n'a vu naître qu'un Molière.

L'ANGLAIS.

Goddam... C'est encore beaucoup trop.

TRICOT.

Peut-on savoir d'où vient la prévention que vous avez contre lui?

L'ANGLAIS.

Oh !... je ne puis le souffrir.

TRICOT.

Mais pour quelle raison ?

L'ANGLAIS.

Par la raison que je ne puis pas le souffrir.

TRICOT.

Peut-être Monsieur ne le connaît-il pas?

L'ANGLAIS *riant.*

Oh ! je le connais parfaitement bien, je vous jure; je l'ai joué très-souvent dans ma maison de campagne, où milady donnait des spectacles magnifiques et très-chers.

TRICOT

C'était vous qui payiez?

L'ANGLAIS.

Yes.... On donnait les comédies à mes dépens : je me rappelle que c'était un membre du parlement qui avait joué le *Tartuffe*, et milady, mon femme, faisait un rôle dans le *Georges* battu, et puis content.

TRICOT.

Ah ! Georges Dandin.

L'ANGLAIS.

Yes.... C'était moi qui faisais le Dandin.... La pièce elle était fort à la mode, et ils avaient ri beaucoup de moi.

TRICOT.

Puisque vous devez un pareil succès à Molière, je ne conçois pas pourquoi vous ne pouvez le souffrir.

L'ANGLAIS.

Ce était pour des considérations personnelles; car je suis comme tous les Anglais, grand admirateur de Molière. Cet diable d'homme il m'a ruiné.

TRICOT.

Pas possible !

L'ANGLAIS.

C'est très-possible.... J'avais un oncle complétement

riche, et très-avare; espérance bien confortable pour les héritiers! eh bien!... pour avoir vu le *Harpagon*, il était devenu un petit dissipateur, et il ne se laissait manquer de rien : il buvait, il mangeait tous les jours : c'est une chose bien terrible pour moi.

TRICOT.

Je conçois maintenant votre colère contre Molière.

L'ANGLAIS.

Ce était rien encore.... Je avais un autre oncle très-viel, qui avait vingt milles livres sterling de revenu, et qui était attaqué du spleen.... du moins.... la famille.... il l'espérait....

AIR : *Du Partage de la Richesse.*

Triste et chagrin dans sa sombre enveloppe,
Il méditait un funeste dessein;
Quand par hasard il voit le *Misantrope*,
Voilà, Monsieur, qu'il hésite soudain.
Le *Pourceaugnac*, avec l'apothicaire,
L'a presque rendu guilleret,
Et le *Malade imaginaire*,
Il l'avait guéri tout-à-fait.

Il faisait plus que rire... Il parlait toujours de *Thomas Diafoirus;* et quand je lui demandais de l'argent, il me disait : *Clisterium donare, ensuita purgare...* Il y a de quoi se pendre.

TRICOT.

Sans doute, c'est une horreur.... Un auteur qui guérit du spleen... chez vous c'est sans exemple.

L'ANGLAIS.

Je croyais bien... Nous avons lord *Byron* qui serait capable pour le donner lui seul à toute l'Angleterre; mais ce n'est pas tout encore... Je avais une tante...

TRICOT.

Ah! mon dieu, quelle famille!

L'ANGLAIS.

Qui faisait des romans très-longs, aussi longs que lady *Morgan*, et qui les vendait aussi chers que *Walter Scott...* Elle avait eu le malheur de voir à *Argilli-Rooms* les miladys savantes.

TRICOT.

Ah! les *Femmes savantes*.

L'ANGLAIS.

Yes... Et elle avait jeté au feu les dix premiers volumes d'un petite roman dont le libraire de *London* il offrait six mille guinées... et je devais payer les dettes à moi avec le roman de ma tante.

TRICOT.

Je conçois alors qu'entre Molière et vous, c'est une guerre à mort.

L'ANGLAIS.

Et je arrivais justement pour le anniversaire... car vous êtes bien sûr que ce était le Anniversaire...

TRICOT.

Monsieur, on le dit... c'est une de mes pratiques, le carrillonneur de Saint-Eustache qui a fait cette découverte-là sur les registres de la paroisse...

L'ANGLAIS.

Il paraîtrait alors que le lieu de sa naissance...

TRICOT.

Monsieur, on ne le connaît pas.

L'ANGLAIS.

Ah !... et le jour précis ?

TRICOT.

On n'en est pas sûr.

L'ANGLAIS.

Mais... son tombeau.

TRICOT.

Monsieur, c'est fort incertain.

L'ANGLAIS.

AIR : *Muses des bois.*

Convenez-en, vous êtes économes
Dans les honneurs que l'on doit aux talents ;
Si nous avons, moins que vous, de grands hommes,
Sur leurs autels, nous brûlons plus d'encens.
Rendez au moins justice à l'Angleterre,
Votre Molière, applaudi tant de fois,
Obtint chez vous à peine un peu de terre :
Garrick repose à côté de nos rois.

TRICOT.

AIR : *Vaudeville de la Partie carrée.*

Il est trop vrai, par une aveugle rage,
Ce grand homme fut outragé ;
Mais des préjugé d'un autre âge,
Notre siècle l'a bien vengé.
L'homme obscur tout entier succombe ;
Mais Molière est encor debout :
Qu'importe enfin où se trouve sa tombe,
Son génie est partout. (*bis.*)

Et je ne dois pas vous cacher, Monsieur, que le mo-

deste Gymnase se pormet aussi de fêter aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance.

L'ANGLAIS.

Goddem..... ce Molière, qui avait persécuté moi. ... qui avait poursuivi tous les ridicules.

TRICOT.

Vous ne pouvez pas lui échapper.

(*Le Théâtre change, et représente l'intérieur d'un temple, au fond duquel on voit le buste de Molière, placé sur un piédestal. Tous les acteurs du prologue sont groupés autour de lui, et s'apprêtent à le couronner.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Pour Saint-Cyr, ah ! quelle gloire.*

Célébrons le jour prospère
Où le premier des auteurs
Jadis a vu la lumière,
Et sur le front de Molière
Plaçons de modestes fleurs.

AGNÈS.

O Molière ! ô génie étonnant et sublime !
Toi que nous admirons, sans oser nous flatter
Que parmi tes enfants tu daignes nous compter,
Pardonne notre audace au feu qui nous anime :
Que notre amour nous légitime,
Et soyons tes enfants, au moins pour te fêter.

(*Elle s'approche du buste de Molière, et place une couronne de laurier sur sa tête*)

VAUDEVILLE.

AIR : *La bonne aventure, ô gué.*

TRICOT.

Shakespear peut paraître gai
Aux lords d'Angleterre,
Schiller est bien intrigué,
Sa touche est légère;
Mais du drame fatigué,
Par sa verve subjugué,
J'aime mieux Molière, ô gué,
J'aime mieux Molière.

M. DUJOUR.

L'art de joindre à l'enjoûment
La raison sévère;
L'art de poursuivre gaiment
La sottise altière;

L'art de peindre tour-à-tour
Le bourgeois, l'homme de cour,
Ne sont-ils pas nés le jour
Où naquit Molière.

GEORGETTE.

Ce grand homm' dont les écrits
Charm' la France entiere,
N' méprisait pas les avis
De sa cuisinière :
On sait comm' il l'écoutait,
Et puisqu'il la consultait,
On peut êt' fièr' quand on est
Servant' de Molière.

L'INVALIDE.

Docteurs dont il se moqua,
Faculté si fière :
Tartuffes dont il montra
L'âme toute entière :
Vous craignez jusqu'à son nom,
Et vous avez le frisson
Quand vous voyez la maison
Où naquit Molière.

L'ANGLAIS.

Que de scènes nous voyons
Dans notre Angleterre;
Celle des élections
Et du ministère.
Des budgets avec l'appoint,
Du comique à coup de poing:
C'est ce qu'on ne trouve point
Chez monsieur Molière.

Madame CHINCHILLA (*au Public.*)

Quelquefois, pour nos chansons,
Un public sévère
Mêle au bruit de nos flons flons
Certains bruits de guerre.
Trop souvent ils ont leur tour,
Qu'ils se taisent au moins pour
L'anniversaire du jour
Où naquit Molière.

(*On reprend le chœur général.*)

Célébrons le jour prospère, etc.

IMPRIMERIE DE PILLET JEUNE.

L'AMOUR PLATONIQUE,

COMÉDIE MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. EUGÈNE SCRIBE ET MÉLESVILLE.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Gymnase, le 26 Décembre 1820.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD SAINT MARTIN, Nº. 18.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHE. BOUCHER, SUCCESSEUR DE L.-G. MICHAUD, RUE DES BONS-ENFANTS, Nº. 34.

M. DCCC. XXI.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
SUDMER, oncle.	M. DORMEUIL.
ADOLPHE, neveu.	M. MOREAU.
ÉLISE.	Mlle. ESTHER.
LA COMTESSE.	M. GRÉVEDON.
CRICK.	M. NARCISSE.
Troupe de Paysans.	
Troupe de Laquais et d'Ouvriers.	

La scène est dans le Holstein.

L'AMOUR PLATONIQUE.

La Scène représente un Salon élégant, et deux Portes latérales. — On aperçoit un Jardin dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRICK, *étendu dans un fauteuil.*

Allons, déjà une voiture..... Il n'y a pas de maison où les domestiques soient plus dérangés..... on a beau être à la cmapagne, dans le fond du Holstein..... c'est égal..... et dire que je n'ai personne pour me rendre compte de ce qui se passe dans le château!

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Depuis le temps que j'obéis,
C'est bien l'moins qu'à mon tour j'ordonne;
Chacun me commande au logis,
Et je ne commande à personne;
Oui, si j'étais Roi, je rendrais
Un bon arrêté sans réplique,
Où j'ordonn'rais qu'tous les valets
Eussent chacun leur domestique.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, CRICK, *dans la même position.*

LA COMTESSE, *s'arrêtant et le regardant.*

Eh bien! M. Crick, à votre aise, ne vous dérangez pas.

CRICK, *se levant.*

Ah! mon Dieu! c'est cette jeune veuve, la meilleure amie de Madame. Mille pardons, Madame la Comtesse, si j'avais pu deviner que c'était une personne comme il faut.....

LA COMTESSE.

Fais remiser ma voiture et dételer mes chevaux.

CRICK.

Oui, Madame la Comtesse. Il paraît que c'est une affaire pressée qui vous amène?

LA COMTESSE.

Apparemment.

CRICK.

Ça concerne sans doute..... M. Adolphe, notre maître.... C'est peut-être des nouvelles de M. Sudmer, son oncle, qu'il aime tant, et qui est perdu!....

LA COMTESSE, *le regardant froidement.*

Il y a une chose que je n'ai jamais pu concevoir : c'est la patience de ton maître à garder chez lui un domestique aussi impertinent et aussi curieux.

CRICK.

Ce n'est pas de la patience..... c'est d'obligation. Vous ne savez donc pas que je suis le filleul de ce pauvre M. Sudmer, pour lequel il a une telle vénération qu'il n'en parle que les larmes aux yeux..... aussi, il voudrait me renvoyer, qu'il ne pourrait jamais s'y résoudre, et il faut qu'il me supporte par respect pour la mémoire de son oncle.

LA COMTESSE.

Je ne suis plus étonnée de ton assurance.

CRICK.

Dame! voyez-vous, je peux m'en donner!.... faut qu'il me passe tout. Je ne ferais que des sottises, je briserais tout chez lui, qu'il ne pourrait pas se dispenser, sur mes vieux jours, de me faire encore une grosse pension pour reconnaître mes bons services.

LA COMTESSE.

Tu as connu sans doute le capitaine Sudmer?

CRICK.

Je l'ai vu probablement une fois; c'est le jour où il m'a servi

de parrain, et je n'ai jamais rien reçu de lui que le nom que je porte.... et le cadeau n'est pas beau..... certainement.... Crick, ça n'est pas un fameux nom... mais c'est égal, si mon parrain revient un jour, quoique depuis six ans on le dise mort, je peux bien compter que j'aurai un carrosse et des laquais..... alors.....

LA COMTESSE.

A la bonne heure.... mais comme tu n'as pas encore tes gens, et que tu fais tes commissions toi même..... si tu voulais bien m'annoncer.

CRICK.

Vous annoncer? (*Sans se déranger.*)

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Holà! quelqu'un... Dubois, Lapierre.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc ne pas t'en charger?

CRICK.

Si ça vous est égal, j'préfère,
Madam', ne pas me déranger.
J'laiss' les autres, c'est mon système,
Fair' toujours les choses pour moi;
N'y a guèr' qu'mes quatr' repas, je croi,
Que j'aime à faire par moi-même.

LA COMTESSE.

Je me doute bien qu'il ne fait pas encore jour..... ce n'est pas étonnant.... de nouveaux mariés.... mais n'importe..... préviens-les que c'est une amie.

CRICK.

Je crois bien que Madame est encore dans son appartement... mais il y a long-temps que Monsieur est sorti du sien.... il court les champs.

LA COMTESSE, *étonnée.*

Comment.... son appartement?

CRICK.

Oui (*montrant le cabinet à gauche*), ici, c'est Madame.... (*montrant l'autre côté*) et là, c'est Monsieur.

LA COMTESSE.

Eh! mais! voilà la province qui se forme; c'est déjà comme à la ville.... au bout de deux jours de mariage.

CRICK.

Oh ! il faut leur rendre justice, ça a toujours été comme ça.

LA COMTESSE.

Comment ? est-ce que par hasard ils ne seraient pas mariés ?

CRICK, *secouant la tête.*

Dame !... c'est selon.... il y a du pour et du contre. D'abord ils sont venus s'établir dans ce château, que M. Adolphe a acheté tout exprès.... ensuite nous avons eu des signatures, des contrats et même une belle cérémonie dans la chapelle ; et, depuis ce moment-là, notre jeune demoiselle s'est appelée *Madame* : voilà ce qu'il y a de plus certain ; mais, d'un autre côté, vu qu'ils habitent les deux extrémités du château, que Monsieur ne tutoie jamais Madame, et qu'en se quittant ils se font la révérence. .. il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire....

LA COMTESSE.

Si je conçois un mot à tout ce que me débite cet imbécille !

CRICK.

Imbécille !.... c'est ça.... la force du préjugé.... Mais tenez.... regardez plutôt si je vous ai menti.... n'vous montrez pas.

SCÈNE III.

Les Mêmes, ADOLPHE. (*Il sort de son appartement sur la pointe du pied, et court regarder par le trou de la serrure de la porte en face.*

ADOLPHE, *avec impatience.*

Allons, elle repose encore !

CRICK.

Hein !.... vous le voyez !

LA COMTESSE.

Me serait-il permis de complimenter M. de Reinsberg ?

ADOLPHE, *se retournant.*

Que vois-je ? c'est vous, Madame la Comtesse, ici, dans ce château.... J'étais loin de m'attendre.... Crick, laissez-nous.

Crick sort.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, mon cher Adolphe? vous voilà tout troublé, tout déconcerté.

AIR : *de Julie.*

Quoi! mon aspect vous importune,
Vous avez tort assurément;
Un époux en bonne fortune,
Rien n'est plus neuf, et rien n'est plus piquant:
Mais quel air gauche, et quelle étude!
Un rendez-vous vaut-il tant d'examen?
On voit bien que le pauvre hymen,
Hélas! n'en a pas l'habitude.

ADOLPHE, *avec embarras.*

C'est bien aimable à vous de nous surprendre ainsi!

LA COMTESSE.

N'est-ce pas? Voilà comme je suis pour les personnes que j'aime. J'apprends votre mariage, aussitôt je quitte tout, les bals, les plaisirs de la cour, pour voir ma meilleure amie, cette chère Elise, et jouir du spectacle de votre bonheur..... mais quelle singulière figure vous me faites quand je vous parle de votre femme.... n'êtes-vous pas heureux?....

ADOLPHE, *soupirant.*

Heureux!.... peut-être moins que vous le croyez.

LA COMTESSE, *vivement.*

Quoi!.... vous auriez des peines, des chagrins!.... (*Avec sentiment.*) Quel bonheur!.... parlez, confiez-vous à moi.... je serais si contente de pouvoir vous être utile!

ADOLPHE.

Quoi! vous daigneriez partager?....

LA COMTESSE.

Mais, c'est notre seule mérite, à nous autres femmes.

AIR : *Muses des bois.*

Dans le danger prêts à saisir les armes,
Vous nous servez d'égide et de soutien;
Mais du malheur s'il faut sécher les larmes,
Auprès de nous les hommes ne sont rien.
Oui, leur vertu rigoureuse, hautaine,
Ne vaut jamais notre douce amitié:
Ils vous diront comme on brave la peine,
Nous, sans rien dire, en prenons la moitié.

ADOLPHE.

Oui, je veux tout confier à votre amitié, et vous verrez dans quelle situation.... Vous avez sans doute connu mon oncle Sudmer, le plus brave de nos marins ?

LA COMTESSE.

Non, mais j'ai entendu raconter que vous lui deviez tout.... votre éducation, votre fortune! que jamais aussi reconnaissance n'égala la vôtre; à propos de cela, permettez-moi de vous dire qu'il est disparu depuis six ans, qu'il est probable qu'on n'aura plus de ses nouvelles, et qu'il faut en tout finir par se faire une raison.... je m'en suis bien fait une, moi, par rapport à mon mari!

ADOLPHE.

Ah! permettez-moi d'espérer que mon oncle ne nous est point encore ravi.... et, pour vous le faire connaître, laissez-moi vous lire seulement la dernière lettre que j'ai reçue de lui lors de son départ. (*Lisant.*) « A bord de la Néréide, le 12 juillet » 1810.

» Mon ami, mon neveu, mon cher fils, nous sommes en » présence des Anglais, qui s'opposent à notre sortie.... mais » demain le convoi que je commande sera en pleine mer, ou » le Commodore que j'ai à combattre aura sauté avec moi. »

LA COMTESSE.

Aura sauté avec moi.... En vérité, j'aime déjà ce capitaine Sudmer à la folie, et je voudrais pour beaucoup qu'il eût fait sauter le Commodore.... Continuez, je vous prie.

ADOLPHE, *continuant de lire.*

« Mon lieutenant, blessé à mort à mes côtés, m'a légué une » fille charmante, un enfant de douze ans, qu'il laisse sans » fortune et sans autres parents qu'un frère perdu de dettes » et déshonoré. Si j'en reviens dans quelques années, je l'é- » pouse et partage ma fortune entre vous deux.... mais, jus- » qu'à mon retour, c'est à toi que je la confie : sois son tu- » teur, son guide, son appui; dérobe-la surtout aux entre- » prises de son frère, et ne néglige rien pour conserver à ton » oncle, à ton vieil ami, ce qui doit faire la joie et le bon- » heur de ses derniers jours. »

LA COMTESSE.

Je comprends enfin.... l'enfant de douze ans en a maintenant dix-huit; son vilain frère voulait la marier malgré elle à ce vieux baron de Blackstein....

ADOLPHE.

Hélas ! oui.

LA COMTESSE.

Et vous l'avez épousée, c'est charmant ! ça ne sort pas de la famille.

ADOLPHE, *vivement.*

Que dites-vous, Comtesse ? j'aurais trahi à ce point la confiance de mon oncle, de mon bienfaiteur !.... Vous ne m'entendez pas.... J'ai fait courir le bruit que j'épousais Elise ; nous avons été fiancés dans la chapelle du château, cette cérémonie a trompé tout le monde. J'ai écrit à son frère que le mariage était fait.... Elise, elle-même, en signant une donation qui lui assurait la moitié des biens de mon oncle, a cru signer l'acte qui l'enchaînait à moi ! Depuis ce moment, rien n'a été changé dans nos habitudes, dans notre conduite, et tout a repris au château sa forme ordinaire.... J'ai conservé à mon oncle celle qu'il avait choisie, et j'attendrai son retour sans m'écarter du plan que je me suis tracé.

LA COMTESSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! voilà bien l'idée la plus bizarre, la plus extravagante.... Il fallait une tête aussi romanesque que la vôtre pour concevoir un pareil projet !.... Mais, mon cher Adolphe, ce mariage ne durera pas.

ADOLPHE.

Et qui pourrait s'y opposer ?

LA COMTESSE.

Vous, d'abord.... vous êtes amoureux.... oui, Monsieur, amoureux de votre femme.

ADOLPHE.

Moi, je pourrais manquer à mes serments, à la reconnaissance....

LA COMTESSE.

Voilà les grands mots... eh ! mon cher ami, les serments, la reconnaissance... c'est très bien assurément ; mais ce n'est pas à moi que vous persuaderez que vous n'êtes pas amoureux : je m'y connais, mon ami ; vous en avez tous les symptômes.

AIR : *du Piége.*

Tous les jours je vois à mes pieds
D'amants une nombreuse escorte ;
Et si près de moi vous étiez
Pendant une heure de la sorte,

Avec cet air qui fait pitié,
Ce regard langoureux et triste,
Il n'en faudrait pas la moitié
Pour que vous fussiez sur ma liste.

ADOLPHE.

Comtesse, vous me désespérez... vous prenez pour de l'amour un attachement, une tendresse bien naturelle pour un enfant dont le sort me fut confié, et dont les heureuses qualités se sont développées sous mes yeux... je l'aime, oui, mais comme un frère.

LA COMTESSE, *avec malice.*

Elle est donc vraiment bien embellie?

ADOLPHE, *avec amour.*

Ah! vous n'en avez pas d'idée !... c'est un mélange heureux de grâce, de douceur, d'esprit, d'ingénuité... une bonté touchante qui attire, qui subjugue... un charme inconcevable dans tous ses traits, dans toute sa personne... on ne peut la voir une seule fois sans l'adorer, sans desirer passer ses jours auprès d'elle.

LA COMTESSE, *souriant.*

Et vous l'aimez comme un frère?

ADOLPHE.

Oh! pour cela, je vous le jure...

LA COMTESSE.

Oui, nous appelons cela de l'amour platonique; mais depuis long-temps on était convenu de le bannir des bons ménages, et des états bien organisés... mais, je ne me trompe pas, c'est votre femme que j'aperçois.

ADOLPHE.

C'est elle!

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Eh! bon dieu, comme vous voilà ému.

ADOLPHE.

Comtesse, je vous en conjure... songez qu'Élise ignore...

LA COMTESSE.

Soyez tranquille; je me tairai, si je peux.

SCÈNE IV.

Les Précédents, ÉLISE.

ELISE.

Mathilde!

LA COMTESSE.

Eh! bonjour, ma chère, qu'il me tardait de te voir et de te fé-

liciter ; je viens pour huit grands jours m'établir avec vous ! et je me fais d'avance un tableau du bonheur conjugal... (*A Adolphe.*) Mais regardez donc, Adolphe, comme votre femme est jolie : on a bien raison de dire que rien n'embellit comme le mariage.

ELISE.

Quoi ! c'est vous, ma chère Mathilde, je n'aurais jamais osé compter sur tant de bonheur. (*A Adolphe.*) Bonjour, mon ami, comment vous portez-vous ?

ADOLPHE.

Je vous remercie infiniment.

ÉLISE, *à Adolphe.*

Est-ce que vous êtes déjà sorti ? et d'aussi bonne heure.

LA COMTESSE.

Oh ! les amoureux ne dorment pas... Mais dites-moi donc ? *vous... vous...* il paraît que chez vous on a conservé le style de l'ancienne cour.

ADOLPHE.

Oui, nous tenons beaucoup à l'étiquette... (*Bas à la comtesse.*) Comtesse, je vous en prie.

LA COMTESSE.

A cela près, ma chère Elise, que dis-tu du mariage ? c'est original, n'est-ce pas ?... A propos, vous êtes-vous déjà disputés ? non... oh ! ça viendra, je l'espère, sans cela, l'on ne se raccommoderait jamais. Je vous donnerai des conseils ; Dieu merci, je me connais en querelles et en raccommodements, et ce n'est pas au bout d'un an de veuvage qu'on peut perdre une expérience aussi longuement acquise... Mais avant dejeuner, je vais défaire mes coffres, mes cartons, et sortir mes garnitures et mes plumes qui doivent être dans un état affreux.

ADOLPHE.

Je vais avoir l'honneur de vous conduire à votre appartement.

LA COMTESSE.

Eh ! mon dieu non, point de façons... je vous dispense d'être galant. Un nouveau marié ne doit jamais quitter sa femme.

AIR : *Vaudeville de Gille en deuil*, ou *Voici Mme. de Merville.*

Vit-on jamais pareil ménage,
Je n'y tiens plus... il me faudra,
Pour l'honneur seul du mariage,
Brouiller ces arrangements-là.

(*Regardant Adolphe.*)

A l'éviter comme il s'applique,
Quittez donc cet air glacial;
Ah ! comme l'amour platonique
Ressemble à l'amour conjugal.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais pareil ménage, etc.

(*Elle sort.*)

ÉLISE, *à part, regardant Adolphe.*

Ah ! vraiment je perdrai courage;
Mais voyez, s'il me parlera,
Après deux jours de mariage,
Je ne comprends rien à cela.

ADOLPHE, *à part.*

Je sens que je perdrai courage
En rencontrant ce regard-là :
Pour garder la foi qui m'engage,
Il faut éviter tout cela.

SCÈNE V.

ADOLPHE, ÉLISE.

ADOLPHE, *à part.*

Ah! mon dieu, nous voilà seuls... et je crois qu'elle est ce matin mille fois plus jolie qu'à l'ordinaire... allons-nous en.

(*Il fait quelques pas.*)

ELISE.

Hé bien, Adolphe, vous me quittez déjà ?

ADOLPHE.

Pardon... l'arrivée de la comtesse... les ordres nécessaires à donner....

ELISE.

Ce soin-là me regarde.. en vérité depuis deux jours, je ne vous conçois pas, mon ami.... j'ai bien vu tout-à-l'heure que la comtesse était surprise de vos manières avec moi... j'ai bien entendu

qu'elle disait qu'un mari ne devait jamais s'éloigner de sa femme... eh bien! monsieur, que pensera-t-elle de nous? elle ne manquera pas de remarquer votre empressement à me fuir; votre air contraint, embarrassé, quand je vous force de rester près de moi... elle dira à tous nos amis que vous n'êtes pas heureux... que vous ne m'aimez pas...

ADOLPHE, *vivement.*

Que je ne vous aime pas...que faut-il donc pour vous convaincre de l'attachement le plus tendre?..

ELISE.

Je ne sais; mais je suis enchantée que la comtesse soit ici... elle saura bien me dire si vous m'aimez réellement...

ADOLPHE, *à part.*

Eh! mais ceci devient fort embarrassant.

ELISE.

D'abord je me rappelle d'avoir vu ma chère Mathilde avec son mari... et son mari n'avait jamais d'humeur, d'ennui... comme vous... hier au soir...

ADOLPHE, *embarrassé.*

Hier au soir...

ELISE.

Vous l'avez déjà oublié... il était à peine neuf heures... nous causions... jamais je n'avais été aussi heureuse... j'ai parlé de vous, de notre tendresse, de votre oncle Sudmer.... et tout-à-coup vous vous êtes éloigné... comme dans ce moment-ci.

ADOLPHE, *revenant près d'elle.*

Mon oncle!... ah! quelle épreuve!...

ELISE.

Vous avez repoussé ma main que vous veniez de serrer, et vous vous êtes enfui brusquement dans votre appartement... je veux que la comtesse me dise pourquoi?

ADOLPHE, *à part.*

Je suis perdu.

ELISE, *timidement.*

Et puis, si vous m'aimiez... vous me le diriez...

Duo : *Lulli et Quinault.*

ADOLPHE.

Moment charmant, trop douce ivresse,
Je ne saurais lui résister.

ELISE.

Mon ami, de votre tendresse
Pouvez-vous me laisser douter ?

ADOLPHE, *avec amour.*

Non, non, ma tendresse est extrême,
Et mon Elise est tout pour moi;
Ah! c'est toi que j'aime,
Je n'aime que toi.

ÉLISE, *enchantée.*

Quel mot d'une douceur extrême,
Répétez-le moi, mon ami...

ADOLPHE, *hésitant.*

Oui... je vous aime.

ÉLISE, *tristement.*

Je vous aime.
Hélas! ce n'était point ainsi.

ENSEMBLE.

T'adorer } est le bien suprême,
Vous aimer }
Et mon Elise } est tout pour moi.
Et mon Adolphe }
Oui, c'est toi que j'aime,
Je n'aime que toi;
Toujours, oui, toujours à toi.

(*Adolphe embrasse Elise.*)

SCÈNE VI.

Les Précédents, CRICK, *les surprenant.*

CRICK.

Pardon, je vois que monsieur est en affaire... comme monsieur n'est pas ordinairement occupé... j'avais cru qu'on pouvait sans le déranger...

ADOLPHE.

Hé bien, imbécille ?

CRICK.

C'est une lettre qui arrive à l'instant.

ADOLPHE.

Eh! donne donc... (*Après avoir lu.*) Ah! mon Dieu!

ELISE.

Qu'est-ce donc, mon ami? que vous annonce cette lettre?

ADOLPHE.

Vous le saurez... je vais vous rejoindre, mais dans ce moment...

ELISE.

Hé bien, soit, je me retire; mais, mon ami, ne soyez pas trop long-temps. (*En sortant*). Là, voyez donc... il était si aimable! cette vilaine lettre avait bien besoin d'arriver.

(*Elle sort.*)

CRICK.

Je ne sais pas ce que ça veut dire; mais je peux me vanter que voilà une fameuse lettre... c'est pourtant moi qui l'ai apportée.

SCÈNE VII.

Les Précédents, LA COMTESSE.

ADOLPHE.

Ah! ma chère comtesse! (*A Crick.*) Hé bien, que fais-tu là?... te plaira-t-il de nous laisser?

CRICK.

C'est ennuyeux; on ne peut rien savoir.

(*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Hé bien, mon cher, quel est donc ce grand événement? quelle est cette lettre? serait-ce une déclaration que l'on fait à votre femme? mon ami, il faut vous y habituer; ce n'est rien, vous le verrez, et avec votre système, cela doit vous coûter moins qu'à un autre.

ADOLPHE, *très agité.*

Il s'agit bien de cela! j'ignore qui peut avoir découvert mon secret; mais le frère d'Elise sait que je n'ai point épousé sa sœur, que le mariage est simulé.... Un de mes amis intimes m'écrit qu'il est furieux, qu'il doit arriver ce soir à l'improviste pour me surprendre, m'enlever Elise, et la donner à son vieux baron de Blackstein!.... Que vais-je devenir? quel

parti prendre ?.... que ne dira-t-on pas ? quel éclat ? quel scandale ?.... Mais répondez-moi ? mais conseillez-moi donc ?

LA COMTESSE.

Mon ami, nous avons adopté dans la conversation l'usage du dialogue, et si vous parlez toujours.... il ne me sera pas possible....

ADOLPHE.

Au contraire, je n'ai d'espoir qu'en vous !

LA COMTESSE.

Allons, mon cher Adolphe.... c'est du sang-froid qu'il faut ici.... Raisonnons un peu.... le frère et son baron vont arriver ; ils veulent un mariage, une noce ; ils y tiennent, et c'est une satisfaction qu'on ne peut leur refuser. Présenter un faux contrat, nous en sommes incapables !.... ma foi, pendant que nous y sommes, je leur en donnerais, moi.... un véritable et réel.... Il faut jouer au fin avec eux.

ADOLPHE.

Comment ?

LA COMTESSE, *vivement.*

Laissez donc faire ; dans une heure la noce, sans faste, sans bruit, sans étalage ; d'ici là, tout peut être prêt.... le suisse, le bedeau, les marguilliers.... je vous réponds de tout.... promptitude et silence.... avec de l'argent on rendrait discret jusqu'au sonneur de la paroisse.

ADOLPHE.

Oui, mais avec tout cela je serai marié.

LA COMTESSE.

Laissez donc faire !

ADOLPHE.

Laissez donc faire.... et mon oncle Sudmer ?

LA COMTESSE.

Et croyez-vous que je n'y songe pas ! c'est pour lui ce que j'en fais, et vous allez voir. Aussitôt la célébration, vous montez en chaise de poste.... seul.... oui, Monsieur, seul, sans compagnie, et vous laisserez votre femme au château : elle dans le Holstein, vous dans le Danemarck... vous ferez d'abord un excellent ménage ; et ensuite il n'y aura certainement rien à dire contre l'innocence de votre liaison ; et si votre oncle Sudmer revient jamais, ce qui n'est pas probable (mais enfin tout peut arriver : on dit bien qu'il y a des maris qui ressuscitent,

et moi qui vous parle, je suis naturellement peureuse); enfin donc, s'il revient, vous lui déclarez ce que vous avez fait pour lui et comment vous vous êtes immolé, et vous obtenez facilement du Prince la dissolution d'un mariage ainsi contracté. Mon projet peut être extravagant, romanesque, mais à coup sûr il l'est moins que ne l'était le vôtre; et, quitte à-la-fois envers votre oncle, envers vous-même, personne n'a rien à vous dire, puisqu'au fait vous n'avez contracté qu'un hymen provisoire, et qu'enfin vous n'êtes marié que par obligeance et par.... *interim.*

ADOLPHE.

Vous avez une manière d'arranger tout cela.... mais enfin si mon oncle ne revenait pas ?....

LA COMTESSE.

Ah! alors, ce serait terrible! vous seriez marié et bien marié.... Alors, mon cher ami, la patience.... je ne connais que cela en ménage! la patience! vous viendrez me trouver et je vous donnerai des leçons.... Mais on ne peut pas non plus prévoir les malheurs d'aussi loin.... occupons-nous d'abord de ceux qui vous menacent.... de votre mariage.... Allez donner vos instructions à Crick, prévenir Elise (car encore faut-il tout lui apprendre et la déterminer); l'habit de mariée, le bouquet blanc; vous, l'habit de voyage....

ADOLPHE.

Comment l'habit de voyage!.... il faudra partir ?

LA COMTESSE.

Sur-le-champ, mon ami.... je me charge de tous les préparatifs essentiels.

ADOLPHE.

Des préparatifs....

LA COMTESSE.

La chaise de poste sera à la porte de l'église; et aussitôt le *oui* fatal prononcé.... fouette, postillon.

ADOLPHE.

Mais au moins que j'aie le temps de réfléchir?

LA COMTESSE.

Eh! Monsieur, si on réfléchissait, on ne se marierait jamais!... J'ai ordonné; qu'on obéisse, ou je ne me mêle plus de vos affaires.... allez....

(*Adolphe salue la Comtesse, et sort.*)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, *seule.*

Ces pauvres enfants! si on ne les forçait pas à être heureux! s'aimer.... sans oser se l'avouer, et s'immoler pour un oncle mort aux Grandes-Indes..... mais, grâce à moi, rien ne peut plus maintenant s'opposer à leur union.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, CRICK, *en dehors, se disputant avec un étranger.*

CRICK *entre, se tenant la joue avec la main.*

Je vous dis que j'ai ordre de ne pas répondre, et surtout quand on a, comme vous, une manière d'interroger à tour de bras.

SUDMER.

Morbleu! je t'apprendrai à être honnête.

LA COMTESSE.

Quel est ce bruit?

SUDMER.

Je vous prie, Madame, de ne pas faire attention : c'est ce maraud-là qui me disait qu'il n'y avait personne.... Suis-je loin de la terre de Reinsberg?

LA COMTESSE.

Vous y êtes, Monsieur.

SUDMER.

Corbleu! mon postillon est un garçon d'esprit, d'avoir versé ma chaise précisément à la porte du château!..... C'est ici que je venais, mais je ne lui avais pas dit de me descendre dans un fossé.

LA COMTESSE.

Je suis désolée de l'accident.....

SUDMER.

Moi, j'en suis enchanté! je pouvais me casser le cou, et je n'ai

qu'un tour d'épaule, une douzaine de contusions... j'ai toujours eu du bonheur, moi.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

J'arrive, et d'abord je voi
Femme belle autant qu'aimable.

(*Il fait un geste de douleur.*)

LA COMTESSE.

Mais vous souffrez...

SUDMER.

Comme un diable.

LA COMTESSE, *à Crick.*

Vite, quelqu'un.

CRICK, *sans se déranger.*

Sur ma foi,
Des deux méd'cins du village
L'un n'est plus... l'aut' déménage,
D'sorte qu'à présent, je gage
Y gn'ia pas un seul docteur.

SUDMER.

Pas un seul ! ah ! sur mon ame
Je vous l'ai bien dit, Madame,
J'ai toujours eu du bonheur.

(*Montrant sa jambe.*) Ce n'est rien... j'y suis fait, et quand vous me connaîtrez....

LA COMTESSE.

J'attends que vous daigniez me dire....

SUDMER.

Au contraire, c'est vous qui allez avoir la bonté de m'apprendre si M. Adolphe est au château.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur ; mais...

SUDMER.

Ah! mille bombardes ! il est ici. (*A Crick.*) Viens, mon garçon, aide-moi à marcher, mène-moi vers lui.

LA COMTESSE.

Mais il est impossible de lui parler.

SUDMER.

Impossible ! à son meilleur ami.

LA COMTESSE, *à part.*

Que peut-être il ne connaît pas.

CRICK.

Il n'y a pas d'ami qui tienne, puisqu'on vous dit qu'il est en affaire ; qu'il se marie... Est-il entêté ?

SUDMER.

Comment ! il se marie ! Ce cher Adolphe ! il va se marier, et j'arrive juste au moment ! mon étoile est toujours là...

C'est que je ne peux pas manquer à la cérémonie, j'y suis essentiel. (*A Crick.*) Et tu es bien sûr... n'est-il pas vrai ?..

CRICK.

Pardi ! vrai comme je m'appelle Crick.

SUDMER, *vivement.*

Comment, tu t'appelles Crick ! et tu es au service d'Adolphe... Vous m'avouerez, Madame, que voilà qui est bien particulier.... il s'appelle Crick ! (*Lui prenant la tête entre les mains.*) Ah ! tu t'appelles..... tiens... mon pauvre garçon.... prends ceci... (*Lui donnant de l'argent.*) Ça encore.

CRICK.

Eh ben ! voilà la première fois que mon nom m'en vaut autant.

SUDMER.

Je suis fâché de ce soufflet.... mais vois-tu.... il était parti.... moi, le premier mouvement est toujours bon.

CRICK.

J'aime autant votre second.

SUDMER.

Quant à vous, Madame, je vous supplie de ne rien dire à Adolphe.

LA COMTESSE.

Eh ! Monsieur, que voulez vous que je lui dise ?...

SUDMER.

Comment, je ne vous ai pas confié...

LA COMTESSE.

Rien, Monsieur ; il y a une heure que vous me faites des questions, et je ne sais pas même votre nom.

SUDMER.

C'est délicieux... Je ne me serais jamais cru tant de discrétion ! Eh bien, Madame, je ne vous en dirai pas davantage..... mais

bientôt.. (*Donnant un petit soufflet à Crick.*) Ce pauvre Crick... ne lui trouvez-vous pas un air bête ?.... Mais rappelez-vous bien que la noce ne peut pas avoir lieu sans moi, que vous m'y verrez, et que je retiens d'avance la première contre-danse avec la mariée.... Oui, Madame, je danserai... je ne dis pas la gavotte.... mais enfin je figurerai.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Jadis, j'aurais fait davantage,
Car j'ai dansé dans mon printemps,
Peut-être trop.. mais avec l'âge
On perd ses jambes de quinze ans.
Du moins la douce souvenance
Et le goût n'ont pu m'en passer;
Et je chéris encor la danse,
Même en ne pouvant plus danser.

(*Il fait un pas, et revient.*) Et moi, qui oublie de vous demander si la future d'Adolphe est jolie, spirituelle.

LA COMTESSE, *impatientée.*

Eh ! Monsieur....

SUDMER.

Eh ! mais j'y pense.... si c'était vous ? Vous riez.. allons, c'est clair... j'ai deviné; j'en suis enchanté.... vous me convenez à merveille, et c'est une affaire faite ; je ne vous demande que dix minutes de secret.

Air : *Non, non, point de façon.*

Bien, bien,
Ne dites rien,
Soyez discrette,
Enfin soyez muette;
Bien, bien,
Ne dites rien,
Je pars, je vole,
Et dans peu je revien.

Restez donc... et toi,
Viens vite avec moi.

CRICK.

Il est sans façon.

SUDMER.

Viens donc, mon garçon;
Brusque, mais humain,
J'ai toujours enfin
Le cœur sur la main.

CRICK, *se tenant la joue.*

J'l'ai ben vu soudain.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE, *riant.*

Bien, bien,
Je ne dis rien,
Je suis discrette
Et je serai muette;
Bien, bien,
Ne craignez rien,
A vos discours
Nous ne comprenons rien.

SUDMER.

Bien, bien,
Ne dites rien,
Soyez discrette,
Enfin soyez muette;
Bien, bien,
Ne dites rien,
Je pars, je vole,
Et dans peu je revien.

CRICK.

Bien, bien,
Je n'dis plus rien,
(*Montrant l'argent.*)
Cette recette
Rend ma bouche muette;
Bien, bien,
Ne craignez rien,
Ça s'ra très bien,
Car je n'y comprends rien.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, *seule.*

Vit-on jamais un pareil original... et en conscience, il n'y a pas

moyen de se fâcher avec lui... je crois qu'Adolphe se passera bien d'une semblable visite, et je ne lui parlerai pas de son ami intime... mais voici nos jeunes mariés... quels regards passionnés !... ce serait vraiment dommage de les séparer.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, ELISE, *en mariée*, ADOLPHE, *en frac de voyage.*

AIR : *Goûtons sans bruit.*

ADOLPHE.

Sur cet hymen, ah ! gardons le silence...,
Que chacun de nous soit discret,
Du mystère, de la prudence,
Notre sort dépend du secret.

LA COMTESSE.

Bien, tout est prêt.

ÉLISE, *à la Comtesse.*

Bon Dieu, quelle aventure,
Il n'était donc pas mon époux ?

LA COMTESSE.

Il faut bien le croire entre nous
Puisque ton mari te l'assure.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.

Sur cet hymen, ah ! gardons le silence, etc.

LA COMTESSE.

Je vous promets de garder le silence,
Tout seconde notre projet ;
Du succès je réponds d'avance,
Je suis seule dans le secret.

ÉLISE.

Puisqu'il le veut, gardons bien le silence,
Que chacun de nous soit discret ;
Du mystère, de la prudence,
Le bonheur est dans le secret.

(On entend des coups de fusil.)

SCÈNE XII.

Les Précédents, Paysans et Paysannes, *avec des bouquets qu'ils viennent offrir à Adolphe et à Elise.*

CHOEUR.

Air : *Vaudeville de la nouvelle télégraphique.*

Ah ! quel bonheur !
Not' bon seigneur
Aujourd'hui se marie ;
Chantons, dansons,
Que nos chansons
L'apprenn't aux environs.

UN PAYSAN.

Quand d'un grand seigneur sans défaut
La rac' se multiplie,
On n'peut se réjouir assez tôt,
On n'peut crier trop haut.

CHOEUR.

Ah ! quel bonheur, etc.

ADOLPHE.

Parbleu ! si c'est là du mystère... il me semble que tout le village est du secret.

LA COMTESSE.

Je vous jure que j'ignore moi-même... (*Au paysan.*) Qui vous envoie ici ?

LE PAYSAN.

C'est un monsieur en habit galonné, qui nous a dit que M. Adolphe se mariait, et qu'il fallait eh vite, eh vite, lui porter des bouquets.... et vous allez entendre tout-à-l'heure les cloches, le tambour... car il a payé tout cela.

LA COMTESSE.

Ah ! mon Dieu, c'est mon inconnu.

SCÈNE XIII.

Les Précédents, CRICK, *à la tête de plusieurs ouvriers ; et précédant plusieurs laquais qui portent des corbeilles.*

MÊME AIR.

CRICK ET LES VALETS.

Ah ! quel bonheur !
Not' bon seigneur
Aujourd'hui se marie :
Chantons, dansons,
Que nos chansons
L'apprenn't aux environs.

CRICK.

Du bon maît' que nous chérissons
Que l'bonheur se publie,
Faut qu'au grand jour je le voyions;
En avant les lampions.

(*Parlant, aux ouvriers.*) Allons, de ce côté les pétards, les soleils...

ADOLPHE.

Mais dis-moi donc...

CHŒUR.

Ah ! quel bonheur !
Not' bon seigneur, etc.

ADOLPHE.

Comment ! et toi aussi ?

CRICK.

Ne vous en mêlez pas, not' maître, laissez-moi faire, j'ai mes instructions.

ADOLPHE.

As-tu déjà oublié les miennes ?

CRICK.

Il y en a de supérieures, et tout est commandé ; je suis le fac-

totum ; avant une heure, le château, les allées, tout sera en feu.... voilà un mariage qui fera du bruit, je m'en vante.

ADOLPHE.

Je ne sais qui me retient.....

CRICK.

Ah ! maintenant ne vous gênez plus ! il n'y a plus de risque.....

ADOLPHE.

Mais, bourreau, dis-moi donc d'où vient tout ce fracas, et quel est cet inconnu dont parle madame ?

CRICK, *se frottant les mains.*

Quoi! vous ne devinez pas !..... il n'y a que moi qui étais dans la confidence..... c'est mon parrain..... c'est M. Sudmer.

TOUS.

Sudmer !

ÉLISE.

Sudmer ! ô mon Dieu !

ADOLPHE.

Ma chère comtesse..... emmenez-la, je vous en conjure.....

CRICK.

V'là mon parrain, le v'là.

ADOLPHE.

Mon oncle !

(*Elise sort dans les bras de la comtesse qui l'entraîne.*)

SCÈNE XIV.

ADOLPHE, CRICK, SUDMER, *en grand uniforme, et le bouquet au côté.*

SUDMER.

Oui, c'est moi-même ! c'est Sudmer; je me doutais bien que ma présence causerait ici de la surprise.

ADOLPHE, *courant dans ses bras.*

Mon cher oncle !..... au moment où je déplorais votre perte....

SUDMER.

Que je t'embrasse encore, mon Adolphe, mon cher fils..... tu

ne croyais plus me revoir..... mais rassure-toi..... tous les braves ne sont pas morts..... six ans d'absence, de fatigues, de combats..... j'ai tout oublié, puisque je revois mes amis et mon pays.

Air : *A soixante ans.*

Oui, tous mes vœux tendaient vers ma patrie,
Je l'invoquais sous un ciel étranger.
Foyer natal, terre auguste et chérie,
Comment peut-on jamais vous outrager?
Vous qui vivez sur le sol de vos pères,
Du bonheur qui vous est permis,
Souvent vous ignorez le prix;
Et c'est, hélas! aux rives étrangères,
Que l'on apprend à chérir son pays.

ADOLPHE.

Mon cher oncle !.....

SUDMER.

Hé bien, morbleu! te voilà pâle, défait.... et tout tremblant... allons, remets-toi, du courage..... il en faut pour supporter la joie..... car moi, qui te parle, j'ai manqué d'en être étouffé.... mais je t'ai déjà embrassé une demi-douzaine de fois..... et je sens que ça va mieux.

CRICK.

Oui, c'est comme ça, le premier moment..... (*Se tâtant la joue.*) Moi, ma première entrevue avec mon parrain a été diablement chaude.

SUDMER, *à Adolphe.*

Oui, tu sauras combien d'événements, combien d'aventures.... A propos de cela, mon garçon, je reviens tout cousu d'or.

CRICK.

V'là-t'y un parrain !..... tout cousu d'or..... comme nous allons en découdre!

SUDMER.

Mais parlons de toi, de ton mariage... je vous ai un peu dérangés; mais tu ne m'en veux pas..... n'est-ce pas, mon garçon? je savais bien que je vous ferais plaisir.... Ah ça, présente-moi à ta future.... je suis un peu brusque, sans façon, mais c'est égal, il faut qu'elle s'habitue à aimer ton oncle..... Moi, pour commencer, je l'aime déjà, et elle doit danser avec moi la première contre-danse..... Tu

me vois sous les armes.... mais toi.... tu ne m'as pas trop l'air d'un marié, en frac et en bottes....

ADOLPHE.

Grands Dieux ! comment lui avouer... et quelle situation. (*Aux paysans et à Crick.*) Laissez nous, mes amis.

SUDMER.

C'est vrai, laissez-nous..... voilà de quoi boire à ma santé..... mais voyez-vous, on est bien aise de parler d'affaires de famille.

CHOEUR.

AIR : *Vaudeville de la nouvelle télégraphique.*

Ah! quel bonheur!
Not' bon seigneur
Aujourd'hui se marie :
Chantons, dansons,
Que nos chansons
L'apprenn't aux environs.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XV.

ADOLPHE, SUDMER.

SUDMER.

Hé bien, morbleu! tu dis donc que ma petite nièce.....

ADOLPHE.

Vous allez la voir dans l'instant.... (*Hésitant*) Mais vous ne m'avez pas encore demandé des nouvelles d'Elise.... l'auriez-vous oubliée ?

SUDMER.

L'oublier.... non, parbleu! elle est pour beaucoup dans mes plans de bonheur... je venais ici dans le dessein d'assurer son sort.... mais tu ne peux pas m'en vouloir d'avoir d'abord pensé à toi..... d'ailleurs..... j'étais bien tranquille ! ne te l'avais-je pas confiée ? n'étais-je pas sûr que tu me rendrais fidèlement ce dépôt.

ADOLPHE.

Oui, mon oncle, Elise vous aime toujours ; elle vous a conservé sa foi.... et elle vous attend ....

SUDMER, *froidement.*

Ah! elle m'a conservé sa foi.... et elle m'attend.... c'est très

bien..... c'est parbleu très bien..... beaucoup mieux que je ne croyais..... (*Le regardant en face.*) Et tu es bien sûr.

ADOLPHE.

Quoi! vous en douteriez?

SUDMER.

Non... c'est que je pensais à certaine chose.

ADOLPHE, *vivement.*

O ciel! je vois qu'on vous a prévenu, que vous savez tout... mais ne me jugez point sans m'entendre! je vous jure, mon oncle, que c'était pour vous, pour vous seul, pour la soustraire au pouvoir de son frère, et que si je consentais à épouser Elise, ce n'était que pour vous la conserver.

SUDMER, *étonné.*

Comment?... qu'est ce que tu me dis donc là?

ADOLPHE.

J'ai cru que vous saviez...

SUDMER.

Hé! non morbleu!... Comment tu épousais ma femme, pour empêcher qu'on ne me la ravît!..

ADOLPHE.

Vous pourriez me soupçonner!... apprenez qu'en sortant de la chapelle, je devais monter en chaise de poste... cet habit de voyage vous l'atteste... et jusqu'à votre retour sur lequel nous comptions pour rompre ce mariage, j'aurais vécu éloigné d'Élise.

SUDMER.

Comment, il serait possible que ton attachement pour moi...

ADOLPHE.

Je vous répète que depuis long-temps, Elise sait qu'elle vous est destinée, qu'elle est prête à vous obéir, à vous suivre à l'autel, et maintenant, mon oncle, c'est mon honneur qui exige que vous l'épousiez.

SUDMER.

Ton honneur! ton honneur... un instant...

ADOLPHE.

Si vous hésitez... c'est me dire que j'ai perdu votre estime, votre confiance... je n'y survivrai pas... et je sais désormais le seul parti qui me reste à prendre.

SUDMER.

Eh! que diable!... une minute!... restez ici, Monsieur... restez et écoutez-moi... je n'ai jamais douté de votre bonne foi... et je ne devrais pas avoir besoin de vous le prouver; mais vous avez en moi un bon oncle, et puisque ça vous fait plaisir... j'accepte... et j'épouse... (*Lui donnant une poignée de main.*) Voilà comme je suis

SCÈNE XVI.

Les Précédents, CRICK.

CRICK.

Je viens, avec votre permission, vous avertir que la noce s'impatiente.

ADOLPHE.

C'est bien, que rien ne soit changé... (*A part.*) Allons, j'aurai fait mon devoir. (*Haut.*) Mon oncle, je vais vous chercher moi-même... et vous présenter ma femme... je veux dire la vôtre... (*Il l'aperçoit.*) La voilà !... ah ! mon Dieu ! mon Dieu, comment la prévenir ?

SCÈNE XVII.

Les précédents ; LA COMTESSE, *amenant Elise par la main ; Adolphe va au devant d'Elise, et lui parle bas, en ayant l'air de l'encourager.*

SUDMER, *la regardant de loin.*

Elle est fort bien.... certainement voilà un brave garçon qui me force de me marier le pistolet sur la gorge... je n'oublierai jamais cette marque d'affection.

ADOLPHE, *bas à Elise.*

Elise.... il le faut.... il y va de ma vie et de mon honneur.

LA COMTESSE, *bas à Adolphe.*

Mais je vous répète, Monsieur, que c'est vous qu'elle aime.

ADOLPHE, *bas.*

N'importe... j'ai donné ma parole.... (*Amenant Elise près de son oncle.*) Mon oncle, voici celle qui, comme moi, doit tout à vos bontés, et dont la reconnaissance égale la mienne.

SUDMER.

Ma chère Elise !..... Ah ! ça, vous allez nous laisser seuls un moment.

ADOLPHE, *à part.*

Il me fait trembler. (*Haut.*) Seuls, mon oncle ?

SUDMER.

Oui, mon cher ami.

ADOLPHE.

Avec Elise?

SUDMER.

Avec Elise.

ADOLPHE.

Mon oncle... c'est que tout est prêt pour la cérémonie...

SUDMER.

Mais quelle diable de rage de vouloir me marier sans me donner le temps de me reconnaître... corbleu! que je puisse causer un moment avec ma femme.

ADOLPHE, *bas à la comtesse.*

Sa femme, je ne pourrai jamais m'accoutumer à ce mot-là.

LA COMTESSE, *de même.*

Eh bien, voulez-vous que je déclare...

ADOLPHE, *bas.*

Non, non, j'en mourrais de honte.

LA COMTESSE, *bas.*

Eh! mais que voulez-vous donc enfin? car vous êtes un homme insupportable.

ADOLPHE.

Je ne sais... j'en perdrai la tête... (*Revenant à Elise et lui parlant bas.*) Elise, c'est mon oncle que vous aimez... n'allez pas l'oubliez... je vous en prie.

CRICK, *revenant.*

Comment, mon parrain, vous avez dit votre femme.

SUDMER, *se retournant.*

Et toi aussi... que fais-tu là?

CRICK.

Vous dites, votre femme... vous vous trompez.

SUDMER.

Non, mon garçon.

CRICK.

Ma foi, alors, mon parrain, si vous étiez mon filleul, je vous demanderais la permission de vous dire que c'est une bêtise.

SUDMER.

Je suis désolé que tu n'approuves pas.... j'espère cependant que ça ne me privera pas de ta présence à ma noce.

CRICK, *saluant.*

Non, certainement: c'n'est pas une bêtise qui m'arrêterait.

SCÈNE XVIII.

SUDMER, ÉLISE.

ÉLISE, *à part.*

L'épouser... et c'est Adolphe qui l'exige... je ne me serais jamais attendue à cela de sa part.

SUDMER.

Ainsi, Elise, il est donc vrai que vous m'aimez ?

ÉLISE.

Comment ne vous aimerais-je pas.... Adolphe vous aime tant.

SUDMER.

Tous ses goûts sont donc la règle des vôtres.

ÉLISE.

Mais, oui.

SUDMER.

Puis-je croire alors que vous me donnerez avec plaisir le titre d'époux ?

ÉLISE, *hésitant.*

Monsieur.....

SUDMER.

Vous hésitez.....

ÉLISE, *vivement.*

Non, Monsieur, non certainement, ne le croyez pas.

AIR : *Ah ! vous avez des droits superbes.*

Sans peine j'y saurai souscrire
Et me faire à ce nom d'époux...
Mais souvent, s'il faut vous le dire,
Adolphe me parlait de vous :
L'imiter était mon étude,
Il disait mon oncle chéri.

SUDMER, *parlant.*

Hé bien !

ÉLISE, *finissant l'air.*

J'avais déjà pris l'habitude
De vous appeler comme lui :
Oui, j'avais déjà l'habitude
De vous appeler comme lui.

SUDMER.

Heureusement, c'est bien peu de chose qu'un changement de

nom..... Mais dites-moi, Elise, vous n'avez jamais quitté ce château?

ÉLISE.

Non, Monsieur.

SUDMER.

Et Adolphe était sans doute toujours auprès de vous?

ÉLISE.

Hélas! non, c'était là notre grande querelle; il s'enfermait des heures entières dans son appartement, ou bien courait dans les environs.... Il avait l'air de m'éviter, et je voyais bien qu'il ne m'aurait épousée que par générosité.

SUDMER, *à part.*

Cher Adolphe!

ÉLISE.

Quand par hasard il restait quelques instants près de moi..... ah! alors, j'étais heureuse.... il me parlait de son excellent oncle, m'apprenait à le chérir, à le respecter.... il me retraçait tous ses bienfaits.... je l'écoutais avec un plaisir.... et je sentais que chaque jour je l'aimais davantage.

SUDMER, *finement.*

Lui, ou moi?

ÉLISE.

Oh! mon Dieu, Monsieur, est-ce que j'ai dit que c'était lui?

SUDMER.

Non, non, mon enfant, j'ai parfaitement compris que c'était moi.

ÉLISE.

Ah! tant mieux.

SUDMER.

Allons, allons, ma chère Elise, je vois que nous sommes faits l'un pour l'autre; que tu chériras ton mari, et je ne veux plus retarder notre bonheur.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, ADOLPHE, LA COMTESSE, CRICK.

ADOLPHE, *retenu par la Comtesse.*

Je n'y puis plus tenir.... il faut absolument.... Hé bien, mon oncle?

SUDMER.

Mon ami, tu me vois au comble de la félicité..... elle m'aime,

mon cher Adolphe, elle m'aime, et c'est à toi que j'en ai l'obligation.

ADOLPHE.

Elle vous aime!... Ah! mon oncle, vous me voyez dans une joie!.....

SUDMER.

C'est singulier..... comme la joie te renverse la physionomie.

ADOLPHE, *bas à la Comtesse.*

Elle m'a déjà oublié, la perfide!.... ces choses-là sont faites pour moi.... j'en mourrai.

LA COMTESSE, *bas.*

Allons, vous trembliez qu'il ne l'épousât pas.... à présent, vous allez mourir s'il l'épouse.... Vous êtes le fou le mieux conditionné que je connaisse.

SUDMER.

Crick, tout est-il prêt?

CRICK.

Oui. On a éclairé la chapelle, et je viens d'envoyer un pain béni long de ça.... c'est le principal de la cérémonie.

SUDMER *prend son neveu et Elise sous le bras.*

Partons, mes bons amis.... Fut-il jamais un homme plus fortuné que moi.... revoir sa patrie, ses amis, retrouver un neveu qui vous chérit, une femme qui vous est fidèle.... je n'ai jamais, je crois, éprouvé dans ma vie de moment plus heureux!.... Il n'en est qu'un peut-être que je puisse lui comparer.... c'est celui où je sauvai l'honneur et la vie à cette jeune créole de la Louisiane, que je ramenai à son père qui la croyait perdue.

LA COMTESSE, *étonnée.*

Comment?

SUDMER.

C'était un honnête colon, riche comme un prince, le plus brave homme du monde, et sa fille!.... je n'ai jamais vu une plus belle femme! des yeux superbes! (*A la Comtesse.*) A-peu-près comme les vôtres; une taille élancée..... celle d'Elise me la rappelle tout-à-fait, et ce qui va vous étonner bien plus, une femme qui m'aimait.... Vous entendez bien que ce n'est pas en Europe que j'aurais trouvé cela!

ADOLPHE, *inquiet.*

Elle vous aimait, mon oncle?

ELISE, *de même.*

Elle vous aimait, Monsieur?

SUDMER.

Oui, vraiment.... Aussi d'un côté, une femme charmante qui

pleurait, un père respectable qui embrassait mes genoux, une fortune immense qui me tendait les bras.... vous m'avouerez que c'était bien tentant.... Peut-être auriez-vous cédé?

ADOLPHE.

Ah! mon oncle!

SUDMER.

Oh! rassure-toi, mon ami, je tenais trop à ma parole, à mes serments; j'avais promis à Elise de l'épouser, je l'avais promis à mon neveu; tous les deux m'attendaient et ça devenait une affaire de procédés.... Cependant je n'avais pu donner de mes nouvelles; je devais passer pour mort, et je ne pouvais pas compter non plus sur une constance surnaturelle. Toutes ces raisons, jointes aux sollicitations du père.... aux regards de la fille, aux prières de toute la famille qui me criait: « *Epou-* » *sez-la, Monsieur, épousez-la.... vous ferez notre bon-* » *heur.... le sien.... toute notre fortune et sa main acquit-* » *teront notre dette.* »... Ma foi, je vous le demande, qu'auriez-vous fait à ma place?

ADOLPHE et ELISE, *vivement et avec joie.*

Vous l'avez épousée!

SUDMER, *s'arrêtant et les regardant froidement l'un après l'autre.*

Vous croyez? (*Adolphe et Elise baissent les yeux d'un air déconcerté.*) Et si tout ce que je viens de vous raconter était un songe que j'eusse fait en venant dans ma chaise de poste.... si même j'avais voulu vous éprouver, vous forcer tous les deux à dévoiler vos véritables sentiments?

ELISE, *à part.*

Je suis perdue!

ADOLPHE.

Quoi? Monsieur, c'était pour nous tromper...

SUDMER, *vivement.*

Vous tromper!.... non, mes enfants, non, mes amis, j'en suis incapable, je suis marié.

TOUS.

Il est marié!

SUDMER.

Tout ce que je vous ai raconté n'était point une fable, c'est la vérité même, et dès ce soir je vous présente à votre tante.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, quel honnête homme vous êtes!

ADOLPHE, *l'embrassant.*

Mon cher oncle!

ELISE, *de même.*

Oh! comme je vais vous aimer!

CRICK, *laissant tomber ses bras.*

Ah! ma foi, mon parrain.... c'est bien ça....

SUDMER.

A la satisfaction générale qui brille ici, je ne puis douter de la part que vous prenez tous à mon bonheur, et je vous en remercie. Oui, mon ami, loin de ma patrie, sous un autre ciel, et lorsque j'étais loin de l'espérer, le bonheur s'est offert à moi : j'ai pensé qu'à mon âge il ne fallait ni le repousser, ni le faire attendre.

CRICK.

Nous allons donc avoir au château deux maris pour de vrai!

SUDMER, *à Adolphe.*

Oui, mon ami, de vrais maris.... et nous verrons qui de nous deux rendra sa femme la plus heureuse.... J'ai rapporté de là-bas des principes ... et je me suis fait un plan de conduite.... jamais d'humeur ni de jalousie.... confiance absolue.... faire la volonté de sa femme!

LA COMTESSE, *allant à lui vivement.*

Ah! Monsieur.... et vous êtes marié?

SUDMER.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

C'est dommage!

CHOEUR.

AIR : *Allons plus de Tristesse.*

Un heureux mariage,
Tous les deux
Vous engage;
Un heureux mariage.
Va combler tous vos vœux.

LA COMTESSE.

AIR : *De Paris et le Village.*

Bravant les mers et les combats,
Il a, du couchant à l'aurore,
Vu bien des naufrages... hélas!
Doit-il en éprouver encore?
Il craint ce soir plus d'un écueil nouveau :
Ah! pour qu'il fasse un long voyage,
Daignez, Messieurs, garantir son vaisseau,
Et l'assurer contre l'orage.

CHOEUR.

Un heureux mariage, etc.

FIN.

LE SECRÉTAIRE

ET

LE CUISINIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. EUGÈNE SCRIBE ET MÉLESVILLE.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Gymnase, le 10 Janvier 1821.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

CHEZ HUBERT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, CÔTÉ DU JARDIN, n°. 222;
AU THÉATRE DU GYMNASE ET CHEZ FAGES, AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN, n°. 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHe. BOUCHER, SUCCESSEUR DE L. G. MICHAUD, *Rue des Bons-Enfants*, No. 34.

M. DCCC. XXI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. De SAINT-PHAR.	M. Dormeuil.
ÉLISE, sa fille.	Mlle. Beaupré.
Le vicomte de SAUVECOURT. . .	M. Desessart.
ALPHONSE, son fils.	M. Théodore.
ANTOINE, intendant de M. de Saint-Phar.	M. Sarté.
SOUFFLÉ, cuisinier.	M. Perlet.
Marmitons, Aides de cuisine, Valets.	

La scène est à Paris.

Nota. Dans les villes de province où l'acteur chargé du rôle de Soufflé, ne pourrait pas chanter le grand air de *Joconde*, il y substituera les couplets suivants :

Air : *Bénissons la Vierge et les saints.*

Grand Dieu ! que les cœurs sont ingrats,
Presqu'autant que les estomacs.

Les sots s'engraissent à la ronde,
On laisse le mérite à jeun :
J'ai fait des dîners pour tout l'monde,
Et je n'en puis pas trouver un.
Grand Dieu ! que les cœurs sont ingrats,
Presqu'autant que les estomacs.

Du moins invitez-moi par grâce,
Vous tous qu'aux honneurs j'ai poussés ;
Et vous surtout, vous qu'au Parnasse
Avec la fourchett' j'ai placés :
Mais chez vous les cœurs sont ingrats
Presqu'autant que les estomacs.

LE SECRÉTAIRE

ET

LE CUISINIER.

Le Théâtre représente une salle de l'appartement de M. de Saint-Phar. — Portes de fond et porte de côté à droite, et sur l'avant-scène une grande cheminée avec un bon feu. — A gauche, une table avec un carton et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, *tenant un paquet de lettres, et à la cantonnade.*

Je vous le répète, dites que je n'y suis pas! Que diable aussi le comte de Saint-Phar mon maître avait bien besoin de se faire donner l'ambassade de Copenhague? Depuis que nous sommes nommés, je crois que la tête tourne à toute la maison... chacun veut monter....

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Chacun s'donne un air de grandeur,
Jusqu'à la bonne et la nourrice
Qui veul't être dames d'honneur,
Et nos marmitons, chefs d'office;
Le jockey veut être courrier;
Enfin changeant son frontispice,
Sur sa loge, notre portier,
Vient de mettre : *Parlez au Suisse.*

Sans compter les nouvelles places !.. moi, qui en ma qualité de

factotum.... qu'est-ce que je dis donc.... d'intendant... suis chargé des nominations.... ai-je reçu des sottises et des lettres de recommandation.... soixante-douze seulement pour la place de valet de chambre... ah! ça n'est pas étonnant.... valet d'un grand seigneur... ce sont de ces places que tant de gens peuvent remplir... enfin, je n'en ai plus que deux.... celle de secrétaire et celle de cuisinier.... ah! par exemple ces deux-là.... prenons garde.

Air : *Du ménage du garçon.*

Pour ces deux places je me flatte
De bien choisir les postulans;
C'est, dit-on, pour un diplomate,
Deux hommes vraiment importants!
Plus d'un grand talent qu'on révère
A dû son esprit tout entier,
Le matin à son secrétaire,
Et le soir à son cuisinier.

Qu'est-ce qui vient déja me déranger?

SCÈNE II.

Le précédent, LE VICOMTE DE SAUVECOURT.

LE VICOMTE, *entrant et repoussant un valet qui veut l'empêcher d'entrer.*

Ventrebleu!.. je me moque de la consigne... j'en ai forcé bien d'autres... (*A Antoine.*) Monsieur le comte de Saint-Phar.

ANTOINE.

Monsieur... il travaille dans ce moment...

LE VICOMTE.

Ah! il travaille... c'est différent... un grand seigneur qui travaille.... il ne faut pas le déranger.... vous lui direz que c'est le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

Comment, celui à qui jadis il dut sa fortune?..

LE VICOMTE.

Oui, son ancien ami qui ne l'a pas vu depuis dix ans, et qui desire lui parler pour une affaire très importante!.. Quand part-il pour son ambassade?

ANTOINE.

Demain matin... ses malles et celles de mademoiselle Elise sont déjà faites.

LE VICOMTE, *à part.*

Ah! sa fille l'accompagne... voilà qui me confirme encore... il n'y a pas de temps a perdre... (*Haut.*) Quel est son homme d'affaires ou son intendant?...

ANTOINE.

Vous les voyez tous les deux... je suis l'un et l'autre.

LE VICOMTE.

C'est-à-dire que vous cumulez... c'est bien... ça fait moins de monde dans une maison... mais si jamais, c'est une supposition que je fais, l'intendant vient à être pendu... je vous demande ce que deviendra l'homme d'affaires?..

ANTOINE.

Monsieur...

LE VICOMTE.

Ce sont les vôtres, j'entends bien! ça ne me regarde pas... je voulais seulement vous prévenir qu'il se présentera ici dans la matinée un jeune homme de bonne tournure, de bonne façon... qui viendra vous demander une place de sécrétaire... afin de partir demain avec M. l'Ambassadeur.

ANTOINE.

Allons, encore une recommandation...

LE VICOMTE.

Je vous prie de l'arrêter!

ANTOINE.

C'est-à-dire que Monsieur s'intéresse au jeune-homme, et voudrait qu'il eût la place.

LE VICOMTE, *en colère.*

Qu'est-ce que c'est? Je voudrais bien voir..... (*A part.*) Par exemple, mon fils secrétaire et jockey diplomatique; il ne manquerait plus que cela. (*Haut.*) Non, Monsieur, non; je ne veux pas qu'il ait la place...... mais je veux que vous le reteniez ici jusqu'à ce que je sois revenu et que j'aie parlé à M. De Saint-Phar! Quand croyez vous qu'il soit visible?.... attendez!... à quelle heure déjeune-t-il?

ANTOINE.

A onze heures.

LE VICOMTE, *tirant sa montre.*

Dans une heure, c'est bien!...... Vous ferez mettre mon couvert...

AIR : *de Lantara.*

Pour les affaires c'est à table
Que je les traite, et je soutien
Que c'est là l'instant favorable...
Nos gens d'état le savent bien !...
Tous ceux, morbleu ! qu'un bon repas rassemble
Quels qu'ils soient deviennent amis,
Et quand on boit le même vin ensemble
On est bientôt du même avis.

Ah ! çà, vous tâcherez que le déjeuner soit un peu corsé...... ce sont de ces particularités auxquelles ..... je tiens beaucoup..... A propos..... a-t-il un bon cuisinier ?.....

ANTOINE.

Mais.....

LE VICOMTE.

Diable!.....il faut qu'un ambassadeur en ait un......Attendez donc !..... attendez donc !..... ce coquin que, dans un moment de dépit, j'ai renvoyé dernièrement..... je m'en charge, j'ai son affaire..... Ainsi, c'est convenu..... serviteur.....

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ANTOINE, *seul.*

Là, je vous le demande.... quelle rage de protection ! moi, qui voulais choisir moi-même...... c'est égal, je vais me rejeter sur le secrétaire ; pour celui-là, par exemple.....je veux au moins que ça soit quelqu'un que je connaisse..... Chut !..... c'est Mademoiselle Elise..... notre jeune maîtresse.

SCÈNE IV.

ANTOINE, ÉLISE.

ELISE.

Ah ! vous voilà, Antoine......j'ai quelque chose à vous demander.

ANTOINE.

Comment donc, Mademoiselle..... je suis trop heureux.....

ELISE.

Ne s'est-il pas présenté ce matin quelqu'un pour la place de secrétaire?

ANTOINE, *à part.*

Nous y voilà.... je ne pourrai pas en donner une.... (*Haut.*) Non, Mademoiselle, personne encore..... quoique j'aie déjà plusieurs demandes.....

ELISE.

C'est qu'on m'a fortement recommandé.... un jeune homme.... qui doit se présenter aujourd'hui...

ANTOINE.

Un jeune homme...... attendez donc?...... n'est-il pas de la connaissance de M. le vicomte de Sauvecourt?.....

ELISE.

Grands Dieux!..... Qui a pu vous dire?..... Oui..... oui..... je crois qu'il le connaît..... Est-ce qu'on vous en aurait rendu un compte défavorable?

ANTOINE.

Mais, oui..... on me priait même de le refuser tout net.....

ELISE.

Gardez-vous en bien...... on se sera trompé assurément...... le caractère le plus doux, le plus aimable..... très instruit, quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans.

ANTOINE.

Vingt-deux ans!..... c'est bien jeune!.....

ELISE, *vivement.*

Il en a trente..... Monsieur Antoine, il en a trente.....

ANTOINE.

Mademoiselle le connaît?.....

ELISE, *se reprenant.*

C'est-à-dire..... non..... on m'en a beaucoup parlé.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Oh! c'est un très bon secrétaire;
Que d'esprit!.. quel doux entretien,
A tout le monde il saura plaire;
Il peint, chante l'italien...
Que sa voix est douce et légère;
Surtout, Monsieur, si vous saviez
Comme il danse bien... vous voyez
Qu'il doit convenir à mon père.

Et vous me désobligeriez beaucoup...

ANTOINE.

Du moment que Mademoiselle le recommande. (*A part.*) Allons, il n'y a pas moyen..... et Monsieur le Vicomte aura tort..... (*Haut.*) C'est que M. l'Ambassadeur est très pressé, et s'il ne se présentait pas aujourd'hui.....

ELISE.

Il se présentera, M. Antoine, il se présentera. (*A part.*) Il devrait être ici.....

ANTOINE.

Et quel est le nom du jeune homme?

ELISE.

Son nom. (*A part.*) Ah! mon Dieu! Alphonse ne m'a pas dit le nom qu'il prendrait. (*Haut.*) Son nom, je l'ai oublié..... mais d'après tout ce que je vous ai dit..... vous le reconnaîtrez aisément..... (*Fausse sortie*) et, en attendant, des égards..... des ménagements.....

AIR : *De Paris et le village.*

Recevez-le de votre mieux,
Je dois moi-même la première
Lui faire oublier, si je peux,
Qu'il n'est encor que secrétaire;
Il n'est pas né pour cet emploi...
Aussi dites-lui bien, de grâce,
Qu'il ne dépendra pas de moi
Qu'il n'ait une meilleure place.

Adieu, M. Antoine.....

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ANTOINE *seul*, puis un VALET.

ANTOINE, *s'inclinant.*

Certainement, Mademoiselle..... Allons, puisque notre jeune maîtresse le veut..... mais quel peut être ce secrétaire...... pour lequel..... il y a tant de recommandations pour et contre?....

LE VALET.

M. Antoine, M. Antoine.

ANTOINE.

Un moment, me voilà!

LE VALET.

M. l'ambassadeur vous demande.

ANTOINE.

J'y vais..... Allons, vous autres, rangez un peu cette salle..... Ah! diable, et notre secrétaire. ... (*Au valet.*) S'il vient un jeune homme me demander..... tu le prieras de m'attendre un moment, et tu viendras m'avertir sur-le champ.

DES VOIX, *en dehors.*

M. Antoine! M. Antoine! ....

ANTOINE, *sortant.*

On y va..... on y va..... On ne peut pas être partout à-la-fois.....

(*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VI.

SOUFFLÉ, *d'un autre côté dans la coulisse.*

Je vous dis que c'est pour affaire! (*Entrant.*) Ah! bien oui, parlez au suisse, parlez au suisse..... c'est le moyen de ne parler à personne. (*Regardant le salon et les valets.*) Oh! oh! il paraît que ceci est du grand numéro..... Une livrée magnifique!.... style d'hôtel!..... Heureusement que j'ai endossé le véritable Elbeuf.....

LE VALET.

C'est Monsieur, sans doute, qui veut parler à notre intendant?.....

SOUFFLÉ, *à part.*

Monsieur..... (*Tâtant son habit.*) Voyez-vous déjà l'effet de l'Elbeuf. (*Haut.*) Oui, je voudrais parler à l'intendant.....

LE VALET.

Il est occupé dans ce moment avec M. l'ambassadeur..... Donnez-vous la peine d'attendre..... je vais l'avertir.....

(*Les valets sortent.*)

SCÈNE VII.

SOUFFLÉ, *seul.*

Eh bien! sont-ils honnêtes pour des habits galonnés?.... Allons, Soufflé, mon ami, te voilà lancé; le premier pas est fait....

Je sais bien qu'il y a de la hardiesse à venir, sans protection et sans recommandation, enlever d'assaut la place de premier cuisinier d'une excellence..... Mais c'est une espèce d'audace qui ne messied pas au talent..... et puis, rien ne donne du cœur comme d'être sur le pavé..... et j'y suis..... Certainement, j'avais une bonne place chez le vicomte de Sauvecourt! un homme marié, qui vivait en garçon; car je n'ai jamais vu ni sa femme ni son fils..... C'était un amateur, un connaisseur, et j'avais de l'agrément avec lui..... Mais, l'autre semaine, il se fâche, sous prétexte qu'il avait faim et que je le faisais attendre..... Je l'ai fait attendre, c'est vrai..... que diable, le talent n'est pas à l'heure..... Moi, je raisonne mes plats, et c'est parce que je raisonnais trop qu'il ma mis à la porte..... O perversité du siècle!

Air : *J'ai long-temps parcouru le monde* (de Joconde.)

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis,
Et cuisinier cosmopolite
Travaillant pour tous les pays,
Léger en cuisine française,
Profond dans la cuisine anglaise,
Partout j'ai changé mes ragoûts
Selon l'appétit et les goûts!

Mais quelle injustice profonde!
Le génie, hélas! reste à jeun:
J'ai, dans mon talent peu commun,
Fait des dîners pour tout le monde,
Et je n'en puis pas trouver un!
Quoi! votre fierté me rejette?...
Quoi! votre mémoire est muette,
Vous, que mon mérite a lancés,
Vous tous qu'aux honneurs j'ai poussés!...
Vous surtout qu'avec la fourchette
Sur le Parnasse j'ai placés!!

C'est une honte pour notre art
De vouloir me mettre à l'écart;

Car

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis,
Et cuisinier cosmopolite, etc., etc.

CANTABILE.

Heureux cent fois le cuisinier vulgaire
Qui, loin des cours que je veux oublier,

Poursuit en paix sa modeste carrière,
Et fait sauter, chez quelque bon rentier,
L'humble omelette et l'anse du panier !

Que dis-je ? et quelle erreur nouvelle ?
Moi qu'en tous les lieux on appelle
Le César de la béchamelle
Et l'Alexandre du Rosbiff !
Invoquons mon génie actif ;
Reprenons ce front insolent,
Noble apanage du talent ;

Car

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis, etc., etc.

Tout ce qu'il me faut, c'est que M. l'ambassadeur soit un homme de goût et d'appétit, qui veuille bien m'attacher à l'ambassade..... Et, dans ce cas là, qu'est-ce que je lui demande ? huit cents francs par an et de la considération..... et certainement il y gagne plus que moi. Mais on vient..... tenons-nous ferme ; il ne s'agit pas ici de s'endormir sur le rôti.....

SCÈNE VIII.

SOUFFLÉ, ANTOINE, LE VALET.

LE VALET, *à Antoine en montrant Soufflé.*

Oui, Monsieur..... le voilà.....

ANTOINE.

C'est bon. (*Le valet sort.*) Oserai-je vous demander, Monsieur, quel est votre nom ?....

SOUFFLÉ.

Monsieur, l'on m'appelle Soufflé.....

ANTOINE.

Où étiez-vous avant de venir ici ?

SOUFFLÉ.

Je ne sais pas trop si je dois m'en vanter..... Je sors de chez M. le vicomte de Sauvecourt.....

ANTOINE.

C'est cela même.... Je l'ai vu ce matin.... il m'a parlé de vous....

SOUFFLÉ.

Il m'en veut joliment..... n'est-ce pas ?....

ANTOINE.

Mais.... il n'est pas de vos amis...

SOUFFLÉ.

Je m'en doutais bien...

ANTOINE.

Il paraît qu'il savait que vous deviez venir, car il m'a défendu de vous placer; et comme c'est l'intime ami de notre maître....

SOUFFLÉ.

Allons, encore un de ces estomacs ingrats dont je parlais tout-à-l'heure..... Je vois bien qu'il faut...

(*Reprenant son chapeau.*)

ANTOINE.

Heureusement pour vous, Mademoiselle Élise, la fille de Monseigneur, vous porte beaucoup d'intérêt.

SOUFFLÉ.

Mademoiselle Elise!.. c'est singulier.... Ah!... j'y suis maintenant; elle m'aura vu en venant dîner chez M. de Sauvecourt.

ANTOINE.

Apparemment; elle vous a recommandé elle-même, et vous sentez bien que je n'ai pu refuser.... Ainsi, dès ce moment, vous pouvez vous regarder comme attaché à la maison.

SOUFFLÉ, *reposant son chapeau.*

Enfin!...

ANTOINE.

C'est ici que vous travaillerez....

SOUFFLÉ.

Ici... je ne vois pas trop comment. (*A part.*) Il n'y a pas seulement un fourneau!

ANTOINE.

Quant à vos honoraires.....

SOUFFLÉ, *à part.*

Mes honoraires!... style d'hotel; moi, j'aurais dit mes gages.... (*Haut.*) Vous dites donc que mes honoraires...

ANTOINE.

Se monteront à cinq mille francs.....

SOUFFLÉ, *stupefait.*

Cinq mille francs!!! Quelle maison!

ANTOINE.

De plus, vous mangerez à la table de son excellence...

SOUFFLÉ.

Par exemple!... voilà qui est trop fort... ça ne se doit pas....

Passe pour les cinq mille francs.... je les prendrai.... mais dîner avec son excellence !

AIR : *Vaudeville des Landes.*

Il m' louerait toujours à table,
Ça f'rait rougir ma pudeur...

ANTOINE.

Un éloge est agréable
Dans la bouche d'un seigneur.

SOUFFLÉ.

Ça n'est pas ça qui me touche;
J'suis bien sûr dans mon emploi
De lui faire ouvrir la bouche,
Et dans la place où je m'voi
Je prévoi (*bis*)
Qu'il n'pourra vivre sans moi.

ANTOINE.

Enfin, vous êtes entretenu, habillé aux frais de son excellence.

SOUFFLÉ.

Ça, ce n'est pas le plus cher... car, dans notre état, on n'use pas... et si ce n'était les taches....

ANTOINE.

Oui..... quand on écrit sous la dictée .... Ah! çà, vous trouverez là ce qu'il vous faut, des plumes, de l'encre, du papier.....

SOUFFLÉ, *à part.*

Eh bien! par exemple .... voilà une batterie de cuisine d'une nouvelle espèce. (*Haut.*) Dites-moi un peu .... quelle est au juste la place que Mademoiselle Elise a demandée pour moi?

ANTOINE.

Eh bien ! celle de secrétaire.

SOUFFLÉ.

De secrétaire !... Comment, je suis secrétaire !...

ANTOINE.

Est-ce que vous n'êtes pas content ?

SOUFFLÉ.

Si fait.... si fait.... J'avais bien autre chose en vue... mais dès que Mademoiselle Elise a demandé pour moi la place de secrétaire et cinq mille francs de traitement. (*A part.*) On m'avait bien dit qu'avec des protections on arrivait à tout....

ANTOINE.

On va vous conduire à votre appartement.... Je vous engage à

faire un peu de toilette... Vous trouverez tout ce qu'il vous faut; habit, veste, culotte...

SOUFFLÉ, *en sortant.*

Oh! pour des vestes.... j'en ai...

ANTOINE, *le reconduisant.*

Je vous salue.... (*Lui parlant pendant qu'il est dehors.*) Eh bien! où allez-vous donc?.... vous descendez.... Ce n'est pas cela... c'est au premier.... bien.... vous y voilà..... Si je l'avais laissé faire.... il allait tout droit à la cuisine..... Je suis fort content de notre secrétaire. Mon coup-d'œil ne me trompe jamais, c'est un homme du premier mérite..... Allons, allons, grâce à moi, voilà la maison de l'ambassadeur qui se monte joliment..... il ne nous manque plus que notre cuisinier..... Et quand M. le vicomte voudra nous présenter son protégé....

SCÈNE IX.

ANTOINE, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à part.*

Voilà sans doute l'intendant dont Elise m'a parlé....

ANTOINE.

Qu'y a-t-il pour votre service?...

ALPHONSE.

Monsieur, je me nomme Duval; je viens pour la place...

ANTOINE.

Quelle place?

ALPHONSE.

La place vacante....

ANTOINE.

Ah! ah! vous arrivez un peu tard.... Nous avons déjà un candidat, fortement recommandé....

ALPHONSE, *vivement.*

Monsieur..... j'ai aussi des protecteurs..... le marquis de Limoges..... le duc de Valmont.

AIR: *du Piége.*

Vous connaissez, j'en suis certain,
La main du marquis de Limoges?...
Lisez, et vous verrez soudain
Combien il me donne d'éloges...

Sans doute ils doivent être grands...
(*A part.*) Car, avec une audace extrême,
J'ai fait ce que font tant de gens,
Je les ai dictés moi-même!

ANTOINE, *en décachetant une.*

Comment donc! Monsieur le marquis, un de nos plus joyeux gastronomes; je l'ai vu souvent chez Monseigneur.

« Je vous recommande le porteur de cette lettre, comme un
» homme du plus grand mérite et pour lequel j'ai une estime par-
» ticulière.....»

Diable!... voilà qui est embarrassant..... M. le vicomte de Sauvecourt qui a aussi son protégé.

ALPHONSE, *à part.*

Mon père! qu'est-ce que cela veut dire?....(*Haut.*) Monsieur.... je vous en conjure.... ayez égard à la recommandation de M. le marquis..... Dans le doute, vous devez au moins admettre la concurrence..... et si des considérations personnelles pouvaient vous déterminer.....

(*Lui glissant une bourse dans la main.*)

ANTOINE.

Comment donc!.... voilà un homme qui a servi dans les grandes maisons. (*Haut.*) Monsieur, je vois que vous avez du mérite, M. le vicomte dira ce qu'il voudra...... des fonctions aussi délicates ne s'accordent qu'au talent et non pas à la faveur..... Nous allons vous prendre à l'essai..... et, si vous continuez..... à vous bien conduire..... on vous gardera.....

ALPHONSE.

Quel bonheur!

ANTOINE.

Je vais commencer par vous conduire à l'office.....

ALPHONSE.

C'est inutile..... je n'ai pas faim.

ANTOINE.

Permettez..... il ne s'agit pas ici de votre faim, mais de celle de Monseigneur..... C'est un déjeuner ordinaire..... ainsi arrangez-vous là-dessus..... Il n'y a, je crois, que trois couverts..... Monseigneur, le vicomte et M. Soufflé, son nouveau secrétaire.....

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites donc....., son nouveau secrétaire?....

ANTOINE.

Oui..... un jeune homme qui vient d'entrer en fonctions..... et qui part avec nous pour le Danemarck....

ALPHONSE, *à part.*

Ah! mon Dieu!... je suis venu trop tard. (*Haut.*) Et pour qui me prenez-vous donc?

ANTOINE.

Eh! parbleu, pour le chef d'office qui nous manque..... N'êtes-vous pas venu, vous-même, me demander la place vacante?....

ALPHONSE.

Oui, sans doute.... la place vacante.... parce que..... je croyais.... (*A part.*) Et l'on part demain!... et aucun moyen de prévenir Elise de l'accident qui nous arrive.....

(*On entend sonner.*)

UN VALET, *en dehors.*

Le chocolat de Mademoiselle..... Mademoiselle demande son chocolat.....

ANTOINE.

On y va dans l'instant... (*A Alphonse.*) Allons, mon ami.... vite à la besogne, le déjeuner de Monseigneur est encore éloigné; mais le chocolat de mademoiselle.... vous allez le faire tout de suite et le lui porter.

ALPHONSE.

Lui porter!... Comment donc... avec plaisir...

AIR : *Quand une Agnès.*

(*A part.*) C'est une assez folle entreprise,
Mais après tout il le faut bien;
Pour m'approcher de mon Elise
Je ne vois pas d'autre moyen.
Suis-je malheureux! me contraindre
A faire ce déjeuner-là!..
Je ne connais de plus à plaindre
Que celle qui le mangera.

ANTOINE, *au valet.*

Montez ici la chocolatière... et dépêchez!...

LE VALET.

Oui, Monsieur... j'oubliais de vous remettre ce papier que m'a donné Monseigneur...

ANTOINE, *l'ouvrant.*

C'est un rapport à faire, nous avons le temps.

SCÈNE X.

ALPHONSE, ANTOINE, SOUFFLÉ, *habillé à la française, l'épée au côté, perruque bien poudrée.*

ANTOINE.

Ah! voilà notre nouveau secrétaire.

ALPHONSE, *à part.*

Comment... c'est cet original là... quelle singulière tournure...

SOUFFLÉ *à Antoine.*

Quel est ce Monsieur?..

ANTOINE.

C'est un cuisinier que je viens d'arrêter.

SOUFFLÉ.

Ah! c'est un cuisinier... c'est drôle que je ne le connaisse pas... et il se nomme...

ANTOINE.

Duval...

SOUFFLÉ.

Duval... mais c'est un nom inconnu.. et on ne peut pas confier une place comme celle-là à un homme sans réputation...

ANTOINE.

Il dit qu'il a du talent....

SOUFFLÉ.

Je crois bien... ils le disent tous... mais il faut voir cela à la poële... soyez tranquille, je vais l'interroger... et je vous dirai ce qu'il en est... (*Traversant le théâtre et s'adressant à Alphonse.*) Il n'y a pas long-temps, je crois, que Monsieur exerce...

ALPHONSE.

Non, Monsieur...

SOUFFLÉ.

Et puis-je demander où Monsieur a commencé...

ALPHONSE, *à part.*

Il paraît que je vais soutenir un interrogatoire dans les formes... (*Haut.*) Monsieur j'ai étudié.... chez Véry.

SOUFFLÉ, *bas à Antoine.*

Je m'en doutais.. ils ont tout dit quand ils ont prononcé ce nom-là... mais, voyez-vous, il n'y a pas pour les jeunes gens de plus

mauvaise école que la cuisine publique; on s'y gâte la main... et voilà tout... (*Haut.*) Et Monsieur n'a pas encore travaillé chez le particulier ?

ALPHONSE.

Si Monsieur.... dans deux grandes maisons, et dans un ministère....

SOUFFLÉ, *bas à Antoine.*

Ça c'est différent... il a pu se former... mais je vais bien voir... (*Haut.*) Vous ne devez pas craindre alors un examen détaillé, et je vous demanderai la permission de vous adresser quelques questions....

ALPHONSE.

Comment donc... Monsieur. (*A part.*) Par exemple, me voilà bien!...

ANTOINE, *à part.*

Diable! notre secrétaire est un homme de mérite.... il a sur tous les sujets des connaissances fort étendues...

SOUFFLÉ, *d'un air d'importance et après s'être essuyé les lèvres.*

Monsieur, je ne vous interrogerai pas sur les fricassées... les blancs-mangers, les suprêmes, et autres plats vulgaires qui sont l'A, B, C du métier... je ne vous attaquerai pas non plus sur les cardons à la moelle, les caisses de foies gras, les soupes deperdreaux et les pâtés de macaroni, parce que là-dessus il y a des règles établies et que la routine peut tenir lieu de talent.

ALPHONSE *à part.*

En vérité, ce Monsieur a une érudition gastronomique qui est effrayante.

SOUFFLÉ.

Mais je vous demanderai, pour vous faire une question digne de vous... comment vous entendez *les ortolans à la provençale.*

ALPHONSE.

Les ortolans à la provençale...

SOUFFLÉ.

Oui, quel est là-dessus votre système? Le champ est ouvert aux innovations... le génie peut se donner carrière...

ALPHONSE.

Ma foi, Monsieur... (*A part.*) Que le diable l'emporte...

SOUFFLÉ, *bas à Antoine.*

Vous voyez qu'il se trouble !.. non, mais c'est qu'il croyait qu'il se jouerait de moi... mais il se trompe. (*Haut.*) Je vous demanderai, Monsieur, si vous faites cuire l'ortolan dans sa barde, ou dans la truffe elle-même ?...

ALPHONSE, *embarrassé.*

Dans sa barde... mais je crois...

SOUFFLÉ, *a Antoine.*

Il ne s'en doute pas.(*A Alphonse.*) Ecoutez-moi; nous prenons, c'est-à-dire, vousprenez une truffe d'une dimension .. à-peu-près.. la plus grosse qu'on pourra trouver... vous l'évidez comme il faut.. et y placez l'ortolan enveloppé d'une double bande de jambon cru... légèrement humectée d'un coulis d'anchois... il y en a qui mettent des sardines... mais c'est une erreur... une erreur des plus grossières qu'on puisse faire en cuisine... vous garnissez vos truffes d'une farce composée de foies gras et de moelle de bœuf pour entretenir un onctueux et prévenir le déssèchement... feu modéré dessus et dessous... vous faites usage du four de campagne pour donner la couleur... et... vous servez chaud... Voila, Monsieur, comme on traite l'ortolan à la provençale.

ALPHONSE.

Monsieur... tout cela n'est rien en théorie; c'est par la pratique qu'il faut juger les gens... surtout quand il s'agit de chimie culinaire et expérimentale... (*A part.*) Allons donc... je m'en vais aussi lui lâcher les grands mots, moi.

SOUFFLÉ.

Permettez, j'ai parlé de cuisine et non pas de chimie.

AIR : *Adieu, je vous fuis bois charmants.*

(*S'animant.*)

C'est au feu qu'il faudra vous voir.

ALPHONSE.

Vous m'y verrez bientôt, j'espère...

SOUFFLÉ, *à Antoine.*

On aurait dû le recevoir
Tout au plus comm' surnuméraire!

(*A part.*)

Çà n'a pas l'ombre de talent,
Et ça veut marcher sur nos traces!...
C'est une horreur!... Voilà pourtant
Comme on donne à présent les places.

ANTOINE.

C'est bon.. .. c'est bon..... nous saurons bientôt à quoi nous en tenir..... mais finissons, car il faut qu'il prépare le déjeuner

de Mademoiselle..... et vous, voilà un rapport que Monseigneur m'a envoyé, et qui maintenant vous regarde.....

SOUFFLÉ, *embarrassé.*

Ah!..... un rapport.....

ANTOINE.

Oui..... expédiez cela avant déjeuner..... ça ne fera pas mal, parce que ça donnera à Monseigneur un échantillon de vos talents... mettez-vous là..... Ah! voici la chocolatière..... Messieurs..... je vous laisse..... chacun votre affaire.....

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

SOUFFLÉ, *assis devant la table*, et ALPHONSE, *auprès de la cheminée.*

SOUFFLÉ.

Ah! il faut que je fasse un rapport!...... (*Cherchant à épeler.*) Oui..... je vois bien..... ra.... rapport..... Pour la lecture, ça va encore..... c'est la partie de l'écriture qui est autrement difficultueuse.....

ALPHONSE, *tenant la chocolatière d'une main et le chocolat de l'autre.*

Je ne sais pas trop comment m'y prendre; j'ai bu mille fois ma tasse de chocolat sans songer comment ça se faisait..... je crois qu'on le râpe..... essayons toujours.....

SOUFFLÉ.

C'est dommage que dans l'état de secrétaire on soit obligé d'écrire..... car sans ça..... (*Regardant du côté d'Alphonse.*) Eh bien!..... qu'est-ce qu'il fait donc?..... je crois qu'il râpe son chocolat..... (*Haut.*) Ce n'est pas cela..... ce n'est pas cela..... c'est l'ancienne manière..... le chocolat à l'italienne..... en morceaux......

ALPHONSE.

Je vous remercie.....

SOUFFLÉ, *à table.*

Ma foi...... je sais signer mon nom, et j'assemble mes lettres.... ainsi..... avec de l'audace..... (*Regardant Alphonse.*) en trois ..... ou quatre morceaux..... ça suffit..... bien comme

cela...... (*Prenant une plume.*) Diable de plume...... c'est fin comme des pattes de mouches..... moi qui n'écris qu'en gros.... (*Regardant Alphonse.*) Est-il maladroit.... (*Criant.*) est-il maladroit !..... pas comme ça..... pas comme ça..... (*Se levant.*) car ça veut se mêler..... et ça ne se doute seulement pas..... (*Lui prenant la chocolatière et roulant entre ses mains.*) tenez..... tenez, voyez-vous.. jusqu'à ce que la mousse s'élève... alors vous versez dans la tasse, voilà ce qu'on appelle à l'italienne....

ALPHONSE.

Je comprends bien... mais ça demande une perfection...

SOUFFLÉ.

Vous verrez que je serai obligé de faire son chocolat pour lui... Tenez, mettez-vous là-bas à cette table... et achevez ce que j'ai commencé....

ALPHONSE.

Mais il n'y a rien encore...

SOUFFLÉ.

Il n'y a rien ?.. Eh bien alors commencez... ça ne sera que plus facile... je voudrais bien qu'ici ce fût comme cela.... car je suis obligé de réparer....

ALPHONSE, *montrant le papier.*

C'est ce rapport...

SOUFFLÉ.

Oui, ce rapport... (*A part.*) A-t-il la tête dure? il est bien heureux que je fasse son ouvrage, car sans cela... (*Tournant toujours, mettant de l'eau chaude.... ou versant dans la tasse, etc., etc., etc.*)

AIR, *du Renégat.*

ALPHONSE, *écrivant.*

Travaillons donc puisque j'y suis...

SOUFFLÉ, *faisant le chocolat.*

Ça lui f'ra d' l'honneur!... quelle mine!
V'là l'monde : *sic vos non vobis*,
Comm' dit le latin de cuisine!

SCÈNE XII.

SOUFFLÉ, *se baissant pour mettre le chocolat au feu;* ALPHONSE, *à la table, écrivant avec attention;* LE VICOMTE, *dans le fond, sa montre à la main.*

LE VICOMTE.

Du déjeuner voici l'instant, je crois...

(*Apercevant son fils.*)

Eh! mais, grand Dieu!... c'est mon fils que je vois!

(*A part.*)

Oui c'est bien lui, la chose est claire,
Il est même en train d'exercer...
Morbleu! Monsieur le secrétaire,
Moi je m'en vais vous dénoncer!

ENSEMBLE.

LE VICOMTE, *sans être vu et toujours dans le fond.*

Avec Saint-Phar courons m'entendre
Pour confondre ce coquin-là...
Et vous qui pensiez me surprendre,
Bientôt on vous destituera!...

SOUFFLÉ, *faisant le chocolat.*

Quel service je vais lui rendre...
Quoiqu'ça soit au-d'ssous d'mon état!
Mais le vrai talent peut s'étendre
Mêm' dans un' tasse de chocolat!

ALPHONSE, *écrivant.*

Ah! quel service il va me rendre
En se chargeant de mon état...
Tâchons au moins de le surprendre
Et de payer son chocolat!

(*Le Vicomte entre dans l'appartement en face.*)

SCÈNE XIII.

SOUFFLÉ, ALPHONSE.

SOUFFLÉ.

Je crois que je me suis surpassé. . . . (*Haut.*) c'est fini. . . . . et vous ?...

ALPHONSE.

Je n'ai plus que deux mots et je termine ; ce travail était une plaisanterie... rien n'était plus facile à faire...

SOUFFLÉ.

Je ne vous en dirai pas autant... car j'en sue à grosses gouttes... voilà votre chocolat.

ALPHONSE.

Voici votre rapport...

SOUFFLÉ.

Attendez donc... attendez donc... ça ne se présente pas ainsi... le petit pain... le verre d'eau, le plateau d'une main... tenez. . . .

(*Il arrange la tasse, le verre d'eau, le petit pain sur le plateau, et montre comment il faut le porter.*)

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faut le porter avec grâce...
La serviette sur le bras droit...

ALPHONSE, *impatienté.*

Je sais ce qu'il faut que je fasse.

SOUFFLÉ.

C'est plus difficile qu'on ne croit !
Cet art de porter ou de prendre
La serviette ou le tablier...
Il faut bien du temps pour l'apprendre,
Il n'faut qu'un jour pour l'oublier.

Il arrange la serviette sur le bras d'Alphonse et lui donne le plateau pendant la fin du couplet.

ALPHONSE, *à part.*

Je vais donc voir Elise... pourvu qu'elle n'éclate pas de rire en m'apercevant... voilà tout ce que je crains...

SCÈNE XIV.

Les précédents, ANTOINE.

ANTOINE.

Allons donc... allons donc!.. Ce chocolat est-il prêt?.. Mademoiselle s'impatiente.

ALPHONSE.

J'y vais... (*Il sort précipitamment.*)

SOUFFLÉ, *le suivant des yeux.*

Là... là... il va comme un fou... il va tout renverser... donnez-vous donc du mal apres ça... il y a des gens avec qui l'on perdrait son latin...

SCÈNE XV.

SOUFFLÉ, ANTOINE.

ANTOINE.

Et vous... avez-vous fini...

SOUFFLÉ, *lui donnant le rapport.*

Je crois bien... ce travail était une plaisanterie... rien n'était plus facile à faire...

ANTOINE.

Je vais le mettre sous les yeux de Monseigneur... Le voici qui se dirige de ce côté, avec le vicomte de Sauvecourt... Je vais vous présenter...

SOUFFLÉ.

Non... non... j'aime mieux, dans un autre moment... parce que, voyez-vous, le vicomte de Sauvecourt... est un peu vif... et alors nous nous sommes séparés... vivement . . . ce qui fait que je craindrais encore quelques vivacités... J'aime mieux attendre qu'il soit parti...

ANTOINE.

Comme vous voudrez... je ne vous présenterai qu'après son départ.

(*Soufflé entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XVI.

M. DE SAINT-PHAR, LE VICOMTE, ANTOINE, *qui se tient à l'écart.*

LE VICOMTE.

Oui, mon cher . . . c'est lui-même, je l'ai parfaitement reconnu...

M. DE St. PHAR.

Quelle peut être la cause de ce déguisement ?

LE VICOMTE.

Oh ! je m'en doute bien... Il était depuis un an à Strasbourg, où il avait une place superbe...

M. DE St.-PHAR.

C'est là où il aura vu ma fille; elle y a passé un mois chez une de ses tantes...

LE VICOMTE.

Je comprends... et le coquin sera devenu amoureux sans notre permission... mais ce qui est bien pis encore... c'est que j'avais arrangé pour lui un mariage superbe... la plus riche héritière du département... Tout était convenu avec les parents...

Air : *De M. Guillaume.*

Quand j'apprends par une estafette
Que le futur a disparu...
Qu'il s'est sauvé sans tambour ni trompette,
Et qu'à Paris il s'est rendu !...
Mais dans Paris comment donc, sans encombre,
Chercher un fou qui vient de s'échapper ?...
La ville est grande, et sur le nombre
On pourrait se tromper.

Aussi je crois qu'il serait parti avec toi, si le marquis de Limoges n'était pas venu me découvrir qu'il lui avait donné une lettre de recommandation pour se présenter chez toi, en qualité de secrétaire...

M. DE St.-PHAR.

Serait-il possible ?...

LE VICOMTE.

Rien n'est plus vrai... et dans ce moment, il est installé dans l'hôtel.

M. DE ST.-PHAR.

En effet . . . voilà une escapade qui passe la plaisanterie . . . Antoine ?

ANTOINE, *s'avançant.*

Monseigneur ?

M. DE ST.-PHAR.

Vous avez vu le nouveau secrétaire ?

ANTOINE.

Oui, Monseigneur, et voici déjà le rapport que vous l'aviez chargé de faire.

M. DE ST.-PHAR.

C'est bon. (*Le donnant au Vicomte.*) Connais-tu cette écriture ?

LE VICOMTE, *lui rendant.*

Oh ! c'est bien la sienne !

M. DE ST.-PHAR, *à Antoine.*

Et qui vous a engagé à le recevoir ?

ANTOINE.

Est-ce que j'ai mal fait ?... Monseigneur, ce n'est pas ma faute, c'est Mademoiselle, elle-même, qui me l'a recommandé... et très vivement...

M. DE ST.-PHAR.

Ah ! c'est ma fille ! . . . (*Froidement.*) Vous avez bien fait, Antoine. (*Bas au Vicomte.*) Dis donc, mon ami, c'est ma fille...

LE VICOMTE.

J'entends bien... Qu'est-ce que nous ferons ?

AIR : *Vaudeville de partie carrée.*

M. DE ST.-PHAR.

J'avais aussi des projets sur ma fille,
Et cet amour va les déranger tous,
Commençons donc, en pères de famille,
Par nous fâcher...

LE VICOMTE.

Oui, morbleu ! fâchons-nous.

M. DE ST.-PHAR.

Puis pour punir une telle escapade,
Pour nous venger... unissons-les,
Et commençons mon ambassade
Par un traité de paix.

LE VICOMTE.

Tu crois ?... A la bonne heure !...

M. DE ST. PHAR.

Pourvu que ton fils me convienne cependant... Mais où diable

est donc mon secrétaire ? (*A Antoine.*) Comment ne l'ai-je pas encore vu ?

ANTOINE, *s'approchant.*

Il attend pour se présenter que M. le Vicomte soit parti . . . parce qu'il craint, m'a-t-il dit, de se trouver avec lui.

LE VICOMTE.

Je le crois bien... je vous le chapitrerais d'importance.

M. DE ST.-PHAR.

Je m'en charge... et pour cela fais-moi le plaisir d'aller te promener dans le jardin.

LE VICOMTE.

Comment diable ! c'est que j'ai une faim d'enfer... et le grand air va encore l'augmenter.

M. DE ST.-PHAR.

Nous déjeunerons en famille... cela vaut bien mieux... Antoine... vous soignerez le déjeuner en conséquence...

LE VICOMTE.

Oui.. oui... mais puisque nous commençons tard...

AIR, *Vaudeville du Bouquet du Roi.*

(*à Antoine.*)

Mon cher que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner !...

(*A M. de St.-Phar.*)

Dieux ! quelle bonne fortune !
Réunir ainsi chacun
Nos deux familles en une,
Et les deux repas en un.

ENSEMBLE.

Mon cher que le déjeuner...
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner !

M. DE ST.-PHAR et ANTOINE.

Il faut que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Il faut que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner.

(*Le Vicomte sort.*)

SCÈNE XVII.

M. DE ST.-PHAR, ANTOINE.

M. DE ST.-PHAR.

Antoine... va me chercher le jeune homme... et amène-le moi.

(*Pendant qu'Antoine entre dans le cabinet, il parcourt le rapport qu'il a à la main.*)

Comment donc!.. c'est fort bien... de la clarté... de la chaleur... un choix d'expressions... c'est parbleu bien raisonné... et moi-même je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue... Allons... Allons... mon gendre est un homme de mérite...

SCÈNE XVIII.

M. DE ST.-PHAR, SOUFFLÉ, ANTOINE *amenant Soufflé.*

ANTOINE.

Voilà, Monseigneur...

(*Antoine sort.*)

SOUFFLÉ *s'incline.*

M. DE ST.-PHAR.

Je vous salue, Monsieur... (*Le regardant.*) Ma foi... il a raison d'avoir du talent, car il n'est pas beau... et je ne sais comment ma fille s'est laissée séduire...

SOUFFLÉ *à part.*

Il paraît que ma figure lui revient assez...

M. DE ST. PHAR.

J'ai lu votre rapport... et je l'ai trouvé bien...

SOUFFLÉ.

Cependant, Monseigneur, pour ce qu'il m'a coûté... je peux bien dire... que je l'ai fait sans m'en apercevoir !..

M. DE ST.-PHAR.

Tant mieux... cela prouve de la facilité... il y a là même

quelques idées assez hardies... qui sont en contradiction avec les miennes.

SOUFFLÉ.

Certainement, Monseigneur... c'est sans le vouloir. (*A part.*) C'est cet autre qui aura fait quelques bêtises...

M. DE ST.-PHAR.

Ne vous en défendez pas... j'aime beaucoup que l'on ne soit pas de mon avis... Mais voyons un peu comment vous soutiendrez votre opinion...

SOUFFLÉ.

Mon opinion... Du tout... Du tout...

AIR : *Ces postillons.*

Ah ! Monseigneur, vous n'me connaissez guère,
Je n'y fais pas tant de façons,
Etre entêté n'est pas mon caractère;
Et voyez-vous en fait d'opinions
Tant d'gens en ont trois ou quatre de suite
Que c'est gênant pour les arranger;
Moi j'n'en ai pas, et ça m'évite
La peine d'en changer.

M. DE ST.-PHAR.

Je vous comprends, et je vous sais bon gré de votre générosité; vous craignez d'engager une discussion où vous sentez bien que j'aurais le désavantage.

SOUFFLÉ.

Mais...

M. DE ST.-PHAR, *souriant.*

Avouez-le, vous n'approuvez pas la distinction que j'ai faite sur le droit des gens...

SOUFFLÉ.

Hum...

M. DE ST.-PHAR.

Vous pensez peut-être que l'espèce dont il s'agit est tout-à-fait du ressort du droit civil ?...

SOUFFLÉ, *d'un air approbatif.*

Hum ! Hum !..

M. DE ST.-PHAR.

Allons, dites-le franchement...

SOUFFLÉ, *souriant.*

Mais... puisque vous m'y forcez... c'est du droit civil.

M. DE ST.-PHAR.

A la bonne heure... Vous voyez que je sais entendre la vérité... Touchez-là... Je vous estime, et je vois que nous finirons par nous comprendre.

SOUFFLÉ, *à part.*

Ça ne fera pas mal... car jusqu'à présent... Mais c'est égal, me voilà en faveur... et autant qu'on peut juger quelqu'un sans l'entendre, ça m'a l'air d'un brave homme... (*Voyant Antoine qui est entré et qui fait des signes.*)

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, ANTOINE.

SOUFFLÉ, *à part.*

Qu'est-ce que me veut l'intendant avec sa pantomime?

(*Antoine lui montre une lettre en lui faisant signe de se taire.*)

Hein! un billet... Hé bien apportez-le... je ne peux pas lire d'ici...

ANTOINE, *à part.*

Le maladroit!..

M. DE ST.-PHAR.

Quoi... qu'est-ce que c'est? Antoine, quelle est cette lettre... d'où vient-elle? répondez à l'instant...

ANTOINE.

Je prie Monseigneur de ne pas m'en vouloir... c'est Mademoiselle Elise qui m'a donné ce billet pour le remettre en secret à M. le Secrétaire...

M. DE ST.-PHAR, *prenant la lettre.*

Un billet de ma fille... Quoi! Monsieur, vous osez...

SOUFFLÉ.

Ce n'est pas pour moi, Monseigneur; il se trompe... Diable de facteur!..

M. DE ST.-PHAR.

Si, Monsieur... c'est pour vous... C'est ma fille qui vous a recommandé à mon intendant.

SOUFFLÉ.

Ça, c'est la vérité.... mais pour le reste....

M. DE ST.-PHAR.

Ne prétendez pas me tromper.... Je sais tout.... Vous n'êtes secrétaire.... que par hasard.... ce n'est pas là votre état....

SOUFFLÉ.

Eh bien oui, Monseigneur, c'est la vérité....

M. DE ST.-PHAR.

Ce n'est rien encore.... Vous vous êtes fait aimer de ma fille?

SOUFFLÉ.

Pour ça.... je peux vous assurer....

M. DE ST.-PHAR, *lisant.*

Oui, Monsieur.... elle vous aime.... elle l'avoue elle-même.

SOUFFLÉ, *à part.*

Là.... qu'est-ce que j'ai fait à mademoiselle Elise?... Au moment où ça allait si bien.... j'étais lancé....

M. DE ST.-PHAR, *froidement.*

Je veux savoir, Monsieur, si vous êtes encore digne de mon estime?... Êtes-vous capable de sacrifier votre amour et de renoncer à ma fille?...

SOUFFLÉ, *avec feu.*

Dieu! tout ce qui peut vous faire plaisir.... tout ce qui peut vous être agréable.... (*Se mettant à genoux.*) Pourvu que je conserve vos bonnes grâces, qui me sont bien autrement précieuses....

M. DE ST. PHAR.

Relevez-vous.... ma fille est à vous....

SOUFFLÉ, *se relevant et hors de lui.*

Par exemple.... celui-là est trop fort.... et il a juré que je n'en reviendrais pas!.... Comment, Monsieur, vous daigneriez....

M. DE ST.-PHAR, *avec intention.*

J'y mets cependant une condition.... Vous êtes encore mon Secrétaire, et j'ai une lettre à vous faire écrire.... C'est la lettre d'un fils soumis et respectueux qui veut fléchir le courroux de son père.... Vous devez m'entendre....

SOUFFLÉ.

Non.... le diable m'emporte!...

M. DE ST.-PHAR.

Si fait.... je veux que vous m'entendiez...

SOUFFLÉ.

Alors, si ça peut vous faire plaisir.... Mais c'est que vraiment, aux termes où nous en sommes, je peux vous avouer ça.... je ne sais pas trop comment je pourrai....

M. DE ST.-PHAR.

Soyez tranquille.... je vous la dicterai moi-même.... mais je veux que vous l'écriviez.... et vous l'écrirez....

SOUFFLÉ, *à part.*

Je l'écrirai.... je l'écrirai.... ça lui est bien aisé à dire.... Mais c'est égal.... dans les bonnes dispositions où est le beau-père, ça n'est pas une lettre de plus ou de moins qui peut faire manquer le contrat....

(*A M. de St.-Phar.*)

Je vous suis, Monseigneur!

(*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE XX.

ANTOINE, puis ALPHONSE.

ANTOINE.

Par exemple, si je me serais douté que c'était moi qui ferais le mariage de notre jeune maîtresse.... (*Apercevant Alphonse.*) Ah! vous voilà, M. le Chef.... Qu'êtes-vous donc devenu depuis une demi-heure ?

ALPHONSE.

Morbleu!... je suis d'une colère.... Je porte le chocolat jusqu'à l'appartement de Mademoiselle.... là, une espèce de gouvernante... me le prend des mains et ne veut pas me laisser entrer.... J'ai eu beau faire.... il n'y a pas eu moyen....

ANTOINE.

Eh sans doute! qu'aviez-vous besoin de le donner vous-même. Mais il ne s'agit pas de cela.... vous allez avoir de l'ouvrage... et

voilà une belle occasion de fonder votre réputation ; d'abord le déjeuner de ce matin.... je présume que vous vous en êtes occupé... et puis demain peut-être, un repas de noce.... Hein.... la maison est bonne ?

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites.... Un repas de noce...

ANTOINE.

Oui, mademoiselle Élise se marie ; elle épouse le jeune Secrétaire que vous avez vu tout-à-l'heure... et qui n'est pas....

ALPHONSE.

Comment... qui n'est pas...

ANTOINE, *riant.*

Qui n'est pas plus Secrétaire que vous et moi.... C'est un amant déguisé....

ALPHONSE, *furieux.*

Un amant déguisé.... l'on m'aurait joué à ce point.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

ANTOINE.

Allons, v'là l'autre qui s'en mêle.

ALPHONSE, *hors de lui.*

Mais qu'il redoute mon courroux,
Je cours lui brûler la cervelle
S'il prétend être son époux...

SCÈNE XXI.

Les mêmes, LE VICOMTE.

(*Le Vicomte et Alphonse se trouvent nez à nez.*)

ALPHONSE, *parlant.*

Mon père !

LE VICOMTE, *de même.*

Mon fils !...

(L'air continue.)

LE VICOMTE.

Mon fils en ces lieux! quelle honte !...
Tu vas entendre mon sermon.

ANTOINE, *confondu.*

Le cuisinier, fils d'un vicomte!
Dieux! quel honneur pour la maison!

ENSEMBLE.

ALPHONSE, *agité.*

Daignez calmer votre colère,
N'écoutez plus votre dépit;
Pour sauver celle qui m'est chère
Aidez-moi de votre crédit.

ANTOINE.

Quoi! vraiment vous êtes son père...
Est-il bien sûr de ce qu'il dit?
Quelle rencontre singulière,
En honneur, j'en perdrai l'esprit.

LE VICOMTE.

Oui, ventrebleu! je suis son père,
Du moins on me l'a toujours dit;
Je sens redoubler ma colère
Presqu'autant que mon appétit.

LE VICOMTE, *retenant Alphonse qui veut se sauver.*

Non, morbleu! tu ne m'échapperas pas, et si M. de Saint-Phar est assez bon pour oublier sa colère... moi, je me souviens de la mienne... et je ne peux pas l'oublier... pas plus que le déjeuner que j'attends depuis deux heures.

ALPHONSE.

Que dites-vous? M. de Saint-Phar consentirait à me pardonner...

LE VICOMTE.

Oui, Monsieur... il pardonne... et il consent...

SCÈNE XXII.

Les Précédents, SAINT-PHAR et ÉLISE.

M. DE ST.-PHAR, *qui a entendu les derniers mots.*

Au contraire, mon cher vicomte, c'est que je ne consens point.

LE VICOMTE.

En voici bien d'une autre! N'est-ce pas vous qui tout-à-l'heure...

M. DE ST.-PHAR.

Oui.... mais j'y avais mis pour condition que votre fils me conviendrait..... et d'après la conversation que nous venons d'avoir...

ALPHONSE, *étonné.*

Que nous venons d'avoir?

M. DE ST.-PHAR.

Il est bien heureux d'être votre fils... sans cela... je l'aurais fait sauter par les fenêtres.... et en attendant je l'ai mis à la porte....

LE VICOMTE.

Comment, mon fils.... (*Montrant Alphonse.*) Eh! mais le voilà...

M. DE ST.-PHAR.

Lui...

ÉLISE.

Eh! sans doute!.. c'est Alphonse.

M. DE ST.-PHAR.

Mais alors... quel est donc celui à qui je parlais tout-à-l'heure, un sot... un impertinent.. qui ne sait seulement pas signer son nom, et qui m'a tenu les discours les plus extravagants...

ALPHONSE.

C'est le Monsieur de ce matin... un amant déguisé.

M. DE ST.-PHAR.

Impossible...

LE VICOMTE.

Alors, c'est un aventurier...

ANTOINE.

Un intrigant qui cherchait à surprendre des secrets d'Etat... il faut le retrouver vite.

ALPHONSE.

Oui, courons...

LE VICOMTE.

Un instant... je demande que les perquisitions ne commencent qu'après le déjeuner... Antoine, fais servir... Eh! bien, d'où vient cet air d'effroi?

ANTOINE, *montrant Alphonse.*

Ma foi, adressez-vous à Monsieur que j'ai pris pour le maître-d'hôtel, c'est lui qui en était chargé.

LE VICOMTE, *à son fils.*

Comment, malheureux... tu as osé... je suis perdu.

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Dieux! à quel saint avoir recours!...
Passe pour être secrétaire!...
Mais le déjeuner de ton père...
Je crois qu'il en veut à mes jours!
Il a manqué par son absence
Me faire mourir de chagrin,
Et le coquin par sa présence
Va me faire mourir de faim!

(*Ritournelle du chœur suivant.*)

LE VICOMTE.

Qu'entends-je?

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

Les Précédents, plusieurs Domestiques, *apportant une table richement servie.*

SOUFFLÉ, *en bonnet de coton, tablier de cuisine, couteau au côté, arrivant le dernier avec un plat qu'il porte gravement.*

CHOEUR.

AIR : *de M. Jean* (Jean de Paris.)

De Monseigneur que le dîner s'apprête,
Des vins choisis et des mets délicats...
Que la gaîté soit aussi de la fête ;
Sans la gaîté jamais de bon repas!

M. DE ST.-PHAR, *reconnaissant Soufflé.*

Eh! mais c'est mon coquin de tout-à-l'heure...

ANTOINE.

Notre nouveau secrétaire!..

LE VICOMTE.

Mon ancien cuisinier!..

SOUFFLÉ.

Lui-même... C'est vous qui l'avez nommé...

LE VICOMTE, *levant sa canne.*

Comment, c'est toi qui causes ici tout ce tapage... je vais, morbleu!...

SOUFFLÉ, *froidement.*

Frappez... (*Montrant le plat qu'il tient.*) Mais goûtez...

LE VICOMTE.

Hein! qu'est-ce qu'il tient là?.. Dieu me pardonne... ce sont des ortolans à la provençale, mon mets favori...

SOUFFLÉ.

Juste... (*A M. St.-Phar.*) J'ai bien senti, Monseigneur, que cette maudite lettre que je n'ai pas pu écrire, m'avait fait du tort à vos

yeux, car, vous en conviendrez vous-même, vous m'estimiez avant la lettre... j'ai voulu alors vous prouver, avant de vous quitter, que je n'étais pas tout-à-fait indigne de vos bonnes grâces, et que, si dans votre cabinet j'étais un sot, je pouvais être un homme de mérite, en descendant d'un étage... Je suis rentré dans mes fourneaux, dont je n'aurais jamais dû sortir... vu que la nature m'avait fait homme de bouche, et non pas homme de lettres; et je viens soumettre à votre appétit dégustateur cet échantillon de mes talents, d'après lequel je consens à être jugé, parce que, comme a dit le Sage : *On connaît l'homme à ses actions... et le Cuisinier à ses ragoûts.*

LE VICOMTE.

Et il les fait bons.... je l'atteste !.... c'est mon ancien Cuisinier que j'avais renvoyé dans un moment d'humeur, et que je voulais placer chez toi.

SOUFFLÉ.

C'est pour cela aussi que je suis venu...

M. DE ST.-PHAR, *riant.*

Comment, c'est là l'emploi que tu sollicitais....

LE VICOMTE, *qui s'est mis à table et qui a goûté le déjeuner.*

Tu peux le lui accorder, je te le jure.... il vient de faire ses preuves.... Soufflé ... nous te chargeons du repas de noce.... et en attendant, ce déjeuner-là sera celui des fiançailles.... Allons... allons.... que chacun s'asseoye.... Monsieur le Secrétaire, ici à table.... à côté de moi....

SOUFFLÉ.

Et moi derrière ! voilà chacun à sa place, ce n'est pas sans peine.

(*Ils se mettent tous à table.*)

CHOEUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

D'un repas délectable
Savourons la douceur;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

SOUFFLÉ, *la serviette sous le bras et s'adressant au public.*

AIR : *de Mariane.*

Daignez excuser mon audace,
(Car les artistes en ont tous),
J'ose ici vous prier en grâce
De v'nir parfois dîner chez nous!
On vous recev'ra,
On vous fêt'ra.

(*Au vicomte qui lui demande une assiette.*)

Pardon, Monsieur, j'suis à vous, me voilà !

(*Il lui donne une assiette et revient au public.*)

Quelque convive
Qui nous arrive
Jamais le nombre ne nous effraîra ;
Mais ce dîner où j'vous invite
Dépend de vous seuls en ce jour,
Car il suffit... d'un souffle pour
Renverser la marmite.

CHOEUR.

D'un repas délectable
Savourons la douceur ;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

FIN.

FRONTIN

MARI GARÇON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par Mrs. E. SCRIBE ET MÉLESVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Janvier 1821.

Prix : 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE ÉDOUARD.	M. JULIEN.
LA COMTESSE, sa femme. . . .	Mlle. VICTORINE.
FRONTIN, domestique du Comte. . .	M. FONTENAY.
DENISE, sa femme.	Mlle. MINETTE.
LABRANCHE, domestique du Comte.	M. RENÉ.
Un Maître-d'Hôtel.	
Un Cocher.	

La Scène se passe en province, dans le château du Comte Édouard.

FRONTIN MARI GARÇON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un parc élégant. A droite, un mur et une petite porte; un berceau sur le devant de la scène; à gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, *parlant dans le fond à la Cantonade.*

Oui, madame la Comtesse (*s'inclinant respectueusement*), je souhaite un bon voyage à madame la Comtesse... Eh bien!... eh bien!... Lafleur, prenez donc garde à vos chevaux... C'est ça... Fouette cocher... Les voilà en route.

SCÈNE II.

FRONTIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Frontin..., ma femme est-elle partie?...

FRONTIN.

Oui, monsieur... Elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

ÉDOUARD.

Oui... Elle a voulu aller voir cette bonne tante... Il y avait longtemps... Et puis, dès que cela lui était agréable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur... elle l'a dit en partant...

ÉDOUARD.

Elle est charmante... ma femme! bonne, aimable... spirituelle... et jolie... Sais-tu Frontin que j'en suis toujours amoureux...

FRONTIN.

Vous, monsieur!

ÉDOUARD, *froidement.*

Comme un fou... Et depuis six mois que nous sommes enfermés tête-à-tête dans cette campagne....

FRONTIN.

Trois mois, monsieur.

ÉDOUARD.

Tu crois... Qu'importe... le temps n'y fait rien... Depuis trois mois, jamais, je crois, je ne l'ai trouvée plus aimable... Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu!.. Si tu savais quelle inquiétude elle avait pour ma santé... Pauvre petite femme.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Ma femme a vraiment du mérite.

FRONTIN.

C'est ce qu'on répète en tous lieux.

ÉDOUARD.

Tous les jours je me félicite
D'avoir formé de pareils nœuds.

FRONTIN.

Ah! vous ne pouviez faire mieux.
Chacun bénit ce mariage
Qui doit dit-on fixer enfin,
Le bonheur dans votre ménage
Et le repos chez le voisin.

ÉDOUARD.

Ah! pour ça... je puis bien jurer qu'à présent... Dis-moi, Frontin... Qu'est-ce que nous allons faire pendant son absence?... Moi, je ne sais que devenir...

FRONTIN.

Il me semble que monsieur est habillé, et prêt à sortir...

ÉDOUARD.

Oui... Mais faut-il que je sorte?

FRONTIN.

Comment donc, monsieur, ça vous distraira.

ÉDOUARD.

Eh bien! à la bonne heure, je vais me promener quelques instans...

FRONTIN, *d'un air approbatif.*

Ah!...

ÉDOUARD.

Frontin, je rentrerai peut-être un peu tard; il serait même possible que... Dans tous les cas qu'on ne m'attende pas.

FRONTIN, *d'un air étonné.*

Ah!.. ah!... (*En confidence*). Suivrai-je, monsieur.

ÉDOUARD, *revant.*

Non... (*Gaîment*). Non, non, j'aime autant que tu restes... Tu profiteras de ces deux jours pour faire décorer le

salon de ma femme... Tu sais comme elle le désirait... Des vases de fleurs, des candelabres... Ah!.. tu auras soin aussi de lui avoir une femme de chambre, dont elle a besoin, afin qu'à son retour elle ait le plaisir de la surprise, et voie que nous n'avons pas cessé de penser à elle.

FRONTIN.

Ah! monsieur... Vous êtes le chef-d'œuvre des maris...

ÉDOUARD.

Adieu!.. Frontin... j'aurai peut-être besoin de tes services... Tu es garçon, toi... tu es célibataire... on peut se fier à toi... Allons... allons... nous verrons.

Air : *Vaudeville des deux Matinées.*

Ici, de ma confiance
Reçois un gage nouveau :
Je permets qu'en mon absence,
Tu commandes au château.

FRONTIN.

Je suis donc propriétaire...

ÉDOUARD.

Te voilà maître aujourd'hui
De la maison toute entière.

FRONTIN.

La cave en est-elle aussi?

ÉDOUARD, *souriant.*

Allons, la cave en est aussi.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Je pars, etc.

FRONTIN.

Ici, de sa confiance
J'obtiens un gage nouveau.
Il permet qu'en son absence,
Je sois maître du château.

(*Édouard sort*).

SCÈNE III.

FRONTIN, *seul.*

Maître du château!.. Ma foi une belle propriété!.. Madame est absente... monsieur est parti... (*Se frottant les mains*). Je me doute à peu-près pour quel motif.. En conscience, il était temps! Ma place de valet de chambre ne me rapportait presque plus rien... et j'avais déjà demandé celle d'intendant, mais heureusement cela s'annonce bien... Et cette petite Denise qui n'arrive pas!... A ce battement de cœur précipité, on ne se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. (*regardant autour de lui*). Ma femme!.. Ah! mon dieu, si mon maître savait que je suis marié malgré ses ordres... ce serait fait

de ma fortune... Est-ce étonnant, moi, qui dans ma vie, n'avait jamais eu de goût pour le mariage... Depuis le jour où mon maître me l'a défendu... impossible de résister.

Air : *De Julie.*

Malgré son ordre et mes justes allarmes,
Je n'ai pu vaincre un fatal ascendant;
Ce qu'on défend a toujours tant de charmes...
Nous sommes tous enfans d'Adam!...
Moi je le suis, et dieu sait comme,
Au point que si l'on m'ordonnait
D'être fripon... cela seul suffirait
Pour que je devinsse honnête homme.

Par bonheur, je suis seul aujourd'hui, j'ai mon château et mes gens... Je peux recevoir Denise chez moi et lui donner une certaine idée de la considération dont jouit son mari... Cette petite fille, qui n'est jamais sortie de son village, ne se doute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre!.. (*On frappe en dehors*). Voilà le signal... C'est Denise. (*Il va ouvrir la petite porte*).

SCÈNE IV.

FRONTIN, DENISE.

DENISE.

Ah! c'est bien heureux!...

Air : *Del Senor Baroco.*

Depuis une heure entière,
Je suis au rendez-vous.
J' viens toujours la première
D'puis qu'il est mon époux.
Avant le conjungo,
Oh!
Vous n'étiez pas comm' ça.
Ah!
Mais changez au plutôt,
Oh!
Ou sans ça l'on verra,
Ah!

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est? on verra?

DENISE.

Dame!.. Si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini... Quand on est marié pour de vrai...

FRONTIN.

Allons, embrasse-moi et faisons la paix.

DENISE.

Non, monsieur.

FRONTIN.

Tu ne veux pas m'embrasser?

DENISE.

Du tout... Je suis fâchée contre vous! Tenez... je viens de chez le petit notaire bossu, qui est au bout du village, il m'a délivré... ce papier qui prouve comme quoi je suis votre femme...

FRONTIN.

Ah! notre contrat... (*Le mettant dans sa poche*).

DENISE.

Ah ça, n'allez pas le perdre au moins... ça serait à recommencer...

FRONTIN.

C'est bon...

DENISE.

Il dit aussi que l'usage est de le faire signer à tous nos parens et connaissances.

FRONTIN.

Oui... excellent moyen... quand on veut qu'un mariage soit secret...

DENISE.

Mais ce secret là ça ne peut pas tenir... Ma tante et moi nous avions d'abord promis de nous taire, parce que nous ne savions pas à quoi nous nous engagions... Mais v'là tout à l'heure huit jours que ça dure... j'en tomberai malade... La langue me démange, et j'allons mettre tout le village dans la confidence.

FRONTIN.

Je te le demande, de quoi te plains tu? Je t'aime à la fureur...

DENISE.

Bel amour, ma foi, qui m'force à m'ennuyer d'un côté, tandis que monsieur s'amuse de l'autre... Enfin, depuis not' mariage, j' sommes tout juste comme la lune et le soleil; je n' pouvons plus marcher de compagnie?... Arrangez-vous... je n'ai pas épousé un homme en place pour rien... J'veux loger au château, moi... et jouir comme vous disiez des... pérogatifs de mon rang...

FRONTIN.

Voyez-vous l'ambition?..

DENISE.

Air : *Du lendemain.*

Je n' veux plus d' ce mystère
Qui m' tient toujours loin d'ici.

J' vous épousai pas j'espère,
Pour me trouver sans mari!
Puis, ça fait rougir un' belle,
Lorsqu'elle a quelques vertus,
De s'entendre app'ler *mamzelle*,
Quand all' n' l'est plus.

FRONTIN.

Ah! voilà le grand mot lâché!.. Songe donc qu'il y va de notre fortune... Monsieur le comte Édouard, mon maître, qui, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus, quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rentes, à la seule condition de rester à son service, et de ne jamais me marier...

DENISE.

C'est drôle... Il déteste donc les femmes?

FRONTIN.

Lui, pas du tout, il les adore! C'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Comment se fait-il donc que lui-même soit marié?

FRONTIN.

Il l'a bien fallu.. Une femme charmante... 60,000 liv. de rentes... Il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien, qu'il devient négligent... paresseux...

DENISE.

Ah! ça, monsieur Frontin, il n'a pas tort... Il est sûr que depuis not' mariage.... vous êtes bien plus...

FRONTIN.

Enfin, vois ce qu'une seule indiscrétion peut nous enlever... J'ai la promesse d'être son intendant... et tu sens bien qu'alors...

DENISE.

Oui..., oui... Mais combien qu'il vous faudra de temps pour faire fortune?

FRONTIN.

Comme j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou vingt... mois.

DENISE.

Tant que ça!

FRONTIN.

Je sais bien qu'il y a des intendans qui font fortune en

moins d'un an, mais ce sont des fripons que l'on méprise; il vaut mieux y mettre le temps.

DENISE.

Et aurons-nous un carosse ?

FRONTIN.

Sans doute.

DENISE.

Moi d'abord, j' veux aller en carosse avant d' mourir.

FRONTIN.

Eh bien !.. tu iras dès aujourd'hui.

DENISE.

Vrai ?

FRONTIN.

Nous dînerons, ici au château, en tête-à-tête... et je te mène ensuite à la fête du hameau voisin dans la calèche de mon maître, que je vais commander sur le champ.

DENISE, *sautant de joie.*

Dans la calèche... C'est-i-possible !.. Queu plaisir !

FRONTIN.

Ah! bien oui, mais j'espère que tu feras un peu de toilette, pour donner le bras à un intendant.

DENISE.

J' crois bien... J' vas me requinquer !..

FRONTIN.

Tiens, pour que tu ne sois plus obligée d'attendre, prends la clef de cette porte... et surtout dépêche toi.

(*Il lui donne une clef*).

DENISE.

Air : *Courons aux Prés St.-Gervais.*

J' vas mettr' mes plus beaux habits ;
J' veux éclipser tout le village...
Dans peu vous verrez qu' j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's fill's du voisinage
Autour d' moi vont s'empresser...
Ah! j' voudrais dans c't équipage
Me voir passer!

ENSEMBLE.

FRONTIN.

Oui, mets tes plus beaux habits;
Mais ne vas pas, suivant l'usage,
Prendre auprès de leurs maris,
Les airs des dames de Paris.

DENISE.

J' vas mettr' mes plus beaux habits, etc.

(*Denise sort par la petite porte*).

SCÈNE V.

FRONTIN, puis LABRANCHE, le MAITRE D'HOTEL et le COCHER.

FRONTIN, *appelant.*

Holà !.. quelqu'un !.. Viendra-t-on, quand j'appelle... Qu'ils se permettent de faire attendre mon maître, à la bonne heure... mais moi... Ah ! vous voilà !.. c'est bien heureux... Approchez, j'ai des ordres à vous donner...

LABRANCHE.

Mais, monsieur Frontin, puisque monsieur le Comte est parti...

FRONTIN.

Eh bien ! ne suis-je pas là, chargé de ses pleins pouvoirs... Ainsi, point de murmure, point de révolte d'antichambre... ou morbleu...

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Moi je suis au fait du service;
Je sais ce que c'est qu'ordonner.
J'entends ici qu'on m'obéisse,
Qu'on commence par mon dîner.

LABRANCHE.

Puisqu'à vos ordres on doit être,
Nous ferons, sans rien oublier,
C' que vous faites pour notre maître.

FRONTIN.

Je serai servi le dernier.

Du tout, messieurs, j'entends qu'on me serve bien... Oh ! c'est que je suis ferme sur la discipline... domestique... Vous, monsieur le chef... Et mais c'est le nouveau cuisinier.

LE MAITRE D'HOTEL.

Oui, monsieur, je suis entré d'hier...

FRONTIN.

C'est bon !.. Eh bien ! mon cher, il me faut pour aujourd'hui un petit dîner délicat... deux couverts... vous entendez... Il est essentiel que je m'assure de votre capacité... Je vous ferai subir un examen très-détaillé. (*au cocher*). Pour vous, maître Lapierre...

LE COCHER.

Je suis en train de nétoyer la grande berline.

FRONTIN.

La berline... non... je ne m'en servirai pas aujourd'hui. Je vais faire un tour à la fête de l'endroit... Ainsi...

Air : *Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Allons vîte, qu'on se dépêche...
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.

Quoi, dedans?

FRONTIN.

Oui, monsieur Labranche...
Lorsque l'on est contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUS.

Mais, monsieur Frontin!

FRONTIN.

Pas de réflexions!.. Le dîner pour deux heures, la calèche au bas du perron... Ce sont les ordres de Monseigneur, et si on réplique je lui dirai...

ÉDOUARD, *en dehors.*

C'est bon, attache mon cheval.

LABRIE.

Justement... Je l'entends... à notre poste. (*Ils sortent*).

FRONTIN *déconcerté et regardant à droite.*

Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire?.. Oui... ma foi... c'est bien lui... Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise! Qui diable peut le ramener sur ses pas... Allons, de l'aplomb... et faisons bonne contenance!

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Comment, Monseigneur, déjà de retour...

ÉDOUARD, *d'un air agité.*

Oui... je l'avoue... jamais l'on ne piqua plus vivement ma curiosité... et tu ne te douterais pas...

FRONTIN.

Si fait, monsieur... Je connais déjà votre secret... quelque nouvelle passion qui vous met en campagne...

ÉDOUARD.

Une passion... Non... mais c'est très-singulier... Un minois charmant que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

FRONTIN, *à part.*

Une intrigue à conduire... bonne affaire pour moi... (*Haut*). Voyons, monsieur, que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Air : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Je veux m'informer en bon maître,
Si tous ses vœux sont satisfaits,
Par moi-même je veux connaître,
Si ses vertus, méritent mes bienfaits;
Je veux savoir si son cœur est fidèle,
Je veux surtout.. mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle;
Expliquer tout ce que je veux.

Mais avant tout il faudrait la joindre... et comment? Je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village... Je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation... Et bien! mon cher, je n'ai trouvé personne; et j'avais presqu'envie d'envoyer Labranche dans les environs...

FRONTIN.

Comment, monsieur, employer Labranche dans une affaire aussi délicate... Je n'ai rien fait pourtant pour démériter de monsieur...

ÉDOUARD.

Sois tranquille... Tu vois que j'ai recours à toi... Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune... jolie taille... un air de candeur...

FRONTIN.

J'y suis... (*à part*). C'est la femme du receveur. Depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur... et revient aujourd'hui même... (*haut*). Eh bien! monsieur, je vous en réponds!..

ÉDOUARD.

Comment, mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN.

Mon plan est là... (*à part*). Ce brave receveur, je ne serai pas fâché... (*haut*). Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà pensé!.. sans vous en rien dire.

(*La petite porte s'ouvre, Denise entre, la referme et paraît interdite en voyant le comte*).

ÉDOUARD.

Tu sais, Frontin, comment je reconnais un service... Vingt-cinq louis si tu me l'amène ici...

FRONTIN.

C'est comme si je les avais!..

SCÈNE VII.

Les Précédens, DENISE.

ÉDOUARD, *voyant Denise.*

Qu'ai-je vu?.. Frontin... mon cher Frontin! (*tirant une bourse et la lui donnant*). Tiens... ils sont à toi.

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, qu'est-ce que vous avez donc?..

ÉDOUARD.

Ne le vois-tu pas? c'est-elle, mon ami, c'est-elle...

FRONTIN, *voyant Denise.*

Dieux, qu'est-ce que j'ai fait là...

DENISE *interdite.*

Air : *Du Renégat.*

M'sieur Frontin, j' v'nons vous avertir,
(*à Edouard*). Excusez la liberté grande...

ÉDOUARD.

Oui, Frontin vous a fait venir,
Mais c'est moi seul qui vous demande.
(*à part*). Quel doux minois! quel air simple et discret.

FRONTIN, *bas à Denise.*

C'est monseigneur! songe à notre secret.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD, *à part.*

Je sens déjà que je l'adore,
Et je pourrai bientôt je croi,
De l'amour que son cœur ignore,
Lui révéler la douce loi. (*bis*).

FRONTIN, *à part.*

On dirait déjà qu'il l'adore.
Pour un époux, le bel emploi;
Ça commence mal et j'ignore,
Comment ça finira pour moi...
Pour un époux le bel emploi.

DENISE, *à part.*

Hélas! j'en suis tremblante encore,
Je n'reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde.. J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n' reviens pas de mon effroi.

ÉDOUARD.

Comment vous appelle-t-on?

DENISE, *faisant la révérence.*

Denise, Monseigneur, nièce de ma tante la veuve Gervais, qui demeure au bout du village... Pour vous servir, en face du marchand de vin.

ÉDOUARD.

Ah ! la veuve Gervais, je la connais beaucoup ! Une pauvre femme...

DENISE.

Non, monseigneur... elle est riche.

ÉDOUARD.

C'est qu'il me semblait que dans le temps... elle avait demandé une place au château...

DENISE.

C'est égal... monseigneur... on est riche et on demande...

ÉDOUARD.

C'est trop juste... eh bien! mon enfant... cette place, il faut la lui donner... Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce... et nous vous garderons au château... Voyons.. Frontin... où la placerons-nous... Ah! pour inspecter la lingerie.. cette place vous conviendra parfaitement.

(*Frontin lui fait signe de dire non*).

DENISE, *imitant le signe de Frontin.*

Non... non, monseigneur... j'y entends rien.

ÉDOUARD.

Ah!... et l'office... (*même signe*).

DENISE, (*de même*).

Ah! encore moins.

ÉDOUARD.

C'est malheureux et que savez-vous donc faire charmante Denise!

DENISE, *suivant toujours les signes de Frontin.*

Rien, monseigneur... absolument rien.

ÉDOUARD.

A quoi passez-vous donc votre temps.

DENISE.

Dame, monseigneur, je bats le beurre et je fais des petits fromages à la crême.

ÉDOUARD, *vivement.*

Justement, c'est pour cela que je vous ai fait appeler!... (*à Frontin*). Comme c'est heureux, qu'elle sache faire des petits fromages... Tu les aimes, Frontin, n'est-ce pas?

FRONTIN, *avec un mouvement.*

Du tout, monsieur, je ne peux pas les souffrir...

ÉDOUARD.

Moi... j'en suis fou... c'est décidé, je vous mets à la tête de la laiterie...

DENISE.

Mais, monseigneur...

ÉDOUARD.

Nous allons arranger tout cela! n'est-ce pas belle Denise, vous consentez à rester avec nous.

DENISE, *toujours embarrassée.*

Dame, monseigneur, faut que je consulte ma tante... V'là justement l'heure de son dîner... (*voulant sortir*). Et j' vous demanderai la permission...

ÉDOUARD, *la retenant.*

Eh! mon dieu, quel dommage!... Si j'avais eu à dîner au château... je vous aurais retenue.

FRONTIN.

Y pensez-vous, monseigneur, une paysanne à votre table...

ÉDOUARD.

Oui, c'est d'un bon exemple... Cela encourage la vertu... la sagesse... mais on ne m'attendait pas... et rien n'est disposé...

SCÈNE VIII.

Les Précédens, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Monsieur Frontin... le dîner est prêt.

ÉDOUARD.

Comment, le dîner...

FRONTIN, *à part.*

Ah! le butor...

LABRANCHE.

Oui!... un dîner que monsieur Frontin a commandé par ordre de monseigneur, tout ce qu'il y a de plus délicat... Et deux couverts.

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Deux couverts! Toi, qui tout à l'heure blâmais... par exemple, mon ami... voilà une surprise.. une attention. (*à part*). Il n'y a que ce coquin là, pour penser à tout.. (*haut*). C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage... Denise, vous ne me refuserez pas...

DENISE.

Mais, monseigneur, et ma tante...

ÉDOUARD.

Je vous reconduirai chez elle... (*à Labranche*). Que l'on tienne la calèche prête... aussitôt après le dîner...

LABRANCHE.

Elle l'est, monseigneur.

ÉDOUARD.

Comment...

LABRANCHE.

Monsieur Frontin, avait fait atteler par ordre de monseigneur.

ÉDOUARD, *stupéfait d'admiration.*

Ah! ça, Frontin.. c'est srop fort.. je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui là... (*lui donnant une autre bourse*). Tiens, mon garçon.

FRONTIN, *à part.*

Dieux!.. quelle situation. (*il met la bourse dans sa poche d'un air de désespoir*). Mais, monsieur, que va penser la tante de cette petite fille... Elle la croira perdue... enlevée... ou quelque chose comme cela.. moi.. je me figure son inquiétude.

ÉDOUARD.

Tu as parbleu raison... mon ami, tu vas sur le champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille, que sa nièce...

FRONTIN, *troublé.*

Moi... monsieur... pourquoi pas plutôt. (*regardant un autre domestique*).

ÉDOUARD.

Oh! tu expliqueras mieux.. toi, tu sais donner une couleur, une tournure aux choses.

FRONTIN.

Comment... monsieur...

ÉDOUARD.

Air : *Vaudeville de la Belle Fermière.*

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien!... ne m'entends-tu pas...
Obéis, quand je le commande.

FRONTIN, *à part.*

Par quelque nouvel assaut,
Mettons mon maître en défaut...
Le péril presse... Allons il faut
Détourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(*Il sort en faisant des signes à Denise*).

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DENISE.

ÉDOUARD.

C'est un usage que je veux adopter... Tous les ans je recevrai à ma table... Les jeunes villageoises de ce canton... (*lui prenant la main*). Je doute, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, (*à part*).

Est-ce que par hasard.. Monseigneur voudrait m'en conter..? ça s'rait bien fait!.. ça apprendrait à c' glorieux d' Frontin, qui ne veux pas m'avouer pour sa femme...

ÉDOUARD.

Dites-moi, Denise... est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village...

DENISE.

Dam', faudra bien...

ÉDOUARD.

Je prétends moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle...

DENISE.

Comment.. monseigneur.. vous croyez que je pourrai aller à Paris.

ÉDOUARD.

Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

Air : *De Saphira.*

Séjour
D'amour
Et de folie,
Ce charmant pays,
Aux yeux éblouis,
Offre un nouveau paradis.
Des jours,
Trop courts,
L'éclat varie;
Car pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Déjà colore
Vos légers rideaux :
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête
Négligés nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son Landau,
Pour déjeûner, on vole à Bagatelle.
Vos forêts

Ne sont rien auprès,
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez tour à tour,
Ce séjour
Où votre œil admire...
De Golconde ou de Cachemire
Les tributs,
Ou les fins tissus.
Partout,
Le goût,
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner,
L'heure du dîner,
Que vos attraits vont orner.
Festin
Divin,
Dont le Champagne,
Double les douceurs;
Quand l'amour d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles,
Là... sans obstacles,
Vous entrez... déjà...
Chacun s'écrie,
Qu'elle est jolie!..
Et l'on oublie,
Martin ou Talma.
Le jour fuit,
L'amour vous conduit.
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse:
Dans ces lieux,
De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En walsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.
A ces
Portraits
Rendez les armes...
Déjà vous verriez
Les cœurs à vos pieds,
Et si vous y paraissiez...
Paris
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait entre nous
Rien de plus joli que vous.

DENISE.

Ah! monsigneur.... je ne croirai jamais à tant de belles choses...

ÉDOUARD.

Si je mens... je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (*Il lui baise la main*).

SCÈNE X.

Les Précédens, FRONTIN, *entrant, le voit et laisse tomber une pile d'assiettes qu'il tenait.*

FRONTIN, *une serviette sous le bras, aux domestiques.*

Aïe... prenez donc garde... les maladroits...

(*On place la table sous le berceau*).

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?...

FRONTIN, *tout troublé.*

Le... le dîner... que je vous annonce...

ÉDOUARD.

Comment, te voilà déjà de retour...

FRONTIN.

J'ai réfléchi... que vous auriez besoin de moi, pour servir à table... dans ces cas là, il faut un homme de confiance...

ÉDOUARD.

Oui ! il vaut mieux que tu sois là qu'un autre...

FRONTIN.

C'est ce que je me suis dit et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées... (*à part*). Le cheval de monseigneur était encore sellé... et fouette postillon, mon messager doit déjà être arrivé.

(*Pendant cet à parté, Denise et le Comte se sont mis à table, Frontin s'approche la serviette sous le bras*).

DENISE.

Ah ! mon dieu... à table avec monseigneur... Si ça se savait dans le village ?.. ça ferait de fières jalousies...

ÉDOUARD, *découpant et servant Denise.*

Eh bien ! Denise... vous ne mangez pas...

DENISE.

Oh ! monseigneur... j'ose pas... la joie me coupe l'appétit..

FRONTIN, *à part.*

Quelle humiliation !.. Me voir là.. la serviette sous le bras.. quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

ÉDOUARD.

Frontin, à boire...

FRONTIN.

Voilà monsieur... (*à part*). O ! soif insatiable des richesses... (*il verse*).

DENISE.

A vot' santé, monsieur Frontin... sans vous oublier monseigneur...

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, comment la trouves-tu?...

FRONTIN, *à demi-voix.*

Hum!... au premier coup d'œil... elle a assez d'éclat... mais après...

ÉDOUARD, *bas.*

Qu'est-ce que tu dis donc... le minois le plus piquant... un sourire...

FRONTIN.

Un peu niais.

DENISE.

Des yeux.

FRONTIN.

Qui ne disent rien...

ÉDOUARD.

Pour toi... c'est possible... mais nous autres...

LABRANCHE, *à Frontin.*

Monseigneur a raison... elle est charmante.

FRONTIN, *à part.*

Détestable flatteur.. (*haut*). Monsieur Labranche, ce n'est pas ici votre place... sortez... et songez au service...

(*Labranche sort*).

ÉDOUARD.

Belle Denise... Je bois à votre fortune future.

DENISE.

Monseigneur veut se gausser de moi, mais tout d' même, j'ons des bouffées d'ambition... On sait ce qu'on vaut et quelque fois... (*regardant Frontin en dessous*). Je pense que je méritais peut-être mieux que ce que j'ai...

FRONTIN, *à part.*

Merci...

ÉDOUARD.

Voyons, parlez franchement!.. combien avez-vous d'amoureux.

DENISE.

Vous me croirez si vous voulez, je n'en ai qu'un...

ÉDOUARD.

Aimable?...

DENISE, *imitant le ton de Frontin.*

Au premier coup d'œil... mais après...

ÉDOUARD.

Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, *à part.*

J'en ai peur...

ÉDOUARD.

Jaloux, peut-être?..

DENISE.

Comme un turc... je suis sûre qu'il m'espionne et je n'ai qu'à bien me tenir... Quand nous serons seuls... il me fera une scène...

FRONTIN, *à part.*

Ah! sans les douze-cents livres de rentes.... morbleu... (*frappant du pied*).

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN.

Une crampe... qui m'a pris..

DENISE.

Monsieur Frontin... je vous demanderai une assiette...

ÉDOUARD.

Air : *De Marianne.*

Vraiment on n'est pas plus jolie;
J'en perdrai la tête...

FRONTIN, *à part.*

Grand dieu!

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Mon cher, je l'aime à la folie...

FRONTIN, *à part.*

Pour un pauvre époux, quel aveu!
Ah! je me meurs...
(*Au Comte*). Songez d'ailleurs
Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...

ÉDOUARD.

Hein... que dis-tu?

FRONTIN.

Oui, la vertu,
Car j'en ai toujours eu...
Et cette innocence première,
Qui d'un rien se ternit souvent,
Vous n'y songez pas...

ÉDOUARD.

Si vraiment,
Nous la ferons rosière. (*bis*).

FRONTIN, *à part.*

Rosière! je suis perdu!... (*hors de lui*). Eh bien! monseigneur... puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

Les Précédens, LABRANCHE, Deux Valets.

LABRANCHE.

Monseigneur, la voiture de madame, vient d'entrer dans la cour

ÉDOUARD, *troublé.*

Comment?... ma femme, qui peut la ramener...

FRONTIN, *s'essuyant le front.*

Je suis sauvé... il était temps.

LABRANCHE.

Madame la Comtesse monte l'escalier de la terrasse...

ÉDOUARD.

Il serait vrai !!! déjà de retour, je suis enchanté.. Eh bien! Labranche, vous restez là .. allez donc au devant de votre maîtresse... (*aux deux valets*). Vous, cachez vîte cette table.. (*Labranche sort, les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent. à Denise*). Quant à vous, ma belle enfant.. Je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante... mais l'on va vous accompagner.... (*s'approchant de la petite porte, à Frontin*). Eh bien! comment s'ouvre cette porte..

DENISE.

Ah! mon dieu... la clef sera restée en dehors...

ÉDOUARD, *à Frontin.*

Et la tienne... bourreau.

FRONTIN, *troublé.*

Moi... la mienne... je ne l'ai pas...

ÉDOUARD, *vivement.*

Et comment veux-tu que je fasse.. Quoique certainement.. je n'aie que les intentions les plus innocentes... comment justifier aux yeux de la Comtesse... la présence de cette petite fille... on vient ce côté... Il n'y a pas d'autre moyen... entrez dans cet appartement...

(*Denise entre dans l'appartement à gauche*).

SCÈNE XII.

Les Précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *avec empressement.*

Ah! mon ami! que je suis contente de vous voir... j'avais beau presser les postillons... je craignais toujours d'arriver trop tard.. (*avec intérêt*). Eh bien! comment vous trouvez-vous?..

ÉDOUARD, *étonné.*

Comment... je me trouve!

LA COMTESSE.

Oui... il paraît que cela va mieux et que c'est passé...

ÉDOUARD.

En vérité... je ne vous comprends pas!

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné... vous voyez bien que je suis instruite... on m'a tout dit... on a eu la bonté de me prévenir...

ÉDOUARD.

Par exemple!..

LA COMTESSE.

Voyez plutôt... ce billet écrit à la hâte et au crayon.. Vous m'avez fait une peur!...

ÉDOUARD, *lisant.*

» Ne perdez pas de temps, madame... votre mari est en » ce moment dans le plus grand danger. »

(*Pendant ce temps, Frontin, donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire*).

Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé ?... Et d'où vous vient cet avis charitable...

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois monté sur un cheval de votre écurie et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun déatil.

ÉDOUARD, *déconcerté.*

Frontin?... y comprends-tu quelque chose.

FRONTIN, *bas.*

Moi, monsieur, je m'y perds?

LA COMTESSE, *avec intérêt.*

J'en étais sûre...

Air : *De Caroline.*

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos, daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez-moi de me le dire?

FRONTIN.

Ah! pour ça, madame la Comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement que ce n'était qu'un léger accès...

ÉDOUARD.

De migraine... ah! mon dieu... pas autre chose... et cela ne valait pas la peine... qu'on vous avertit...

FRONTIN.

Si fait... si fait... ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez... Vous rappellez-vous, monsieur, il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise... ni moi non plus... J'ai eu peur!

ÉDOUARD, *impatienté.*

Allons, brisons là... (*à la comtesse*). Voulez-vous faire un tour de promenade?...

LA COMTESSE.

Non... Je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée... et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

ÉDOUARD, *à part.*

Ah mon dieu!.. (*haut*). Ma bonne amie... je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh bien!.. qu'avez-vous donc...

ÉDOUARD, *bas à Frontin.*

Frontin... tire moi de là...

FRONTIN, *se mettant devant la porte.*

Je suis sûr que madame la Comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement... La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, *à Édouard.*

Une femme chez moi... en mon absence.

FRONTIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château...

ÉDOUARD, *bas à Frontin.*

C'est bien (*haut*). Comment!.. vous vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie?.. quelle est cette femme?..

FRONTIN.

La mienne, monsieur...

ÉDOUARD, *à part.*

Que veut-il dire?

FRONTIN.

Oui, monsieur... ma propre femme... que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir... Je savais, que quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le Comte ne voulait à son service que des célibataires.

ÉDOUARD.

Eh bien ?

FRONTIN.

J'avais rencontré au petite fille charmante, aimable, ingénue... et fort riche... Un bon parti .. la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village... Je l'avais amenée ici en l'absence de madame; je comptais la lui présenter à son retour en qualité de femme de chambre... puisque madame en a besoin d'une, et que monsieur, qui prévient tous les désirs de madame, m'avait chargé d'y pourvoir .. Voilà l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire m'obtiendra l'agrément de madame, et surtout l'approbation de monsieur.

ÉDOUARD, *à part.*

Ce drôle là... ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE.

Quoi, mon ami, vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre... Vous pensez à tout.

Air : *Vaudville d'une Visite à Bedlam.*

Mon ami... quel soin touchant,
Quelle tendresse constante;
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, *à part.*

Malgré tous mes droits acquis,
Et ma légitime flamme,
C'est en fraude, que je puis,
Être l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami quel soin, etc.

(*La comtesse entre dans son appartement, Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître*).

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, *seul.*

En vérité... je ne reviens pas de l'audace de ce maraud là, et l'on est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire... fort à propos. . car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant... à quoi tient une réputation de bon mari... Il y a comme cela, une foule d'occasion dans la vie, où sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la

maladresse des circonstances... Réellement nous en sommes toujours les victimes.

Air : *Vaudeville des Maris ont tort.*

Par des sermens que l'on s'engage,
La circonstance les rompra ;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encor là...
Pauvres époux, combien de chances,
Contre nous conspirent hélas !...
Sans compter d'autres circonstances ;
Dont nos femmes ne parlent pas.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah mon ami, je suis enchantée !... Vous m'avez fait là un véritable cadeau.

ÉDOUARD.

Vraiment !.. vous croyez qu'elle pourra vous convenir.

LA COMTESSE.

Sans doute... Un air de douceur, de naïveté...

ÉDOUARD.

Oui... je crois l'avoir vue... il n'y a pas longtemps... Elle m'a paru fort bien...

LA COMTESSE.

Charmante... Et puis ce ménage à l'air si uni...

ÉDOUARD.

Hein !..

LA COMTESSE.

J'aime à voir les ménages heureux, cela me rappelle le nôtre...

ÉDOUARD.

Comment, madame.

LA COMTESSE.

Air : *Vaudeville du Petit Courier.*

Oh ! Frontin est vraiment galant ;
Il vous charmerait sur mon âme.
Comme il a l'air d'aimer sa femme,
Comme il est tendre et complaisant.
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter en tout...
Mon ami, tel valet, tel maître,
Le bon exemple fait beaucoup.

ÉDOUARD, *à part.*

Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, *mystérieusement.*

Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi... j'ai vu très-distinctement dans la glace...

ÉDOUARD, *surpris..*

Quoi, madame, vous avez vu ..

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait... où est le mal ?..

ÉDOUARD.

Et vous avez souffert...

LA COMTESSE.

Vouliez-vous que j'interposasse mon autorité... J'ai fait semblant de ne pas m'en appercevoir.

ÉDOUARD.

Voilà ce que je ne me permettrai pas...

LA COMTESSE.

Comment, à son mari...

ÉDOUARD.

Son mari... son mari ! Tant que vous voudrez, ce n'est pas une raison... Je trouve bien extraordinaire (*Il appelle*). Frontin...

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux.

ÉDOUARD.

Mais, c'est que vous ne savez pas que... ce maraud serait capable de profiter... et avec moi, d'abord, les mœurs avant tout ! Frontin !... Laissez-moi, ma chère amie !... j'ai à le gronder...

LA COMTESSE.

Pour cela ?..

ÉDOUARD.

Non, pour des occasions... où il s'est oublié... d'une manière.

LA COMTESSE.

Eh bien ! à la bonne heure !.. mais de l'indulgence... Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement...

ÉDOUARD.

A côté de votre appartement, vous avez raison...

(*La comtesse sort*).

SCÈNE XV.

FRONTIN, ÉDOUARD, *Se retournant et appercevant Frontin.*

ÉDOUARD.

Ah ! vous voilà, monsieur... Y a-t-il assez longtemps que je vous appelle?..

FRONTIN, *à haute voix.*

Pardon, monsieur, j'étais avec ma femme. (*avec sa voix ordinaire*). avec Denise...

ÉDOUARD, *se contenant.*

Ah !.. vous étiez avec Denise... et vous lui disiez...

FRONTIN

Je lui disais... ce qu'elle avait à faire auprès de madame... Il fallait bien que quelqu'un l'instruisit de ses devoirs... et certainement ce n'aurait pas été monsieur qui aurait pu...

ÉDOUARD, *avec une colère concentrée.*

Frontin... j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton !

FRONTIN.

Comment... monsieur, qu'est-ce que c'est que ces idées là ?

ÉDOUARD.

J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité... Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN.

Monseigneur... je peux vous jurer...

ÉDOUARD.

Et ce baiser de tout à l'heure ?

FRONTIN.

Comment ce baiser. (*à part*). Qui diable a pu lui dire ?..

EDOUARD.

Oh ! tu vas encore mentir... J'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien, mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN.

Eh bien ! oui, monsieur, c'est la vérité... je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt... J'ai vu que madame la Comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service... Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons... j'ai pris alors un parti désespéré... je l'ai embrassée en dissimulant... c'était la meilleure manière de cacher notre jeu ; et ce baiser que j'ai

donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous.:. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

ÉDOUARD.

Si fait... si fait... Je trouve au contraire que ton zèle t'emporte trop loin... et j'ai quelqu'arrière pensée que tu... dissimulais pour ton compte.

FRONTIN.

Moi, monsieur.

ÉDOUARD.

Je vais du reste m'en assurer... Denise vient de ce côté... je serai là (*montrant le bosquet*), à portée de te voir et de t'entendre... et je saurai au juste, fidèle serviteur où vous en êtes avec elle...

FRONTIN.

Quoi, monsieur, vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon innocence... Mais enfin si le hasard voulait qu'elle me fît des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

ÉDOUARD.

Sois tranquille... ce n'est pas cela que je redoute... Mais prends garde à toi, s'il t'arrive encore de... dissimuler avec elle .. je t'assomme et je te chasse...

(*Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps*).

SCÈNE XVI.

FRONTIN, puis DENISE.

FRONTIN.

Dieux! quelle pénible alternative; d'un côté, ma place, de l'autre ma femme!.. Ma femme et ma place...

DENISE.

Ah! vous voilà!.. Que madame la Comtesse est donc bonne et avenante... et que je suis contente d'être à son service... Et puis ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré, et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

ÉDOUARD, *à part.*

Hein! qu'est-ce qu'elle dit donc là...

(*Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes*).

DENISE.

Hé bien, monsieur Frontin... qu'est-ce que vous avez donc?.. Vous ne répondez pas... Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari...

FRONTIN.

Votre mari... votre mari... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment ! jusqu'à un certain point... Puisque c'est devant monsieur le Comte et madame la Comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN.

C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté... Ce n'est là qu'un hymen provisoire... Enfin ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh bien!.. par exemple ! qu'est-ce qui y manque donc.

Air : *Tenez moi je suis un bon homme.*

De nous qu' dira-t-on à la ronde !
V'là c' que c'est que de se cacher,
Quand on n' fait pas comme tout l' monde,
Ça finit toujours par clocher !
Ce que j' croyais avoir m'échappe...
J' m'embrouille avec tout's ces frim's là...
Et j' veux mourir si l'on m' rattrape,
A me marier encor comm' ça.

FRONTIN.

Mais, Denise...

DENISE, *pleurant.*

Qu'est-ce que va dire ma tante, c'est pour elle, car pour moi ne croyez pas que je vous regrette. Ah ben oui, un mari pour rire... On n'est pas en peine d'en trouver.

(*Elle fait un pas pour sortir*).

FRONTIN.

Eh bien !.. il ne manquerait plus que cela... Denise... écoutez-moi!.. (*Haut, de façon que son maître l'entende*). Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (*Haut à Denise*). Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari, et l'honneur que vous me faites... d'autant plus que monseigneur, qui doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi... Mais mon devoir, la probité qui fait que... Enfin, vous devez me comprendre...

DENISE.

Pas tout à fait, mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin... Aussi j'oublie tout... car je suis trop bonne... Allons, monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

FRONTIN, *à part.*

Dieu! dieu! quel parti prendre...

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! ça, je ne la reconnais plus?..

DENISE, *qui a tendu la joue.*

Comment, monsieur, vous refusez de vous raccommoder, quand c'est moi qui ai fait les premiers pas. (*pleurant*). Allez, c'est affreux, et je vais aller me plaindre à monseigneur.

ÉDOUARD, *à part.*

Par exemple... c'est trop fort.

DENISE.

Et il me fera rendre justice... Car il me le disait encore tout à l'heure en me baisant la main.

FRONTIN, *criant.*

Hein... comment!..

DENISE, *pleurant plus fort.*

Mais c'est que lui il est galant... il est aimable...

SCÈNE XVII.

Les Précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien! mes enfans, qu'est-ce que c'est donc? On se querelle ici?..

DENISE.

Oui, madame, c'est lui qui a tort ..

FRONTIN.

Mais non, madame... c'est que je veux...

DENISE.

Au contraire... c'est qu'il ne veut pas...

LA COMTESSE.

Comment...

DENISE.

Oui, madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin? faire pleurer votre

femme, c'est très-mal... Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse toujours bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez là...

FRONTIN.

Certainement, vous... voyez. (*du côté du bosquet*). Eh bien! Denise... je te demande pardon (*il l'embrasse*), et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, *sautant de joie.*

Ah! madame, que je suis contente...

SCÈNE XVIII et dernière.

Les Précédens, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *sévèrement.*

Vous voilà encore ici, monsieur Frontin. Vous savez cependant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, *à part.*

C'est fait de moi.

DENISE.

Comment, monseigneur, vous renvoyez mon mari.

ÉDOUARD, *à part.*

Son mari... Elle y tient.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon?

ÉDOUARD.

Pour des raisons... des raisons très-graves... que je ne puis pas vous dire... Mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN.

Moi, monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... et je vous atteste, madame la Comtesse...

LA COMTESSE, *bas à Frontin et à Denise.*

C'est bon; vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain, sans doute, il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (*au comte*). Vous leur permettez bien, au moins, de passer cette nuit au château?

ÉDOUARD.

Quoi, vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez pas cela. Allons, mes enfans, à demain! Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine?

DENISE, *pleurant.*

Oui, madame, nous y allons. Viens, Frontin.

ÉDOUARD.

Comment, madame, vous souffrirez... Vous les laissez partir.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

ÉDOUARD.

Ah! c'en est trop. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés!

ÉDOUARD.

Non, madame; laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc. Il ne sait donc pas...

(*Frontin lui fait signe de se taire*).

LA COMTESSE.

Comment, cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu. Que m'apprenez-vous là?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud là nous avait trompée; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler, sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup... moi, je tenais à Frontin, mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN.

Comment, monsieur, il n'y a pas d'autres raisons. Eh bien! rassurez-vous, la morale est satisfaite, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme!

ÉDOUARD.

Oui, encore une histoire!

FRONTIN.

Oh! monsieur, celle là est authentique. (*tirant le contrat de sa poche*), car elle est pardevant notaires. (*lui donnant*). Lisez plutôt...

ÉDOUARD.

Que vois-je? « Pardevant Martin et son confrère... Sont » comparus Marie-Amand-Constant Frontin. »

FRONTIN.

Mes noms et qualités !

ÉDOUARD, *lisant toujours.*

» Intendant de monsieur le comte de Granville » (*le regardant*). Intendant. « et Angélique-Denise Gervais... » (*regardant à la fin de l'acte*).

Suivent les signatures et celles des témoins... Ah ça, est-ce que par hasard tu aurais dit une fois la vérité...

FRONTIN.

Il y a commencement à tout, monseigneur. (*bas*). Vous voyez donc bien que je n'allais pas sur vos brisées, et que c'est vous, au contraire, qui alliez sur les miennes...

ÉDOUARD, *bas.*

Au fait, ce pauvre Frontin devait faire une triste figure tantôt, la serviette... sous le bras... Ah... ah...

FRONTIN, *haut.*

Oui, monseigneur, je n'attendais qu'un moment favorable ; je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le Comte et madame la Comtesse... de me faire l'honneur de signer au contrat.

ÉDOUARD.

J'entends, afin de ratifier ta nomination à cette place d'intendant que tu t'es donnée...

LA COMTESSE.

Vous la lui aviez promise...

ÉDOUARD.

En effet, c'est une place qui convient à un homme marié. (*regardant Denise*). Et puisque sa femme et lui vont habiter le château.. qu'est-ce que je demandais, moi, que les convenances fussent respectées... Allons, que Frontin reste près de moi, Denise auprès de... vous, et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE.

Ah! ça cette fois-ci, est-ce pour tout de bon.

FRONTIN.

Oui, madame Frontin.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaudeville de Turenne.*

De père en fils tous mes ancêtres,
Furent heureux quoique laquais ;
Quelque fois, le destin des maîtres,
Ne vaut pas celui des valets ;

Oui de ce corps, j'ai l'honneur d'être membre,
Et bien souvent, n'en déplaise au bon ton,
J'ai vu l'ennui qui siégeait au salon,
Et le plaisir à l'antichambre.

DENISE.

Plus d'un Frontin, à sa femme fidèle,
Dans son ménag' vivrait en bon accord,
S'il n'avait pris son maître pour modèle...
Car v'là toujours ce qui nous fait du tort.
Sans y penser, si le valet de chambre,
En conte à maint et maint tendron...
C'n'est pas sa faut' (*regardant Ed.*)mais celle du salon,
Qui s' trouv' trop près de l'antichambre.

ÉDOUARD.

De l'amour redoutons les armes,
Au hasard il lance ses traits...
Telle duchesse est brillante de charmes,
Mais sa soubrette à bien quelques attraits;
Maint grand seignenr parfumé d'ambre,
En conte souvent à Marton...
Avant d'arriver au salon,
Il faut passer par l'antichambre.

LA COMTESSE, *au Public.*

Des grands tableaux, esquissant la copie,
Le vaudeville en ses légers essais,
Est l'antichambre de Thalie,
Dont le salon est aux Français;
Depuis janvier, jusqu'en décembre,
Vous, messieurs qui donnez le ton,
Daignez par fois, en allant au salon,
Vous arrêter dans l'antichambre.

FIN.

On trouve chez le même Libraire un grand assortiment de pièces de Théâtre, tant anciennes que nouvelles.

PIÈCES NOUVELLES DONT IL EST ÉDITEUR.

Tristesse et gaîté, Vaudeville en un acte; par Mrs. Ch. Hubert et Emile Cottenet.	»	75
La Visite du Prince, ou *le Militaire et le Financier*, Comédie-Vaudeville en un acte et en prose; par Mrs. de Rougemont et Dumersan.	1	25
Les Valets en goguette, ou *l'Antichambre dans le Salon*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de couplets; par Mrs. Brazier et Dumersan.	»	75
Le Paysan Grand Seigneur, ou *la Pauvre Mère*, Mélodrame en trois actes; par MM. Boirie et Léopold.	»	75
La Famille Sirven, Mélodrame en trois actes; par M. Frédéric.	»	75
Les Amours du port au Blé, Comédie grivoise en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. Dumersan et Sewrin.	»	25
Trottin, ou *le retour du sérail*, Folie-Vaudeville en un acte; par Mrs. Ymbert et Varner.	»	75
Monsieur David, Comédie-Anecdote en un acte et en prose; par Mrs. Saint-Ange-Martin et A. J. L.	1	25
Le Beau Narcisse, Vaudeville en un acte; par Mrs. Scribe, Xavier et de Courcy.	1	25
Zoé, ou *l'Effet au porteur*, Comédie en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. Dumersan et Aubertin.	1	25
Les Amans du Pont-aux-Biches, ou *la Place Publique*, Vaudeville poissard en un acte; par L. Camel.	»	75
Le Solitaire Forcé, ou *chacun son tour*, Vaudeville en un acte; par L. Camel.	»	75
Le Pâris de Surene, ou *la Clause du Testament*, Vaudeville en un acte; par Mrs. Gabriel et Philibert.	1	25
Monsieur Duguignon, Comédie en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. ***	1	25
L'Amour Platonique, Comédie en un acte, mêlée de couplets; par Mrs. E. Scribe et Mélesville.	1	25
Frontin Mari Garçon, Comédie-Vaudeville en un acte; par Mrs. E. Scribe et Mélesville.	1	50

LES

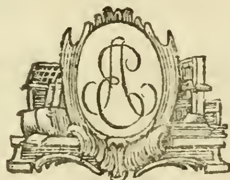
VOLEURS SUPPOSÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MÉLESVILLE, LAFONTAINE ET BELLE;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 27 Mars 1821.

PRIX : 1 fr. 25 cent.



A PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n°. 18.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

1821.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. VELOUTÉ, ancien marchand de papiers peints.	M. Brunet.
JULIETTE, sa fille.	Mlle. Pauline.
M. BONNARD, négociant, oncle d'Alphonse.	M. Blondin.
ALPHONSE, amant de Juliette.	M. Victor.
FRÉDÉRIC, ami d'Alphonse	M. Tousez.
DUPRÉ, futur de Juliette..	M. Vernet.
GERTRUDE, gouvernante.	Mad. Barroyer.
UN PAYSAN.	M. George.
Villageois, Villageoises.	

La scène se passe dans la maison de M. Velouté, à l'entrée de la forêt de Bondy.

Nota. Le rôle de Frédéric, en Province, appartient à l'emploi des valets.

LES

VOLEURS SUPPOSÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon ouvert sur des Jardins, portes de fonds, et portes latérales, A droite, un cabinet; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

ALPHONSE, FRÉDÉRIC, *en livrée; il arrive par le fond et frappe à la porte du cabinet.*

FRÉDÉRIC.

St... st... Alphonse!... paresseux, est-ce que tu dors encore?...

ALPHONSE, *sortant du cabinet.*

Ah! c'est toi, mon cher Frédéric... je t'attendais avec une impatience... (*il le regarde.*) Eh! mais, quel est donc cet habit?

FRÉDÉRIC.

Ça?... c'est ta livrée.

ALPHONSE.

Ma livrée!

FRÉDÉRIC.

Oui, mon ami; j'ai pensé que ce costume était le seul que je pusse adopter pour donner à ton beau-père futur une certaine idée de notre rang!... si tu savais comme je t'ai déjà servi!... j'ai vanté ta générosité à la vieille gouvernante,... ta sagesse au papa;... je mens avec une facilité... depuis que je me suis enrôlé parmi les héros d'antichambre... C'est incroyable comme cet habit galonné vous donne de l'à-plomb!

Air : *Vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Depuis que j'ai ce vêtement,
Je me sens un front, une audace...
Je suis intrépide, insolent...
Bref, j'ai tout l'esprit de ma place:
Comme un conscrit, à son départ,
Tremble et désire sa réforme...
Et se bat comme un vrai César,
Dès qu'il a mis l'uniforme.

ALPHONSE.

Toi, mon valet?...

FRÉDÉRIC.

Tu sais que ça ne me coûte rien; j'ai déjà fait, pour te servir, ton cousin, ton père, ton oncle; je crois même que j'ai fait ta tante.... par exemple, je ne me serais jamais douté que je ferais le voleur de grand chemin;... et cependant hier soir.

ALPHONSE, *regardant de tous côtés.*

Chut, donc! tu m'as mis dans un bel embarras!...

FRÉDÉRIC.

Ne vas-tu pas encore me faire des reproches!... que diable! tu n'es pas juste. Tu vois la charmante Juliette au bal de Bondy;... tu t'enflammes pour elle sans la connaître...

ALPHONSE, *vivement.*

Eh! mon ami, il ne faut la voir qu'une fois.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Souviens-toi qu'à ce bal champêtre
Chacun admirait sa beauté;
Un instant suffit pour connaître
Et sa candeur et sa bonté!!!

FRÉDÉRIC.

En effet, j'oubliais qu'en France,
Où tout se fait à l'impromptu,
Il ne faut qu'une contredanse
Pour apprécier la vertu.

Enfin, tu fais demander sa main par ton oncle, monsieur Bonnard, qui avait eu des relations d'affaires avec le papa Velouté, honnête marchand de papiers peints, retiré à Bondy avec une fortune presque aussi jolie que sa fille...

ALPHONSE, *soupirant.*

On me refuse !...

FRÉDÉRIC.

Sous prétexte que tu ne fréquentais que des mauvais sujets...

ALPHONSE.

On nous voyait toujours ensemble !

FRÉDÉRIC, *lui serrant la main.*

Aussi l'offense m'était personnelle ; nous partons pour Bondy... Nous apprenons que monsieur Velouté, attend un prétendu, qu'il n'a jamais vu, qui arrive de je ne sais où, et dont on ignore le nom. A cette fatale nouvelle, tu perds la tête ; moi, je conçois le projet de prévenir ton rival qui doit être un sot, un imbécile !... il fallait un coup hardi;... nous nous enfonçons dans la forêt, et nous apercevons le cher Velouté qui venait au-devant du prétendu... La nuit commençait à tomber;... je détache aussitôt les agraffes de mon chapeau, que je rabats sur ma tête ; je m'enveloppe dans mon carrick;... je m'approche du papa... il se trouble... je le regarde... il se met à trembler... je le suis... il tombe en criant... au secours!... au voleur!... tu parais alors et je prends la fuite après un combat opiniâtre qui ne nous a pas coûté un cheveu !

ALPHONSE.

Si ce n'est mon porte-feuille que j'ai perdu dans la mêlée...

FRÉDÉRIC.

Je te conseille d'en parler :... un meuble inutile, il n'y est jamais entré un seul billet de banque : enfin te voila installé...

Air *de Préville et Taconnet.*

Grâce à cet heureux stratagème,
On te reçoit, chacun t'ouvre les bras !
Chacun se dit que ta valeur extrême
A terrassé plus de dix scélérats !
Plus d'un vainqueur peut envier ta gloire,
A ton triomphe il ne manquera rien.
Par un prodige où je ne comprends rien,
On ne saurait pleurer sur ta victoire,
Puisque les morts se portent tous très-bien.

ALPHONSE.

A merveille, mais où cela nous menera-t-il ?...

FRÉDÉRIC.

A prendre la place du futur...

ALPHONSE.

Quand il est au moment d'arriver ?... quand nous ignorons même son nom ?

FRÉDÉRIC.

La vieille Gertrude nous apprendra tout cela ; en lui faisant la cour... je me charge de la séduire...

ALPHONSE.

A la bonne heure, car elle me connaît, moi : elle m'a vu a ce bal... aussi je l'évite avec un soin... et mon oncle Bonnard, que va-t-il penser de notre absence.

FRÉDÉRIC.

Oh ! lui, j'ai pris des mesures extraordinaires.

ALPHONSE.

Que veux-tu dire ?

FRÉEÉRIC.

Oui, mon ami ! ton oncle Bonnard est un excellent homme... mais d'une maladresse.. il t'a fait manquer plus de dix mariages, avec les meilleures intentions du monde... Pour nous en débarrasser je lui ai fait donner avis que son correspondant, M. Dupré, ce Français établi à Londres depuis vingt ans, était au moment de manquer.

ALPHONSE.

Comment ! malheureux... l'exposer...

FRÉDÉRIC.

A faire un petit voyage en Angleterre ; voilà tout, ça lui fera du bien ! le mouvement, le grand air... il doit-être parti ce matin...

ALPHONSE.

Frédéric ! c'est très mal... j'aime, je respecte mon oncle...

FRÉDÉRIC.

Tu me gronderas après la noce... j'entends quelqu'un !...

ALPHONSE, *regardant.*

Air : *Vaudeville des Deux Matinées.*

C'est Gertrude qui s'avance,

Moi, je m'éloigne d'ici ;
Mais observe avec prudence
La marche de l'ennemi.

FRÉDÉRIC, *riant.*

Pour toi, je brave l'orage...
Mais une fois marié,
Songe, au moins, dans ton ménage
Que je suis ton allié.

ALPHONSE, *riant.*

Non, je n'y veux point d'allié.

Ensemble.

C'est Gertrude, etc.

FRÉDÉRIC.

C'est Gertrude qui s'avance,
Allons, sors vite d'ici,
Je veux suivre avec prudence
La marche de l'ennemi.

(*Il rentre dans le cabinet.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Maintenant il s'agit de savoir le nom du prétendu dont nous allons jouer le rôle... faisons jaser la vieille, et déployons toute la galanterie de l'office.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, GERTRUDE.

GERTRUDE, *avec volubilité.*

Ah! vous voilà, mon cher ami! eh bien, comment avez-vous trouvé votre maître? mal, n'est-ce pas? ça n'est pas étonnant : ce pauvre jeune homme, après avoir tenu tête à dix brigands... je suis sûre qu'il n'a pas fermé l'œil, c'est comme moi, je n'ai rêvé que voleurs... trahisons, coups de pistolets...

FRÉDÉRIC.

Pardonnez-moi, mademoiselle Gertrude, mon maître à très bien dormi...

GERTRUDE.

Mais vous-même, vous paraissez mal à votre aise.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je crois bien, je suis à jeun depuis vingt-quatre heures.

GERTRUDE.

Ah! je conçois... l'émotion... c'est comme moi, rien que d'avoir vu M. Velouté dans un pareil désordre... ça ma tourné le sang : aussi je suis changée... mais changée... parce que sans être de la première fraîcheur.... je vous prie de croire que l'on a encore des jours...

FRÉDÉRIC, *d'un air galant.*

Comment donc? mais mademoiselle Gertrude... certainement, il y a des roses des quatre saisons...

GERTRUDE, *soupirant.*

Des roses! ah! c'est d'une délicatesse!... (*A part.*) Je vais enfin savoir le nom de notre jeune inconnu. (*Haut.*) Je n'ai pas encore eu l'avantage d'entrevoir monsieur... monsieur... Ah! mon dieu! le nom de votre maître m'est échappé...

FRÉDÉRIC, *mystérieusement.*

Chut! c'est un secret.

GERTRUDE.

Un secret!

FRÉDÉRIC.

Si je le trahissais, je serais perdu...

GERTRUDE, *à part, le regardant.*

Ah! mon Dieu! si c'était... (*haut.*) Et le vôtre est sans doute aussi un mystère?...

FRÉDÉRIC.

Oh! moi!... je me nomme Lajonquille.

GERTRUDE.

Lajonquille!

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main.*

Oui, aimable Gertrude! ce nom est l'emblème de la modestie de mes prétentions... et si j'étais assez heureux pour... rencontrer... la fleur... dont le parfum...

GERTRUDE, *enchantée.*

La fleur !... il est charmant !

FRÉDÉRIC.

Dites-moi... monsieur Velouté attend un gendre ?...

GERTRUDE, *à part.*

Nous y voilà... (*Haut.*) Il devrait déjà être ici !

FRÉDÉRIC.

Et que pensez-vous de ce jeune homme ? je désirerais avoir quelques renseignemens...

GERTRUDE.

Oh ! à cet égard, je puis tout vous dire...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je la tiens....

GERTRUDE.

Air : *Vers le temple de l'Hymen.*

D'abord je vous dirais bien
Son pays... mais je l'ignore;
Et sur sa fortune encore,
Franchement je ne sais rien;
J'ignore quel est son père,
Son âge, ce qu'il sait faire:
Pour son nom, c'est un mystère
Que mon maître nous cacha.
Quant au reste on peut le dire,
Et je veux vous en instruire...
Sitôt qu'on me l'apprendra.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Que le diable l'emporte ! me voilà bien avancé. (*Haut.*) Quoi ! jusqu'à son nom ?

GERTRUDE.

Sa prétendue elle-même ne le sait pas... C'est une bizarrerie de M. Velouté... d'ailleurs fort bon homme... excellent père... mais qui est un original de la première force... Il prétend, qu'en fait de mariage, il n'y a que les impromptu qui réussissent... Au surplus nous ne tarderons pas à voir le jeune homme ; je viens d'envoyer à l'auberge où il devait descendre.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah ! diable !... courons prévenir Alphonse...

GERTRUDE, *à part.*

Il a tressailli.... (*Haut.*) Qu'avez-vous donc ? M. Lajonquille?

FRÉDÉRIC.

Rien, mais mon maître qui m'appelle...

GERTRUDE.

Du tout...

FRÉDÉRIC.

Si fait... (*Répondant.*) Voilà ! Monsieur. Nous reprendrons cet aimable entretien, charmante Gertrude.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant:*

Je sens déjà que mon destin
Dépend de vous...

GERTRUDE, *à part.*

Dieux, quel langage!
(*Haut.*)
Je vais vous attendre au jardin.

FRÉDÉRIC, *tendrement.*

L'office me plaît d'avantage...
(*A part.*)
Quel rôle, hélas! parler d'amour,
Séduire de pareils visages...
Rien que pour lui faire la cour,
On devrait me doubler mes gages.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GERTRUDE, *seule.*

Comme il s'exprime avec grâce!... Je savais bien qu'il y avait quelque chose là-dessous... Ce jeune homme mystérieux... L'autre qui n'arrive pas... C'est lui!... c'est lui!... il aura voulu connaître sa prétendue sans se découvrir... d'abord c'est comme ça dans tous les romans que j'ai lus.... il y a toujours un inconnu qui se cache... un valet aimable qui finit par épouser la gouvernante... Ah! dieux! s'il était possible que je fusse enfin au moment fortuné qui doit... Chut!... voici Monsieur....

SCÈNE V.

VELOUTÉ, JULIETTE, GERTRUDE.

VELOUTÉ, *en robe de chambre.*

Oui, ma chère Juliette, ils étaient onze contre moi...

JULIETTE.

Onze voleurs, mon papa !

VELOUTÉ.

Je les ai, parbleu! bien comptés... malgré le feu et la fumée du combat... J'en avais presque renversé deux... mais j'allais succomber, quand ce jeune inconnu... A propos, Gertrude, comment a-t-il passé la nuit ?

GERTRUDE.

Je n'ai pas encore pu le voir, Monsieur... il se cache avec un soin...

VELOUTÉ.

Au fait, c'est singulier : il n'a jamais voulu me décliner son nom.

GERTRUDE.

Ah ! ça n'est pas étonnant !

VELOUTÉ.

Comment ! tu saurais...

GERTRUDE.

Est-ce que je ne sais pas tout?.... ici d'ailleurs il ne faut que de la réflexion... un peu d'intelligence.

VELOUTÉ.

Eh ! mais que diable! de l'intelligence, s'il n'en faut qu'un peu, j'en ai beaucoup; et à moins que ça ne soit tout-à-fait amphibologique.

GERTRUDE.

C'est tout simple... vous attendiez votre gendre hier!...

VELOUTÉ.

Oui...

GERTRUDE.

Il n'est pas venu.. Un jeune homme se présente à point

nommé pour vous défendre.... il accepte un logement chez vous... sans vouloir se nommer?... hein! y êtes vous?...

VELOUTÉ.

Ah! bah!... tu penserais donc que... ah ça! voyons, que penses-tu? car tu m'embrouilles tout cela tellement que je n'y comprends rien du tout.

GERTRUDE, *vivement.*

Vous ne voyez pas que c'est lui?

VELOUTÉ.

Qui lui?

GERTRUDE.

Le futur.

JULIETTE, *troublée.*

Mon prétendu?

VELOUTÉ.

Mon gendre!.... eh bien! j'ai manqué en avoir l'idée.... si j'avais eu seulement deux jours à moi pour me retourner, j'y étais.

JULIETTE.

Mais, mon papa, quel peut-être son projet?

VELOUTÉ.

Ah! il n'est pas difficile de deviner... c'est probablement... on ne peut pas trop savoir... parce que les jeunes gens ont des idées à eux... vois-tu?...

GERTRUDE.

Il veut vous éprouver.

VELOUTÉ.

C'est ce que j'allais dire... il veut nous éprouver; mais on ne m'attrape pas...

JULIETTE.

Mon dieu, prenez bien garde de vous tromper au moins: c'est qu'il serait terrible d'en épouser un autre!

VELOUTÉ.

Laisse donc: je le forcerai adroitement à se découvrir et si c'est le jeune Dupré...

GERTRUDE, *vivement.*

Dupré !... Dupré !... C'est donc le nom du futur ?... Ah ! quel bonheur, je le sais enfin.

VELOUTÉ.

Comment, est-ce que je l'ai nommé ?

GERTRUDE.

Ne craignez rien, je suis discrette.. Dupré.... oui, je comprends.. le fils de votre ancien associé., qui s'est fixé en Angleterre. (*A Velouté.*) Un très-bon parti... je vais voir si le paysan que j'avais envoyé à l'auberge de la forêt, est de retour; et si personne n'y a paru, nous n'aurons plus aucun doute.

VELOUTÉ.

A la bonne heure; mais du silence...

JULIETTE, *timidement.*

Mon papa !

VELOUTÉ.

Je vais mettre mon habit à l'anglaise, à queue de morue... c'était la grande mode l'année passée.. ça flattera ce jeune homme qui arrive de Londres... Eh bien ! Juliette, qu'est-ce que vous avez donc ?

JULIETLE, *à part.*

Je n'oserai jamais lui parler d'Alphonse. (*Haut.*) Mon papa, c'est que j'ai bien du chagrin!...

VELOUTÉ.

Comment ! est-ce que ta robe neuve a été manquée ?

JULIETTE.

Non, mon papa : c'est que je crois que j'ai envie de pleurer.

VELOUTÉ.

Oui, oui, j'entends; le plaisir... l'émotion... ça se passera. Gertrude... fais préparer un déjeûner superbe...

GERTRUDE.

Oui, Monsieur. (*Bas.*) Du courage, Mademoiselle; son valet assure qu'il est très-joli garçon...

VELOUTÉ.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons, qu'on prépare la table,
Et ne songeons plus qu'au bonheur :
Fêtons, dans ce jour mémorable,
Mon gendre et mon libérateur.

(*A Gertrude.*)

Puisqu'il aime à vivre à l'anglaise,
Que l'on mette ma cave à sec ;
Et de ton gigot à la braise
Tâche de nous faire un bifteck.

Ensemble.

VELOUTÉ ET GERTRUDE.

Allons, etc.
Mon / Son gendre et mon / son libérateur.

JULIETTE, *à part.*

Ah ! quel supplice insupportable !
Peut-on me parler de bonheur ?
Hélas ! du destin qui m'accable
Qui pourra consoler mon cœur ?

(*Velouté et Gertrude sortent.*)

SCÈNE VI.

JULIETTE, *seule.*

Et ce pauvre Alphonse, que je n'ai vu qu'une fois... à qui j'ai juré une fidélité éternelle, que va-t-il dire, quand il saura qu'un autre... Oh ! ils ont beau faire... ce M. Dupré... je l'épouserai... mais je ne l'aimerai pas... il est impossible qu'un jeune homme qui arrive de Londres soit aussi aimable qu'Alphonse.

Air. *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Alphonse me trouve jolie,
C'est lui qui mérite mon cœur...
Et quand je l'aime à la folie,
Quand il peut faire mon bonheur,
On va chercher en Angleterre

Un autre époux... Ah! c'est bien mal!
Il faut convenir que mon père
N'a pas d'esprit national.

On vient... sortons de ce côté, et cherchons quelque moyen de rompre ce maudit mariage.

(*Elle se sauve de côté.*)

SCÈNE VII.

DUPRÉ, *arrivant par le fond.*

Mademoiselle !... Mademoiselle! quelle drôle de maison! je n'ai encore pu trouver personne à qui parler... Ma foi! attendons ici que quelqu'un m'introduise auprès du cher beau-père. (*Il pose son chapeau sur la table.*) Je suppose que tous les préparatifs que j'ai vus sont en mon honneur... On va me fêter... m'embrasser... je me laisserai faire, surtout si ma prétendue est jolie. (*Il regarde autour de lui.*) Je suis étonné cependant qu'on ne soit pas plus inquiet de moi... car je suis en retard... Cette diable de traversée.... ce coup de vent... ce n'est pas d'un très-bon augure pour un futur époux.

Air : *Corneille nous fait ses adieux.*

Je suis en butte aux coups du sort,
En venant chercher une épouse ;
Et pendant deux jours loin du port,
J'ai combattu l'onde jalouse.
Avant l'hymen, pour un amant
Une tempête est bien précoce ;
Cela peut promettre, vraiment,
Plus d'un naufrage après la noce.

SCÈNE VIII.

DUPRÉ, GERTRUDE.

GERTRUDE, *un porte-feuille à la main.*

Il n'y a plus de doute. on n'a entendu parler de personne à l'auberge... Ah! le voilà sans doute!

DUPRÉ, *se croyant seul.*

Quelle tranquillité!.. le cher M. Velouté ne se doute guère que son gendre est déjà chez lui incognito.

GEUTRUDE, *à part.*

Incognito, c'est cela. (*Haut.*) Votre servante, Monsieur,

DUPRÉ, *étonné.*

Ah! Madame est de la maison?

GERTRUDE.

Vous voyez en moi la gouvernante de mademoiselle Juliette. (*A part.*) Il est très-bien... (*Haut.*) je me suis présentée ce matin pour avoir l'honneur de vous saluer et vous remettre ce porte-feuille.

DUPRÉ, *prenant le porte-feuille.*

A moi!

GERTRUDE.

Un paysan vient de le trouver dans la forêt... juste à la place où vous avez terrassé hier ces dix-huit scélérats?.

DUPRÉ.

Comment, j'ai terrassé dix-huit scélérats!

GERTRUDE.

Et comme il n'appartient pas à mon maître... j'ai supposé...

DUPRÉ.

Ah ça! ma bonne, vous voulez plaisanter, ce porte-feuille n'est pas à moi.

GERTRUDE, *d'un air d'intelligence.*

Je vois ce qui vous empêche de le reconnaître.... vous craignez qu'on n'y ait trouvé des preuves.... mais rassurez-vous.. personne ne l'a ouvert... Au surplus, je n'en dirai rien... si vous l'exigez... mais vous êtes découvert... pendant que vous dormiez, votre valet m'a tout avoué.

DUPRÉ, *plus étonné.*

Mon valet.. pendant que je dormais.. Allons, vous achevez quelque rêve.

GERTRUDE.

Non, vraiment, et je sais fort bien que j'ai l'honneur de parler à M. Dupré...

DUPRÉ.

Je ne le cache pas, c'est mon nom... mais....

GERTRUDE.

Ah! vous en convenez donc, à la fin... M. Velouté!... Mademoiselle Juliette!... M. Velouté! C'est pourtant moi qui lui ai arraché son secret. (*Faisant force révérences.*) M. Dupré, pardonnez à ma joie... Ah! mon Dieu!... et le déjeûner que j'oubliais... M. Dupré, j'ai bien l'honneur... je ne dirai rien.. continuez à les intriguer... C'est charmant... courons à la cuisine... Il n'y a que moi pour deviner ces choses-là....

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

DUPRÉ, *seul.*

Elle est folle... cette bonne vieille, avec ses brigands et ses révérences... Eh mais, j'y songe... est-ce qu'un rival se serait déjà emparé de ma place? (*Il ouvre le porte-feuille et en tire une lettre.*) A M. Alphonse, boulevard des Italiens... Ma foi, puisqu'on me déclare la guerre, il n'y a pas d'indiscrétion à intercepter la correspondance de l'ennemi... C'est un peu long. (*Il lit.*) « Mon cher Alphonse, je t'envoie l'argent dont » tu as besoin pour ta grande expédition... le projet de Fré- » déric est admirable... N'allez pas cependant faire mourir » de peur le pauvre M. Velouté..: » Qu'est-ce que cela veut dire?... « Surtout point de pitié pour le prétendu... (*A lui-* » *même.*) Il paraît que ceci me regarde!... Ton oncle Bon- » nard. » (*Il parcourt des yeux.*) O bonheur! c'est le plan de ces Messieurs...

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Parce que je viens d'Angleterre,
On me croit facile à duper;
Et comme un goddem, on espère
Que je me laisserai tromper;
Messieurs, d'une telle équipée
Vous ressentirez les effets ..
Et vous verrez à mon épée,
Que je parle très-bon français.

Comment! de l'humeur parce qu'on veut m'enlever ma femme?.. Fi donc! est-ce qu'on se fâche pour ces misères-là! Non, et je dois montrer que le mauvais air de Londres ne m'a pas fait oublier les usages de mon pays... Il faut prendre cela en philosophe... On vient de ce côté... allons vite me péné-

trer des détails de la conspiration, et tâchons de prendre ma revanche le plus gaîment possible.

(*Il sort.*)

SCENE X.

VELOUTÉ, ALPHONSE, FRÉDÉRIC, *ils sortent du cabinet.*

VELOUTÉ.

Enfin, vous ne voulez donc pas me dire votre nom?

FRÉDÉRIC.

Vrai, Monsieur, ça nous est impossible.

VELOUTÉ, *d'un air triomphant.*

Eh bien, Monsieur, c'est à moi à vous apprendre qui vous êtes.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous nous rendrez un grand service.

VELOUTÉ.

Ça vous étonne, parce que j'ai l'air d'un bonhomme; mais j'ai le coup-d'œil sûr, sans qu'il y paraisse... Vous êtes M. Dupré.

TOUS DEUX.

M. Dupré!

VELOUTÉ.

Oui, le gendre que j'attends de Londres.

FRÉDÉRIC.

De Londres!.. Yes, yes... Sir... I am very... Ah! pardon, l'habitude.

VELOUTÉ.

Voyez-vous, voyez-vous, comme on se trahit!...

ALPHONSE.

Je vous jure...

FRÉDÉRIC.

Allons, M.Dupré... pourquoi vous cacher d'avantage, vous voilà reconnu... D'abord, moi, je n'ai rien dit à Monsieur.

VELOUTÉ.

Non, vrai, il ne m'a rien dit... c'est l'intelligence naturelle qui a tout fait... Que diable! embrassez-moi donc et que ça finisse.

ALPHONSE, *l'embrassant.*

Puisque vous voulez absolument. (*A part*) Dupré.. serait-ce le correspondant de mon oncle?..

VELOUTÉ.

Plus tard nous parlerons d'affaires... de votre traversée.... Ah ça! je vais chercher ma fille... Comment!.. comment!.. vous avez peur?

ALPHONSE.

J'avoue que cette entrevue...

FRÉDÉRIC.

La crainte de ne pas lui plaire...

VELOUTÉ.

Vous lui plairez, vous lui plairez... J'ai un bonheur dans tous mes arrangemens...Juliette! Juliette!

ALPHONSE, *à Frédéric.*

Ah! mon ami, comme le cœur me bat!...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Attention, et pas de sottises.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JULIETTE.

VELOUTÉ, *tenant Juliette par la main.*

Allons, pas de timidité: c'est ton mari.

JULIETTE, *levant les yeux.*

Ah! mon Dieu!

VELOUTÉ.

Hein! qu'est-ce que je vous disais?

Air: *Qu'une aimable et douce folie.*

VELOUTÉ ET FRÉDÉRIC.

Doux effets de la sympathie,
En voyant mon / son libérateur,

Déjà l'amour, je le parie,
S'est rendu maître de son cœur.

JULIETTE ET ALPHONSE.

Près de lui / d'elle je sens que j'oublie
Et mes regrets et ma douleur.
Non, je n'éprouvai de ma vie
D'aussi doux moment pour mon cœur.

VELOUTÉ.

Eh bien! vous voilà tous interdits.

JULIETTE.

Mon papa!..

ALPHONSE.

Je crains que Mademoiselle ne me pardonne pas le moyen que j'ai employé pour obtenir sa main.

VELOUTÉ.

Comment, le moyen?

FRÉDÉRIC.

Sans doute... mon maître, en amant délicat, aurait voulu mériter, par ses soins et sa constance... ce cœur qu'il ne doit qu'à l'amitié d'un père. (*A Juliette.*) Allons, Mademoiselle, un mot d'encouragement... notre sort est dans vos mains. (*Bas*). Songez que nous n'avons que ce moyen de vous enlever à notre rival.

JULIETTE.

Quoi! mon papa, c'est Monsieur qui doit m'épouser?

VELOUTÉ.

Sans doute.

FRÉDÉRIC, *appuyant.*

M. Dupré, de Londres.

VELOUTÉ.

Il me semble que tu n'as plus envie de pleurer.

JULIETTE.

Non, mon papa.

VELOUTÉ.

Et tu consens à l'épouser.

JULIETTE.

Oh ! bien volontiers.. (*A part.*) Je ne sais ce que cela veut dire ; mais puisque c'est Alphonse, je ne risque rien de me laisser marier.

VELOUTÉ.

Enfin nous voilà d'accord !... Il faut convenir que j'ai joliment mené ça !...

(*On entend des coups de fusil.*)

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que c'est ?

JULIETTE.

Encore des voleurs !...

VELOUTÉ.

Non, non... rasssurez-vous... c'est l'annonce de la petite fête que je vous prépare... Allons, vous autres ! les bouquets, les compliments.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, PAYSANS, *avec des fusils ;* JEUNES FILLES, *avec des bouquets.*

CHOEUR.

Air *de Joconde.*

Nous venons (*bis.*) suivant l'usage
Célébrer (*bis.*) votre bonheur ;
Oui, cet heureux mariage,
Aux vertus, à la candeur,
Doit unir et l'esprit et la valeur.

VELOUTÉ, *se frottant les mains.*

Bien, très-bien... les bras tendus... les physionomies ouvertes... ça fait tabl eau.

UN PAYSAN.

Monsieur, le déjeûner est servi.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le déjeûner !.. comme je vais m'en donner !

LE PAYSAN.

Et puis, vot' notaire est arrivé, Monsieur.

VELOUTÉ.

Allons, Dupré, donnez la main à votre femme.. nous signerons après le déjeûner (*A Frédéric.*) Toi, mon garçon, vas à la cuisine, et ne te laisse manquer de rien.

FRÉDÉRIC, *consterné.*

A la cuisine... (*Bas à Alphonse.*) Tu vois ce que je fais pour toi, ingrat... si tu avais un peu de sentiment, tu m'enverrais quelque chose de la table des maîtres...

ALPHONSE, *bas.*

Et le prétendu !

FRÉDÉRIC.

Sois tranquille ; je reste ici... et s'il paraît, je m'en charge.

VELOUTÉ.

Venez, mes amis....

Reprise du Chœur.

Nous allons (*bis.*) suivant l'usage,
Etc., etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, *seul.*

A merveille ! nous voilà à moitié mariés.. Le bonhomme est enchanté de nous, et quand il verra que sa fille aime réellement Alphonse, nous pourrons lui avouer la petite ruse que nous avons employée.. Je sais bien que notre conduite est un peu légère.... car enfin... moi, j'ai joué le rôle de voleur.... mais quel mal après tout., il y a tant de gens qui jouent le rôle d'honnête homme... et qui ne sont que des... c'est presque général.

Air de l'Anglaise de M. Darondeau.

De l'antichambre au salon
On se pille sans façon ;

Oui, vraiment,
Maintenant,
Bien voler est un talent;
Dans cet art, mille rivaux,
S'illustrent à tout propos ;
Jusqu'aux sots,
Aux badauds,
Qui vous prennent vos bons mots.
Voleurs politiques,
Voleurs dramatiques,
A l'affut,
Vers le but
Volent... jusqu'à l'institut :
En lois, en finance
Même conscience;
Procureurs,
Assureurs,
Des biens d'autrui font les leurs;
Jusqu'à ce minois fripon,
Qui, pour troubler ma raison,
Vole exprès
Des attraits
Toujours nouveaux, toujours frais...
Dieux! que de charmes trompeurs!
J'en vois de toutes couleurs :
Une taille, un beau teint
Qui sortent du magasin.
Le notaire,
Le libraire
Trompe son confrère ;
Vrai corsaire,
Sur la terre,
Vive l'intrigant.
Plus d'amis, plus de parole,
Chacun dupe, chacun vole :
Sa bousole,
Son idole,
Est l'argent comptant.
Jeunes, vieux, grands et petits,
Chacun prend, chacun est pris,
C'est un flux,
Un reflux,

Où l'on ne se connaît plus :
Si l'état faisait payer
Patente à ce beau métier
Ce secret
Suffirait
Pour composer le budjet.

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, DUPRÉ, *dans le fond.*

DUPRÉ.

J'ai tout prévu... Ah! ah! voici sans doute Monsieur Frédéric... commençons mon nouveau rôle...

FRÉDÉRBC.

Quel est ce personnage ?

DUPRÉ.

Holà! quelqu'un!...

FRÉDÉRIC.

Qu'y a-t-il pour le service de Monsieur?

DUPRÉ.

Ah! c'est toi faquin?... où est M. Velouté ?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Faquin!... par exemple voilà la première fois... (*Haut.*) il vient de partir pour Paris.

DUPRÉ.

Maraud, je te reconnais bien... aussi menteur qu'autrefois...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc ? (*Haut.*) Monsieur me connait ?

DUPRÉ.

Oui, M. Lajonquille... oui, M. le drôle...

FRÉDÉRIC, *s'oubliant.*

Monsieur, vous me rendrez raison...

DUPRÉ.

Plaît-il ? si je prends un bâton... Allons dépêche-toi d'avertir M. Velouté que je veux lui parler...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Diable! ceci devient sérieux... (*haut.*) Monsieur, j'ai des ordres et je n'irai pas...

DUPRÉ, *élevant la voix.*

Tu n'iras pas!...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air nouveau de M. Blanchard.

Je n'y tiens plus, redoute ma colère,
Je vais t'apprendre à m'obéir.

FRÉDÉRIC.

Ici, Monsieur, soit dit sans vous déplaire,
Je ne suis pas pour vous servir.

DUPRÉ.

Ne réplique pas d'avantage.

FRÉDÉRIC.

Je veux parler, je ne crains rien.

DUPRÉ, *à part.*

On vient... on vient... bravo! Cela va bien.

FRÉDÉRIC.

On vient... on vient... morbleu! cela ne va pas bien.

SCENE XV.

LES MÊMES, VELOUTÉ, *une serviette à la boutonnière*, ALPHONSE, JULIETTE, PAYSANS, PAYSANNES, VALETS.

TOUS.

Eh! mais quel est donc ce tapage? (*bis.*)

DUPRÉ, *regardant Alphonse.*

Que vois-je? ô ciel, oui! je le reconnais,
De mon voleur... ce sont bien là les traits.

TOUS.

Un voleur, que voulez-vous dire?

VELOUTÉ.

Un voleur dans ma maison!

DUPRÉ, *montrant Alphonse.*

Oui, voilà le fripon
Que je dois conduire en prison.

ALPHONSE, FRÉDÉRIC.

A mes/nos dépens Monsieur veut rire.

DUPRÉ, *montrant Frédéric.*

Non, non, non, et ce rusé fripon
Va suivre son maître en prison.

VELOUTÉ.

Mais c'est Dupré, mais c'est mon gendre.

TOUS.

C'est monsieur Dupré, son gendre.

DUPRÉ.

Dupré, Dupré, ce n'est pas là son nom,
Je sais bien qu'il osa le prendre
Pour entrer dans votre maison;
Mais c'est la terreur du canton,
Oui, c'est la terreur du canton.

(*Tous s'éloignant d'Alphonse.*)

Comment (*bis*) la terreur du canton!

ENSEMBLE.

VELOUTÉ, JULIETTE ET LE CHOEUR.

Que résoudre, que faire?
Il paraît se troubler;
Quel est donc ce mystère?
Il n'ose plus parler.

DUPRÉ, *à part.*

Je ris de leur colère,
Ils ne peuvent parler;
Et grâce à ce mystère,
Je les ferai trembler.

FRÉDÉRIC ET ALPHONSE.

Que résoudre, que faire?
Faut-il tout révéler?
Quel est donc ce mystère?
Dois-je fuir ou parler?

ALPHONSE, *vivement.*

Monsieur, à quel titre osez-vous?....

VELOUTÉ, *à Dupré.*

Oui, Monsieur, à quel titre osez-vous... nous ne savons pas qui vous êtes...

DUPRÉ, *croisant son habit comme s'il cachait une décoration*

Vous le saurez bientôt.

VELOUTÉ, *à part.*

Il cache sa décoration... c'est quelque officier supérieur...

DUPRÉ.

Vous avez été attaqué hier dans la forêt?

VELOUTÉ.

C'est la vérité, mais Monsieur m'a secouru avec un courage.

DUPRÉ.

Ruse concertée entr'eux pour s'introduire.

ALPHONSE.

Monsieur !...

DUPRÉ, *montrant Frédéric.*

Ce drôle faisait toute la troupe à lui seul : c'est le lieutenant de la bande qui désole les environs.

VELOUTÉ.

Le lieutenant !

FRÉDÉRIC.

Moi, le lieutenant ?

DUPRÉ.

Il se nomme Lajonquille.

VELOUTÉ.

C'est vrai.

DUPRÉ.

Il a été deux ans à mon service... Je le reconnais, c'était le plus hardi coquin...

FRÉDÉRIC.

En voici bien d'une autre !

ALPHONSE.

C'en est trop ! je puis prouver.

DUPRÉ.

Que vous êtes Monsieur Dupré ?

ALPHONSE.

Non, Monsieur, mais que je suis, Alphonse, le neveu de M. Bonnard.

JULIETTE.

En effet, mon papa, je crois me souvenir.

DUPRÉ.

Nouvelle imposture !.

VÉLOUTÉ.

Oui, encore un nouveau nom qu'il va prendre, c'est un intrigant !

DUPRÉ.

Allons, qu'on les arrête tous les deux !

VELOUTÉ.

Oui, qu'on les arrête l'un et l'autre...

Air *des Petits Savoyards.*

Ah ! de cette impudence
Je tirerai vengeance.

FRÉDÉRIC.

Un peu de patience,
Messieurs, apaisez-vous.

VELOUTÉ, *reculant.*

Non, non, point de clémence,
(*Aux Paysans.*)
Amis, défendez-nous.

FRÉDÉRIC ET ALPHONSE.

J'ai peine à calmer mon courroux. (*bis.*)

VELOUTÉ, *aux Paysans.*

Rangez-vous tous,
Avancez-vous...

DUPRÉ.

Qu'on les entraîne à l'instant !

JULIETTE.

Pour mon cœur, ah ! quel tourment !

CHOEUR.

Mais nous n'avons, c'est grand dommage,
Que l'colombier, ou le grenier,
Pour servir d'prison au village.

DUPRÉ.

En prison dans le colombier.

FRÉDÉRIC ET ALPHONSE.

Écoutez-nous...

CHOEUR.

Non, non,

FRÉDÉRIC ET ALPHONSE.

Apaisez-vous ..

CHOEUR.

Non, non.

FRÉDÉRIC ET ALPHONSE.

Écoutez-nous. .

CHOEUR.

Non, non.

(*Les saisissant.*)

Il faut un exemple au village,
Vite en prison... vite en prison.

FRÉDÉRIC ET ALPHONSE, *se débattant.*

Non, non,
Je ne vous suis pas en prison.

(*On les arrête; Velouté donne sa serviette pour les attacher,* et sort *triomphant avec les Paysans.*)

SCÈNE XVI.

DUPRÉ, JULIETTE.

DUPRÉ, *à part.*

Voilà donc ma prétendue... elle est ma foi charmante...

JULIETTE, *à part.*

Oh! le vilain homme.

DUPRÉ, *à part.*

Elle a surtout l'air de me voir avec un plaisir.

JULIETTE, *pleurant presque de dépit.*

C'est affreux... Monsieur, de venir mettre le trouble dans une maison!.. ces jeunes gens ne sont pas des voleurs... je vous en avertis...

DUPRÉ.

Eh! Mademoiselle, vous ne savez pas ce dont ils sont capables... ils m'ont volé, moi, qui vous parle...

JULIETTE.

C'est impossible!

DUPRÉ, *la regardant.*

Air : *Vaudeville du Piége.*

Si vous saviez ce qu'ils m'ont pris,
Vous n'oseriez plus les défendre;
C'est un objet du plus grand prix,
Et qu'ils ne peuvent plus me rendre :

Pour excuser un trait si noir
Nulle chance ne m'est offerte...
Car ils m'ont même ôté l'espoir
De jamais réparer ma perte.

JULIETTE.

Pourquoi donc, Monsieur... d'abord je ne crois pas un mot de ce que vous dites... mais c'est égal... on peut vous rendre ce que vous prétendez avoir perdu... en leur donnant du temps... et alors...

DUPRÉ, *souriant.*

Alors... alors... ce ne sera plus la même chose... et je ne pourrai plus l'accepter.

JULIETTE, *avec dépit.*

Vous voyez bien que c'est mauvaise volonté... envie de nuire... mais vous n'en êtes pas où vous croyez... j'ai du caractère aussi, moi... quand je m'y mets... je vais trouver mon père... je prouverai leur innocence... je dirai à tout le monde...

DUPRÉ.

Que vous aimez le jeune Alphonse...

JULIETTE, *étourdie.*

Comment! Monsieur ?...

DUPRÉ.

Que vous avez tous deux abusé de la crédulité de votre père... pour éconduire un galant homme qui n'a d'autre tort que de ne vous avoir pas connu plutôt.

JULIETTE, *confondue.*

Je ne dis plus rien, Monsieur, je ne dis plus rien... quoi vous savez!...

DUPRÉ, *souriant.*

Je suis un peu sorcier... j'ai vu du premier coup-d'œil que monsieur Dupré.

JULIETTE.

M'était odieux! c'est la vérité...

DUPRÉ.

Tandis que monsieur Alphonse que vous n'avez aperçu qu'une seule fois à la danse... vous avez eu le temps d'étudier ses mœurs... son caractère... (*Juliette baisse les yeux.*) Eh

bien, je puis lui rendre la liberté... mais il faut faire quelque chose pour moi.

JULIETTE, *vivement.*

Comment!

Air : *Que veut-il dire?*

Que veut-il dire?
Il me regarde en souriant.
Expliquez-vous; mais quel délire!
Il presse ma main tendrement.
Que veut-il dire?

DUPRÉ, *à demi-voix.*

Un mot de vous peut le sauver.

JULIETTE, *très-émue.*

Même air.

Que faut-il dire?
Je n'ai rien à vous refuser.
(*A part.*)
Comment! il hésite... il soupire.
(*Haut.*)
Parlez
(*Dupré lui baise la main.*)
Quoi, monsieur, un baiser?
(*Avec impatience.*)
Que veut-il dire?

DUPRÉ, *vivement.*

Eh bien, charmante Juliette... je vous adore...

JULIETTE, *effrayée.*

Sans me connaître Monsieur.

DUPRÉ, *finement.*

Oh! je vous ai vue une fois... vous savez bien qu'il n'en faut pas d'avantage pour apprécier les qualités, le caractère...

JULIETTE, *avec colère.*

C'est une horreur!... c'est une indignité!... abuser de la position d'un malheureux jeune homme... mais je le délivrerai... moi... oui... moi... Monsieur, je trouverai quelque moyen...

DUPRÉ, *s'approchant de la table.*

Nous verrons Mademoiselle, en attendant je vais expédier l'ordre de le transférer...

JULIETTE, *tremblante.*

Ah! mon dieu!...

DUPRÉ, *à part, écrivant vite.*

J'en sais assez maintenant... écrivons à monsieur Velouté.

GERTRUDE, *en dehors.*

Par ici, monsieur Bonnard, par ici.

DUPRÉ, *écrivant.*

Monsieur Bonnard?

JULIETTE, *avec joie.*

L'oncle d'Alphonse... ah! le voilà sauvé... courons prévenir nos prisonniers de cette bonne nouvelle. (*Menaçant Dupré.*) Ah! nous verrons, Monsieur. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

DUPRÉ, GERTRUDE.

GERTRUDE, *appelant.*

Monsieur Velouté!... monsieur Velouté!... voilà votre ami, monsieur Bonnard, qui vous cherche partout!!!

DUPRÉ, *fermant la lettre.*

Monsieur Bonnard... l'oncle que l'on envoyait à Calais? dites-moi... ma bonne...

GERTRUDE, *effrayée et reculant.*

Ah! mon Dieu... vous voilà encore... on vient de me dire que le faux Dupré... avait été arrêté... vous vous êtes donc sauvé.

DUPRÉ.

Moi!

GERTRUDE, *reculant toujours.*

Ah! sainte Vierge!... il aura brisé la porte du colombier! il va mettre la maison à feu et à sang!

DUPRÉ.

Mais, ma bonne...

GERTRUDE, *criant.*

Ne m'approchez pas... au secours!... au voleur!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, BONNARD.

BONNARD.

Quel vacarme!

GERTRUDE.

N'entrez pas, monsieur Bonnard; il y a des voleurs dans la maison... (*Elle se sauve.*)

BONNARD, *levant sa canne et tombant sur une chaise.*

Des voleurs!...

SCÈNE XIX.

DUPRÉ, BONNARD.

DUPRÉ, *à Bonnard.*

La pauvre femme est folle... depuis que j'ai fait arrêter un voleur dans cette maison... elle en voit partout.

BONNARD, *se levant.*

Ils sont arrêtés? à la bonne heure;... ce n'est pas que j'aie peur... mais cette diable de forêt est sujette à caution... Ah ça, je ne vois pas l'ami Velouté... Je venais lui demander quelques renseignemens.

DUPRÉ.

Sur la maison Dupré?

BONNARD, *le regardant.*

C'est vrai, Monsieur.

DUPRÉ.

Pour votre voyage de Calais.

BONNARD.

C'est encore vrai.

DUPRÉ.

Et si je vous épargnais cette course, monsieur Bonnard, seriez-vous disposé à faire quelque chose pour moi?

BONNARD.

Monsieur, je ne vous connais pas...

DUPRÉ.

Et moi, je connais tout le monde... On vous a inspiré des craintes sur les fonds que vous aviez à Londres et dont vous avez demandé le remboursement. (*Tirant des papiers.*) Voici votre argent.

BONNARD, *les examinant.*

C'est parbleu bien cela... Dupré et compagnie ; et sur les meilleures maisons de Paris... Ah ! Monsieur, ma reconnaissance... Mais qui êtes-vous donc ?

DUPRÉ.

Vous le saurez... voulez-vous me rendre un service ?

BONNARD.

Tout ce que vous voudrez... ordonnez !!!

DUPRÉ.

Vous avez un neveu.

BONNARD.

Oui, je l'ai laissé à Paris.

DUPRÉ.

Pas du tout : il est ici.

BONNARD.

Ici ! malgré mes ordres ?

DUPRÉ.

C'est lui qui vous envoyait à Calais.

BONNARD.

Lui ? ah ! le coquin !

DUPRÉ.

Vous pouvez vous venger sur le champ : soyez mon oncle... pour aujourd'hui.

BONNARD.

Comment ?

DUPRÉ.

Qu'est-ce que ça vous fait ?... puisque vous êtes oncle... que c'est votre état.... peu vous importe que ce soit moi ou un autre.

BONNARD.

Au fait pourquoi pas?

Air : *Vaudeville de Catinat.*

Oui, d'oncle je veux vous servir,
Pour le punir de sa malice.

DUPRÉ.

Je suis certain de réussir,
Si vous me rendez ce service.
Quand vous verrez votre neveu,
Que dans vos yeux la fureur brille,
Pour bien des gens, ce n'est qu'un jeu
De méconnaître leur famille.

BONNARD.

Laissez-moi faire... Imaginez-vous, Monsieur... ah! pardon: mon neveu... mon cher neveu... dont je ne sais pas le nom... mais c'est égal...

DUPRÉ.

On vient... songez à votre rôle.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, VELOUTÉ.

VELOUTÉ, *à Dupré.*

Ils sont coffrés, et grâce à mon courage.

BONNARD, *lui sautant au cou.*

Eh! le voilà...

VELOUTÉ, *effrayé.*

Ah! la! la!

BONNARD.

Qu'est-ce que tu as donc?

VELOUTÉ.

Ah! pardon, mon ami... je te prenais pour un voleur... il en pleut..

BONNARD.

En effet, on m'a conté des choses!...

VELOUTÉ.

Si extraordinaires, que personne n'y comprend rien; et moi-

même, qui ne manque pas d'esprit, je n'y suis plus du tout; mais Monsieur va nous expliquer ça. (*Montrant Dupré.*)

BONNARD.

Comment, mon neveu?

VELOUTÉ.

C'est ton neveu, M. Alphonse?

BONNARD.

Lui-même.

VELOUTÉ.

Eh bien! c'est-il unique?... Je m'en suis presque douté... Je savais bien que ce n'était pas l'autre... M. Alphonse, je suis ravi... Mais, par grâce, mettez-moi donc au fait.... (*Il se retourne.*) Ah! mon dieu! quel vacarme, mes prisonniers se seront échappés!...

(*Des paysans traversent la scène, et d'autres entrent en courant.*)

CHOEUR.

Air : *Alerte, alerte.*

Aux armes! (*bis.*)
A nous gendarmes
Et mousquets!
Aux armes, (*bis.*)
Arrêtez-les.

BONNARD.

Allons, mettons-nous en défense.

VELOUTÉ, *prenant les pincettes.*

Que d'épreuves pour ma vaillance!
Mais bientôt ils verront beau jeu!
Car ces pincettes, ventrebleu!
Ne craignent pas le feu.

CHOEUR.

Aux armes! etc.

(*Les Paysans se mettent en défense.*)

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, ALPHONSE, FRÉDÉRIC, JULIETTE, GERTRUDE, *entrant d'un côté; et les Paysans arrivant de l'autre.*

ALPHONSE.

Où est-il?

FRÉDÉRIC.

Ce cher oncle !

JULIETTE, *montrant Bonnard.*

Le voici. (*à Dupré.*) Ah ! nous allons voir...

ALPHONSE.

Ah ! mon oncle !

BONNARD, *froidement.*

Que voulez-vous, Monsieur ?

JULIETTE.

Comment ! il ne reconnaît pas son neveu ?

BONNARD, *montrant Dupré.*

Mon neveu, le voici !

GERTRUDE.

Eh ! non, c'est le voleur de ce matin.

VELOUTÉ.

A l'autre... taisez-vous... voyons, quel est le véritable Alphonse ?

ALPHONSE.

C'est moi.

FRÉDÉRIC.

C'est nous.

DUPRÉ.

C'est moi.

ALPHONSE.

Quoi ! vous avez l'audace !...

BONNARD.

Oui, Messieurs, voilà mon neveu ! mon héritier, et je suis venu ici pour...

DUPRÉ, *l'interrompant.*

Pour demander la main de la charmante Juliette. (*A monsieur Velouté.*) Je sais ce que vous allez me dire, mais vous connaissez l'écriture de Dupré...

VELOUTÉ.

Oh ! à cet égard-là, il est impossible de m'en imposer...

DUPRÉ, *lui présentant la lettre qu'il a écrite.*

Lisez donc.

VELOUTÉ.

Comment! (*Il lit.*) Ah! mon Dieu!... autre événement: Dupré qui renonce à ma fille et qui m'apprend... comment! Juliette... tu aimais monsieur Alphonse?...

JULIETTE, *tremblante.*

Oui... oui... mon papa...

VELOUTÉ.

Et tu consentirais à l'épouser.

JULIETTE.

Oui, mon papa.

VELOUTÉ.

Oh! là-dessus... elle est d'une obéissance... ma foi pour terminer cette fluctuation... je serais capable d'y consentir.

ALPHONSE.

Ah! Monsieur...

DUPRÉ, *prenant la main de Juliette.*

Permettez... permettez... ça ne vous regarde pas, c'est moi qui épouse.

ALPHONSE.

Vous?

VELOUTÉ.

Mais sans doute! est-il entêté...

JULIETTE, *à Dupré.*

Vous avez donc juré de nous désespérer! allez, Monsieur, c'est affreux!...

VELOUTÉ, *à Juliette.*

Allons, tu vas le gronder!... puisque tu l'aimes, donne-lui ta main, et que...

JULIETTE, *vivement.*

Mais, mon papa, je vous répète que ce n'est pas lui, que je ne l'aime pas et que je ne veux pas l'épouser.

VELOUTÉ, *stupéfait.*

Comment! ça n'est pas lui?

JULIETTE.

Non, et Monsieur a tort de persister...

VELOUTÉ, *à Dupré.*

Eh bien!... eh bien!... dites donc, c'est vous qui avez tort à présent.

DUPRÉ, *regardant Juliette tendrement.*

Sans doute, j'ai tort, puisque je ne suis pas aimé!

VELOUTÉ.

Ah! mon dieu... vous n'êtes donc plus Alphonse.

DUPRÉ, *souriant.*

Mademoiselle ne le veut pas... il faut bien se résigner...

VELOUTÉ, *impatienté.*

Ah! voilà que ça s'embrouille encore...

BONNARD *souriant.*

On t'expliquera tout cela... Je vois maintenant quel est le véritable Dupré, et je lui sais bon gré de la leçon qu'il a donnée à cet étourdi... (*Frappant sur l'épaule de son neveu.*) à qui je pardonne mon voyage à Calais...

ALPHONSE, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon oncle!...

VELOUTÉ, *montrant Alphonse.*

Allons, c'est l'autre à présent. (*A Bonnard.*) Tu es donc l'oncle de tout le monde? Il n'y a plus de raison pour que ce coquin de Lajonquille... lui même...

FRÉDÉRIC.

Ne soit l'ami d'Alphonse;... vous l'avez deviné et je quitte la livrée...

GERTRUDE.

Quoi... monsieur Lajonquille...

VELOUTÉ, *hors de lui.*

Là...! qu'est-ce que je disais?... (*à Dupré.*) Mais alors, Monsieur, pourquoi souteniez-vous.

DUPRÉ, *montrant Juliette.*

Voilà mon excuse, Monsieur... on ne cède la victoire qu'à regret... lorsqu'on a vu le prix réservé au vainqueur... mais le

sacrifice que je fais est assez grand... (*regardant Alphonse et Juliette.*) pour qu'on me pardonn ma petite vengeance.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Air *du Colonel.*

Votre / Notre bonheur est (mon / son) votre ouvrage;
Que l'amitié (nous / vous) unisse à jamais,
Et que cet heureux mariage
Serve ici de traité de paix.

JULIETTE, *au Public.*

De vous seuls dépend la sentence
Qui peut absoudre nos voleurs;
Sortiront-ils de l'audience
Sans trouver quelques défenseurs?
Ah! ne leur gardez pas rancune;
Et pour assurer leur fortune,
Par eux, Messieurs, daignez souvent
Vous laisser voler votre argent.

CHOEUR.

Notre / Votre bonheur est (mon / son) votre ouvrage,
Etc., etc.

FIN.

Table

=

op. Com. 1. ac.

Le Boulevard Bonne Nouvelle
Prol. d'inauguration du Gymnase. Vaud. 1. act.
et Scène ajoutée pour l'anniversaire
de la Naissance de Molière.

L'amour Platonique
Vaud. 1. ac.

Le Secrétaire et le Cuisinier.
Vaud. 1. ac.

Frontin mari garçon.
Vaud. 1. act.

Les Voleurs supposés.

Tond. 1. aed.

